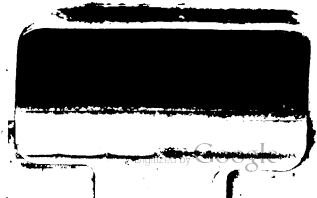

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE,

A MADAME LA BARONNE

DE NEUFPONT,

SON AMIE;

CONTENANT les principaux évènemens de sa vie, de celle de ses enfans, & de quelques-uns de ses parens; avec beaucoup de Nouvelles & d'Anecdotes du Regne de LOUIS XIV, *depuis l'année 1686 jusqu'à l'année 1712.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gêvres.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MADAME
LA COMTESSE
DE LA VANNE.

MADAME,

VOUS voilà enfin victorieuse, les Lettres de mon aïeule bien-aimée voient le jour ; vos tendres & pressantes solli-

Digitized by Google

citations ont secondé mon désir & vaincu ma répugnance ; car, vous le savez, il y avoit en moi ce contraste ; & il étoit fondé. On aime dans ce siecle-ci un style étudié ; & celui de Madame de la Riviere est simple comme la nature. Mais je m'en rapporte à votre jugement ; vous m'assurez que, par leur simplicité même, ces Lettres feront le charme des Dames, & seront goûtées encore de bien des hommes, sur-tout de ceux qui sont peres ; que ceux qui lisent le plus, sont ceux qui épluchent le moins ; & que la vérité, le sentiment & la variété qui y regnent, les mettront toujours au-dessus des Romans les mieux écrits. Je

Digitized by Google

vous les dédie, Madame; le titre de mari ne m'empêche point de vous rendre cet hommage: mon amour pour vous, après bien des années, eſt encore le même, & je ne rougis point de ma conſtance: ce ſeroit rougir de mon bonheur. *C'eſt ainſi que Madame de la Riviere s'exprime à la Lettre CXLVI.* Eſt-il rien, *dit-elle*, de ſi doux à deux perſonnes qui ſont liées pour la vie, que de s'aimer, de ſe le dire, & d'avoir des témoins de leur félicité? Malheureux! oui malheureux ceux qui ignorent ce plaiſir ou qui l'alterent! *Je ſuis ſon petit-fils: je penſe & je ſens comme elle.*

Digitized by Google

Qu'il me ſeroit flatteur de faire ici votre éloge ! Vous ne le voulez pas : mais le plus grand eſt de me dire depuis plus de trente années,

MADAME,

Votre adorateur, votre amant, & votre heureux mari
Le Comte DE LAVANNE.

Digitized by Google

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR,

Pour servir d'Introduction.

DEPUIS l'année 1766 je suis possesseur de ces Lettres : différentes raisons, qui importent peu au Public, ont balancé l'extrême desir que j'avois de les mettre au jour. Madame de la Riviere, qui les a écrites, étoit mere de mon pere : Madame de Neufpont, à qui elles sont adressées, étoit mere de ma mere. Celle-ci les a conservées avec soin ; c'étoit pour elle un trésor ; & c'en est un pour moi, tant parce que je les regarde comme l'histoire de ma famille, que parce que

Digitized by Google

Madame de la Riviere avoit toute ma tendreſſe On verra par ſes Lettres, qu'elle étoit belle, aimable, & aimée ; & que malgré la coquetterie de ſon temps, elle étoit ſage, vertueuſe ; elle aimoit ſon mari, ſes enfans, ſes amis, & ſavoit apprécier le mérite & reſpecter la vertu. Elle a eu quelque relation avec Madame de Sévigné, non pas directement, car il y avoit entre elles une trop grande diſproportion d'âge, mais par la Comteſſe de Nogent ſon aïeule, qui étoit amie de Madame de Sévigné & de même âge.

Madame de la Riviere n'étoit encore que Mademoiſelle de Plounai lorſqu'elle commença à écrire ces Lettres à ſon amie ; & l'une & l'autre n'avoient que ſeize ans alors. Depuis l'âge de dix ans elles avoient été éle-

Digitized by Google

vées ensemble au Couvent. L'Abbesse de ce Monastere étoit tante de Mademoiselle de Plounai. Cette Dame avoit jugé à propos de ne point mettre sa niece parmi les Pensionnaires ; elle l'éleva elle-même ; & afin que la jeune personne ne s'ennuyât point, elle avoit fait choix de deux Pensionnaires de même âge & de même condition que sa niece, pour lui faire compagnie alternativement : l'une passoit avec elle les Lundis & Mardis de chaque semaine ; l'autre y passoit les deux jours suivans ; les deux autres jours, elles étoient réunies toutes trois ; & le Dimanche, Mademoiselle de Plounai le passoit seul avec sa tante. Ces deux Demoiselles qui l'accompagnoient, étoient, l'une Mademoiselle des Moulins, fille du Comte de ce nom ; elle étoit de Paris, ainsi

Digitized by Google

que l'Auteur : l'autre étoit la fille du Vicomte des Tilleuls : celle-ci étoit des environs de Lyon ; & c'eſt à elle que ſont adreſſées ces Lettres ; c'eſt elle qui étoit la bien-aimée de Madame de la Riviere, & dont la fille eſt devenue ma mere. Pendant que l'une lui faiſoit compagnie, elle avoit avec l'autre, qui étoit retournée avec les Penſionnaires, un commerce de Lettres que l'Abbeſſe voyoit & dirigeoit avec ſoin & avec plaiſir : c'étoit un amuſement pour elle de voir la franchiſe avec laquelle ſa niece s'eſcrimoit de la plume, & racontoit à ſon amie abſente, tout ce qui ſe paſſoit entre ſon amie préſente & elle. C'eſt ce qui a contribué à faire prendre à la niece pour la tante une confiance ſi entiere, qu'elle n'a pas craint de développer tous ſes ſen-

Digitized by Google

timens pour le Comte de la Riviere, dans des Lettres qu'elle ſavoit que ſa tante verroit la premiere ; & c'eſt auſſi ce qui lui a donné ce goût de raconter. Car ſes Lettres ſont de véritables confidences remplies de faits, de nouvelles, d'hiſtoires & d'aventures, qu'elle détaille avec ingénuité, avec candeur, avec naïveté : elle dit à ſon amie tout ce qui lui paſſe par la tête & par le cœur ſur ſon mari, ſes amis, ſes parens, ſes enfans, & ſur elle-même : ce ſont de vrais modeles d'amitié, de tendreſſe maternelle, & d'amour conjugal. Elle parle aſſez ſouvent de ſa beauté : mais qu'on faſſe attention qu'elle n'en parle que pour raconter les choſes ; qu'elle ne s'en prévaut point ; & qu'elle parle à une amie qui eſt auſſi belle qu'elle.

Digitized by Google

Dans presque les vingt premieres Lettres, elle décrit à son amie les différentes situations de son cœur pour le Comte de la Riviere. Rien de si comique que la conduite de son mariage : après l'avoir desiré & espéré, on lui donne à croire qu'il n'aura pas lieu ; & on l'entretient dans cette erreur jusqu'au moment de la conduire à l'autel. Dans l'intervalle elle écrit l'histoire de ses pere & mere, qui est touchante. La plupart de ses Lettres sont remplies de faits fort amusans : l'amour d'un Prince, qu'on peut deviner ; la jalousie secrete de son mari à cette occasion, & qui éclate à la Lettre XL : sa jalousie personnelle à la Lettre LXXVII ; l'histoire fort ample & fort détaillée de sa tante l'Abbesse à la Lettre suivante ; & celle du Marquis de la Tour à la Lettre CIII.

Digitized by Google

Toutes ces narrations ſont extrêmement attachantes.

Viennent enſuite des Lettres où Madame de la Riviere fait des récits ſur ſes enfans. Quelques-unes pourront paroître minutieuſes ; mais ſi elles paroiſſent telles à certaines perſonnes, elles ne ſeront pas indifférentes à d'autres ; ſur-tout aux peres & meres tendres qui connoiſſent la nature. L'hiſtoire de Mademoiſelle de la Riviere, par exemple, eſt ſi intéreſſante dans ſon dénouement, que je n'ai pas cru devoir priver le lecteur des moindres traits qui y ont rapport. Quoi de plus touchant que la poſition de Madame de la Riviere vis-à-vis de cet enfant, qu'elle deſire depuis dix ans, & dont il faut qu'elle ſe prive par complaiſance pour les bizarreries de ſon mari ;

Digitized by Google

qui n'aime & ne veut aimer que ſon fils ? En ſe rendant aux deſirs du pere, elle forme le projet, pour le punir, de ne lui point laiſſer voir ſon enfant qu'il ne ſoit grand ; & quand elle voit que c'eſt une fille, elle décide qu'il ne la verra, pour la premiere fois, que le jour qu'elle la mariera, afin que dans cet âge intéreſſant, la fille enleve plus ſûrement le cœur du pere. Mais pour exécuter ce projet, il faut que tout le monde ignore qu'elle en eſt la mere : le Marquis & la Marquiſe de l'Ecluſe, parrain & marraine de ſa fille, & chez qui elle eſt élevée, ſont ſes ſeuls confidens. Ce ſont toutes ces circonſtances, & beaucoup d'autres de cette ſorte, qu'elle écrit à ſon amie, pour adoucir l'amertume de ſa ſituation.

Digitized by Google

Dans le même temps, cette amie a une fille que Madame de la Riviere demande qui ſoit élevée pour ſon fils. En conſéquence il eſt ſouvent queſtion de cette jeune Demoiſelle dans ſes Lettres. Mais quelles contrariétés n'éprouvent-elle pas juſqu'à l'accompliſſement de ſes deſirs ? Son fils en grandiſſant entrevoit qu'elle lui deſtine la fille de ſon amie. Il ſe prévient contre les Demoiſelles de Province ; déclame contre elles, & fait perdre à ſa mere l'eſpoir de réuſſir dans ſes vues.

D'un autre côté M. de la Riviere a pour ce fils un amour unique ; & il ne montre pour ſa fille qu'une indifférence qui afflige & qui accable la mere. Cette tendre mere cependant, qui voit dans ſa fille un miracle de la nature, a le doux preſ-

Digitized by Google

ſentiment que cette aimable enfant poſſédera un jour le cœur de ſon pere. Monſieur & Madame de l'Ecluſe, qui ont pour leur filleule une tendreſſe extraordinaire penſent de même, & tremblent que le pere ne vienne à découvrir ſa fille, & ne veuille la leur ôter. En conſéquence ils font garder à cette petite une exacte retraite. Mais à meſure qu'elle croît, ſon eſprit ſe développe; elle voit qu'on la cache à tout le monde : tant de myſtere ſur ſa petite perſonne l'intrigue; elle fait queſtions ſur queſtions; on ne lui répond qu'avec réſerve, & cela irrite ſa curioſité. Madame de la Riviere, que la proſcription de ſa fille rend encore plus chere à ſon cœur, ſe détermine à la ſatisfaire lorſqu'elle a ſes dix ans accomplis; elle lui fait part de ſon hiſtoire.

Digitized by Google

Mademoiſelle de la Riviere, loin d'en concevoir de la haine pour ſon pere, l'aime à l'adoration ; elle demande à le voir. On la refuſe. Elle pleure, elle gémit ; & ce ſont de nouvelles peines qui donnent encore matiere à des Lettres.

Avant l'âge de quatorze ans, Mademoiſelle de la Riviere eſt demandée en mariage, & promiſe lorſqu'elle aura ſes quinze ans accomplis. Pendant quelques années ſes deſirs de voir ſon pere s'étoient un peu calmés. Ils ſe renouvellent. Elle expoſe un jour à ſa mere, devant ſon amant & ceux qui faiſoient leur compagnie ordinaire, une grande envie de voir ſon pere & ſon frere ſans qu'ils puiſſent la connoître. Madame de la Riviere imagine auſſi-tôt un moyen de la contenter : elle l'expoſe ; &

Digitized by Google

chacun ſe prête pour l'exécution. On mene ſa fille à l'Opéra deux fois, dans une loge d'où elle peut voir ſon pere & ſon frere, & en être vue. Quelle ſatisfaction pour la mere d'entendre ſon mari & ſon fils s'extaſier ſur ſa fille ! Mais quel embarras après la ſeconde entrevue, d'entendre ſon fils déclarer à ſon pere, qu'il aime, qu'il adore la Demoiſelle qu'il a vue à l'Opéra, & qu'il n'en veut pas d'autre pour ſa femme ? & le pere qui promet à ſon fils de faire faire toutes les recherches poſſibles pour la découvrir, & la lui procurer à tel prix que ce ſoit ? On prend toutes les précautions neceſſaires pour rendre les recherches inutiles ; mais elles ſe font avec tant d'activité, que Madame de la Riviere ſe détermine à déclarer à ſon mari que ſa fille eſt demandée en mariage.

Digitized by Google

riage. Nouveaux embarras : M. de la Riviere sent son cœur paternel s'émouvoir pour sa fille, il veut la voir & la ravoir. Sa femme la lui refuse, & tient bon. Situation attendrissante du pere qui se fait des reproches sur sa fille, & qui ne peut obtenir de la voir. Madame de la Riviere, ferme pour exécuter ses projets, mais sensible au chagrin de son mari, avance le mariage de sa fille, qui enfin embrasse son pere, & est reconnue pour la Demoiselle de l'Opéra, au grand contentement de ce pere. Mais son frere ne peut s'empêcher de payer son erreur par des larmes que la raison & la réflexion essuient enfin. Ce sont toutes ces choses qui font la matiere des dernieres Lettres.

Pour la satisfaction des Lecteurs, je donne à la suite de ces Lettres

Digitized by Google

une Addition qui parle du mariage de mes pere & mere, & qui termine l'hiſtoire de ma famille.

Comme Madame de la Riviere parle ſouvent de perſonnes qui lui ſont étrangeres abſolument, j'ai jugé néceſſaire de compoſer une Table alphabétique de ces perſonnes. C'eſt à proprement parler une *Table des Nouvelles*. Quelquefois elles ſont longues & détaillées ; fort ſouvent elles ne contiennent que peu de lignes. Je ne les indique que par les Lettres : cela doit ſuffire ; car lors même que la Lettre a quelque étendue, un coup-d'œil au commencement ou à la fin, fera appercevoir la nouvelle que l'on cherche.

Une Préface, pour l'ordinaire, eſt faite pour vanter l'Ouvrage. Pour moi je me tais, je ſuis trop attaché à la

Digitized by Google

mémoire de l'Auteur, pour que mon suffrage soit ici de quelque prix ; j'ai voulu seulement donner une idée de ces Lettres. J'aurois voulu pouvoir y ajouter les réponses ; j'ai fait pour les découvrir toutes les recherches possibles ; mais mes peines ont été perdues, je n'ai pu en déterrer aucune. J'ai pensé que Madame de Neufpont, ayant survécu de quelques années à son amie, elle avoit détruit elle-même son ouvrage.

Il me reste deux mots à dire pour l'intelligence des premieres Lettres.

Il y avoit déja trois mois que Mademoiselle des Moulins étoit revenue à Paris dans sa famille, lorsque Mademoiselle de Plounai quitta le Couvent. Son autre amie devoit y rester encore quelques mois. Comme l'Ab-

Digitized by Google

besse savoit que les jeunes personnes se parlent volontiers à cœur ouvert, & qu'elle vouloit connoître les sentimens de sa niece pour celui qu'on lui destinoit à son insu, sans que la Maîtresse des Pensionnaires en eût connoissance, elle prit une résolution la veille du départ de sa niece, & la lui communiqua : » Tu vas me quitter, ma chere amie, lui dit-elle ; mais pour » m'aider à supporter ma perte, je » vais profiter du temps que Mademoiselle des Tilleuls va rester » encore ici ; je vais en faire ma » compagne & mon amie ; tout ce » qui lui appartient va être apporté à ton appartement ; elle l'occupera ; nous mangerons ensemble ; je la traiterai comme toi-» même, & elle seule me consolera. » Tu vas faire ton entrée dans le

Digitized by Google

» monde, continua-t-elle ; te voilà
» dans l'âge où le cœur eſt ſenſi-
» ble, & où l'on a beſoin d'une vé-
» ritable amie pour confidente : vous
» pourrez donc l'une l'autre vous écri-
» re, & vous parler à cœur ouvert,
» je ſerai la ſeule qui verrai vos Let-
» tres, & je n'abuſerai pas de vo-
» tre confiance «. Enſuite, les yeux baignés de larmes, & ſerrant ſa niece dans ſes bras, elle lui dit :
» Ton cœur, ma chere fille, va
» être en butte à l'amour ; ta figure
» pourra t'attirer plus d'un adora-
» teur ; mais crois-moi, ne t'attache
» qu'à celui qui te ſera deſtiné pour
» époux ; tu deviendrois miſérable ſi
» tu t'attachois à un homme dont la
» famille, ou quelqu'autre raiſon,
» vint traverſer votre union, j'en
» ai fait une triſte expérience ; je
» ne ſerois pas Religieuſe ſi je n'a-

Digitized by Google

» vois pas eu le malheur de m'at-
» tacher inutilement «. Cette Dame effectivement n'avoit pris le voile, que parce qu'elle n'avoit pu épouser un homme qu'elle aimoit ; & pour lequel elle se croyoit destinée ; & pendant plusieurs années, comme une autre *Héloïse*, son cœur fut oppressé par l'amour ; mais après bien des prieres & des combats, il se fit en elle un changement si subit, qu'elle-même appelloit sa conversion *le triomphe de la grace*. C'est son histoire que Madame de la Riviere envoie à Madame de Neufpont à la suite de la soixante-dix-huitieme Lettre.

A la maniere dont Madame de la Riviere s'exprime dans quelques endroits, on pourroit croire qu'elle étoit Janséniste. Cependant elle n'étoit ni Janséniste, ni Moliniste ;

Digitized by Google

elle étoit assez raisonnable pour n'adopter aucun sentiment particulier, & pour estimer les personnes de mérite dans l'un & dans l'autre parti. Elle est morte en 1760 : vingt ans avant sa mort, je l'ai vue très-liée avec des Messieurs, tant Ecclésiastiques que Laïques, qu'elle estimoit singuliérement pour des qualités personnelles, sans s'embarrasser de la différence de leurs sentimens. On peut voir comme elle parle elle-même de sa façon de penser à la Lettre CXXXI. Il est vrai que je l'ai toujours entendu parler avec vénération de Messieurs de Port-Royal ; mais à moins de ne les pas connoître, ou de les connoître mal, qui est-ce qui pourroit en parler autrement ? C'étoient des gens d'une piété solide, la plupart des hommes d'esprit & de goût, qui ont été l'hon-

Digitized by Google

neur de leur ſiecle, & dont la mémoire ne pourroit qu'illuſtrer le nôtre.....

LETTRES

Digitized by Google

LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE,

A MADAME LA BARONNE

DE NEUFPONT,

SON AMIE.

LETTRE PREMIERE.

Du 4 Juin 1686.

ME voilà arrivée, ma chere amie, me voilà à Nogent dans les bras d'un grand-papa & d'une grand'maman (1) pleins de

(1) Le Comte & la Comteſſe de Nogent, pere & mere du feu Comte de Plounai, pere de Mademoiſelle de Plounai, qui écrit ces Lettres.

Digitized by Google

tendreſſe ; mais me voilà ſéparée de toi ! fatale penſée !..... C'eſt donc de trente lieues que je t'écris ? Que cet eſpace me paroît immenſe ! que l'idée que je m'en forme eſt cruelle à mon cœur ! Si loin l'une de l'autre !.... Eh ! que ſera-ce dans trois mois lorſque tu ſeras retournée chez ton pere ? Hélas ! nous ne nous reverrons peut-être jamais. Notre ſeule reſſource ſera donc de nous aimer toujours. Foible conſolation lorſqu'on n'a plus ce plaiſir enchanteur de s'embraſſer en ſe ſerrant tendrement !

Qu'il eſt gracieux, ma chere, de voyager en poſte ! On m'a beaucoup ménagée dans la route ; & cependant je ſuis arrivée hier avant ſept heures du ſoir. Le château de Nogent eſt dans une ſituation charmante. Mon grand-papa & ma grand'maman étoient à une croiſée pour me voir arriver. Ils ont apperçu la chaiſe de très-loin. Auſſitôt, ces bons & chers parens, pour me voir plutôt, ont quitté la fenêtre ; & quoique le ſoleil fût brûlant, ils ont traverſé deux grandes cours, & je les ai trouvés à m'attendre à la porte du château. J'ai éprouvé à ce moment combien il eſt doux d'avoir des pere & mere : eux qui ne ſont que mes aïeuls, m'ont fait ſentir ma perte (1) par leurs careſſes redoublées, leurs tranſports, par la joie tendre & vive qui pétilloit dans

(1) Mademoiſelle de Plounal avoit perdu ſes pere & mere à l'âge de huit à dix ans.

Digitized by Google

leurs yeux. Ils n'ont jamais voulu que je descendisse à la porte où ils étoient, de peur que le soleil ne m'incommodât, & ils ne le craignoient pas pour eux ! Ils ont dit au postillon d'aller jusques tout près du vestibule. Là mon grand-papa m'a reçue dans ses bras ; & comme il ne me quittoit pas, parce qu'il me baisoit à plusieurs reprises, ma grand'maman s'impatientoit, & m'arrachoit du cou de son mari, pour me manger les joues, & me serrer à son tour.

Lorsque nous fûmes dans le sallon, ce fut à recommencer : je répondis à leurs caresses & à leurs transports de bien bon cœur. Puis ils s'extasierent sur ma personne : Qu'elle est belle, se disoient-ils l'un à l'autre ! qu'elle est grande ! que de charmes dans sa figure ! de graces dans sa taille ! de noblesse dans son maintien ! oh ! Mademoiselle de Fontanges n'a jamais eu tant d'attraits. Je n'osai leur demander qui étoit cette Demoiselle de Fontanges ; mais je leur dis que quoique je fusse très-sensible à leurs louanges, je n'en tirerois point vanité, parce que l'amour paternel en étoit la source.

Mon grand-papa & ma grand'maman passent soixante ans, du moins mon grand-papa ; mais tous deux sont encore frais & gaillards. Le reste de la soirée ils me promenerent à différens endroits du château, & principalement dans le jardin, qui est vaste & beau. Pendant que nous nous y promenions, ils saluerent un Monsieur qui

Digitized by Google

étoit à une fenêtre, en lui diſant : Voici notre chere petite-fille. Ce Monſieur quitta la fenêtre ; & un moment après, nous le vîmes qui venoit à nous pour me ſaluer, dit-il en abordant. Il étoit en robe-de-chambre, & il nous en fit des excuſes. Mon grand-papa me dit que c'étoit Monſieur de Saint-François leur Chapelain. Cet homme ſe promena avec nous une petite demi-heure. Sa converſation me plut infiniment ; il parloit avec une grace & une candeur admirables. Lorſqu'il nous eut quittés, ma grand'maman me dit que c'étoit un homme d'un rare mérite, & de bonne condition, qui avoit toujours été lié très-particuliérement avec M. d'Andilly, ſon parrain, & Meſſieurs de Port-Royal ; & qu'ils n'avoient pu l'obtenir qu'en lui promettant de le laiſſer vivre en ſolitaire toute l'année. Il a un domeſtique ; on lui ſert à manger à ſon appartement ; & ils ne le voient, diſent-ils, que fort rarement, quand il dîne avec eux après bien des inſtances. Notre Curé, m'ajouterent-ils, veut bien vivre un peu plus en ſociété avec nous : c'eſt un homme de bonne famille, eſtimable par ſon eſprit, ſa ſcience, & tout à fait aimable en compagnie.

Il y a à côté du jardin un petit bois charmant. Nous ne le quittâmes que pour aller ſouper. Il étoit près de neuf heures. C'étoit bien tard pour moi. Mon ſouper fut court & léger, parce que j'étois accablé de ſommeil. A neuf heures un quart je lai-

Digitized by Google

ſai mon grand-papa & ma grand'maman à table, & j'allai me coucher. Pour eux, ils ſe couchent très-tard, & ſe levent de même, à ce que m'a dit la femme qu'ils m'ont donné pour me ſervir. J'ai appris cette particularité avec plaiſir; car ne comptant point en cela les imiter, j'aurai les premieres heures de mes matinées libres pour notre doux commerce. Je t'écrirai le plus ſouvent que je pourrai: il m'eſt impoſſible de t'exprimer la ſatisfaction que je reſſens depuis plus de deux heures que je tiens la plume: dès ſix heures j'ai quitté ce lit, que ma molleſſe me fait toujours trouver ſi bon, pour t'entretenir; mon cœur ſe dilate en te parlant. Je joins une Lettre pour ma tante; elle eſt courte: mon reſpect pour elle retient mon babil; mais elle verra celle-ci. Que je l'aime ma bonne tante! que je ſouffre d'être ſéparée d'elle! Embraſſe-la ſouvent pour moi, je te prie; parle-lui de moi auſſi ſouvent que tu reſpires; c'eſt ainſi que je penſe à elle & à toi. J'ai bien l'eu d'être contente ici; on m'y témoigne une vive tendreſſe; cependant cela ne me ſuffit pas, je ſens que quelque choſe me manque; je ne vous vois pas, je ne vous embraſſe pas; des larmes coulent de mes yeux; le cœur me bat; ah! c'eſt qu'il s'élance vers elle pour lui dire que je l'aime plus que ma vie; & vers toi pour t'aſſurer que je t'aimerai toujours.

Adieu, ma chere amie; embraſſe bien pour moi toutes les Demoiſelles, les Re-

Digitized by Google

ligieuſes, & en particulier Madame de Sainte-Marie (1).

(1) Madame de Sainte-Marie étoit tante de Mademoiſelle des Tilleuls, à qui Mademoiſelle de Plounai écrit ces Lettres; & l'amie intime de l'Abbeſſe.

LETTRE II.

Du 14 Juin 1686.

OUI, ma chere amie, me voilà dans ce monde dont on m'a tant parlé; je ne ſais pas s'il me deviendra cher; mais je ſais bien que ſa vie tumultueuſe me déplaît plus qu'elle ne me charme. C'eſt tous les jours des viſites à recevoir ou à rendre. Quelle gêne! Mon grand-papa & ma grand'maman me diſent que ce ſont des hommages que mon arrivée leur attire; & ils me font eſpérer que cela ne durera pas. Ainſi ſoit.

Lundi ma joie éclata en recevant ta Lettre & celle de ma tante, que je lus la premiere. Elle m'y dit des choſes ſi douces, ſi affectueuſes, ſi tendres, que mon cœur ſautoit d'aiſe. Après l'avoir lue, je la donnai à lire à ma grand'maman, & j'ouvris la tienne. Tout ce que tu me dis dans la premiere page, entretenoit mon cœur dans ſon épanouiſſement. Mais lorſque j'en fus à la deſcription que tu me fais de la douleur de ma tante, je n'y pus tenir, des ſan-

Digitized by Google

glots ſortirent de ma poitrine malgré moi. Mon grand-papa & ma grand'maman tout effrayés, me demanderent ce que j'avois. Tenez, liſez, leur dis-je en leur mettant ta Lettre en main, voyez comme ma pauvre tante ſe déſole; elle ne fait que pleurer & ſoupirer depuis mon départ. Quoi! me dit ma grand'maman, cela te ſurprend? Peut-on faire autre choſe lorſqu'on t'a poſſédée, & qu'on ne te poſſede plus? Va, va, ajouta-t-elle, le temps ſéchera les pleurs de ma fille; mais il faut que ce ſoit nous qui ſéchions les tiens. En même temps elle m'embraſſa. Cette parole fut pour moi une leçon; mais elle ne fut pas ma conſolation. Cependant j'eſſuyai mes yeux, & m'efforçai de faire une bonne contenance. Alors ma grand'maman me dit qu'elle alloit écrire à ſa fille pour la conſoler; & qu'elle me demandoit à moi de ſuſpendre pendant quelques jours mes réponſes, de peur que mon cœur ne s'échappât avec mes Lettres. Le lendemain de mon arrivée, elle écrivit une Lettre à ma tante de Beauport (1), pour l'inviter à venir paſſer quelques mois au château pendant l'été. Elle en a reçu Mardi la réponſe: ma tante lui marque que Samedi 15, elle arrivera à Nogent pour dîner, avec le Chevalier ſon fils. Ainſi, ma chere, j'aurai demain le plaiſir de voir cette tante & ce cou-

(1) La Marquiſe de Beauport, fille du Comte & de la Comteſſe de Nogent.

Digitized by Google

fin, dont je n'ai qu'une idée bien confuſe. Mon oncle ayant quelques affaires à Paris, les finira au plutôt; & enſuite il viendra rejoindre ſa femme.

Mon grand-papa pour me déſennuyer, m'entretenoit hier de beaucoup de nouvelles de Paris, que je voudrois bien te raconter de vive voix. Mon Dieu, qu'on eſt à plaindre quand on eſt éloignée de ſa meilleure amie! La langue peut dire mille choſes que la plume doit taire. Il me diſoit auſſi qu'il étoit à Paris au mois de Mars, lorſque le Maréchal de la Feuillade fit élever la ſtatue du Roi en l'honneur de ſes triomphes. Il paroît que ce monument attire l'admiration de tout le monde, & qu'on ne parle par-tout que de la Place des Victoires. Cela a excité en moi quelques deſirs de revoir Paris. Mais, ma chere, j'aimerois encore mieux te voir & t'embraſſer de toute mon ame, ainſi que ma bonne tante l'Abbeſſe, que j'aime plus que moi-même. Ah! que mon cœur ſouffre loin de vous!..... Adieu, je reſpire à peine.

Digitized by Google

LETTRE III.

Du 20 Juin 1686.

QUE ta Lettre, ma chere amie, me plaît! que tes reproches me ſont flatteurs! J'avoue que je t'écris moins ſouvent que lorſque j'étois près de toi; mais ſi tu ſavois comme le temps ſe paſſe dans le monde! je ſuis obligée de prendre ſur mon ſommeil les momens que j'emploie à t'écrire; encore faut-il que ce ſoit le matin; car je n'ai pas un inſtant à moi dans le jour, & le ſoir je ne reſpire que le lit. Il eſt toujours onze heures quand je me couche, ſur-tout depuis l'arrivée de ma tante & de mon couſin, qui par attention pour moi, font ſuccéder plaiſirs à plaiſirs. Ils arriverent en chaiſe de poſte Samedi ſur le midi. Que ma mémoire eſt un mauvais magaſin! Si je n'avois pas été prévenue que c'étoit eux, je n'aurois pu les reconnoître: j'avois oublié tous les traits de ma tante, dont je m'étois formée une idée toute contraire. Pour mon couſin, encore paſſe, il m'étoit permis de ne le pas reconnoître par le changement de taille & de figure qui s'eſt fait en lui. Il eſt ſi grand, ſi beau, ſi aimable, que je voudrois qu'il pût devenir ton mari. Mais il lui faudroit quelques années de plus: dix-huit ans, avec tous les at-

Digitized by Google

traits de cet âge, ne ſuffiſent pas. D'ailleurs que diroit celui à qui tu es promiſe ? Ma tante n'a que trente-ſept ans, elle eſt vive & gaie.

Si leur figure m'a cauſé de l'étonnement, la mienne n'a pas fait ſur eux un moindre effet. Dès que j'apperçus leur chaiſe dans la cour, je courus au-devant. Ma tante en me voyant fit un *ah !* de ſurpriſe ; & ſe tournant vers ſon fils, elle lui dit : *Qu'elle eſt belle !* C'eſt, ma chere amie, la premiere fois que l'éloge de ma beauté me fit une impreſſion de joie. Mon couſin deſcendit de la chaiſe fort légérement, & donna la main à ſa mere, qui, lorſqu'elle eut mis pied à terre, ſe jetta à mon cou, & me ſerra bien tendrement. Le Chevalier m'embraſſa enſuite avec beaucoup de reſpect & de marques d'affection. Mon grand-papa & ma grand'maman nous examinoient avec des yeux tout pétillans de joie.

Quand mon couſin eut embraſſé ma grand'maman, il lui préſenta un petit tableau ſous verre, en lui diſant que c'étoit un portrait qu'il avoit deſſiné avec bien du courage, parce qu'il ſavoit qu'il lui feroit plaiſir. Ma grand'maman prit le tableau, jetta les yeux deſſus, & s'écria : ah ! c'eſt le portrait de mon bon parrain : puis ſe jettant au cou du Chevalier, elle lui fit ſes remercimens avec cinq ou ſix baiſers des plus tendres & des plus reconnoiſſans. Ce portrait, ma chere, eſt celui de M. d'Andilly. Ma grand'maman a toujours eu pour lui un amour de

Digitized by Google

vénération ; & tu ſais que ma tante l'Abbeſſe nous a ſouvent entretenues des vertus éminentes & du rare mérite de cet homme ; & qu'elle nous diſoit avec délectation que c'étoit le parrain de ſa mere.

Samedi, préciſément à l'arrivée de ma tante, il m'eſt né un petit chat, de Finette, la chatte favorite de ma grand'maman. Ce petit coquin-là a déja une grande part à mon affection. Il eſt dans ma chambre avec ſa mere, & tous deux couchent avec moi. M. de Bertaud, homme d'un grand mérite, qui eſt à Nogent depuis quelques jours, a nommé mon chat *Lolo*. Ma tante, à qui je diſois hier avec une eſpece de tranſport, que je t'écrirois que j'ai un joli petit chat, s'eſt priſe à rire ; puis elle m'a dit : Au reſte il n'y aura rien d'étonnant que vous parliez de votre chat dans une Lettre ; Madame des Houlieres a bien parlé de ſa chatte dans ſes vers. C'eſt pour moi un plaiſir auſſi grand que nouveau, de voir la mere alaiter ſon enfant. Quelle tendreſſe ! quelle aſſiduité ! quel courage pour le défendre contre des ennemis ! Ah ! ma chere, les animaux peuvent donner des leçons aux hommes.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Du 25 Juin 1686.

DE tous les plaiſirs que je goûte ici, ma chere amie, le plus grand eſt celui de recevoir de tes Lettres ; enſuite celui de t'écrire, de te parler. Ce n'eſt pas que je n'aie lieu d'être contente de tout ce qui m'environne ; mais c'eſt que rien n'eſt comparable au commerce d'une amitié contractée dans l'enfance : c'eſt la confiance toute pure, elle ſeule fait le charme du cœur & l'agrément de la vie. Je n'ai pu répondre hier à ta Lettre, parce que m'étant couchée tard, je tenois au lit le matin. Le Comte & la Comteſſe de Châteaufond, & leur fils qui eſt un tout jeune homme, avoient paſſé la journée avec nous. Ils ſont de Paris ; mais pendant pluſieurs mois de l'été ils habitent un château fort joli, qui eſt à une demi-lieue de Nogent. Il paroît qu'ils ſont en grande liaiſon avec mes parens. Je m'en réjouis ; car ils ſont très-aimables : le mari eſt prévenant, poli, enjoué : la femme eſt pleine d'agrémens, d'eſprit & de délicateſſe. Leur fils a toutes les manieres de ſes pere & mere, & poſſede déja de belles qualités.

Madame de Saint-Edme a donc enfin prononcé ſes vœux ! Je ne ſuis point étonnée de ce que tu me marque ; ces ſortes de cérémonies ſont toujours attendriſſantes. Fais-

Digitized by Google

lui mes complimens, & embraſſe-là pour moi. N'oublie pas de me rendre le même office tous les jours auprès de ta tante & de la mienne. Ma tante la Marquiſe a pour moi une affection de mere : cependant mon cœur me dit qu'elle n'eſt que *ma tante* ; & ma tante l'Abbeſſe, *ma bonne tante*.

Mon couſin eſt aimable au poſſible, ſa vivacité eſt extrême ; ſa politeſſe pour tout le monde eſt au-delà de toute expreſſion ; mais il a pour moi les attentions & les prévenances d'un amant. Tous les matins il vient ſur les neuf heures me ſouhaiter le bonjour à mon appartement ; puis il me donne la main, & me conduit vers ſa mere qui ſe trouve levée à cette heure. Nous déjeûnons. Enſuite il va au jardin ; & il revient avec un gros & beau bouquet qu'il me préſente. A mon inſu il a tiré mon portrait au paſtel, & m'en a fait préſent hier matin. Il excelle dans ce talent : je ſuis on ne peut pas plus reſſemblante. Il m'a dit en me le préſentant, qu'il ne m'avoit pas flattée, parce qu'il n'étoit pas poſſible. Le compliment eſt délicat autant que l'ouvrage, lui ai-je dit en lui faiſant mon remerciement. Nous deſſinons quelquefois enſemble, lui dans ſon genre, moi dans le mien. Je ſuis bien fâchée de m'être bornée aux fleurs. Ma tante, qui me voit envier les talens de mon couſin, me dit qu'avec mes diſſipations il ſera facile d'en ſavoir autant que lui en peu de temps, en me donnant un maître de deſſin, quand je ſerai à Paris. Je n'ai pas eſé

Digitized by Google

lui faire des queſtions ſur cette poſſibilité: j'ignore encore ce qu'on compte faire de moi ; mais on me parle ſouvent de mon ſéjour à Paris, comme ſi l'on avoit des vues prochaines de mon établiſſement. Les converſations même de ma tante y ont quelque rapport. Nous ſoupons de bonne heure. On appelle ſouper de bonne heure dans le monde lorſqu'on ſoupe à huit heures. Après ſouper nous allons reſpirer le frais dans le jardin. Là, ma tante nous entretient de choſes infiniment amuſantes, & principalement de nouvelles : tantôt elle nous fait le portrait d'une perſonne, tantôt celui d'une autre. Je ne connois nullement ceux de qui elle parle ; mais ce qu'elle en dit ne laiſſe pas de me ſatisfaire. Avant-hier au ſoir elle nous parla d'une jeune parente de Madame de Maintenon, que le Comte de Caylus a épouſée il y a quelques mois. Elle nous en fit un portrait flatteur ; figure aimable, beaucoup de talens, d'eſprit, d'enjouement. Le Roi, la veille des noces, lui envoya un collier de perles de dix mille écus. Ma tante nous parla hier au ſoir d'autres perſonnes ; mais ce qu'elle nous en dit, demande trop de détails pour une Lettre. Au milieu de ſes récits elle me dit quelquefois : Ma niece, ce Monſieur, cette Dame de qui je parle, ſeront peut-être un jour de vos ſociétés ; & ce que je vous en dis à préſent vous aidera alors à les connoître & à les apprécier.

Je finis là, ma chere amie, car mon cou-

Digitized by Google

ſin ne tardera pas à venir me prendre, pour aller dire bonjour à ſa mere, & déjeûner. Depuis leur arrivée je me couche plus tard : leur compagnie empêche le ſommeil de m'être importun, comme auparavant, ſur la fin du ſouper. Mon grand-papa & ma grand'-maman en plaiſantent, & en paroiſſent contens. J'ai dit hier au ſoir à mon couſin que je t'écrirois ce matin, & que mon cœur s'épanouiſſoit en te parlant. Il m'a dit : Qu'elle eſt heureuſe cette Demoiſelle d'être aimée d'une perſonne auſſi aimable que vous ! Eh mais, lui ai-je dit, félicitez-moi donc auſſi d'avoir ſon amitié ; car rien n'eſt auſſi aimable qu'elle. Ah ! ma couſine, que dites-vous là, s'eſt-il écrié ? ſans vouloir entrer en détail ſur les perfections de votre amie, dites-moi en conſcience ſi elle eſt auſſi belle que vous ? Oh ! pour cela oui, lui ai-je repliqué ; la preuve en eſt, que quand quelquefois ma tante l'Abbeſſe avoit compagnie à ſon parloir, elle nous faiſoit venir toutes deux : on nous regardoit, on nous complimentoit ; puis on finiſſoit par dire, qu'on ne ſavoit laquelle des deux l'emportoit ſur l'autre. Il n'a oſé rien repliquer.

Adieu, ma belle, ma charmante amie, que je voudrois bien qu'on vît & qu'on admirât comme moi.

Digitized by Google

LETTRE V.

Du 26 Juin 1636.

TU ne te plaindras pas, ma chere amie, je t'ai écrit hier, & je t'écris encore aujourd'hui. Mon eſprit & mon cœur ſont dans une agitation ſi grande, qu'il me faut une confidente de ma ſituation. Je n'ai pas dormi trois heures cette nuit : je viens de me lever à ſix pour t'ouvrir mon ame. Tu ſais que la veille de mon départ, ma bonne tante m'a dit que, quoiqu'elle dût voir mes Lettres, je pourrois te parler à cœur ouvert, qu'elle n'abuſeroit pas de ma confiance. Elle n'avoit pas beſoin d'ajouter cela, je connois ſon cœur & ſa tendreſſe pour moi. D'ailleurs ce jour-là même, elle nous dit avec un épanchement, une effuſion de cœur ſi grande, qu'elle avoit aimé, que j'eſpere tout de ſon indulgence. Quand on a connu l'amour, on eſt plus diſpoſé à compatir à la foibleſſe des autres. Car, ma chere, j'aime à ce que je crois ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que je n'ai pas encore vu l'objet qui ſubjugue mon cœur.

Hier matin, mon couſin vint me chercher comme je cachetois ma Lettre. Je lui trouvai un air rêveur, & même triſte : il a conſervé cet air toute la journée, & j'ignore encore pourquoi. Il me conduiſit vers ſa mere que je trouvai extrêmement gaie. Elle me dit

Digitized by Google

dit en l'embraſſant : Demain, ma niece, vous embraſſerez votre oncle, je viens de recevoir une Lettre de lui ; il arrivera dans la matinée. Je lui en marquai ma joie. Le reconnoîtrez-vous, me dit-elle ? Je ſais, ma tante, lui repondis-je, que c'eſt un gros papa ; mais je n'oſe me flatter de reconnoître ſes traits, puiſque j'ai eu la maladreſſe de ne pas remettre les vôtres. A propos, me dit-elle, y ai-je gagné, y ai-je perdu à cette erreur ? Je lui répondis que je m'étois formée d'elle une idée ſi peu avantageuſe & ſi contraire à la vérité, que je me félicitois tous les jours de l'avoir pour tante. En diſant cela, je lui donnai un baiſer, qu'elle me rendit au double, & que je lui rendis au triple. Nous déjeûnâmes. Après le déjeûner, ma tante me laiſſa avec mon couſin, & elle s'en fut paſſer toute la matinée dans une grande ſalle du château, où elle fait conſtruire un théatre, & où les ouvriers ſont depuis quelques jours. Quand mon grand-papa & ma grand'maman furent levés, nous nous rendîmes tous dans cette ſalle juſqu'au dîner. Ce ne fut que lorſque nous fûmes à table, que ma tante apprit à mon grand-papa & ma grand'maman qu'elle avoit reçu une Lettre de ſon mari. Elle en fit la lecture tout haut. Mon oncle y dit qu'il compte arriver Mercredi (qui eſt aujourd'hui) de bonne heure dans la matinée, avec *le Comte de la Riviere*.

Ce nom, ma chere amie, qui n'a jamais frappé mes oreilles, m'a fait une impreſſion

Digitized by Google

que je ne connois pas. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Je n'ai jamais ſu ſi cet homme exiſtoit ; j'ignore même s'il eſt vieux, ou s'il eſt jeune, & je ſens au fond de mon cœur une joie ſecrete de le voir. Eſt-ce autre choſe que de l'amour ? Oh ! c'en eſt, je le ſens bien ; j'en rougis moi-même déja. J'ai eu pluſieurs fois la parole ſur le bord des levres pour demander à ma tante qui eſt cet homme ; & à chaque fois je me ſentois arrêtée par la crainte de me trahir. Mon Dieu, que je ſerois fâchée ſi elle s'appercevoit de mon émotion ! Hier au ſoir elle m'a dit qu'elle ſe leveroit aujourd'hui de bonne heure, & qu'elle me prioit d'aller déjeûner avec elle ſur les huit heures & demie. Elle ajouta : Nous attendrons enſemble l'arrivée de nos Meſſieurs. Penſe-tu juſqu'où va ma foibleſſe ? je deſire paroître belle aux yeux de cet inconnu. Je voudrois me parer plus que de coutume ; mais je n'oſe. Que dis-tu donc de moi ? ne ſuis-je pas un peu folle ? Je ſerai bien ſotte ſi je puis voir en lui un vénérable vieillard. Ce ſeroit, je crois, le mieux pour mon repos ; mais je t'avoue que mon cœur n'en ſeroit pas content.

Mon inſomnie eſt cauſe que j'ai pris la plume ce matin. Peut-être aurois-je mieux fait d'attendre ; car dans quelques heures la préſence de ce Comte de la Riviere, réparera peut-être les breches qu'en ſon abſence ſa perſonne a faites à mon cœur. Ma tante de Beauport, depuis Lundi, n'eſt occupée que de ſon théatre, & ne parle que Comé-

Digitized by Google

die. Nous en repréſenterons une dans quelque temps, où je ferai mon rôle. Hier elle & ſon fils ont commencé à me donner des leçons pour la déclamation. Ils m'ont beaucoup applaudi : ſelon eux, je ſaiſis tout avec promptitude & avec grace.

Adieu, ma chere, ma tendre amie ; je viens de te confirmer bien des foibleſſes ; marque-moi avec ſincérité ce qu'en dira ma tante l'Abbeſſe. Elle ſe moquera de moi. Moque-t'en auſſi ſi tu veux, mais aime-moi toujours.

LETTRE VI.

Du 30 Juin 1686.

AH ! ma charmante amie, que ta curioſité me réjouit & me flatte ! Mais ne ſeroit-ce point ma bonne tante qui exciteroit en toi cette curioſité pour ſatisfaire la ſienne ? Ma tante la Marquiſe a reçu une Lettre d'elle Vendredi : elle m'a fait un myſtere du contenu, & a beaucoup chuchoté avec ma grand'maman (1). Mais qu'importe que ce ſoit ma tante ou toi qui deſire connoître mes ſentimens : vous êtes ſi bonnes toutes deux, & vous m'aimez tant, que je ne puis que gagner à vous ouvrir mon ame.

(1) On peut voir la copie de cette Lettre à la Lettre XXI.

Digitized by Google

Mercredi, après avoir déjeûné avec ma tante & mon couſin, nous paſsâmes dans un ſallon dont les croiſées dominent la grande porte du château. Sur les onze heures, nous la vîmes ouvrir, & enſuite la chaiſe de poſte venir grand train. Mon couſin courut au-devant de ſon pere pour l'embraſſer. Ma tante alors me prit la main, & me conduiſit à la fenêtre. Je t'avoue qu'à ce moment le cœur me battoit bien fort. La premiere choſe que je rencontrai fut les yeux de M. de la Riviere. Qu'ils ſont beaux ces yeux ! qu'ils me dirent de choſes dans ce premier moment ! Mon oncle & lui ſe parlerent bas ſans ceſſer de me regarder : & j'entendis mon couſin qui leur dit : Elle eſt encore mieux de près. Cela me fit connoître que j'étois à leur gré. Quelle ſatisfaction pour mon amour-propre !

Ils entrerent. J'embraſſai mon oncle pendant que M. de la Riviere embraſſoit ma tante. Enſuite il vint à moi, me ſalua ; & ma tante lui dit de m'embraſſer. Ce baiſer acheva ma défaite : qu'il me donna d'émotion ! C'en eſt fait : je n'ai plus mon cœur ; ce mortel, dont le nom ſeul ma ſi fort émue, le poſſede entiérement. Tu riras de ma foibleſſe ; j'en ſuis ſûre : mais ſi tu le voyois, je réponds que tu n'y tiendrois pas. C'eſt un jeune homme de vingt-ſix ans, grand, fait au tour, beau comme l'amour : il ne parle qu'avec eſprit, n'agit qu'avec grace : ſa converſation eſt vive, ſon humeur gaie, ſa voix douce, ſes manieres pleines

Digitized by Google

de nobleſſe : à chaque inſtant on eſt forcé de l'admirer, tant il met de charmes dans tout ce qu'il dit ou ce qu'il fait. Ce qui me flatte, c'eſt que ſon amour lui fait trouver en moi tout ce que je trouve en lui : ſes yeux ne ceſſent de me dire que ſon cœur eſt tout à moi ; & il faut que je me faſſe de violens efforts pour empêcher les miens de lui dire qu'il eſt mon vainqueur. Cette petite digreſſion eſt partie de mon cœur : je reprends le fil de ma narration.

Mon grand-papa & ma grand'maman étoient encore au lit à l'arrivée de nos voyageurs ; mais dès qu'ils entendirent le bruit des chevaux ; ils ſe hâterent ſi fort de ſe lever, qu'à peine étions-nous à la fin de nos embraſſemens, qu'ils parurent. Mon oncle, en s'empreſſant d'aller à eux, dit à M. de la Riviere : Voilà Monſieur & Madame de Nogent. Le Comte les ſalua bien reſpectueuſement : ma grand'maman lui couvrit ſes bras, & le baiſa avec une affection de mere. Après cela il embraſſa mon grand-papa. Pendant ce temps-là, ma grand'maman parla bas à ma tante J'avois l'oreille au guet. J'entendis qu'elle lui diſoit : il eſt bien beau garçon ; ſi la choſe réuſſit, cela fera un beau couple. Oui, lui dit ma tante en jettant ſur moi un regard de complaiſance : puis elle ajouta myſtérieuſement : cela ne peut pas manquer, les cœurs ſont déja pris ; & le reſte ira tout ſeul. Ces dernieres paroles me piquerent. Que cette femme eſt pénétrante, dis-je en moi-même ! Et auſſi-tôt je

Digitized by Google

pris la réſolution de m'obſerver exactement. J'eus occaſion de le faire dans le moment même ; car tout le monde s'étant aſſis, ma grand'maman dit à M. de la Riviere en le contemplant : M. le Comte, il y a ſeize ans que je n'ai eu le plaiſir de vous voir ; il s'eſt fait un grand changement en vous, mais un changement de bien en mieux. Le Comte s'inclina profondément, en lui répondant : Madame, ce compliment de votre part m'eſt bien flatteur. Et tout de ſuite ſes yeux tomberent ſur moi, & je détournai les miens. Je fis bien, car ma tante nous obſervoit. Ma grand'maman reprit en me regardant : Cette enfant-là venoit de naître, je l'avois nommée au Baptême ; j'allai faire une viſite à vos pere & mere, je vous vis : vous aviez dix ans alors ; & en vous donnant des dragées, je vous dis que c'étoient des dragées du baptême d'une petite fille, qui pourroit bien un jour devenir votre petite femme. Dans le moment, ma tante, qui étoit auprès d'elle, la pouſſa, & lui fit un petit reproche de l'œil. Chacun me fixa, & je rougis. M. de la Riviere me regarda avec des yeux pleins de feu, & dit, en s'inclinant avec grace, que c'étoit un honneur auquel il aſpiroit bien ſincérement. Mon embarras augmenta ; ma joie auſſi : & ma tante ne voulant pas me laiſſer ſavourer, dit à ſa mere que ces diſcours-là ſe tenoient toujours en pareil cas, & étoient ſans conſéquence. J'avoue que ma grand-maman eſt une indiſcrete : j'avoue auſſi que ſon indiſcrétion me fait un grand

Digitized by Google

plaisir. L'auroit-elle poussée si loin, ma chere, s'il n'y avoit pas entre le Comte & mes parens quelque négociation pour une alliance?

Ma tante, qui ne demandoit qu'à interrompre cette conversation, demanda à M. de la Riviere des nouvelles de sa sœur & de son neveu. Après lui avoir répondu qu'ils se portoient bien, il s'adressa à ma grand'maman, & lui dit qu'il avoit appris que M. de Saint-François étoit leur Chapelain; que sa sœur l'avoit chargé d'une Lettre pour lui de la part de M. Nicole, & lui avoit recommandé de la lui remettre à lui-même. Bon! dit ma grand'maman, il faut que cette Lettre nous procure aujourd'hui sa compagnie à dîner: c'est un anachorette qu'on ne peut jamais tirer de sa solitude, mais voici l'occasion: Allons chez lui, dit-elle en se levant & en prenant la main du Comte, vous tiendrez la Lettre à votre main, & je ferai le reste. Moi, pour qui la présence de M. de la Riviere étoit déja un nécessaire, je me levai de mon siege, en disant à ma grand'maman qu'elle savoit combien la conversation de M. le Chapelain m'édifioit; & que je la priois de me permettre de l'accompagner chez lui. Mon oncle aussi-tôt me prit la main, & dit qu'il étoit de la partie. Ma grand'maman qui est la bonté même, quitta la main de M. de la Riviere, & prit celle de son gendre, en disant: mettons les jeunes gens ensemble, cela ira mieux. Comme le Comte prenoit ma main avec

Digitized by Google

empreſſement, ma tante vint traverſer ma joie. Non, dit-elle, en nous ſéparant, il eſt quelquefois imprudent que cela ſoit vis-à-vis de certaines perſonnes. Peſte ſoit de la précautionneuſe, dis-je tout bas; & tout haut: vous avez raiſon, ma tante. Quand nous fûmes arrivés, M. de la Riviere, après bien des politeſſes de part & d'autre, dit à M. de Saint-François qu'il avoit une Lettre de M. Nicole à lui remettre. En même temps il tira ſon porte-feuille, prit la Lettre; & ma grand'maman la ſaiſiſſant, dit à M. le Chapelain: La voilà, Monſieur; mais vous ne l'aurez que quand vous nous aurez fait le plaiſir de dîner avec nous. Quel jour vous la remettrai-je? M. de Saint-François ſourit, & répondit: Aujourd'hui, Madame. Ma grand'maman fut ſi tranſportée de joie, & lui témoigna tant de ſatisfaction, que je crus qu'elle alloit l'embraſſer. Après un quart-d'heure de converſation, elle nous emmena tous pour dîner.

Pendant ce repas, la converſation fut grave à cauſe de la préſence de M. le Chapelain; mais elle n'en fut pas moins favorable à M. de la Riviere; elle le mit dans le cas de montrer beaucoup de ſavoir. Depuis, nos entretiens ſont vifs & amuſans. Le Comte eſt grand Muſicien; je ne ſuis pas mauvaiſe Muſicienne, tu le ſais: ma tante nous fait ſouvent chanter enſemble, & j'ai toujours le plaiſir de le charmer, comme il me charme. Enfin à préſent les

jours

Digitized by Google

jours ne me paroiſſe durer qu'un inſtant, & je vois arriver l'heure du coucher avec chagrin, parce qu'il me faut quitter ce que j'aime. Me voilà donc en butte à l'amour? Oui, je le ſens, & je m'en réjouis. Me félicite-tu? me plains-tu? es-tu contente de moi? Pas trop, peut-être; mais du moins tu dois être contente de ma franchiſe: elle eſt telle, que je t'avoue que je ſens un plaiſir infini à aimer, & qu'il me ſemble que je ne vis & n'exiſte que depuis que mon cœur n'eſt plus à moi. N'en ſois pas jalouſe; j'ai pour toi un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

Voilà, ma chere amie, ce que tu deſirois ſavoir, & ce que je pétillois de t'apprendre. Ma bonne tante verra cette Lettre: marque-moi donc, avec la même ſincérité que je viens de te parler, ſi elle m'approuve ou ſi elle me blâme. Je ſais bien que c'eſt une foibleſſe à moi d'aimer comme cela tout d'un coup; mais c'eſt peut-être un préſage de ma deſtinée. Je le déſire, & je l'eſpere. Mon amour n'ayant pour but que le mariage, j'oſe dire qu'il eſt ſage; car enfin il faut aimer pour s'épouſer.

Je ne ſuis plus étonnée de la triſteſſe de mon couſin à l'arrivée de la Lettre qui annonçoit M. de la Riviere. Il eſt jaloux ſur lui: le nigaud! comme s'il n'étoit pas dans l'ordre que des étrangers aient droit à nos cœurs plutôt que des parens. Il eſt vrai qu'il a bien du deſſous: il ne me donne plus la main, plus de bouquets: ma tante l'oblige à céder tout à M. de la Rivie-

Digitized by Google

re vis-à-vis de moi. Ce pauvre garçon me fait quelquefois pitié, tant il paroît mortifié. Vendredi après-dîné, ma tante lui dit de jouer un piquet avec moi. Il étoit ſi content, que je ne pus m'empêcher de prendre part à ſa joie, quoique j'euſſe préféré de jouer avec M. de la Riviere.

Le parrain de mon chat eſt parti d'hier pour s'en retourner à Paris. Je m'en réjouis. C'eſt pourtant un homme très-eſtimable; mais il troubloit nos plaiſirs. Pendant quinze jours qu'il a été Nogent, il avoit toujours à parler affaires tantôt avec les uns, tantôt avec les autres: Jeudi & Vendredi, il nous a privé, même pendant pluſieurs heures, de la préſence de M. de la Riviere (1). Adieu; je me ſuis levée à cinq heures, & il en eſt bientôt neuf.

---

(1) Si Mademoiſelle de Plounai avoit ſu ce qu'on faiſoit pour elle, elle ne s'en ſeroit pas plaint. M. de Bertaud étoit un ſavant Avocat au Parlement de Paris, que le Comte de Nogent avoit fait venir pour dreſſer les articles de ſon contrat de mariage.

Digitized by Google

LETTRE VII.

Le 5 Juillet 1686.

L'INDULGENCE que tu montre pour mes foibleſſes, ma chere amie, ne peut augmenter ma confiance ; mais elle la rend plus gaie, plus libre. Ma bonne tante dans ſa Lettre ne me parle en aucune façon de M. de la Riviere : mais puiſqu'elle rit de mon attachement & de tout ce que je t'écris, je ſuis tranquille, & je laiſſe mon cœur ſe dilater à ſon aiſe avec l'amour. Elle a écrit au moins trois fois depuis huit jours à ma tante de Beauport, qui m'en fait un myſtere ; & cela me pique. Que peuvent-elles avoir tant à s'écrire ? Il eſt peut-être réellement queſtion de mariage pour moi avec M. de la Riviere : on lui rend compte de tout ; elle y répond ; & à moi on ne me rend compte de rien (1). Je ne laiſſe pas d'être embarraſſée & piquée de ce ſilence. Cependant, quoique M. de la Riviere ne m'ait pas encore parlé de mariage, je vois bien qu'il y penſe, qu'il m'aime ; tout annonce en lui ſon amour & mon bonheur. Mais malgré

(1) Mademoiſelle de Plouvai ne ſe trompoit pas : la Lettre que Madame de Beauport avoit reçue de ſa ſœur l'Abbeſſe, lui fit naître l'idée ſinguliere de laiſſer ignorer à ſa niece la négociation de ſon mariage. Voyez la Lettre XXI.

Digitized by Google

la vivacité de mes ſentimens, je ſais garder avec lui la plus exacte décence. Tous les matins à neuf heures il vient avec mon oncle & mon couſin me ſouhaiter le bonjour. Après quelques minutes de converſation, il me préſente la main, & nous nous rendons chez ma tante. Enſuite nous allons tous enſemble paſſer la matinée dans le jardin ou dans le bois, ſelon la diſpoſition du temps. Là on vient nous ſervir à déjeûner. Après quoi M. de la Riviere me forme lui-même un bouquet des plus belles fleurs, & me le préſente avec graces. Mon couſin en eſt toujours un peu jaloux. Vers midi, nous nous en retournons pour faire compagnie à mon grand-papa & ma grand'maman, qui ſe trouvent levés alors. Les après-midi, ce ſont d'autre amuſemens: le Comte & mon couſin ont chacun un violon dont ils jouent très-bien; j'ai mon théorbe; nous mêlons nos voix avec nos inſtrumens, & nous formons de petits concerts. Quand Monſieur & Madame de Châteaufond ſe trouvent avec nous, ce qui arrive aſſez ſouvent, nos amuſemens n'en deviennent que plus vifs & plus piquans. actuellement nous étudions nos rôles pour notre comédie. Notre théatre eſt fini: nos décorations ſont charmantes.

Le jour de l'arrivée de ma tante un de mes premiers ſoins fut de lui demander ſi elle connoiſſoit le Comte des Moulins, pour apprendre des nouvelles de ſa fille notre amie. Ma tante me dit qu'elle ne le connoiſſoit pas. J'en demeurai là. Lundi après le

Digitized by Google

dîner, pendant que M. de la Riviere & mon cousin accordoient leurs violons, je me mis à parler de ma bonne tante, de toi, & ensuite de Mademoiselle des Moulins : ce nom réveilla l'attention de M. de la Riviere, il me demanda si je la connoissois. Après lui avoir dit que j'avois été élevée au couvent avec elle, je lui ajoutai qu'il paroissoit la connoître, & qu'il alloit sans doute m'en donner des nouvelles. Il me répondit qu'il ne la connoissoit pas ; mais qu'il savoit que huit jours avant son départ de Paris, elle avoit épousé le Marquis de l'Ecluse. Il est bien étrange, ma chere amie, qu'elle se soit mariée sans en avoir fait part à ma tante l'Abbesse : car je pense que si ma tante l'avoit su, elle me l'auroit appris, ou au moins toi. M. de la Riviere ajouta que ce Marquis de l'Ecluse étoit son grand & même son seul ennemi. Tant pis, dis-je à l'instant. La présomption où je suis qu'il deviendra mon mari, me fit dire ce *tant pis*. J'en rougis sur l'heure. Et pour lui donner une autre tournure, je lui dis que sa haine pour M. de l'Ecluse me faisoit appréhender pour mon amie qu'il ne fût un mauvais sujet. Il me dit là-dessus que quoique son ennemi, M. de l'Ecluse, n'étoit rien moins qu'un mauvais sujet, qu'au contraire c'étoit un homme de mérite & aimable; mais que la Marquise de la Tour sa sœur ayant été sur le point d'épouser le Comte de l'Ecluse frere du Marquis, le Marquis avoit empêché le mariage, en parlant contre elle, & en proposant une autre De-

Digitized by Google

moiſelle à ſa place. Cela lui donna occaſion de me parler de ſa ſœur. Elle eſt ſon ainée de pluſieurs années ; veuve du Marquis de la Tour, qui étoit aimable, qui l'aimoit, & que cependant elle n'a j'amais pu aimer, à cauſe de ſon premier attachement. Auſſi dit-il que M. de l'Ecluſe eſt auteur du malheur de cette Dame, qui mene une vie des plus triſtes, parce qu'elle a toujours à combattre ſon amour qui ſubſiſte encore. Il aſſure qu'il ne verra jamais ce mari de mon amie. Cela me chagrine d'avance, parce que je crains que cette haine n'influe ſur mon amie, & ne me prive de la voir autant que je voudrai. La Marquiſe de la Tour eſt très-riche. Cependant, ſi-tot qu'elle ſe vit veuve, elle ſe ſéqueſtra dans un Couvent de Paris, où une tante de feu ſon mari eſt Abbeſſe. Là elle a ſon carroſſe, & un nombre de domeſtiques, qui logent en dehors. Un fils de ſeize ans, unique fruit de ſon mariage, demeure avec les pere & mere de ſon mari. Elle renonce à un ſecond himen, parce qu'elle ſent qu'elle ne pourra jamais aimer d'homme que celui qu'elle aime inutilement.

Nos converſations deviennent de plus en plus intereſſantes ; ſouvent elles me font penſer à toi ; elles m'amuſent, & je voudrois te voir partager mon plaiſir. Mardi, M. de la Riviere nous raconta qu'il avoit été ce Carême à la noce du Marquis de Dangeau ſon ami, qui a épouſé Madame de Leweſtin, Chanoineſſe de Torn, & Fille

Digitized by Google

d'honneur de Madame la Dauphine. Il fit de Madame de Dangeau un éloge flatteur : j'en fus presque jalouse. Il dit qu'elle est belle comme Vénus ; une taille fine, les yeux vifs, un teint éclatant, des cheveux d'un beau blond, un air doux, un regard modeste, & une conversation spirituelle. Son mari lui a fait sa fortune ; car elle n'a eu pour toute dot que de la beauté, de la vertu, & une grande naissance. Les fiançailles se firent en présence du Roi, dans l'anti-chambre de Madame la Dauphine, & le mariage, dans la chapelle du château. Tout ce que M. de la Riviere nous disoit de Madame de Dangeau effarouchoit mon cœur. Je crois qu'il s'en apperçut ; car après avoir parlé d'elle le plus favorablement possible, il dit qu'il l'avoit vue souvent à la Cour, sans être beaucoup frappé de ses attraits ; mais que lorsqu'il vit son ami possesseur de ses charmes, il en eut quelque jalousie, ne pensant pas, disoit-il, qu'il pût y avoir un objet encore plus parfait : une taille de Déesse, ajoutoit-il, l'emporte sur une taille de Nymphe ; des cheveux couleur d'ébene sur une peau d'albâtre sont plus beaux que des cheveux blonds ; des yeux..... A ce moment, ma tante lui dit : Allons, taisez-vous, M. le Comte, vous en dites trop long. Elle est toujours la premiere à traverser ce qui me plaît : j'avois du plaisir à entendre M. de la Riviere. Il se tut, mais en jettant sur moi un regard de complaisance, & si tendre, que mon cœur

Digitized by Google

en fut tout ému. Je rougis un peu, & baiſſai les yeux; & malgré ma tante, je vis bien que tout ce qu'il venoit de dire me regardoit.

Mon Lolo, ma chere, eſt le plus joli petit chat du monde. Hier ma tante, en le careſſant, me dit: Ce petit coquin-là, dans votre ménage, ſera votre ſecond ami; votre mari ſera le premier. En diſant cela, elle a jetté un coup d'œil ſur M. de la Riviere. Je ne lui ai rien répondu; j'ai donné deux ou trois baiſers à mon chat. Un moment après, M. de la Riviere. lui en a donné autant au même endroit. Je n'ai pas fait ſemblant de le voir; mais mon cœur n'y a pas été indifférent. Dimanche, en venant me dire bonjour, il apperçut ma Lettre, que je pliois en quatre pour mettre dans l'enveloppe, & dont toutes les pages étoient remplies. Il me regarda d'un air de pitié, & me dit que j'écrivois trop, & que je m'échauffois le ſang. Ce petit intérêt qu'il prend à ma ſanté, ne me déplaît pas non plus. Adieu, je finis, de peur qu'il ne me ſurprenne encore la plume à la main.

Digitized by Google

LETTRE VIII.

Du 11 Juillet 1686.

IL y a aujourd'hui quinze jours que j'ai vu M. de la Riviere pour la premiere fois. Qu'on eſt à plaindre, ma charmante amie, quand on aime, ſans avoir la certitude du retour! Quinze jours d'attente, de deſirs, d'eſpérance, & toujours rien! Seroit-il donc poſſible qu'il ne penſât point à moi? Son ſilence comparé avec ſes actions, eſt un labyrinthe pour ma pénétration. Ses attentions pour moi ne ſont point autres que celles d'un amant à la veille de ſon mariage. Ses yeux, ſes manieres, ſa conduite, tout chez lui me prouve ſon amour; & ſon ſilence le dément. Tour à tour j'ai de la triſteſſe & de la joie. Car, ma chere, je l'aime plus que jamais: je ne te le diſſimule pas à toi; mais vis-à-vis de tout le monde, je me contraints ſi bien, qu'on peut s'appercevoir que je l'eſtime, mais non pas que je l'adore. Il eſt le premier que j'aime, & je crois le ſeul que je pourrai jamais aimer. Je ſerois bien malheureuſe ſi la Providence ne me le deſtinoit pas (1).

(1) La Providence le lui deſtinoit; mais ſes parens vouloient le lui laiſſer ignorer juſqu'au moment de la conduire à l'Autel.

Digitized by Google

J'ai écrit Lundi à ma bonne tante. Elle continue un commerce régulier avec ma tante de Beauport, & cela m'intrigue toujours. Ne pourrois-tu pas me donner quelque connoiſſance de cette correſpondance? Je ne ſuis point étonnée que Madame de l'Ecluſe lui ait écrit avant & après ſon mariage; mais je ſuis ſurpriſe que ma tante ne m'ait pas marqué cette nouvelle, & je t'en veux de ne l'avoir pas fait à ſon défaut. Devois-tu y manquer, toi qui ſais combien je m'intéreſſe à notre amie?

On parle beaucoup de la Communauté de Saint-Cyr: Madame de Maintenon eſt élevée juſqu'aux nues pour avoir fait un établiſſement ſi utile & ſi beau. On dit qu'elle a préſidé à tout avec une capacité admirable, & qu'elle a ſoutenu avec une patience héroïque, des difficultés toujours renaiſſantes, & capables de rebuter les plus fortes têtes. Cette Dame fut le ſujet de nos converſations avant-hier chez M. de Châteaufond, où nous paſsâmes la journée. Quoique d'une naiſſance fort noble, elle s'eſt vue très-pauvre dans ſa jeuneſſe. C'eſt apparemment le ſouvenir de ſon indigence qui lui a fait naître cette idée pieuſe, ce zele ardent & cette charité ingénieuſe, pour tirer de la miſere de jeunes Demoiſelles que la pauvreté devroit reſpecter. Madame de Monteſpan, qui depuis bien des années eſt la favorite du Roi, a eu pour elle autrefois une grande eſtime, & lui a rendu de bons offices. Par le crédit de cette Dame, Madame de Maintenon a obtenu

Digitized by Google

des pensions ; elle est devenue gouvernante du Duc du Maine ; ensuite Marquise de Maintenon. Aujourd'hui Madame de Montespan a du dessous ; & c'est Madame de Maintenon qui est sur le point de la remplacer dans le cœur du Roi. On dit que Madame de Montespan en est furieuse : C'est par mon canal, dit-elle, que cette petite Marquise est parvenue ; ce n'est qu'à ma priere & à mes importunités que le Roi lui a confié l'éducation de son fils ; ce n'est qu'à moi qu'elle doit sa fortune & son nom ; ce n'est qu'à des éloges que j'ai fait d'elle, qu'elle est redevable de l'estime particuliere que Sa Majesté lui témoigne. Et elle s'écrie dans sa rage : *J'ai donc donné des verges pour me fouetter* ? En racontant cela, on rit de sa fureur ; & on applaudit à sa rivale. N'y a-t-il pas de l'injustice ? Madame de Maintenon n'est-elle pas un peu ingrate ? Comme je suis neuve sur tout, c'est pour moi principalement qu'on raconte toutes ces choses, & je trouve, ma chere amie, un plaisir infini à te les rendre, non pas en tout, mais en substance.

Digitized by Google

LETTRE IX.

Du 16 Juillet 1686.

JE réponds tout de suite, ma chere amie, à ton obligeante Lettre. Que je me félicite d'avoir une amie telle que toi! c'est une douceur pour mon ame inquiete de trouver quelqu'un qui ranime son espoir. Il est vrai que M. de la Riviere ne cesse de s'occuper de moi, il ne sait quoi imaginer pour varier mes plaisirs; les bals, les concerts, la chasse, la promenade, la comédie, chaque chose a son tour; & l'assaisonnement de tous ces plaisirs, c'est l'amour de cet aimable Comte qui est toujours peint dans ses yeux & qui n'a rien d'équivoque. Mais s'il est doux de se voir aimée, il est bien cruel de ne s'entendre pas dire une seule fois *je vous aime*. Que les jours sont longs & ennuyans, quand ils ne sont remplis que par des desirs; & que les amusemens perdent de leur vivacité quand l'amour ne les dirige pas ouvertement! Malgré tout ce que tu me dis, je pétille, je tremble, j'espere & je crains. Voilà, ma charmante amie, ma situation. Elle est plus pénible que tu ne penses, & plus cruelle que je ne puis la décrire.

Nous avons représenté Samedi notre comédie. J'ai été l'héroïne de la piece, M. de la Riviere le héros; il étoit l'amant, moi l'amante. Il s'agissoit de bien exprimer son

Digitized by Google

amour l'un pour l'autre Il s'eſt bien acquitté de ſon rôle ; je me ſuis bien tirée du mien, & ſi bien, que j'en ai reçu mille complimens que je rougis d'avoir trop bien mérités ; car que peut-on penſer de moi, ſinon que pour m'acquitter ainſi d'un rôle d'amour, il faut que je ſache aimer?

Dimanche, au ſortir de table après dîner, une des femmes de ma grand'maman vint lui dire que le Frotteur avoit trouvé le matin beaucoup de crottes de rats & de ſouris dans la ſalle des portraits, & qu'il faudroit en laiſſer la porte ouverte pour donner aux chats la liberté d'y roder. Cette ſalle des portraits, ma chere, que je ne connoiſſois pas encore, & dont j'entendois parler pour la premiere fois, me frappa. Je demandai ce que c'étoit que cette ſalle & où elle étoit. Tout le monde ſe regarda, & perſonne ne me répondit. Je fis des queſtions plus preſſantes ; & à la fin ma grand'maman me dit que c'étoit une ſalle iſolée où il n'y avoit rien de beau à voir, & que tous les portraits qui y étoient, étoient de nos ancêtres, & la plupart antiques. Eh ! croyez-vous, lui dis-je, que je n'aurois pas du plaiſir à les voir, quoiqu'ils ſoient antiques? tout ce qui tient à ma famille m'intéreſſe. Et en même temps je demandai à aller dans cette ſalle. Ma tante me dit d'un ton déciſif qu'il ne falloit pas que je penſaſſe à aller là, que c'étoit un lieu qui ne méritoit pas ma viſite. Dans le moment il me vint à l'idée que les portraits de mes pere & mere y étoient peut-être, &

Digitized by Google

que c'étoit pour cela qu'on me refuſoit la vue de cette ſalle. Je dis tout de ſuite ce que je penſois. Ma grand'maman parut embarraſſée, & ſon embarras me confirma dans mon idée. Alors je priai, ſuppliai de me faire voir les portraits des perſonnes à qui je devois la vie, & dont la mémoire m'étoit infiniment chere. Mais, dit mon oncle, ſi on vous les fait voir, les reconnoîtrez-vous? Je lui répondis que j'étois ſûre de reconnoître mon pere; mais que comme j'étois plus jeune de deux ans à la mort de ma mere, je croyois que je ne la remettrois que difficilement. Mon oncle me prit par les épaules, me préſenta devant une glace, & me dit: tenez, la voilà trait pour trait. J'appercus dans la glace ma tante qui ſe penchoit du côté de M. de la Riviere pour lui parler. Je prêtai l'oreille. Elle lui diſoit: *Sa mere n'étoit pas ſi bien qu'elle.* On s'obſtinoit cependant à me refuſer. M. de la Riviere prit mes intérêts avec feu, dont je luis ſais un gré infini; & on ſe rendit à ſes raiſons & à ſes inſtances plus qu'à mes prieres. Mais ma tante décida qu'on ne me meneroit là qu'à ſix heures du ſoir. Nous allâmes à vêpres. Après vêpres on m'inſtalla au jeu avec M. de la Riviere pour jouer quelques parties de piquet. A peine étions-nous en train que tout le monde diſparut, excepté mon couſin. Cette diſparution me troubla: Ah! m'écriai-je en laiſſant tomber les cartes de mes mains, on eſt allé ôter les portraits de mes pere & mere. Non,

Digitized by Google

Mademoiſelle, me dit M. de la Riviere avec aſſurance, on ne vous jouera pas un ſi vilain tour, j'en réponds. Son ton me remit de mon trouble, je repris mon jeu. La compagnie reparut au bout d'un bon quart-d'heure. M. de la Riviere étoit du complot. On avoit été ſéparer les portraits de mes pere & mere, & les confondre avec les autres, pour voir ſi je les reconnoîtrois. Quand je vis l'heure approcher, je quittai le jeu. Au premier coup de ſix heures je me levai, & dis avec tranſport : *Voilà ſix heures, partons.* Mon Dieu, dit ma tante en ſouriant, vous ne leur donnez pas le temps de ſonner. Je ne marchois pas, ma chere amie, je volois. Toutes les fenêtres de la ſalle étoient ouvertes. En un clin d'œil je parcourus une cinquantaine de tableaux ; & à l'inſtant je reconnus mon pere : mon cœur s'émut ; je le fixai, un ſanglot ſortit de ma poitrine, & je laiſſai couler des larmes. Ma grand'maman s'attendrit, pleura avec moi, & me dit que les portraits de ſon fils & de ſa bru avoient toujours eu leur place dans ſon cabinet de toilette ; qu'elle les avoit fait ôter la veille de mon arrivée, & que ma ſenſibilité lui prouvoit bien qu'elle avoit agi prudemment. Je lui répondis que, quoique mes larmes fuſſent inutiles, elles n'en étoient pas pour cela moins juſtes, & que je la priois de me paſſer ce premier mouvement de ma tendreſſe. En même temps je promenai mes yeux de tous côtés pour chercher ma mere. Je la reconnus moins que je ne la devinai ;

Digitized by Google

& je dis en la montrant : la voilà ſûrement, quoique je ne remette par ſes traits, mais c'eſt qu'elle eſt habillée plus à la moderne que les femmes qui l'entourent. On me dit que je ne me trompois pas. La vue de ſon tableau ne fit pas ſur moi le même effet que celui de mon pere, quoique à meſure que je la fixois, elle me revenoit à la mémoire dans une ſituation bien touchante ; il me ſembloit que j'étois dans ſes bras à recevoir ſes baiſers & à les lui rendre. Croirois-tu, ma charmante amie, que je ne me la remets que dans cette ſituation ? Je ne me laſſois pas de les regarder tendrement l'un & l'autre. Ma tante, qui craignoit que cela ne m'émût trop, vint me prendre par-deſſous le bras pour m'emmener : Allons-nous-en, diſoit-elle en me tirant de toute ſa force. Je me tins roide, & lui dis avec émotion : ſans mes pere & mere ? oh ! je ne les quitte pas comme cela, il faut qu'ils me ſuivent, il faut qu'on les ôte d'ici, & qu'on les tranſporte dans ma chambre à coucher. Nouveaux refus. Nouvelles prieres de ma part. Enfin ce fut encore M. de la Riviere qui obtint pour moi ce que je deſirois : il repréſenta avec beaucoup de juſteſſe, qu'il n'y avoit que la premiere vue qui étoit à craindre pour un cœur tendre ; que le moment critique étoit paſſé ; & qu'actuellement mon cœur, d'intelligence avec mes yeux, n'éprouveroit plus que de la douceur avec ces portraits. Mon grand-papa & mon oncle applaudirent : & tout de ſuite on fit avertir le Valet-de-chambre

Digitized by Google

let-de-chambre Tapiſſier, qui vint les détacher, & qui les tranſporta dans ma chambre, où j'ai le plaiſir de les contempler à mon aiſe. Les procédés de M. de la Riviere dans cette occurrence, lui ont acquis un droit de plus ſur mon cœur: oui, quand je ne l'aurois pas aimé auparavant, je l'aimerois actuellement autant que je l'aime: c'eſt un charme pour moi que de me repréſenter la chaleur avec laquelle il prenoit mes intérêts. Ah! ma chere, que c'eſt un aimable garçon! mais c'eſt un tyran de me tenir ſi long-temps le bec à l'eau, & de ne me point parler de mariage.

Monſieur le Curé de Nogent n'eſt pas farouche comme M. le Chapelain; il vient ſouvent au château, & dîne avec nous toutes les ſemaines. Depuis huit ou dix jours il a de fréquens entretiens avec ma tante, & cela me chiffonne l'eſprit, parce que j'y vois du myſtere (1).

(1) Madame de Beauport qui, la premiere, avoit imaginé de marier ſa niece à ſon inſu, avoit dans ſa confidence le Curé de Nogent, ſa ſœur l'Abbeſſe, & toutes les perſonnes dont elle avoit beſoin pour conduire l'intrigue.

Digitized by Google

LETTRE X.

Du 24 Juillet 1686.

TA Lettre d'hier, ma chere amie, m'oblige à prendre la plume ce matin; mais ne t'attends pas à de longs discours, je ne t'en ai fait que trop jusqu'à présent. Heureuse si j'avois su renfermer en moi-même les atteintes de l'amour! Plus heureuse encore si je ne les avois pas senties! M. de la Riviere, cette idole de mon cœur, ce mortel si digne de ma tendresse, & dont les procédés t'enchantent toi-même si fort, ne m'est point destiné par la Providence; il est sur le point de se marier: Monsieur & Madame de Châteaufond, qui ont passé huit jours à Paris, ont vu celle qu'il doit épouser, & n'ont eu rien de plus pressé samedi à leur arrivée, que de lui faire compliment sur son mariage & sur sa maîtresse (1). Il m'est impossible de te décrire mon affliction & mon étonnement à cette nouvelle, & l'accablement où elle me met depuis quatre jours. Cependant devant le monde j'ai la force de dévorer ma douleur: mais je pourrois dire

(1) Oui, le Comte étoit sur le point de se marier, mais avec elle: non-seulement on vouloit lui laisser ignorer la négociation de son mariage; on vouloit encore par quelques lui faire croire qu'il alloit se marier avec une autre.

Digitized by Google

comme David, *toutes les nuits je baigne mon lit de mes pleurs, & je l'arrose de mes larmes.* Actuellement en te parlant de ma peine, je la sens redoubler, mon cœur se serre, mes yeux sont inondés. Quel tourment! quel martyre! toute la nuit dans les pleurs, & tout le jour dans une contrainte mille fois plus cruelle! Adieu, je ne vois plus ce que j'écris.

LETTRE XI.

Du 28 Juilliet. 1686.

TU me fais, ma charmante amie, une réponse bien prompte. Mais devrois-tu me demander des détails qui ne peuvent qu'émouvoir mon cœur, & rouvrir ses plaies? Si tu m'aimois bien, tu serois la premiere à m'exciter à me taire; & parce que je t'aime, je vais rompre ce silence que la honte, & non un manque de confiance, me portoit à garder.

Samedi 20 de ce mois, Monsieur & Madame de Châteaufond devant arriver de Paris, & dîner avec nous, ma tante m'envoya chercher le matin dès huit heures & demie pour déjeûner. Il avoit fait un petit orage dans la nuit. Le jardin & le bois étant encore mouillés, nous déjeûnâmes dans un joli pavillon tout vitré qui est au millieu du jardin. Après déjeûner, comme le temps étoit devenu assez beau, ma tante emmena M. de

Digitized by Google

la Riviere, je ne sais où, dans quelque coin du petit bois. Au bout d'une demi-heure ils reparurent. M. de la Riviere étoit triste, & sembloit n'oser lever les yeux sur moi. Pourquoi cela? Je n'en sais rien. Se faisoit-il des reproches? Apparemment: inspirer de l'amour sans en montrer, ne rend pas coupable; mais paroître épris de la plus violente passion pour un objet sur lequel on ne porte pas ses vues, c'est à mon avis être coupable de la plus haute trahison. Sur les dix heures & demie nous entendîmes dans le château quelques mouvemens, avec un bruit de carrosse, qui nous annoncerent l'arrivée de Monsieur & Madame de Châteaufond. Mon oncle & ma tante nous dirent alors qu'ils alloient les recevoir; & que comme ils avoient à parler affaires avec eux, ils nous prioient de les laisser libres quelques momens (1). Trois quarts-d'heure après, on vint nous avertir que nous pouvions paroître. Nous trouvâmes mon grand-papa & ma grand'maman déja levés, & dans la compagnie. Monsieur & Madame de Châteaufond m'embrasserent; ensuite mon cousin; puis M. de la Riviere, & ce fut à ce moment qu'ils lui firent ce compliment si douloureux pour mon cœur & si fatal à mon repos. *Je sais*, *Monsieur*, lui dit Madame de Châteaufond, *que vous allez vous marier avec une Demoiselle de Paris; nous l'avons vue; elle est ex-*

(1) Voyez la Lettre xxi, sur la fin.

Digitized by Google

trémement aimable ; & je vous félicite bien sincérement & sur votre choix, & sur votre heureuse destinée. A ce début je rougis, puis je pâlis. Mais remarquant que ma tante m'observoit je lui tournai le dos, & me mis à fredonner un petit air en m'en allant à une fenêtre. Dans ma position j'avois grand besoin d'y rester pour prendre l'air ; mais au bout de quelques minutes, tout le monde se trouvant assis, ma tante m'appella pour venir dans la compagnie. Alors les complimens à M. de la Riviere recommencerent : Monsieur & Madame de Châteaufond lui dirent qu'ils avoient dîné avec sa maîtresse plusieurs fois (1) ; & ils ne parlerent d'elle qu'avec éloge. Cependant tout ce qu'ils en dirent ne m'effaroucha pas : c'étoient des généralités que bien des jeunes personnes pourroient s'appliquer. Elle est grande, bien faite, jolie ; elle chante bien, danse bien, joue bien de plusieurs instrumens. Toi & moi, ma chere amie, nous pourrions en dire autant de nous sans présomption. M. de Châteaufond parla ensuite de l'hôtel que doit occuper M. de la Riviere à Paris : les ouvriers y sont, tout avance, tout s'y fait avec goût, son Intendant, à M. de la Riviere, se donne des mouvemens infinis pour que tout soit bien ; c'est un

(1) On est assez instruit à présent des projets de Madame de Beauport, pour voir que tout ce qui se dit, & se dira, sont des équivoques, pour tromper ou dérouter Mademoiselle de Plounai.

homme entendu, admirable: enfin l'hôtel sera magnifique, & digne de ceux qui doivent l'habiter. J'entendois tout cela, ma chere, avec une apparente tranquillité, & mon cœur étoit dans une agitation & un serrement inexprimable. De temps en temps M. de la Riviere jettoit sur moi un regard timide. Ma tante me considéroit avec une attention qui m'embarrassoit; je lui trouvois le coup d'œil malin. Cela ne contribua pas peu à me soutenir dans une contenance ferme en apparence, & bien foible en réalité. Le dîner vint. Je me sentois dans un état si critique, qu'après avoir mangé un peu de soupe je ne voulus plus toucher à rien, malgré tout ce qu'on me présenta pour exciter mon appétit. Ma tante vint à mon secours pour empêcher qu'on ne me forçât à manger. Je lui en fus gré; mais cela me piqua: ouais! dis-je en moi-même, cette femme est toujours pénétrante, elle devine ma situation; il faut que je la déroute. C'est à quoi, ma charmante amie, j'ai travaillé jusqu'à ce jour. Mais que cette contrainte est violente! qu'elle est cruelle! qu'elle me rend misérable!..... Ce que je ne conçois pas, c'est que M. de la Riviere, à tous les complimens que lui faisoient Monsieur & Madame de Châteaufond de sa maîtresse, répondoit sottement: il n'avoit point cette vive émotion, cet air animé que donne l'amour, lorsqu'on entend parler de l'objet qu'on aime; il écoutoit d'un air distrait, jettoit les yeux sur moi, & évitoit la rencontre des miens.

Digitized by Google

Tu vois par ce récit, ma chere amie, que mon amour n'eſt plus qu'une honte pour moi, & que ce Comte de la Riviere me cauſe actuellement plus de chagrins qu'il ne m'a donné de plaiſirs. Il agit toujours avec moi comme de coutume: je reçois ſes politeſſes de même en apparence. Cependant je m'apperçois qu'il remarque en moi de la contrainte; il ne me regarde qu'avec des yeux timides, un air inquiet, & comme ayant quelque choſe à me dire & n'oſant parler. Qu'il me cauſe de tourment! Je voudrois ne l'avoir jamais connu. Ah! ma charmante amie, ſois toujours en garde contre l'amour: rien de ſi violent, de ſi impétueux, de ſi funeſte! Il offre cent plaiſirs qui ſont ſuivis de mille amertumes; c'eſt un torrent qui avec ſes flots nous précipite dans un abyme.

LETTRE XII.

Du 2 Août 1686.

MERCREDI j'ai reçu une Lettre de ma bonne tante, qui me raille finement, & rit de mes maux; elle dit qu'un mari me les fera tous oublier. Oh! l'on n'auroit qu'à venir me parler de mari dans cette occurrence-ci, on y ſeroit bien venu! Non, tant que mon cœur ſera attaché à M. de la Riviere, je n'écouterai aucune propoſition de mariage, je n'aurai là-deſſus d'égards pour

perſonne. Hier j'ai reçu la tienne: tu me conſole, toi; mais je m'étonne, ma chere amie, que tu veuille m'inſinuer qu'il eſt peut-être encore pour moi quelque eſpoir, parce que le Comte eſt toujours le même vis-à-vis de moi. Mon fol amour m'auroit fait adopter cette idée il y a deux jours. Mais comme depuis une ſemaine je me propoſois de tirer quelque éclairciſſement de ma tante de Beauport, dans la confiance que ce qu'elle me diroit apporteroit un peu de ſoulagement à ma ſituation, je me ſuis hazardée de le faire hier au ſoir. Hélas! la curioſité ſouvent ne ſert qu'à augmenter nos peines: j'ai vu clairement par ſes réponſes que je me ſuis abuſée, & que la Providence me refuſe celui que mon cœur adore. Ce n'eſt pas là un *peut-être*, c'eſt une vérité qui m'accable. Hier donc je me réſolus de faire à ma tante quelques queſtions. Sentant qu'il me ſeroit impoſſible de parler du Comte ſans émotion, & que par conſéquent mon viſage me trahiroit, je choiſis la brune. Pendant que la compagnie étoit dans le petit bois, je la menai inſenſiblement dans le jardin, juſqu'au milieu du parterre, afin de n'être ſurpriſe par perſonne. Là je commençai par lui demander ſi M. de la Riviere reſteroit encore long-temps avec nous. Elle me dit qu'elle n'en ſavoit rien. Mais, lui dis-je, pourquoi a-t-il quitté Paris? Naturellement il devroit être où eſt ſon amante. Cette queſtion parut l'embarraſſer, elle ne me fit aucune réponſe. Mais, répétai-je, pourquoi quitter Paris quand

Digitized by Google

quand ſa maîtreſſe y eſt ? Il ne l'aime donc pas ? Eh ! que dites-vous, ma niece, me répondit-elle auſſi-tôt avec vivacité ? Il l'aime éperduement, il l'adore, il ne vit & ne reſpire que pour elle ; mais c'eſt qu'elle n'étoit pas à Paris, lorſqu'il en partit pour venir ici, elle étoit à une terre chez des parens. En l'entendant parler ainſi tout mon ſang ſe glaça dans mes veines. Je finis cette converſation par dire : eh bien, actuellement qu'elle y eſt, il devroit y aller, & reſter auprès d'elle. Je parlai alors de fleurs, de feuilles, de choſes qui ſe préſenterent à ma vue ; & je n'oſai jamais lui demander le nom de ma rivale, quoique j'aie un deſir extrême de le ſavoir.

Malgré mes maux je prends un peu le deſſus, je pleure moins, & je dors paſſablement ; je préſume qu'avec le temps je pourrai vaincre mes foibleſſes ; mais il faudroit que je n'en viſſe plus l'objet. Si tu le voyois, ce Comte de la Riviere, tu m'excuſerois bien ; car il eſt réellement aimable.

Ma tante l'Abbeſſe verra cette Lettre : elle en rira encore ſi elle veut ; mais mon cœur a beſoin de s'épancher. Je ne trouve pas de plus grand plaiſir que de t'ouvrir mon ame, il me ſemble à ce moment que je te parle effectivement, que je te vois, que je te baiſe, que je te ſerre tendrement & fortement..... Ah ! flatteuſe illuſion, tu diſparois à cet inſtant ! Je ſoupire, mon cœur s'oppreſſe..... Adieu, je quitte la plume.

Digitized by Google

LETTRE XIII.

Du 4 Août 1686.

MON Dieu, ma chere, que le monde me paroît un ſot ſéjour pour la félicité! chacun l'y cherche, & perſonne ne l'y trouve; on deſire toujours, & on ne parvient jamais à ce que l'on deſire. Aujourd'hui on eſt gai, demain on eſt triſte; & ce qui me conſole, c'eſt que je m'apperçois que tout le monde éprouve comme moi ces hauts & bas.

Actuellement je ſuis jalouſe, le croirois-tu? Je m'aviſai avant-hier de demander à ma tante ſi celle que M. de la Riviere doit épouſer eſt auſſi belle que Madame de Dangeau. Sa réponſe m'a atterrée! Auſſi belle, me dit-elle? Oh! elle eſt bien au-deſſus vraiement; perſonne ne peut l'emporter ſur ſa figure, ſur ſa taille, ſur ſes graces, ſur ſes talens, en un mot ſur aucun des avantages de ſa perſonne. A tout cela je rougis, & baiſſai les yeux ſans pouvoir repliquer la moindre choſe. Comment aurois-je fait pour parler; J'étouffois ſoupirs ſur ſoupirs, qui, ſi j'avois ouvert la bouche, m'auroient trahi. Que je ſouffre depuis ce temps-là Mon cœur eſt ſi oppreſſé par la jalouſie, qu'à certains momens je ſouhaite la mort à cette terrible rivale. A peine ai-je formé ce ſouhait, que j'en demande pardon à Dieu; mais je ſuis ſi peu contrite de ma

Digitized by Google

faute, que l'instant d'après je refais le même souhait.

Ce fut après déjeûné que je fis à ma tante mes questions. Ce jour-là même je me vengeai de ses réponses. M. de la Riviere avoit pour moi mille attentions, qui, après ce que je venois d'apprendre, m'irritoient contre lui au point, que je luis dis avec dédain, qu'un peu d'indifférence de sa part me plairoit mieux qu'une attention si marquée. Il resta stupéfait, ses yeux se remplirent de larmes; & pour le mortifier j'eus la cruauté d'affecter un air enjoué vis-à-vis de chacun, de n'avoir pour lui que de la sévérité. Après le dîner il causa beaucoup avec ma tante. Il avoit l'air triste en lui parlant; & il m'a paru, par la sérénité que j'ai vue renaître sur son visage, qu'elle lui donnoit de la consolation. Ma sévérité pour lui finit avec le jour: il m'auroit été impossible hier de la reprendre; un air timide & tremblant dès qu'il me parloit ou m'approchoit, m'inspiroit pour lui plus de pitié que de ressentiment: & toute la journée ses yeux n'ont pas cessé d'être attachés sur moi; ses regards même étoient si tendres, que j'eus besoin plusieurs fois d'appeller ma raison au secours de mon cœur.

Monsieur le Curé continue de nous venir voir souvent; & ma tante chuchote toujours avec lui en me regardant & en souriant, & cela m'impatiente!.....

Digitized by Google

LETTRE XIV.

Du 8 Août 1686.

JE ne te conçois pas, ma chere amie ; au lieu de m'aider à combattre mon fol amour, tu l'entretiens, tu ne me dis que des choſes qui le nourriſſent. Je t'ai donc inſpiré pour M. de la Riviere des ſentimens bien vifs? Il ſemble que ſes maux te touchent plus que les miens. Si tu n'étois pas promiſe au Baron de Neufpont, je penſerois que c'eſt toi qui es ma rivale. Plût à Dieu que cela fût, j'aurois bientôt ſacrifié l'amour à l'amitié. Mais ce mortel enchanteur a-t-il auſſi quelque part à l'affection de ma tante l'Abbeſſe? Elle qui voit nos Lettres, comment ne nous impoſe-t-elle pas ſilence ſur cet ennemi de mon repos? Lui & ſon amante m'occupent toujours ſi fort l'eſprit que je ne pus m'empêcher mardi de demander à ma tante pouquoi M. de la Riviere avoit toujours les yeux attachés ſur moi: s'il aimoit bien ſa maîtreſſe, lui ai-je dit, il ne devroit penſer qu'à elle, & ne rien voir. Eh! mais, me dit-elle, c'eſt parce qu'il l'aime qu'il a toujours les yeux attachés ſur vous : vous reſſemblez extrêmement à cette Demoiſelle, & ſon grand plaiſir eſt de vous contempler, parce qu'il lui ſemble la voir en perſonne. Voilà donc le nœud, ma chere amie? Si M. de la Riviere a ſouvent les yeux ſur

Digitized by Google

moi, ce n'eſt pas moi qu'il voit, c'eſt celle qui le tient ſous ſes chaînes, celle qui a ſon cœur, ſa tendreſſe! Oh! je ne veux plus faire de queſtions à ma tante, ſes réponſes me tuent. Comment mon cœur auſſi foible & auſſi dépravé qu'il eſt, ne feroit-il pas de mauvais ſouhaits? Si mon heureuſe rivale venoit à mourir, n'aurois-je pas lieu d'eſpérer que ſon amant tourneroit ſes vœux ſur moi, ne fût-ce que pour ſe rappeller ſans ceſſe le premier objet de ſes amours? Cette penſée me charme & me révolte tout à la fois. Suis-je faite pour poſſéder un cœur uſé? Non, je n'en veux pas; je veux un cœur neuf, ou je n'en veux point du tout. C'en eſt fait, ma charmante amie, je vais travailler ſur le mien pour qu'il ne s'aviliſſe pas ainſi. Prie Dieu pour moi, je te prie, car je ſuis bien foible; le même moment me voit faire de bonnes réſolutions, & me les voit abandonner.

Ma tante de Beauport a reçu encore hier une Lettre de ma bonne tante. Je ſuis bien fâchée que tu ne puiſſe pas me donner quelque ouverture ſur l'objet de ce commerce (1). Hier ſur le ſoir, comme nous nous promenions au frais dans le jardin, je me ſuis trouvée un moment ſeule auprès de ma grand'maman. Je me ſuis hazardée de lui demander le nom de la maîtreſſe de M.

(1) Mademoiſelle des Tilleuls ſe taira parce qu'elle eſt du complot dans le mariage comique de ſon amie.

Digitized by Google

de la Riviere, que je vous toujours de ſavoir. Ma queſtion l'a embarraſſée : je ne l'ai pas demandé, m'a-t-elle dit ; mais ta tante le ſait, c'eſt elle qui fait leur mariage, demande-le lui Par bonheur que ma tante n'étois pas à ce moment dans le jardin. Oh ! ai-je dit tout de ſuite, je n'en ſuis pas beaucoup curieuſe. Je mentois comme une coquine ; & j'étois m'écontente de moi ; car rien ne me déplaît tant que lorſque je me trouve forcée de trahir la vérité. Mais par prudence je devois diſſimuler ma curioſité. La belle choſe ſi j'allois faire à ma tante la même queſtion qu'à ma grand'maman ? Ma tante commenceroit par me fixer : je rougirois ; puis elle liroit ſur mon front & dans mes yeux tout ce qui ſe paſſeroit dans mon ame. Cette femme eſt trop clairvoyante & trop fine pour que je mette ainſi mon amour à la découverte. J'ai entendu parler ces jours-ci d'un voyage qu'elle doit faire à Paris dans peu avec M. de la Riviere. J'enviſage ce voyage avec une eſpece de joie ; l'abſence du Comte ne pourra qu'être favorable à mon repos, ce ſera une médecine pour mon cœur. Si pendant ce temps-là il ſe trouve réellement tranquille, je t'écrirai une longue Lettre ſur mes pere & mere. Hier matin depuis neuf heures juſqu'à plus de midi, mon oncle & ma tante ne m'ont entretenue que d'eux. Cela a été pour moi trois heures charmantes. Tu ſais que ma bonne tante a toujours refuſé de me parler d'eux. Il eſt pourtant raiſonnable & même

Digitized by Google

de néceſſité d'inſtruire une jeune perſonne ſur ſa famille ; mais c'eſt qu'elle craignoit que je ne m'attendriſſe trop. Ce qui a donné lieu à cette converſation, c'eſt que mardi ma grand'maman, en ſoupant, nous dit qu'elle avoit ce jour-là ſoixante ans, & qu'il y avoit quarante-ſix ans qu'elle étoit mariée. Quoi ! m'écriai-je, mariée à quatorze ans ? Mon exclamation & ma ſurpriſe la mit en train de raconter. Elle a été mariée à quatorze ans, & a eu ma tante l'Abbeſſe à quinze. Mon grand-papa n'a que huit ans plus qu'elle. Ils ont eu quinze enfans, dont douze ſont morts au berceau. Ainſi ils ne ſe ſont toujours vus que ma tante l'Abbeſſe leur ainée, mon pere qui avoit trois ans moins qu'elle, & ma tante la Marquiſe qui en avoit cinq moins que mon pere. A l'âge de douze ans mon pere perdit ſon parrain qui étoit riche, ſans enfans, & qui aimant ſon filleul comme ſon fils, lui laiſſa en mourant ſoixante mille livres de rente, non compris un très-bel hôtel à Paris Place Royale, que mon grand-papa & ma grand'maman occuperent juſqu'à ſon mariage. Par reconnoiſſance on fit prendre à mon pere le titre & le nom de *Comte de Plounai* que portoit ſon parrain, au lieu de celui de Marquis de Nogent qui étoit le ſien alors. On fit ſi bien valoir tout ce bien, que mon pere à ſon mariage ſe vit avec ſa dot, près de cent mille livres de rente Ma grand'maman en reſta là, parce que onze heures vinrent à ſonner. Ma tante reprit le lendemain la nar-

Digitized by Google

ration de ſa mere. Je la reprendrai auſſi pour toi un autre jour. Adieu.

LETTRE XV.

Du 10 Août 1686.

JE reſpire, ma chere amie, M. de la Riviere eſt à Paris pour quatre ou cinq jours avec ma tante. Avant-hier, comme je finiſſois de t'écrire, on vint me prévenir ſur ce voyage qu'on dit être abſolument néceſſaire. J'en ignore le ſujet (1). Comme ils devoient partir de grand matin hier, ils me firent leurs adieux la veille au ſoir. M. de la Riviere me fit les ſiens d'un air à faire pitié; ſes yeux étoient gros de larmes, & il avoit le cœur ſi ſerré qu'il ne pouvoit parler. Cela me troubla un peu: puis me ſurmontant, plus par dépit que par fermeté d'ame, je lui dis malicieuſement: allez, allez, Monſieur, ne vous attriſtez pas tant de quitter vos amis, l'amour à Paris ſaura vous dédommager de l'amitié. Malgré mon apoſtrophe, je t'avoue que j'ai été bien prête de l'imiter, & qu'il m'a fallu précipiter ma retraite pour ne pas reſter ſur le champ de bataille.

J'attends ces jours-ci la réponſe à ma der-

(1) Les habillements de noce, & tout ce qui s'enſuit, étoient l'objet de ce voyage.

Digitized by Google

niere lettre. Je ne t'enverrai celle-ci que Mardi ou Mercredi, parce que mon ame ayant repris un peu de sa tranquillité, je vais m'épanouir les matins jusqu'au retour de nos voyageurs, à te raconter en gros ce que je sais de mes pere & mere; car tu penses bien que je ne vais pas te rendre en détail une conversation de plus de trois heures. Je t'en dirai assez pour t'amuser, & pour te faire connoître les chers auteurs de mes jours. J'aurois commencé mon récit dès hier; mais mon oncle & mon cousin, qui s'étoient levés pour le départ, sont venus me chercher à huit heures. Nous avons été déjeûner dans le jardin: mon cousin y a remplacé M de la Riviere auprès de moi pour les prévenances, les petits soins, le bouquet, les amusements: & mon oncle m'a égayé tout à fait par ses plaisanteries; car il est fort drôle mon oncle; il parle peu, ne rit jamais, & fait rire tout le monde: il est bon mari, bon pere, bon parent & bon ami. Enfin le pere & le fils m'ont mise si à l'aise, que je ne me suis pas seulement aperçue de l'absence de M. de la Riviere. J'en suis toute glorieuse: le calme où est mon cœur me fait espérer de sa guérison. Allons, je commence ma narration, ou plutôt l'histoire de mes pere & mere.

Sept ans après que ma bonne tante eut prononcé ses vœux, mon grand-papa & ma grand'maman marierent ma jeune tante. C'étoit sur la fin de Novembre 1667. La Marquise d'Hicterre, veuve d'un grand mé-

Digitized by Google

rite, étoit la marraine de mon oncle, & même un peu sa parente. Cette Dame s'étoit retirée dans un Couvent à Paris, parce qu'elle n'avoit pas assez de bien pour soutenir son rang dans le monde. Elle avoit un fils & une fille. Le fils étoit riche, parce qu'ils étoient d'une Province où les ainés ont tout. La fille avoit peu de fortune, & étoit dans le Couvent avec sa mere. L'une & l'autre furent de la noce de mon oncle & ma tante. Mademoiselle d'Hicterre avoit alors dix-huit ans. Là mon pere la vit pour la premiere fois : sa beauté éclatante le frappa au premier abord ; il l'aima, & résolut d'en faire sa femme à tel prix que ce fût. L'amour, dit-on, inspire l'amour : ma mere vit dans les yeux de mon pere le triomphe des siens ; & dans le même moment elle lui rendit cœur pour cœur. Non-seulement ils étoient beaux l'un & l'autre ; mais tous deux avoient tant d'esprit, de talents, & l'ame si belle, qu'à leur amour réciproque, il se joignit bientôt une estime singuliere. Ma mere cependant combattit son penchant en le voyant naître, parce qu'étant sans bien, elle craignoit de s'attacher inutilement : mais mon pere, pendant huit jours que dura la noce, ne laissa échapper aucune occasion de marquer à ma mere la violence de l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Elle en conçut une lueur d'espérance, qui la porta insensiblement à laisser croître son amour. Cependant elle le tint si bien enfermé au-dedans d'elle, que Madame d'Hic-

Digitized by Google

terre ne s'apperçut de rien. Mon pere même ignoroit ſon bonheur ; mais il étoit tranquille, parce qu'étant riche, & ſa maîtreſſe ne l'étant pas, il ſe flattoit d'être toujours le bien venu. Son grand embarras étoit de s'ouvrir à mon grand-papa & ma grand'maman : il craignoit de les trouver contraires à ſes deſirs ; & ils lui ſouhaitoient celle qu'il aimoit.

Il fut ſix mois entiers ſans oſer parler de ſon amour, & pendant ce temps, il alloit ſouvent chez mon oncle dans l'eſpérance d'y rencontrer quelquefois l'objet de ſa tendreſſe ; mais il ne l'y rencontra jamais. Laſſé de tant de viſites inutiles, il ſe hazarda un jour de demander à ma tante chez qui il déjeûnoit, ſi elle avoit quelque relation avec Mademoiſelle d'Hiſterre. Ma tante remarquant en lui un certain trouble pendant qu'il lui faiſoit cette queſtion, lui demanda s'il l'aimoit. Mon pere rougit. Ma tante ſourit, & lui dit auſſi-tôt qu'elle liſoit dans ſon cœur ; mais qu'il ne devoit pas rougir de ſes ſentiments pour une perſonne auſſi aimable que Mademoiſelle d'Hiſterre. Il répondit qu'il ne rougiſſoit pas de ſon amour ; mais qu'il craignoit de trouver ſes pere & mere oppoſés à ſon cœur. Ma tante l'aſſura qu'il ſe trompoit, & qu'elle ſavoit que mon grand-papa & ma grand'maman ſouhaitoient qu'il prît de l'inclination pour elle. Mon pere ſe jetta au cou de ma tante : vous me redonnez la vie, lui dit-il, depuis ſix grands mois je me conſume d'amour, de

Digitized by Google

deſir & de crainte : mais c'en eſt fait, ajouta-t-il, vous relevez mon courage, je vais de ce pas déclarer mes ſentiments à mes pere & mere. Non, lui dit ma tante, attends quelques jours : dans cet intervalle je donnerai à dîner à mes pere & mere ; j'y inviterai Madame & Mademoiſelle d'Hicterre, & nous ſaiſirons cette occaſion pour parler de mariage. Mon pere y conſentit, à condition que ma tante écriroit ſur le champ à Madame d'Hicterre, & l'inviteroit à dîner pour le lendemain matin.

Pendant que ma tante & mon pere faiſoient leurs projets, ma mere étoit bien malade : & ce matin-là même, le Médecin avoit déclaré à Madame d'Hicterre que ſa fille avoit quelque chagrin qui la dévoroit, & qu'elle n'étoit malade que du côté du cœur. Quand le Médecin fut parti, la mere s'enferma avec ſa fille, & fit tout ce qu'elle put pour l'engager à lui déclarer ſon ſecret. Ni prieres, ni careſſes, ni pleurs, rien ne pouvoit la gagner. Elle avouoit bien que ſa maladie ne venoit que de chagrin ; mais elle ajoutoit que perſonne n'en ſauroit la cauſe, qu'il n'y avoit pas de remede, qu'elle en mourroit, & qu'elle en étoit bien aiſe Madame d'Hicterre ne put tenir contre cette tirade ; elle s'évanouit. Ma mere, qui avoit le cœur excellent, ſe fit auſſi-tôt mille reproches, & jetta les hauts cris. Madame d'Hicterre ouvrit les yeux. Alors ſa fille l'accabla de careſſes, & lui promit de lui ouvrir ſon ame. Madame

Digitized by Google

d'Hicterre fit retirer les perſonnes qui étoient accourues aux cris de ſa fille ; & quand elles furent ſeules, ma mere avoua qu'elle aimoit mon pere depuis ſix mois ; qu'elle l'avoit aimé au premier moment qu'elle l'avoit vu ; qu'elle avoit voulu combattre ſon amour dès ſa naiſſance, mais que le Comte de Plounai lui avoit montré pendant toute la noce de ſa ſœur une tendreſſe ſi vraie & ſi ſincere, qu'elle n'avoit pu ſe défendre de le payer de retour ; que depuis quelque temps, perdant toute eſpérance, elle avoit fait de nouveaux efforts pour vaincre ſon amour ; & enfin que c'étoit la violence qu'elle ſe faiſoit elle-même, qui la mettoit à deux doigts de la mort. Madame d'Hicterre, enviſageant mon pere comme un parti fort au-deſſus de ſa fille, ne ſavoit que lui dire : elle auroit voulu trouver un moyen de lui donner une lueur d'eſpérance ſeulement pour la tirer de ſa maladie. Comme elle étoit dans cet embarras, une tourriere lui apporta la lettre de ma tante, dont le laquais étoit au parloir pour attendre la réponſe. Madame d'Hicterre lut cette Lettre, & mit alors tout ſon eſpoir dans ma tante : elle lui écrivit ces deux mots :

» Je ne puis, Madame, répondre à vo-
» tre invitation : je ſuis au déſeſpoir ; ma
» fille eſt très-malade : ne pourrois-je pas
» avoir avec vous un moment d'entretien
» à mon parloir ? Je l'eſpere ; je vous at-
» tends «.

Mon pere, ma chere amie, qui étoit chez

Digitized by Google

mon oncle à attendre la réponſe à la Lettre de ma tante, n'eut pas plutôt vu le billet de Madame d'Hicterre, qu'il ne ſe poſſéda plus, il ſe mit à pleurer; & ne donnant pas le temps à ma tante de reſpirer: allez-y vîte, ma ſœur, lui diſoit-il, & parlez de mon amour; peut-être eſt-ce l'ennui d'être au Couvent qui la rend malade; alors la perſpective d'un nouvel état peut lui devenir ſalutaire. Mon oncle rioit du trouble où il le voyoit: mon Dieu, lui diſoit-il, te voilà comme un fou! elle n'eſt pas encore morte; va, ne crains rien, les filles ont la vie dure.

En un inſtant le carroſſe fut prêt. Mon pere en donnant la main à ma tante, lui dit que par devoir il alloit de ce pas, & à pied chez lui, faire part à ſes pere & mere de ſon amour. L'hôtel de mon oncle eſt rue S. Louis, au Marais, près la Place Royale, où demeuroient mon grand-papa & ma grand'maman. Il faiſoit beau, on étoit au mois de Juin. Mon pere qui ſe trouvoit un peu embarraſſé de l'ouverture qu'il alloit faire à ſes pere & mere, pria mon oncle de l'accompagner. Mon grand-papa & ma grand'maman étoient dans le jardin à s'amuſer. Mon pere les aborda en ſilence, & ſe mit à pleurer. Ma grand'maman toute émue lui demanda ce qu'il avoit. Mon oncle lui dit d'un ſérieux comique: Madame, il eſt bien malade, il a la fievre au cœur. Mon grand-papa ſe mit à rire: bon! dit-il, ce n'eſt que cela? C'eſt une maladie où les

Digitized by Google

Médecins n'ont que faire, une fille ſuffit. Mais auſſi, dit mon oncle, il ne demande pas un autre remede : il aime Mademoiſelle d'Hicterre depuis ſix mois, & il n'oſe vous le dire à cauſe qu'elle n'eſt pas riche. Eh mais ! dit ma grand'maman à ſon fils, pour qui nous prends-tu donc ? Une Demoiſelle avec une grande beauté, des graces piquantes, beaucoup d'eſprit, de talens, une douceur de caractere qui charme ; ne ſont-ce pas des richeſſes que tout cela ? & des richeſſes véritables ? Va, va, ajouta-t-elle, ſi tu nous en avois parlé plutôt elle ſeroit ta femme, & nous ſerions tous contens : il s'agit actuellement de réparer ta faute en hâtant ton bonheur ; & commence, je te prie, à diſſiper cette triſteſſe que je vois ſur ton viſage, & qui me déplaît. Mon pere ſe jetta au cou de ma grand'maman, & lui dit avec un petit ſourire : j'avoue que je ſuis un grand ſot ; depuis le premier moment que j'ai vu Mademoiſelle d'Hicterre je l'adore, & j'ai eu la bêtiſe de n'oſer le dire. Tu as eu tort effectivement, lui dit mon grand-papa ; que te faut-il de plus qu'une Demoiſelle de grande naiſſance, de grand mérite & d'une grande beauté ? Tu as aſſez de bien pour vous deux : mais à préſent que tu nous trouve diſpoſés à ſeconder tes vues, pourquoi continue-tu d'être triſte ? Crains-tu pour la réuſſite de ton mariage ? Oh ! dit mon oncle, c'eſt que Mademoiſelle d'Hicterre eſt bien malade, & il craint de devenir veuf avant d'être marié.

Digitized by Google

L'un & l'autre en même temps ſe mirent à raconter à mon grand-papa & ma grand'-maman tout ce qui s'étoit paſſé le matin ; après quoi mon pere dit à mon oncle : ma ſœur ne peut pas tarder à revenir, allons-nous-en chez vous l'attendre, & apprendre des nouvelles de la malade. Oui, lui dit mon oncle, viens dîner avec nous, ma femme nous racontera en mangeant le réſultat de ſon entrepriſe.

Comme le Couvent où étoit Madame d'Hicterre étoit fort loin de chez mon oncle, ma tante tarda encore. Mais dès que le carroſſe parut, mon pere courut donner la main à ſa ſœur ; & ne lui donnant pas le temps de reſpirer, il lui fit mille queſtions. Ma tante ne le fit pas languir, elle lui raconta dans le moment tout ce qui venoit de ſe paſſer. Dès qu'elle fut arrivée au Couvent on alla avertir Madame d'Hicterre qui accourut à ſon parloir. La premiere choſe qu'elle fit en y entrant fut de verſer un torrent de larmes. Après quoi elle reprit un peu haleine, & dit à ma tante : ſi vous vouliez, Madame, vous ſauveriez la vie à ma fille, je vais la perdre ſi vous ne me ſecondez. Ma tante extrêmement attendrie, la pria de s'expliquer, en l'aſſûrant qu'elle ſe trouveroit très-heureuſe de pouvoir lui être utile dans une choſe de cette importance. Madame d'Hicterre lui dit qu'elle lui demandoit deux graces : la premiere, lui dit-elle, c'eſt de m'aider à tromper ma fille ; la ſeconde, c'eſt d'en garder le ſecret. Et

tout

Digitized by Google

tout de suite elle lui raconta tout ce qui venoit de se passer entre elles. Ma tante l'écoutoit avec une extrême satisfaction, se félicitant déja du plaisir qu'elle alloit lui causer. Madame d'Hicterre, après avoir tout raconté, ajouta : je ne vous demande pas, Madame, de procurer à ma fille un mari que la fortune lui refuse, mais seulement de lui donner une lueur d'espérance pour la tirer de sa maladie ; je suis sûre que si elle peut revenir de là, elle aura assez d'empire sur elle-même pour vaincre une inclination qu'elle condamne la premiere. Dès qu'elle eut cessé de parler, ma tante lui tendit la main à travers la grille, & lui serrant la sienne, elle lui dit de se consoler ; qu'elle étoit au comble de la joie ; qu'il n'étoit pas besoin de feindre ; que son frere adoroit Mademoiselle d'Hicterre ; que le dîner du lendemain ne devoit se donner que pour en venir à des propositions de mariage ; & enfin qu'elle étoit chargée de la part de son frere de lui faire actuellement pour lui la demande de Mademoiselle sa fille. Madame d'Hicterre toute interdite, dit à ma tante : quoi ! Madame, ma fille seroit l'objet des vœux de M. de Plounai ? Ma fille sans bien ! Ma tante l'assura de la vérité. Madame d'Hicterre toute transportée de joie se leva précipitamment, en disant qu'elle alloit porter cette nouvelle à sa fille, & qu'elle revenoit dans l'instant.

Elle reparut ; mais les yeux tout en

Digitized by Google

pleurs. Ma tante étonnée, lui en demanda le ſujet. Je ſuis au déſeſpoir, Madame, répondit-elle, ma fille ne veut rien croire, elle baigne dans les larmes, elle dit que ſa foibleſſe & ſon ſecret ſont divulgués, qu'elle ſuccombe à ſa honte, & qu'elle en mourra de douleur : ſon état me fait pitié ; & moi je perds tête ſi vous n'imaginez, Madame, un moyen de la perſuader. Ma tante ſe levant lui dit, qu'il ne falloit point perdre de temps, qu'elle s'en retourneroit pour dire à ſon frere d'écrire lui-même ſes ſentimens à Mademoiſelle d'Hiſterre, & de lui donner des preuves non équivoques de la ſincérité de ſon amour.

Mon pere, ma chere amie, n'eut pas plutôt entendu ma tante, qu'il lui prit la main, en lui diſant : allons, ma ſœur, allons enſemble au Couvent ; une Lettre ne ſuffiroit pas pour perſuader Mademoiſelle d'Hiſterre, il faut ma préſence. Tu perds l'eſprit, lui dit ma tante en retirant ſa main, on n'entre pas ſi aiſément dans les Couvens de filles, les hommes ſur-tout. N'importe, ma ſœur, reprenoit mon pere, venez toujours, partons. Mon oncle rioit de tout ſon cœur de voir l'empreſſement de mon pere ; mais il le retint en lui repréſentant que l'heure du dîner étoit venue, qu'il falloit ſe mettre à table, & qu'enſuite ils iroient où ils voudroient. Mon pere n'oſa rien repliquer ; il ſoupira, ſe mit à table, & ne put manger. Mon oncle mangeoit comme quatre, & le railloit : allons, allons, Comte, mange

Digitized by Google

lui disoit-il, nargue de l'amour quand on est à table, c'est un mauvais traiteur, il ne nourrit que de viandes creuses; quelle folie d'aimer quand il faut dîner!

Enfin sur les trois heures ma tante retourna au Couvent avec mon pere, qui tout en arrivant demanda à parler à l'Abbesse. Après lui avoir fait en gros un récit de ce qui s'étoit passé dans le jour, il ajouta: je vous demande, Madame, pour ma mere, ma sœur & moi la permission d'entrer dans votre monastere, afin d'assurer Mademoiselle d'Hicterre de la sincérité de mes sentimens: en reconnoissance je vous prierai d'accepter une bourse de vingt-cinq louis pour un ornement d'Eglise tel qu'il vous plaira. Ces dernieres paroles firent sourire l'Abbesse; elle répondit qu'elle sentoit la nécessité de la chose, vu l'état de Mademoiselle d'Hicterre; qu'en conséquence elle se croyoit obligée d'accorder ce qu'on lui demandoit; qu'elle prioit seulement qu'on voulût bien attendre neuf heures du soir, parce qu'alors tout son monde étant retiré, la visite se feroit sans témoins. Mon pere consentit à ce qu'elle voulut. Il demanda alors à parler à Madame d'Hicterre pour la prévenir sur cette visite. L'Abbesse sonna, & ordonna de l'avertir. Elle parut dans le moment. En voyant mon pere elle s'écria: ah! Monsieur, c'est vous? Mais hélas! ma fille est hors d'état de venir au parloir. On se mit à lui raconter tout ce que mon pere venoit de faire. Elle fut enchantée de son

Digitized by Google

procédé, lui témoigna ſa reconnoiſſance par mille careſſes, & lui dit que le plaiſir qu'elle auroit de le préſenter à ſa fille le ſoir ne pouvoit s'exprimer. Ils ſe ſéparerent aſſez promptement, pour ne pas priver trop long-temps la fille de la préſence de ſa mere. En rentrant Madame d'Hicterré fit retirer la femme-de-chambre qui étoit auprès de ſa fille ; puis elle lui dit que ſur les neuf heures elle recevroit la viſite de trois perſonnes, qui ſûrement lui feroient plaiſir. Elle ne jugea pas à propos de les lui nommer, quoique ma mere marquât un grand deſir de les connoître.

Un quart-d'heure avant neuf heures, Madame d'Hicterre fit mettre ſa fille à ſon ſéant, ſoutenue de pluſieurs oreillers, pour recevoir ſes viſites. Elle étoit ſur la fin d'une fievre de dix-huit heures, qui lui donnoit des couleurs & des yeux ſi animés, qu'elle étoit belle comme les amours. La joie s'étoit auſſi un peu emparée de ſon viſage, parce que, ſans ſavoir qui étoient ceux qu'elle alloit recevoir, elle avoit un preſſentiment de ſon bonheur.

A neuf heures, ma charmante amie, le carroſſe de ma grand'maman étoit à la porte du Couvent. L'Abbeſſe reçut elle-même la compagnie, & la conduiſit chez Madame d'Hicterre. En route mon pere lui mit en main la bourſe où étoient les vingt-cinq louis. Quand ma mere entendit ouvrir la porte de ſa chambre, ſes yeux s'y fixerent. Dès qu'elle apperçut mon pere,

Digitized by Google

elle fit un cri de surprise & de joie : quoi ! Monsieur, lui dit-elle, c'est vous dans un Couvent de Filles & à l'heure qu'il est ? Oui, Mademoiselle, lui dit mon pere en se précipitant vers elle & en lui baisant la main, j'ai brisé toutes les barrieres pour venir jusqu'à vous, vous prouver moi-même mon respectueux attachement, & vous faire l'hommage de mon cœur : voyez, ajouta-t-il, où depuis six mois m'a réduit mon amour & la crainte de le mettre au jour. En disant cela il croisoit les devants de son habit l'un sur l'autre de plus d'une main. Ma grand'maman qui ne s'étoit pas apperçue de sa maigreur, parut émue de pitié, & s'empressa de dire combien il s'étoit trompé à l'égard de son mari & d'elle, & combien ils étoient satisfaits de son choix. L'Abbesse montra aussi sa bourse, en disant que c'étoit là encore une preuve de l'amour de mon pere. On se sépara au bout de trois quarts-d'heure, pendant lesquels il n'avoit été question que de rétablissement pour hâter le bonheur des deux amans, & le contentement de toute la famille.

Ma mere étoit au comble de la joie, son bonheur lui paroissoit un songe ; & elle en étoit si occupée, qu'elle fut jusqu'à quatre heures du matin sans pouvoir prendre sommeil. On lui donna une soupe alors ; & elle s'endormit jusqu'à dix. Ces six heures-là de repos la remirent entiérement de la fatigue de la veille ; & le contentement

Digitized by Google

de ſon cœur l'aida ſi bien à prendre le deſſus, que cinq jours après elle fut en état de venir dîner chez mon grand-papa. On avoit employé tout ce temps-là à faire pour elle bien des achats de dentelles, de bijoux, de diamans, & mille autres choſes de cette ſorte. A ſon arrivée on lui fit tous ces préſens. Et dès qu'on eût quitté la table, elle vit entrer pluſieurs garçons marchands avec des pieces d'étoffes pour lui donner le choix de pluſieurs habillemens; entre autres pour celui de mariage. Elle parut ſurpriſe de voir les choſes aller ſi grand train; mais elle n'en fut pas fâchée. Enfin elle avoit été demandée en mariage le ſamedi 2 Juin 1668, & ſon mariage fut célébré le lundi dix-huit du même mois au grand contentement de chacun.

Cette partie de l'hiſtoire de mes pere & mere m'a extrêmement frappée. Ne trouve-tu pas, ma chere amie, que ma poſition actuelle a bien du rapport avec celle de ma mere avant ſon mariage? Même attachement, mêmes deſirs, même eſpérance; enſuite même doute, même crainte, même déſeſpoir: voilà alternativement ma ſituation pendant ſix ſemaines; & ç'a été celle de ma mere pendant ſix mois. Mais ſi elle a été plus miſérable que moi par la longueur du temps, elle en a été bien dédommagée par la poſſeſſion du bien-aimé de ſon cœur; & moi je ne puis me flatter de poſſéder jamais le premier objet qui a ſu toucher le mien.

Digitized by Google

Ma tante dit que ma mere avoit une noblesse dans les manieres, & une grandeur d'ame qui se faisoit remarquer en tout; mais elle avoit aussi une délicatesse de sentimens qui lui étoit importune. Mon pere, qui l'aimoit à l'adoration, trouvoit un plaisir infini à l'accabler de présens; tantôt c'étoit une dentelle, tantôt un bijou nouveau. Comme elle avoit peu apporté en mariage, elle souffroit de toutes ces attentions; elle recevoit ces présens avec reconnoissance; mais en rougissant de devoir tout au bien de son mari. Sa délicatesse ne souffrit que la premiere année de son mariage: car son frere étant venu à mourir sans enfans, & peu de temps après sa mere, elle se vit de leur succession presque autant de bien qu'en avoit mon pere. Alors une mode nouvelle, un bijou, des diamans, rien ne lui parut plus indifférent; mais comme elle étoit la raison même, elle ne donna jamais dans aucun excès.

Au bout d'un an de mariage, elle eut un fils qui mourut à six mois. L'année d'après je vins au monde. Elle en eut de la joie parce qu'elle desiroit une fille. En dix ans de mariage elle eut huit enfans, qui, excepté moi, moururent dans la plus tendre enfance. J'ai donc toujours été le grand & le seul objet de ses soins. Quoiqu'elle m'eût donné deux gouvernantes, elle n'en présidoit pas moins à tout ce qui me concernoit depuis mon lever jusqu'à mon coucher. Elle disoit que le grand devoir d'une

Digitized by Google

mere étoit de se concentrer dans ses enfans, de veiller sur eux, & sur ceux qui les approchent, de crainte qu'ils n'insinuent le vice dans l'ame des enfans qui est si susceptible. Dès l'âge de quatre ans elle me donna des Maîtres. A six, j'en avois déja de toutes les especes. Et comme elle avoit elle-même tous les talens, elle s'appliquoit dans l'intervalle des leçons à me faire comprendre ce qui m'avoit été dit. Elle le faisoit d'une maniere aisée; quelquefois en me faisant sauter; d'autrefois en cherchant la chose dans sa mémoire comme l'ayant oubliée. Ce n'étoit point par la friandise ou par la vanité qu'elle excitoit mon émulation, c'étoit par le tendre sentiment de l'amour filial. Elle me disoit donc: la premiere de nous deux qui se souviendra de telle chose, aura *un baiser de faveur*. Ce baiser de faveur étoit un baiser de mon pere à la bouche. Quand je ne me souvenois pas de la chose, elle s'en souvenoit, recevoit le baiser, & ne me grondoit pas. Rien ne m'a été plus utile que cette façon: quand mes Maîtres revenoient je redoublois d'attention pour mériter le baiser; & on dit que je ne manquois guere mon coup. C'est ce qui fit qu'à sa mort, j'étois si avancée, que je faisois l'admiration de chacun. J'avois huit ans alors. Depuis que j'ai son portrait sous les yeux, je me la rappelle entiérement: il me semble à ce moment que je suis entre ses bras à recevoir des baisers, & à les lui rendre. C'est toujours dans cette situation que ma mémoire me

Digitized by Google

me la repréſente : cela arrivoit ſi ſouvent!.... Jamais elle n'a levé la main ſur moi : quand je lui avois donné quelque mécontentement, elle me privoit de ſes careſſes ; & ma tante dit que j'étois ſi ſenſible à cette punition, que je ne me mettois pas ſouvent dans le cas de la ſubir. Quelle perte j'ai faite ! A ſon âge, jeune & belle, & pouvant briller dans toutes les ſociétés, elle n'en voulut avoir qu'avec la famille pour pouvoir me former elle-même. Mon pere paſſoit ſouvent les journées entieres avec elle pour admirer ſa façon de m'élever. C'eſt auſſi pour moi un beau modele ſi quelque jour je deviens mere. Elle eſt morte des ſuites d'une couche, après avoir langui quatre mois. Son enfant, qui étoit un garçon, étoit mort dès les premiers jours de ſa naiſſance.

Juge, ma chere amie, de la douleur de mon pere à la mort d'une telle femme. Il ne lui a ſurvécu que deux ans ; mais pendant ce temps il n'eſt pas ſorti un ris de ſa bouche. Dès qu'elle fut morte, il dit qu'il ſurmonteroit ſa douleur pour l'amour de moi. Pour me ſervir de mere il ſe confina chez lui, & s'occupa de moi uniquement. Il ſuivit en tout la méthode qu'avoit ſuivie ma mere. Il diſoit qu'il me marieroit de bonne heure, & me donneroit tout ſon bien alors en ſe réſervant deſſus une penſion modique, & qu'enſuite il iroit paſſer le reſte de ſes jours dans un Couvent. Hélas ! la Providence n'a pas même voulu

Digitized by Google

me laiſſer cette ſatisfaction ; ſa tendreſſe pour moi l'a mis au tombeau avant qu'il fût à la moitié de ſes jours. Un matin une de mes gouvernantes fut le trouver lorſqu'il étoit encore au lit, & lui dit que j'étois bien malade, que j'avois une fievre horrible, que j'avois vomi toute la nuit, & qu'il me levoit des boutons par tout le corps. Ce tendre pere fut frappé de ce diſcours ; & dans un ſaiſiſſement étrange, il s'écria : ah ! ma fille eſt morte, c'eſt la petite vérole : Dieu veut me l'ôter, mais je la ſuivrai. Il ſe mit à ſon ſéant, ſe leva bien vîte, & vint me voir. J'étois ſi malade à ce moment, qu'à peine l'apperçus-je. Je le fus ainſi toute la journée, parce que ma petite vérole avoit de la peine à ſortir. Mon pauvre pere, qui ne me quittoit pas, crut que c'étoit fait de moi : Je n'ai plus de fille, diſoit-il le cœur ſerré, je n'ai plus qu'une vie importune. Elle ne l'a plus importuné longtemps cette vie qui me ſeroit ſi chere ! il lui prit ſur le ſoir une fievre qui, en moins de huit jours, le mit au tombeau.

Le lendemain de mon attaque, ma petite vérole ſortit très-bien ; de ſorte qu'au bout de cinq jours, on me mena à mon pere, pour eſſayer ſi ma vue pourroit aider à le rétablir. Il eut bien de la joie de me voir ; il en témoigna auſſi beaucoup quand il vit que j'avois très-peu de petite vérole au viſage, & que je n'en ſerois pas marquée : Ce ſera toujours le portrait de ma femme,

Digitized by Google

disoit-il à ma grand'maman, qui étoit partie de Nogent à la nouvelle de nos maladies; je sens bien que je suis attaqué à la mort; mais je meurs content puisque ma fille vit: quand elle sera rétablie, poursuivit-il, je vous prie de l'envoyer à ma sœur l'Abbesse; qu'elle l'éleve auprès d'elle; elle seule est capable de continuer son éducation, & d'en faire un excellent sujet; & je demande sur-tout qu'elle l'éleve pour le monde. Il répéta encore: c'est le portrait de sa mere, elle en aura aussi l'ame; on ne doit pas priver le monde de tels sujets. Il mourut trois jours après, âgé de trente-six ans. Comme je l'avois vu malade, je demandois toujours de ses nouvelles. Quand je sentis mes forces, je voulois l'aller voir; je fondois en larmes de ce qu'on me le refusoit. On vit par là qu'il y auroit du danger à m'apprendre sa mort. Cela détermina mes parens à m'envoyer tout de suite à ma tante l'Abbesse.

Tu sais, ma chere amie, qu'il y avoit deux ans que j'étois au Couvent quand ma bonne tante m'apprit la mort de mon pere; mais tu ne sais pas comment elle s'y prit pour me l'apprendre. Ce fut le jour de ma premiere communion; jour de bonheur & de tristesse pour moi! Elle me prit le matin par la main, me mena dans son cabinet; & là m'entretenant du mystere auquel j'allois participer, elle me demanda si je ne me sentirois pas la force de faire à Dieu un sacrifice au moment où j'allois le recevoir.

Digitized by Google

Je lui dis: quel ſacrifice, ma tante, croyez-vous qui lui ſoit le plus agréable, & qui ſoit en mon pouvoir? Elle me fixa, & me dit: le ſacrifice d'un mari, ma chere amie. Et ſans me donner le temps de répondre, elle reprit: Oh! non; une jeune perſonne qui ſait qu'elle eſt deſtinée pour le monde, lui feroit bien plutôt le ſacrifice de ſon pere. Ah! ma tante, que dites-vous là, m'écriai-je auſſi-tôt? mon pere! mon pere! eh! je renoncerois bien vîte au mariage, s'il me falloit ſacrifier mon tendre pere à un mari. Ma tante à ce moment fut décontenancée, ſes yeux ſe remplirent de larmes; & me ſerrant contre ſon ſein, elle me dit: Plus ton ſacrifice ſera grand, ma chere fille, plus il ſera digne de ton Sauveur. Ces paroles me deſſillerent les yeux: je fis un cri: & collant mon viſage ſur le ſien en l'inondant de larmes: Ah! ma tante, lui dis-je, je n'ai plus de pere. Elle eut la prudence de me laiſſer pleurer, de m'exciter même en pleurant avec moi. Après quelques momens de ſoulagement, elle me déclara qu'il y avoit deux ans que mon pere étoit mort, & que je ne l'avois déja plus quand je vins au Couvent; & elle ſe ſervit de toute ſon éloquence & de toute ſa religion pour me conſoler, & pour m'exciter à répandre ma douleur dans le ſein de celui que j'allois recevoir.

Ma tante finit l'hiſtoire de mes pere & mere par me dire qu'ils m'avoient laiſſé plus de deux cens mille livres de rente; & que

Digitized by Google

depuis leur mort, ce revenu étoit monté à près de trois cens mille francs. Voilà donc, ma chere amie, ce que nous produit la mort de nos parens ? du bien ! Mais quel bien peut nous dédommager de la perte de leurs personnes ?....

C'eſt aujourd'hui Mardi : j'arrive de déjeûner. J'ai reçu ta Lettre Dimanche. Je n'ai pas voulu interrompre l'hiſtoire de mes pere & mere pour y répondre. Mon Dieu, que ta curioſité ſur cette hiſtoire me réjouit ! Jamais je n'ai tant écrit que depuis quatre jours. En voilà bientôt cinq que je n'ai vu M. de la Riviere, & je m'en ſuis bien trouvée. S'il eût été à Nogent, ſa préſence auroit pu nuire à ma narration, que je ne fais que de finir, & dont je ſuis aſſez contente. Elle eſt plus détaillée que je ne me l'étois propoſé. C'eſt que depuis mon lever juſqu'à midi, excepté le temps de déjeûner, j'avois tout mon temps à moi. Mon oncle & mon couſin n'en étoient pas trop contens ; mais je n'ai pas jugé à propos de me gêner pour eux. L'abſence du Comte rendant mon ame aſſez tranquille, j'ai voulu en profiter. Que ſais-je comment je me trouverai lorſqu'il ſera de retour ? Ce matin à huit heures mon oncle a reçu une Lettre de ſa femme, qui annonce leur arrivée pour aujourd'hui même. Il vient de m'en faire la lecture en déjeûnant. J'écoutois avec une attention avide ſi M. de la Riviere reviendroit. Ma tante marque non-ſeulement qu'il revient, mais qu'il amene ſa ſœur avec lui

Digitized by Google

pour paſſer quelques ſemaines au château. Cette nouvelle, qui devroit me déplaire ſi j'étois raiſonnable, me cauſe un plaiſir extrême, parce qu'elle m'aſſure encore pour un peu de temps la préſence de cet ennemi de mon repos. J'ai donc bien fait de profiter de ſon abſence pour te ſatisfaire? Je ſuis vraiment étonnée du deſir que tu montre dans ta Lettre d'avoir cette hiſtoire. La voilà. C'eſt ſûrement ma bonne tante qui excite en toi ce deſir.

Ma tante de Beauport ne marque point à quelle heure ils pourront arriver. Mon oncle penſe que ce ne ſera que ce ſoir. Pour moi je ne penſe rien; mais mon cœur eſt agité; je crains de trouver la journée longue. J'ai beau rappeller ma raiſon, elle ne revient point. Il faut qu'elle s'en ſoit allée bien loin, ou c'eſt que les cris de mon cœur n'ont pas la force d'aller juſqu'à elle.

Je vais faire mon paquet, qui ſera paſſablement gros.... Ah! ma chere, voici nos Voyageurs qui arrivent. L'agitation de mon cœur redouble. Adieu, je t'embraſſe, & quitte la plume.

Digitized by Google

LETTRE XVI.

Du 16 Août 1686.

SUREMENT, ma charmante amie, je recevrai une Lettre de toi ces jours-ci. N'importe, je veux t'écrire aujourd'hui. A peine avois-je quitté la plume Mardi, que M. de la Riviere étoit auprès de moi. Il ne fit qu'un saut de la chaise à mon appartement. Je le vis descendre le premier, & accourir sans seulement donner la main aux Dames. Il est vrai que mon oncle & mon cousin y étoient pour s'acquitter de cet office à sa place. Il arriva donc à mon appartement comme un éclair. Je n'y suis jamais seule; depuis quelque temps on m'a donné deux femmes pour me servir, afin que je puisse toujours avoir l'une auprès de moi quand l'autre est à mes ordres. Le Comte me baisa la main avec un transport que je ne puis décrire. Je ne pus m'empêcher d'y répondre, & de lui témoigner le plaisir que j'avois de le revoir. Le moment d'après j'y eus regret: il me vint dans l'esprit que cette démonstration n'étoit pas pour moi; qu'il n'étoit accouru que pour contempler sa maîtresse en moi, & se dédommager de son absence (1). Cette pensée rabattit un peu de ma joie. J'é-

(1) Mademoiselle de Plounal se trompoit, parce qu'on la trompoit.

Digitized by Google

tois en train de plier ma Lettre, ou plutôt l'hiſtoire de mes pere & mere. Ces trois feuilles de papier frapperent ſa vue, puis la jettant ſur moi, il me dit d'un air de pitié que j'avois beaucoup écrit pendant leur abſence, & que ſûrement je me fatiguois, & m'échauffois le ſang. Comme les réflexions que je venois de faire me donnoient un peu d'humeur, je lui dis d'un ton moitié ſérieux, moitié badin : De quoi vous mêlez-vous ? avez-vous des droits ſur ma perſonne ? ou prétendez-vous en avoir ? Il ne ſut comment prendre la choſe, comment me répondre ; il reſta interdit. Voulant me hâter d'aller embraſſer ma tante, & voulant auſſi que ma Lettre partît, je me mis à l'arranger devant lui. Sa préſence m'embarraſſoit, je mettois mal l'enveloppe : il s'en apperçut, & m'offrit ſes ſervices que j'acceptai tout de ſuite. Il arrangea le paquet, le cacheta, & mit le deſſus. Après avoir donné mes ordres pour faire partir ma Lettre à la poſte, M. de la Riviere me donna la main, & me conduiſit vers ma tante ; mais elle arriva dans l'inſtant même, avec la Marquiſe de la Tour, que le Comte me préſenta auſſi-tôt. Elle m'embraſſa, & me témoigna une ſinguliere affection. Et moi je l'aimai tout d'un coup, je ne ſais pas pourquoi ; car c'eſt une femme ordinaire ; mais elle eſt malheureuſe en amour, ainſi que moi : cette conformité de malheurs ſuffit apparemment pour attacher deux cœurs. Enſuite j'embraſſai ma tante, & lui fis mes excuſes de ne l'a-

Digitized by Google

voir pas prévenue. Le frere & la sœur ont fort peu de ressemblance ; M. de la Riviere est infiniment plus beau. Il m'a paru que ma figure avoit frappé Madame de la Tour ; elle me regardoit avec un air de complaisance & de surprise ; puis elle regardoit son frere ; & ses yeux exprimoient quelque chose que j'ai cru deviner : comme je ressemble beaucoup à la Demoiselle que M. de la Riviere va épouser, il y a apparence qu'elle lui en marquoit son étonnement (1).

Après quelques moments de séance, nous descendîmes dans le sallon. Nous y trouvâmes Monsieur & Madame de Châteaufond, avec une compagnie nombreuse qui leur étoit venue de Paris. Ma grand'maman me dit tout bas, que tout ce monde devoit dîner avec nous. Et ma tante, pour amuser cette compagnie, nous proposa de jouer une seconde fois notre comédie. Nous acceptâmes sa proposition. Aussi-tôt les ordres furent donnés pour le théatre, afin que tout se trouvât prêt à cinq heures du soir. Une heure avant la représentation, nous repassâmes nos rôles ; & tous les Acteurs mériterent les applaudissements d'une soixantaine de Spectateurs. La premiere fois nous n'en avions guere eu qu'une trentaine : cette fois-ci, je ne sais pas comment on s'y est pris pour en avoir le double. Je pense que depuis

(1) Mademoiselle de Plounal ne pouvoit que se tromper dans ses conjectures.

Digitized by Google

quelque temps ce divertiſſement étoit projetté ; & que pendant le voyage de ma tante, mon grand-papa & mon oncle auront fait prier les Meſſieurs & Dames de Nogent & des environs de s'y trouver. Me trouvant actuellement dans une poſition aſſez critique, je doutois pour moi du ſuccès ; mais je me ſuis encore mieux acquittée de mon rôle que la premiere fois. C'eſt qu'alors je craignois de découvrir mon amour ; & cette fois-ci je l'ai déployé ſans contrainte, j'ai donné un libre cours à mes ſentiments avec confiance, qu'on les prendroit moins pour des mouvements excités par l'amour, que par le deſir de la gloire. Auſſi les compliments ne furent-ils pas épargnés : je n'ouvrois pas la bouche, je ne faiſois pas un geſte que les claquements de mains & les applaudiſſements partoient. Et de tout cela, ce qui me flattoit davantage, c'étoit le contentement marqué de M. de la Riviere, & les éloges qu'il faiſoit de moi à tout le monde. M. des Hauts-Vents, Principal du College de Nogent, a été, à toutes les deux fois, un de nos Acteurs. Ce Monſieur eſt un jeune Savant de la plus agréable ſociété, qui ſe fait eſtimer & aimer de tout le monde. Il eſt Poëte ; & je lui ai l'obligation de m'avoir appris les regles de la verſification. Ce n'eſt pas que j'aie envie de faire des vers ; mais c'eſt une connoiſſance qui aide à les bien lire & à les juger.

Aucun des étrangers ne ſoupa au châ-

Digitized by Google

teau, ils étoient tous partis à neuf heures. Nous nous mîmes à table. Rien ne fut plus gai que ma tante; elle me fit beaucoup de compliments, me dit que j'avois rempli mon rôle à merveille, que j'avois un talent décidé pour la Comédie; & que pour l'exercer elle vouloit absolument que nous en représentassions une nouvelle à la huitaine. Quoi! lui dis-je, huit jours seulement pour l'étudier? Oh! dit-elle d'un air tout à fait plaisant, il n'y aura rien à étudier, ce sera une comédie singuliere & toute d'esprit, une comédie originale où il entrera plus d'action que de paroles, & où chacun composera son rôle tout en le jouant (1). Eh bien! lui repliquai-je, si personne n'étudie, j'espere m'en tirer aussi bien qu'une autre.

A onze heures nous allâmes nous coucher. Les soins, les attentions de M. de la Riviere pour moi, la satisfaction qu'il avoit montrée de me voir, & qui, j'ose le dire, paroissoit naturelle, m'avoient pénétrée de maniere que je ne pus fermer l'œil de la nuit. La joie, oui, la joie est aussi ennemie du sommeil que le chagrin: la différence que je trouve entre les deux, c'est que l'un allonge les nuits, & l'autre les accourcit: à cinq heures du matin, il ne me sembloit pas qu'il y eût deux heures que je fusse

(1) Cette comédie n'étoit autre chose que la célébration du mariage.

Digitized by Google

au lit. Me ſentant alors une petite diſpoſition au ſommeil, je dis à l'une de mes femmes qu'on me feroit plaiſir de ne pas faire de bruit dans la matinée juſqu'à ce que je m'éveillaſſe. Je m'endormis, & ne m'éveillai qu'un quart-d'heure avant l'heure du déjeûner. M. de la Riviere rentra dans ſes droits, il vint me chercher & me donner la main. Il eſt pour moi toujours le même, prévenant, poli; & pour mon malheur, toujours aimable. Cependant depuis ſon retour, j'ai pris mon parti très-courageuſement; mon cœur n'eſt plus ſi oppreſſé qu'avant ſon départ; & je jouis aſſez tranquillement des plaiſirs préſens ſans m'embarraſſer des chagrins à venir.

Nous aurons aujourd'hui à dîner M. de Saint-François. C'eſt une grace qu'il nous accorde en faveur de Madame de la Tour. Elle a été élevée à Port-Royal; il la connoît, l'eſtime; & de plus, elle lui a remis à ſon arrivée un petit rouleau de papier de la part de M. Fontaine. Il faut bien qu'il dîne avec nous pour en payer le port.

Madame de la Tour nous entretient ſouvent de nouvelles. Elle nous a dit que Madame de Monteſpan eſt furieuſe de ſa diſgrace; & que le Roi à ſon tour eſt excédé de ſes reproches & de ſes aigreurs. Voilà apparemment le fruit que recueillent réciproquement ceux qui ont des attachemens illégitimes?

Digitized by Google

LETTRRE XVII.

Du 18 Août 1686.

VENDREDI, ma chere, à peine ma Lettre étoit-elle à la poſte, que je reçus la tienne, & celle de ma bonne tante, qui me comble d'éloges ſur l'Hiſtoire de mes pere & mere: mais toi, tu me remercie trop de te l'avoir écrite. Doutes-tu que je t'aime autant que tu m'aime? Ma bonne tante me rend là-deſſus plus de juſtice que toi. Elle a écrit une Lettre de trois grandes pages à ma tante de Beauport, qui nous en a lu quelques phraſes. Elle dit en un endroit: *Ma niece & Mademoiſelle des Tilleuls ont l'une pour l'autre une amitié qui tient de l'idolâtrie.* Ah! chere idole de mon cœur, je ſens que c'eſt une vérité, & je la ſavoure! A un autre endroit, elle dit à ſa ſœur qu'elle a bien fait de m'entretenir de mes pere & mere, que j'ai compoſé leur Hiſtoire; que perſonne ne ſait mieux raconter que moi de vive voix & par écrit; qu'elle n'avoit pas de plus grand plaiſir lorſque j'étois auprès d'elle, que de lire les Lettres que j'écrivois à Mademoiſelle des Moulins & à toi; que je ne cherche pas à mettre de l'eſprit dans ce que je dis, mais que je peins d'après nature, & que je rends les choſes avec une naïveté qui plaît, & attache plus que ce qui eſt raconté avec art. Ces éloges de la part de ma

Digitized by Google

bonne tante, me flattent beaucoup. Mais que ta tendreſſe pour moi me touche bien davantage ! Elle continue, & dit qu'auſſi-tôt que cette Hiſtoire fut arrivée, elle ſe mit à la lire avec toi ; qu'elle a beaucoup pleuré en la liſant ; & qu'après l'avoir lue, elle t'a dit : Mademoiſelle, cette Hiſtoire eſt la vie d'un frere que j'aimois comme moi-même, & d'une belle-ſœur que j'eſtimois infiniment ; faites-moi le plaiſir de la tranſcrire pour vous, & de me laiſſer celle de ma niece. Tu n'oſe rien repliquer ; tu prends l'Hiſtoire, tu t'en vas dans ta chambre, & tu y fonds en larmes. Une Converſe va pour te rendre quelques ſervices ; elle eſt effrayée de ton état, court en informer ma tante, qui accourt ; elle te trouve ſanglottant, ſans voix, & preſque ſans ſentiment. Elle te demande pluſieurs fois ce qui te fait de la peine. Et ce n'eſt qu'en redoublant tes pleurs & tes ſanglots, que tu lui réponds, en lui montrant l'Hiſtoire de mes pere & mere : *Madame, elle eſt écrite de la main de mon amie, & je ne l'aurai pas !* Ma bonne tante ajoute qu'elle fut ſi pénétrée d'admiration, qu'elle te ſerra entre ſes bras, en te diſant : Mademoiſelle, vous aimez trop celle qui l'a écrite pour que je vous en prive : c'eſt celle que vous tranſcrirez que je veux ; & je la chérirai autant de votre main que de celle de ma niece. Ah ! ma chere, ma tendre amie, que ce trait m'enchante ! qu'il me charme, me ravit ! Mon cœur ſe dilate, s'épanouit, ſe pâme ! il ne peut contenir

Digitized by Google

toute ſa joie,..... Puiſque les traces de ma main te ſont ſi cheres, je t'écrirai tant que j'aurai des doigts; ou la Providence nous rejoindra. Ce bonheur n'eſt pas déſeſpéré, ma charmante amie. Ce matin-là même, comme nous étions entrain de cauſer, je vins à parler de ma bonne tante, & je la plaignis d'être ſur le point de te perdre. On me fit ſur toi bien des queſtions : mon cœur dictoit mes réponſes. M. de la Riviere parut s'intéreſſer beaucoup à toi, & à notre attachement réciproque : il diſoit qu'il voudroit te trouver un mari à Paris, pour avoir l'agréable plaiſir de nous rapprocher l'une de l'autre. Cela me porta à lui raconter que tes pere & mere demeuroient autrefois à la Capitale; que ta mere y eſt morte en te mettant au monde; que ton pere alors n'eut plus que de l'horreur pour cette Ville, & ſe hâta d'en ſortir, avec la réſolution de n'y plus rentrer; qu'il ſe fixa dès-lors dans une de ſes Terres, aux environs de Lyon, où il dit qu'il finira abſolument ſes jours; qu'il n'a que toi d'enfant, t'aime avec tendreſſe, & n'a pas voulu ſe remarier pour l'amour de toi; qu'enfin, pour te poſſéder plus ſûrement, il t'avoit promiſe en mariage au Baron de Neufpont, à condition que tant qu'il vivra, vous demeurerez avec lui, & ne le quitterez jamais; & que M. de Neufpont en avoit fait la promeſſe en bonne forme. Dès que M. de la Riviere entendit le nom de ton amant, il ouvrit ſes grands yeux au

Digitized by Google

double ; & lorſque j'eus ceſſé de parler, il me dit qu'il connoiſſoit le Baron de Neufpont ; qu'ils s'étoient rencontrés à différens endroits en voyageant, & principalement en Angleterre, où ils ont eu enſemble des liaiſons très-intimes. Il fait du Baron un éloge parfait, & ſe réjouit de votre union, diſant que, ſelon toutes les apparences, vous êtes dignes l'un de l'autre. Et il a ajouté que M. de Neufpont eſt un jeune homme plus fait pour la Cour ou pour Paris, que pour la Province ; qu'il eſt aimable & inſinuant, & qu'il ne déſeſpere pas que, quand vous ſerez mariés, il ne faſſe revenir ſon beau-pere de ſa prévention, & ne le ramene à la Capitale. Ah ! ma chere, que cet eſpoir eſt charmant ! que cette poſſibilité met de baume en mon ame, & me réjouit d'avance ! Il me ſemble que je te tiens déja, que je te ſerre, que je te mange les joues ! Mon Dieu, que cette illuſion a de douceur ! qu'elle a de force ! Que ſeroit-ce donc de la réalité ? M. de la Riviere a dit auſſi que quand le Baron ſera marié, il lui écrira, & qu'il veut avoir avec lui un commerce régulier. Ce trait a renouvellé ma jalouſie, & me met au ſupplice. Quoi ! ce mortel qui le premier a ſu me toucher, & qui malheureuſement, je crois, me tient encore dans ſes fers, aura des relations avec le mari de ma meilleure amie ; & il ne ſera pas le mien ? Oh ! je n'y puis tenir !..... Je ne ſaurois te dire combien mon cœur eſt ſerré, quand je penſe au bonheur futur de ma rivale.

Ma

Digitized by Google

Ma tante demanda alors comment ton pere qui t'aime tant, avoit pu se résoudre à te mettre dans un Couvent si éloigné de lui, tandis qu'il y a tant de Couvens à Lyon. Je lui ai dit que ton pere ne t'avoit mise dans le Couvent de ma tante, que parce qu'il y avoit une sœur. Ma grand'-maman me demanda le nom de ta tante. Je lui dis qu'on la nommoit Madame de Sainte-Marie, & qu'elle étoit l'amie intime de ma tante. Aussi-tôt ma grand'maman & mon oncle se regarderent, en disant : *C'est elle* Je vis par là qu'ils connoissoient Madame de Sainte-Marie. Je leur fis quelques questions. Leurs réponses m'ont appris des choses que tu ignore sûrement. Ils m'ont dit que ma tante & la tienne avoient fait profession dans le Monastere de Notre-Dame à Troies, & à peu près dans le même temps ; que là elles s'étoient aimées & estimées réciproquement ; que ma tante, en quittant Troies, n'avoit regretté qu'elle, & l'Abbesse, à qui elle avoit des obligations infinies ; que lorsque cette Abbesse de Notre-Dame fut morte, Madame de Sainte-Marie écrivit à ma bonne tante une Lettre, où elle déploroit sa perte, & où elle déployoit la peine qu'elle avoit à vivre avec la nouvelle Abbesse. Ma grand'maman & mon oncle étoient alors auprès de ma bonne tante. Mon oncle la vit si touchée de l'état pénible où étoit son amie, qu'il prit la résolution en secret de leur rendre service à toutes deux. Il écrivit sur

Digitized by Google

ses tablettes les noms & les qualités de ta tante. Lorsqu'il fut de retour à Paris, il alla en Cour, parla lui-même au Roi, & obtint une Lettre-de-cachet, pour transférer Madame de Sainte-Marie dans le Couvent de ma tante. Il se chargea de tout : il fit partir deux personnes de confiance avec les ordres du Roi, qui amenerent Madame de Sainte-Marie à Paris ; & mon oncle la conduisit lui-même auprès de ma bonne tante. Il nous a dit que rien ne fut plus touchant que leur entrevue. La surprise & la joie leur ôterent d'abord la parole, & ensuite le sentiment. Quand elles eurent recouvré l'un & l'autre, elles se jetterent à genoux pour remercier Dieu. Et pendant deux jours que mon oncle resta à l'Abbaye, elles ne firent que s'embrasser, se féliciter mutuellement, & prier mon oncle de leur raconter comment il avoit fait pour leur procurer tant de bonheur. Il dit que rien ne le réjouissoit tant que de voir leur étonnement & leur joie, & qu'il lui a fallu recommencer son récit tant de fois, qu'il se croyoit déja à quatre-vingt-ans par ses répétitions. Nous ne devons plus être étonnées, ma chere amie, de leur attachement : mais elles ont beau s'aimer, je doute que leur amitié soit de la force de la nôtre.

Nos conversations à l'occasion des Lettres que nous venions de recevoir ma tante & moi, durerent depuis neuf heures jusqu'à midi. Elles furent interrompues par l'arrivée de M. de Saint-François, qui devoit

Digitized by Google

dîner avec nous, comme je te l'avois marqué. Il n'y avoit pas mangé depuis l'arrivée de M. de la Riviere. Nous allons le voir quelquefois les uns les autres : il nous reçoit toujours avec politesse & gaiété. Croirois-tu que toutes les fois que je sors d'auprès de lui, mon ame est dans une joie & dans un calme que je n'éprouve jamais dans nos divertissemens ? Sur les trois heures, il nous quitta.

Une demi-heure après, il arriva de Paris un Monsieur que je ne connois pas, & qu'on n'a point nommé autrement que M. l'Officier (1). Il m'a paru qu'il étoit attendu avec impatience ; car dès qu'on l'a vu, la joie a paru sur tous les visages ; & M. de la Riviere lui a dit avec démonstration : Ah ! Monsieur, vous voilà donc à la fin ? Aussi-tôt ma grand'maman donna des ordres pour qu'on servît à dîner à ce Monsieur, qui eut bientôt fait ; car dès quatre heures, toute la compagnie, excepté mon cousin & moi, s'en fut dans une piece retirée. Mon pauvre cousin étoit tout émerveillé de se trouver seul avec moi. Il me fit quelques lectures amusantes pendant que je brodois ; il me renouvella mon bouquet ; il ouvroit ou fermoit les rideaux des fenêtres, selon le besoin, pour me garantir du soleil ou me donner du jour. Tout cela étoit

(1) C'étoit un Notaire de Paris pour le contrat de mariage.

Digitized by Google

pour lui un plaiſir d'autant plus grand qu'il eſt rare ; car c'eſt M. de la Riviere qui me rend ordinairement ces petits ſoins ; & mon cœur n'en murmure pas. Tout le monde reſta enfermé pendant quatre grandes heures, & ne reparut qu'à plus de huit heures. Alors M de la Riviere vint à moi, & me dit qu'il alloit partir en chaiſe de poſte avec M. l'Officier, pour aller en Cour, pour une affaire preſſante (1). Cette annonce me donna un battement de cœur : je n'eus pas la force de lui répondre. Un quart-d'heure après, les chevaux arriverent ; on les mit à la chaiſe : il nous fit ſes adieux, & partit avec un air de gaieté qui me donna de la triſteſſe : je ne ſais pas pourquoi. Ma tante s'en apperçut, & me dit malicieuſement que j'avois quelque choſe qui me déplaiſoit. Je lui ai dit tout de ſuite qu'oui, que je me ſentois encore de l'impatience contre ce Monſieur l'Officier, qui m'avoit privée pendant quatre heures de toute la compagnie. Oh ! dame, me repartit-elle, c'eſt qu'il avoit bien des choſes à nous communiquer & à écrire. A écrire, répétai-je ? c'eſt donc un Officier de plume ? Eh bien, que le vent l'emporte. Elle ſe mit à rire, & vit bien que mon dépit regardoit plutôt M. de la Riviere que tout autre. Le voilà

(1) Monſieur de la Riviere alloit en Cour pour faire ſigner ſon contrat de mariage au Roi & à la Famille Royale.

Digitized by Google

donc en Cour, cet ennemi de mon repos? Qu'y eſt-il allé faire? je n'en ſais rien; mais je voudrois bien le ſavoir. Je n'ai oſé demander quand il reviendra. Son départ m'a étonnée; ſa gaieté en partant m'a déplu: cependant je ſupporte aſſez bien ſon abſence. Depuis que je ſuis aſſurée qu'il n'eſt pas pour moi, je ne prends plus ſes attentions pour de l'amour, je les prends pour des politeſſes; & c'eſt ce qui diſpoſe mon cœur à pouvoir ſe paſſer de lui.

LETTRE XVIII.

Du 19 Août 1686.

TU recevras deux Lettres à la fois, ma chere amie; car hier comme je finiſſois de t'écrire, M. de la Riviere arriva. Mon cœur s'eſt mis à faire toc, toc; ſi bien que je n'ai pas eu la force de plier ma Lettre. Au reſte il n'y a pas de mal qu'elle ſoit reſtée, car j'ai bien des choſes à te dire, & elle ne fera qu'un paquet avec celle-ci.

M. de la Riviere, au retour de ce voyage, a fait comme au premier; il s'eſt précipité de la voiture, & eſt volé à mon appartement. J'ai bien vîte caché ma Lettre, afin qu'il ne ſoit pas dit qu'il me trouvoit toujours à écrire. Il m'a baiſé la main avec tranſport. Ma tante, qui arrivoit ſur ſes pas, lui a dit de me baiſer au viſage. Il l'a fait avec une émotion ſi grande qu'il trem-

Digitized by Google

bloit & étoit ſans voix. Ma tante paroiſſoit ſavourer ſa joie & ſon embarras. Pour moi, je ne ſais à quoi attribuer tant de trouble & d'émotion. Mon cœur eſt un petit vaurien, un petit frippon, qui vouloit s'approprier tous les ſentimens de tendreſſe & tout le déſordre qu'il appercevoit; & en conſéquence il vouloit s'émanciper. Mais entre le déjeûner & la Meſſe, ma tante a bien ſu le morigéner, & le mettre à la raiſon. Elle a bien fait; car j'avois une peine étonnante à le retenir, il étoit preſque indomtable. Cependant elle m'a donné du déplaiſir, & du chagrin même par des contrariétés redoublées. Elle eſt maligne, oui, elle eſt maligne, & pourtant elle eſt bonne. Comment concilier cela? Cela eſt aiſé: elle eſt maligne, mais elle n'eſt pas méchante; & je crois que malice & méchanceté ſont deux. Hier donc, depuis le déjeûner juſqu'à la Meſſe, elle a pris plaiſir à me tourmenter. Elle le faiſoit plaiſamment; de maniere que je ne pouvois pas me fâcher. Cette comédie, que nous devons jouer demain, fut le prélude de nos converſations: elle me dit qu'elle commenceroit le matin, & que j'y ferois encore le principal rôle avec M. de la Riviere. Je lui ai dit avec vivacité que je le voulois bien. Le Comte me fixa à ce moment, & ſourit avec complaiſance. Ma tante le regarda, ſourit auſſi, & lui dit: tenez, M. le Comte, je ſuis ſûre que ma niece jouera ſon rôle dans cette nouvelle comédie, mieux encore que dans la

Digitized by Google

premiere. Pourquoi pas, dis-je auſſi-tôt? j'ai aſſez de préſomption pour penſer que je m'en tirerai bien. Mais effectivement, me dit-elle, je crois que vous avez de la préſomption, car vous ne ſavez pas de quoi il ſera queſtion. Mon Dieu, ma tante, lui ai-je dit, vous imaginez-vous que je ne m'en doute pas? Allez, je ſuis ſûre que c'eſt notre même comédie que nous jouerons une troiſieme fois. Tout le monde ſe regarda, ſourit, & perſonne ne répondit. Le ſilence des gens confirme quelquefois nos idées; d'autres fois il les détruit. J'ai apperçu dans le leur du myſtere & de la précaution. Cela me donne du tintouin. J'avois réellement mis dans ma tête que ce ſeroit encore une répétition de notre comédie, & il paroît que je me ſuis trompée: je crains à préſent de me mal tirer de mon rôle, & cela humilie d'avance mon orgueil. Ma tante, au lieu de me répondre, adreſſa la parole à M. de la Riviere: Et vous, M. le Comte, lui dit-elle, vous acquitterez-vous bien de votre rôle? Il ſourit, ne lui répondit rien, & jetta ſur moi un regard ſi tendre & ſi vif en même temps, que mon pauvre cœur en fut tout ému, & qu'il ſe mit à battre comme le tocſin.

Pour m'achever, ma grand'mama ne s'aviſa-t-elle pas de dire à ma tante que je deſirois ſavoir le nom de la Demoiſelle que M. de la Riviere va épouſer? Une bonne paire de ſoufflets, ma chere amie, m'auroit

Digitized by Google

fait moins de peine que cette parole. Je rougis juſqu'aux oreilles. M. de la Riviere me regarda d'un air embarraſſé, & ma tante d'un air malin. Elle a la vue trop perçante pour douter de ma foibleſſe pour le Comte, & elle a eu la cruauté de me pouſſer à bout là-deſſus. Ma grand'maman qui eſt la bonté même, me jouer un pareil tour! cela n'eſt pas pardonnable : elle qui ordinairement ne paroît que vers onze heures & demie, s'étoit levée plutôt que de coutume, à cauſe de l'arrivée de M. de la Riviere ; je dirois volontiers que c'étoit pour me faire endéver Elle n'eut pas plutôt lâché ſa parole indiſcrete, que ma tante me dit d'un air goguenard : Quoi! vous voudriez ſavoir le nom de la maîtreſſe de M. le Comte? Moi, ma chere, qui craignois de me trahir davantage en niant qu'en avouant, je lui dis que j'avois cette curioſité ; mais qu'elle étoit foible, parce que ne connoiſſant pas la Demoiſelle, & n'étant pas dans le cas de la voir, je n'avois guerre affaire de ſon nom. Vous avez raiſon, me dit-elle, dans peu elle ſera la femme de M. le Comte, & par conſéquent Madame de la Riviere ; mais, ajouta-t-elle, le jour qu'elle recevra ce nom vous la verrez ; car vous ſerez de la noce de M. le Comte. Moi, m'écriai-je? oh! pour cela non, je n'en ſerai pas. Il ſeroit beau, reprit ma tante, que vous n'en fuſſiez pas, tandis que nous en ſerons tous. A ce moment il me prit un battement de cœur : eh mais! dis-

je

Digitized by Google

je à ma tante, eſt-ce que Monſieur ſe mariera ici? je croyois que ce ſeroit à Paris. S'il ſe marioit ici, me dit-elle, cela iroit tout ſeul, vous en ſeriez; mais eſt-ce que vous n'auriez pas du plaiſir à revoir Paris? nous irons le mois prochain, & je vous aſſure que vous ſerez du voyage (1). Ces paroles me remirent un peu : je vis clairement que M. de la Riviere ſe mariera à la Capitale au mois de Septembre; & je penſai tout de ſuite que je devois me tranquilliſer d'ici à ce temps-là, & imaginer alors un prétexte pour ne point aller à Paris. Je puis faire la malade, je ſuppoſe, au moment du départ; car, ma chere amie, je n'irai point à la noce; non, je n'irai pas, duſſai-je fâcher tout le monde contre moi. La belle contenance que je ferois là!..... Je ne dis pas à ma tante tout ce qui me paſſoit par la tête à ce moment, comme tu penſe bien; mais je ne laiſſai pas de lui répéter avec fermeté que je n'irois point à la noce. Bon! me dit-elle d'un air tranquille, & en examinant tous mes mouvemens, on voit bien que vous ne ſavez pas ce que c'eſt que des noces; ſi vous ſaviez comme on s'y divertit bien, vous vous réjouiriez d'avance d'y aller. Cela pourroit être, lui

(1) Monſieur de la Riviere & elle devoient être mariés le lendemain à Nogent; mais on lui faiſoit encore une réponſe équivoque pour la tromper, & pouſſer juſqu'au bout l'aventure.

Digitized by Google

répondis-je, ſi j'aimois les plaiſirs bruyans; mais je n'aime que les plaiſirs tranquilles. Oh! vous avez beau vous en défendre, reprit-elle, vous irez. Pendant tout ce diſcours, je pétillois d'impatience contre M. de la Riviere, qui, avec un air ſot & embarraſſé, ouvroit ſes grands yeux, nous écoutoit, & gardoit le ſilence. Piquée d'une indifférence ſi marquée, je dis à ma tante: eh mais, ma tante, eſt-ce à vous de m'en prier? Le Comte parut encore plus embarraſſé; & il me dit alors en balbutiant, que rien ne lui feroit plus de plaiſir que ma préſence. Et moi, lui répondis-je, je me ferai un plaiſir & un devoir de m'en diſpenſer, & je vous proteſte que je n'irai pas. Il pâlit, & jetta ſur ma tante un regard langoureux. Quoique je me ſentiſſe véritablement piquée contre lui, il me fit encore pitié. Ma tante lui dit d'un ton affirmatif: Ne vous inquiétez pas, Monſieur le Comte, elle ira. Puis m'adreſſant la parole, elle continua d'un grand ſang-froid: C'eſt, me dit-elle, qu'il y aura à la noce de Monſieur, un jeune homme que je vous deſtine; & je ſerois bien aiſe que vous le viſſiez & qu'il vous vît: il eſt riche, grand, bien fait, d'une figure charmante, plein d'eſprit, de mérite, & avec tout cela, grand ami de M. de la Riviere. N'eſt-il pas vrai, M. le Comte, lui diſoit-elle, qu'il eſt votre grand ami, & bien aimable? Le Comte me regardoit, & ne lui répondoit rien. Elle lui dit une ſeconde fois: n'eſt-il pas vrai qu'il eſt bien ai-

Digitized by Google

mable ? Il ne lui répondit rien encore. Son silence m'impatienta ; je dis avec vivacité : Ma tante, Monsieur devroit vous répondre : *Oui, Madame, il est bien aimable, & moi bien sot.* Tout le monde éclata de rire ; & M. de la Riviere fut si décontenancé, qu'il me fit tout de bon pitié. Je lui dis pour le remettre : Mais aussi, Monsieur, pourquoi ne répondez-vous pas à ma tante ? on diroit à votre silence que vous pensez qu'il n'y a que vous d'aimable, & que vous croiriez mentir en applaudissant à l'éloge que l'on fait de votre ami. Madame de la Tour, qui jusqu'alors avoit écouté sans mot dire, prit la parole, & me dit : Vous avez raison, Mademoiselle, de vous moquer de mon frere ; il est comme un nigaud qui n'ose ouvrir la bouche : eh bien, je connois le Monsieur dont parle Madame de Beauport ; je réponds de tout ce qu'elle a avancé en sa faveur ; & de plus, j'assure qu'il vous aimera, vous chérira, vous adorera. Un air de sérénité & de contentement parut alors sur le visage de M. de la Riviere ; & il me dit avec feu : Oh ! oui, Mademoiselle, il vous adorera, vous chérira plus que lui-même ; & si vous le payez de retour, il sera le plus heureux des hommes. Las, dis-je aussi-tôt d'un ton railleur, vous vous avancez bien, Monsieur, de répondre ainsi des autres : ne répondez que de vous. Il n'osa rien repliquer.

Ma tante, qui étoit en train de contrarier, remit la conversation sur ma rivale

Digitized by Google

Selon elle, c'eſt un être parfait, un caractere unique, un aſſemblage de toutes les perfections, une beauté à éblouir; des graces qui étonnent; des talens qui enchantent; un eſprit qu'on admire, un cœur qu'on chérit. En traçant le portrait de cette nymphe fortunée, il ſembloit que ma tante me narguoit, elle ne ceſſoit de me regarder; & M. de la Riviere applaudiſſoit en ſecret à tout ce qu'elle diſoit, je l'ai bien vu, & mon pauvre cœur en crevoit de dépit. Ce fut bien pis un moment après. Ma tante s'aviſa de me dire que j'aimerois Madame de la Riviere à la folie. Je ne lui répondis rien, mais une petite grimace de dédain qui m'échappa, l'obligea de me dire: Quoi! vous en doutez? oh! je réponds qu'elle ſera votre meilleure amie. Cette parole m'irrita: Ma meilleure amie, m'écriai-je? oh! elle n'eſt pas à faire, j'en ai une qu'aucun nouvel objet ne chaſſera de la place qu'elle occupe dans mon cœur. Mon Dieu, repliqua ma tante, vous voulez parler de Mademoiſelle des Tilleuls, qui n'eſt plus votre amie que du bout de la plume; mais Madame de la Riviere que vous verrez, & en qui vous trouverez beaucoup de reſſemblance avec vous, fera une toute autre impreſſion ſur votre ame, & deviendra plus intimement votre amie, j'en réponds. Je ne pus tenir contre cette tirade, des flots de pleurs ſortirent de mes yeux; & je dis avec dépit: Non, ma tante, non, elle ne deviendra point ma meilleure amie, Mademoiſelle des

Digitized by Google

Tilleuls l'eſt pour la vie ; je l'aime plus que moi-même. Dans le moment tout le monde vint à moi me careſſer, m'embraſſer : M. de la Riviere, les yeux pleins de larmes, prioit ma tante de ne me pas faire de la peine : ma tante elle-même fort émue, me diſoit qu'elle étoit fâchée de m'avoir donné du chagrin ; & elle ajoutoit, en m'embraſſant tendrement, que puiſſe que je t'aimois plus que moi-même, Madame de la Riviere ne l'emporteroit pas ſur toi. Enfin chacun parut ſi touché, que je me crus obligée d'eſſuyer mes larmes, & de faire un bonne contenance. Cependant mon cœur étoit bien agité. J'étois rouge comme un feu. Ah ! ma chere amie, quelle converſation ! me dire que ma rivale deviendra ma meilleure amie ! me mettre devant les yeux que celui que j'aime me ſera enlevé dans peu & pour jamais ! & me propoſer un objet que je ne connois pas, & qui, tout aimable qu'il eſt peut-être, ne ſera jamais aimé comme le Comte ! tout cela eſt cruel.

Un moment après, la Meſſe ſonna. Il étoit onze heures & demie. Nous allâmes à la Chapelle. Pendant que nous y étions, M. l'Officier, qui n'étoit point revenu avec M. de la Riviere, arriva de Paris avec le jeune Marquis de la Tour, neveu du Comte. C'eſt un jeune homme de ſeize ans, fort aimable, qui fait déja le galant auprès des Dames, & qui montre pour moi beaucoup de déférence. Il avoit dans ſa valiſe un paquet pour ſon oncle. C'étoit un habit ma-

Digitized by Google

gnifique bleu & argent, que M. de la Riviere a, dit-on, commandé à ſon Tailleur à ſon voyage de Paris; & on ajoute que ma tante a exigé qu'on le lui envoyât pour la repréſentation de notre nouvelle comédie. J'ai appris auſſi qu'elle avoit apporté de Paris, à mon inſu un habillement de ma mere, qu'elle a fait ajuſter à ma taille en cachette : une de mes femmes m'a dit en confidence qu'une Couturiere y avoit travaillé toute une nuit, pendant laquelle on s'étoit ſervi de mon corps. Ma tante n'a-t-elle pas eu affaire à une fille bien diſcrette? Cet habillement eſt d'une étoffe très-riche, fond blanc, avec des fleurs d'argent nuancées de toutes les couleurs; & on dit que ma tante a voulu que je l'euſſe auſſi pour notre comédie, afin que je ne le cédaſſe point au Comte. Comme rien ne me flatte tant que de briller aux yeux de ce tyran de mon cœur, je lui ſais gré de cette attention, & j'ai la foibleſſe de me réjouir de cette nouvelle parure. Cette comédie pourtant ne laiſſe pas de me donner du ſouci; il me ſemble que je redoute ce moment, & cependant je le deſire par curioſité. Mais auſſi où va cette idée de ma tante de vouloir nous faire jouer une comédie à l'aventure? Je te promets, ma charmante amie, de t'éclaircir cette bizarrerie dès que je le pourrai.

Voilà encore une Lettre énorme pour la longueur. Tu es ma confidente, il faut bien que je me ſoulage avec toi. J'avois tant de choſes à te dire, que cela a troublé mon ſom-

Digitized by Google

meil ; je me ſuis levée dès quatre heures, il en eſt près de neuf. Que de lecture à faire ! une Lettre de quatre pages ; une autre de cinq. Je vais faire bien vîte mon paquet, & l'envoyer tout de ſuite à la poſte, de peur qu'on en voie la groſſeur. J'ai toujours eu le guignon d'avoir des témoins de mes longues Lettres, & point de mes courtes.

Adieu, chere confidente de mes peines, de mes plaiſirs, de mes folies.

LETTRE XIX.

Du 20 Août 1686.

J'Ai vu mon nouvel habillement & toute ma parure ; tout eſt brillant, tout eſt charmant. J'en ſuis ſi tranſportée, ma chere amie, que je ne puis m'empêcher de profiter d'une heure de liberté que ma tante me laiſſe, pour t'entretenir de ma joie. Nous touchons au moment de notre nouvelle comédie ; à onze heures elle doit commencer ; il en eſt neuf & demie, & j'ignore encore ce qu'elle doit être. Ma tante en eſt folle. Je lui ai fait différentes queſtions auxquelles elle n'a pas voulu répondre ; elle dit que tout ira tout ſeul. Elle s'eſt levée à cinq heures ; dès ſix elle eſt venue dans ma chambre pour me faire lever ; à ſept elle m'a fait donner un bouillon excellent ; à neuf elle m'en a fait donner un ſecond : elle veut, dit-elle, que je n'aie rien de lourd ſur l'eſtomac pour le

Digitized by Google

premier acte de notre piece : je ne ſais pas quel en eſt l'objet. Avant le ſecond acte elle me fera, dit-elle, prendre un biſcuit avec un petit doigt d'excellent vin. Je lui ai dit que tant qu'on voudra me faire du bien je le ſupporterai volontiers. Depuis ſix heures elle ne m'a pas quittée, excepté depuis une petite demi-heure ; elle eſt allée déjeûner, & ſe mettre enſuite à ſa toilette. Il eſt déja près de dix heures ; mais mon habillement prendra peu de temps, car je ſuis coëffée, chauſſée, & lacée.....

Je viens d'être interrompue par M. de la Riviere : ma tante lui a dit de venir me ſouhaiter le bon jour, & il eſt accouru. Il eſt d'une joie & d'une gaieté inconcevables. Hier toute la journée il l'étoit de même ; & il ſembloit qu'il redoubloit d'attentions pour moi. Le moyen de ne pas l'aimer ! Il eſt beau comme un aſtre avec ſon habit bleu & argent. Je penſe avec plaiſir que je vais être auſſi brillante que lui. S'il me contemple autant que je l'admire !..... Las ! ne me voilà-t-il pas redevenue folle ? Tu en es un peu cauſe par ta molleſſe, ta condeſcendance pour mes foibleſſes, par ce vif intérêt que tu prends à cet ennemi de mon repos. Il eſt venu hier avant que j'euſſe empaqueté mes Lettres. La vue de ces deux feuilles de papier toutes remplies, & tout un côté de l'enveloppe lui ont donné contre moi quelques mouvements d'impatience : il a eu la hardieſſe de me dire que ceux qui ont de l'autorité ſur moi, devroient pour ma ſanté

Digitized by Google

mettre des bornes à l'exercice de ma plume. Je lui ai répondu d'un ton ferme, que personne n'avoit des droits sur moi jusques là, & que je le priois de ne pas tant s'occuper de moi. Aujourd'hui il m'a vu écrire, & s'est apparemment souvenu de ma réponse d'hier; car il n'a pas osé me dire de me dépêcher; il m'a insinué avec politesse & ménagement que la compagnie étoit arrivée, que tout le monde étoit prêt, & attendoit avec impatience le plaisir de me voir. Je l'ai renvoyé, en lui disant que j'allois me hâter. Je te quitte pour lui tenir parole. Adieu.

LETTRE XX.

Du 21 Août 1686.

AH! ma chere, ma charmante amie, quelle comédie! quelle surprise! quel ravissement! Je suis mariée, je suis la Comtesse de la Riviere, je suis au bien-aimé de mon cœur. Que j'aurois de plaisir, quand tu liras ceci, de voir ton étonnement & ta joie! car je suis sûre que tu prendras beaucoup de part à mon bonheur. Il est si grand, & il étoit si inespéré, que je le crois un songe: je ne sais si tous mes chagrins passés peuvent égaler mon contentement actuel. Tu sais combien je les sentois. C'étoit-là cette comédie que l'on devoit jouer. On a bien réussi; car rien n'est si comique que de marier quelqu'un à son insu. Je viens

Digitized by Google

d'écrire à ma bonne tante une Lettre, comme de coutume, reſpectueuſe & courte; mais à toi il faut des détails; & moi-même je pétille de t'en faire malgré mon mari, qui m'a priée, ſuppliée même de ne t'écrire que deux mots. Cela m'a rappellé ce qu'il me diſoit Lundi, *que ceux qui ont de l'autorité ſur moi devroient mettre des bornes à l'exercice de ma plume.* Le coquin! le fripon de mon cœur! Il ſavoit qu'il alloit en avoir. Mais j'eſpere qu'il n'abuſera pas de cette autorité: il ſeroit beau que ſa tendreſſe pour moi lui permît de venir traverſer l'un des plus grands plaiſirs de ma vie!

Hier en finiſſant ma Lettre, ma tante arriva pour me hâter. Elle me hâta effectivement ſi fort, qu'en moins d'une demi-heure je me trouvai dans toute ma parure. Jamais je ne m'étois vue ſi brillante: j'étois pleine de diamans qui m'appartenoient; c'étoient ceux de ma mere, & ceux de la mere de mon mari qu'on avoit fait remonter à la mode; & afin que je ne me douta ſſe de rien, on m'inſinuoit qu'ils étoient d'emprunt, & qu'il en falloit ainſi pour le perſonnage que j'allois jouer dans la comédie. M. de la Riviere étoit en embuſcade à une des croiſées du ſallon, pour me venir prendre ſur un ſigne que ma tante étoit convenue de lui faire par la fenêtre de mon cabinet de toilette. Dans le moment que je me trouvai prête, il parut. Il étoit onze heures préciſes. Il me donna la main, & me conduiſit dans la compagnie par les appartemens. C'é-

Digitized by Google

toit de l'ordre de ma tante ; car s'il m'y eût conduite par le côté opposé, qui est celui des cours, j'aurois pu appercevoir aux environs de la Chapelle du Château, plus de deux cens personnes de Nogent qui attendoient pour me voir passer ; & ma tante craignoit qu'il n'échappât à quelqu'un de dire en me voyant : *voilà la mariée ;* alors il auroit fallu dire adieu au comique de la cérémonie. Quand j'arrivai dans le sallon tout le monde claqua des mains, comme on avoit coutume de faire aux représentations de notre comédie lorsque je paroissois. Ensuite chacun se présenta pour m'embrasser. Après quoi M. le Curé, qui étoit dans une piece d'à côté, entra, & me dit en s'approchant de moi : que vous vous êtes fait attendre, Mademoiselle ! Vous ne savez donc pas que j'ai mon rôle dans cette comédie, & que je ne dois déjeûner qu'après le premier acte ? Ce discours m'étonnoit autant que sa présence ; il avoit toujours refusé de se trouver aux représentations de notre comédie. C'est pourquoi je lui répondis que je n'en croyois rien ; qu'il vouloit plaisanter ; mais que je ne serois pas fâchée que cela fût. Comment, me repliqua-t-il, vous n'en croyez rien ? Ce que je vous dis, Mademoiselle, est pourtant bien vrai ; c'est moi qui commence la comédie ; c'est moi qui vous marie aujourd'hui avec M. le Comte de la Riviere. Surprise au-delà de toute expression, je jettai les yeux sur M. de la Riviere, qui me regardoit avec un air ému & tremblant : en-

Digitized by Google

ſuite je les jettai ſur ma tante, puis ſur tous les autres, examinant toutes les mines. Cela fut de ma part une minute ou deux de ſurpriſe & de ſilence. A la fin chacun s'empreſſa de me dire tout à la fois que rien n'étoit plus vrai que ce que me diſoit M. le Curé. Alors une joie extraordinaire me ſaiſit, un tintement d'oreilles me prit, mes jambes tremblerent ſous moi, & je fis quelques pas pour m'aller jetter dans un fauteuil où je tombai ſans connoiſſance. Perſonne ne s'effraya, excepté M. de la Riviere. En reprenant mes eſprits, mon premier ſoin fut de le chercher des yeux. Il étoit dans un coin du ſallon, pâle comme la mort, la vue fixée ſur moi, & baigné de larmes. Il me fit tant de pitié que je m'écriai à l'inſtant: Eh! Monſieur, qu'avez-vous? Pourquoi pleurez-vous? Ah! Mademoiſelle, me dit-il en ſanglottant, vous ne m'aimez pas! Mon prochain bonheur vous effraie, vous fait évanouir!..... Je n'eus plus envie de diſſimuler, ma charmante amie: je lui dis avec vivacité & avec affection, qu'il ſe trompoit; que je ne rougiſſois point d'avouer qu'il avoit mon cœur, & que ce n'étoit que la joie qui avoit cauſé mon évanouiſſement. La joie alors fit ſur lui preſque le même effet qu'elle venoit de faire ſur moi; il pâlit de nouveau, il chancela, & on fut obligé de le ſecourir, & de lui faire reſpirer des eaux pour l'empêcher de s'évanouir.

Comme il avoit fallu me déshabiller en partie pour deſſerrer mon corps, les Me-

Digitized by Google

sieurs s'étoient retirés, excepté M. de la Riviere, qui avoit absolument voulu rester. Il fut les rejoindre. On me relaça. Quand je fus prête, les Messieurs rentrerent; & M. de Châteaufond venant à moi, me dit : eh bien ! Mademoiselle, ne disoit-on pas vrai, lorsqu'on assuroit que vous seriez, vous & M. de la Riviere, les héros dans cette comédie comme dans l'autre ? Ah ! oui, lui répondis-je; mais avouez en même temps que nous sommes des héros d'une espece nouvelle, l'un en pleurs & l'autre en pâmoison. Cette réflexion fit rire la compagnie. A ce moment M. l'Officier vint à moi avec un volume de parchemin, & me présentant une plume, il me prioit de mettre mon nom à un endroit qu'il me marquoit. Je devinai alors que cet Officier étoit un Notaire & que c'étoit mon contrat de mariage qu'il me présentoit. Je signai sans m'embarrasser de ce qu'on y avoit mis, & sans vouloir qu'on m'en lût la moindre chose.

On me conduisit enfin à la Chapelle du Château, où je dis *Oui* de bien bon cœur. Ce fut M. le Curé qui nous maria. Ensuite il nous dit la Messe, qui fut chantée & célébrée avec beaucoup de cérémonie. M. le Chapelain fut Diacre; le premier Vicaire fut Sous-Diacre; le second & les autres Prêtres assisterent à la Messe, pendant laquelle il y eut symphonie; on tira à Nogent une infinité de boîtes, & tout le long du jour, le carillon & les cloches de la Paroisse ont sonné alternativement; & dans les cours du Châ-

Digitized by Google

teau quatre fontaines de vin ont coulé pour le peuple.

Après la Meſſe, M. le Curé nous rejoignit, & nous accompagna. Un quart-d'heure avant le dîner, M. de Saint-François arriva. Il vint à moi, me fit un petit compliment bien tourné, me félicita, & enſuite mon mari; & il nous fit à tous deux les ſouhaits les plus heureux, & je puis ajouter, les plus ſinceres de ſa part. Ma tante me dit qu'elle l'avoit invité à paſſer la journée avec nous; qu'il avoit accepté, à condition qu'il n'y auroit ni violons ni danſe; & que c'étoit à moi à décider s'il devoit reſter ou non. Je dis bien vîte à M. le Chapelain, que l'honneur de ſa préſence exciteroit plus de plaiſir & de joie en mon ame, que tous les violons & toutes les danſes de la terre. Mon mari fut ſi ſatisfait de ma réponſe, qu'il me prit la main, me la ſerra, & la baiſa avec tranſport.

Notre aſſemblée n'étoit compoſée que de vingt-quatre perſonnes. Elle ne fut plus alors qu'une aſſemblée de joie; elle étoit peinte dans tous les yeux! Mais, ma charmante amie, rien n'égaloit ma ſatisfaction, & rien ne l'égale encore, quand je penſe que j'ai ce mari que je deſirois tant, que je n'eſpérois plus, & que j'enviois ſi fort; à qui? à moi, puiſque c'étoit moi qui devois le poſſéder. Mon grand-papa n'avoit pas manqué d'inviter M. des Haut-Vents, qui, au milieu du dîner, me préſenta, & à mon mari, une épitalame charmante de ſa compoſition.

Digitized by Google

Je ne t'écris pas du matin aujourd'hui : j'ai pris la plume auſſi-tôt après le dîner, & il eſt près de ſix heures. Mon mari s'eſt mis à écrire en même temps que moi : mais il a eu bientôt fait. Pour n'être point interrompue par lui, j'ai prié ma tante de l'engager dans une partie de jeu. Malgré cela voilà déja deux fois qu'il me fait dire qu'il s'ennuie bien de mon abſence. C'eſt auſſi à ma bonne tante qu'il vient d'écrire, & à toi. Ses Lettres ne vont faire qu'un paquet avec les miennes. Gronde-le bien, ma chere amie : il m'a dit cette nuit qu'il ne vouloit pas que je t'écriviſſe ſi ſouvent, ni que je te fiſſe des Lettres ſi longues, que c'étoient des momens que je lui dérobois. Vois-tu comme ces maris font tout d'un coup les maîtres? Gronde-le bien ; aime-le de même : il t'aime déja ; & moi je t'aimerai toujours.

Fais part de mon mariage, je te prie, à toutes les Religieuſes, & en particulier à Madame de Sainte-Marie. Ma bonne tante ne manquera pas de le leur apprendre ; mais cette attention leur eſt due de ma part : je me recommande bien à leurs prieres, & je les embraſſe toutes.

Digitized by Google

LETTRE XXI.

Du premier Septembre 1686.

SI je n'ai pas répondu plutôt, ma chere amie, à tes tendres félicitations, prends-t-en à mon mari. Mais auſſi pourquoi ne l'as-tu pas grondé? Il m'a dit que d'écrire ſi ſouvent à une amie, cela dégénéroit en enfantillage: une femme, diſoit-il, faire l'enfant! Oh! cela n'eſt pas permis; il faut ſe défaire de toute puérilité, & faire uſage de ſon bon ſens & de ſon eſprit. Ce que c'eſt que de flatter l'amour propre des gens! Je l'ai écouté, comme tu vois, j'ai pris de la marge. Il eſt enchanté de la Lettre que tu lui as écrite. Il me l'a donnée à lire, & auroit bien voulu que je lui euſſe auſſi donné à lire celle que tu m'écrivois; mais je lui en ſouhaite! Il a beau être mon mari, mon ami, mon tout même, pour ainſi dire; il ne ſera pas mon confident, il ne verra ni tes Lettres ni les miennes. Songe à faire de même quand tu auras un mari. Nous ne ſerons jamais des femmes à intrigues; par conſéquent ils ne pourront prendre d'ombrage de notre commerce, ni ſe fâcher de n'y être point admis.

Tu ſais comment mon mariage s'eſt fait. Ma tante de Beauport a voulu ſe divertir; elle a réuſſi. Mais ſais-tu que ma bonne tante

Digitized by Google

rante a eu part à la comédie? Sais-tu qu'elle a transcrit en tout ou en partie les Lettres que je t'écrivois, dès qu'il y étoit question de M. de la Riviere, ou de mon amour pour lui? Etois-tu de concert avec elle? Ou, le faisoit-elle à ton insu? J'attends de toi, ma charmante amie, une réponse à toutes ces questions. Et au cas que tu ignores ce qui s'est passé, je vais te faire un détail succinct de ce que j'ai appris.

Quand ma derniere Lettre fut partie, ma tante me demanda, en riant sous cape, si je t'avois fait un aussi joli détail de mon mariage que de mes amours. Je la priai de s'expliquer. Volontiers, me dit-elle, car il est temps de découvrir la source de mes singularités dans la conduite de votre mariage. Nous étions tous rassemblés dans le salon, & nous n'avions d'étrangers que M. & Madame de Châteaufond, & leur fils qui est un jeune homme tout à fait aimable. Ma tante tira de sa poche un gros paquet de Lettres, qu'elle eut la constance de lire tout haut les unes après les autres dans l'ordre où je les avois écrites. La premiere, qui étoit de ma tante l'Abbesse, me découvrit tout d'un coup la meche, & fut une clef pour tous les auditeurs. Tout le monde prêtoit une attention singuliere; & mon mari, qui n'en perdoit pas un mot, me donna pendant cette lecture tant de baisers, tant de baisers, que mon pauvre visage en étoit si rouge, qu'il devint après l'objet d'un nouveau divertissement.

Digitized by Google

Mon premier soin fut de voir de qui étoit l'écriture de toutes ces copies ; & je reconnus par-tout la main de ma bonne tante. Je ne m'étonne plus de ce qu'elle écrivoit si souvent à sa sœur : je ne savois pas que j'en étois l'objet ; mais j'en avois un pressentiment qui me donnoit de secretes impatiences. Si elle ne t'a pas fait participante du mystere, elle verra par celle-ci que je ne puis rien te cacher, & que je la trahis. Ne le mérite-t-elle pas bien ? Elle mérite aussi des baisers : donne-lui-en tant, tant, tant pour moi, que tout son visage s'en sente autant que le mien s'est senti des baisers de mon mari. Voici le contenu de sa Lettre à ma tante de Beauport :

» Je vous envoie, ma chere sœur, la » copie d'une Lettre de ma niece à son » amie. Vous y verrez que son cœur est » susceptible, & qu'au nom seul du *Comte* » *de la Riviere*, elle n'a plus été maîtresse » de ses sentimens. Elle aura vu sans doute » ce Monsieur au moment que vous re- » cevrez cette Lettre. S'il est celui dont » vous m'avez parlé dans votre derniere, » tant mieux : sinon veillez de près, je » ne dis pas sur la conduite de ma nie- » ce, elle sera, je pense, toujours in- » tegre, mais sur son cœur, ne le lais- » sez pas en proie à un amour malheu- » reux ; c'est un martyre, je le sais, que » d'aimer quelqu'un pour qui on n'est pas » né. Faites donc enforte que notre chere

Digitized by Google

» niece ne passe jamais par cette adver-» sité «.

Ma tante la Marquise n'eut pas plutôt vu la Lettre de ma tante l'Abbesse, qu'elle forma le projet de me marier à mon insu. Elle s'étoit déja apperçue, comme je te l'avois marqué, de la promptitude & de la vivacité de mon amour. Elle répondit donc à ma bonne tante, qu'il n'y avoit rien à craindre de mon attachement; que celui à qui je donnois mon cœur si libéralement, m'étoit destiné; qu'on étoit d'accord sur tout, & que M. de la Riviere m'adoroit; mais qu'elle la prioit de l'aider dans un projet qu'elle formoit. Elle lui marqua son plan; la pria de lui envoyer toujours toutes les copies de mes Lettres pour régler sa conduite; & elle lui demanda un grand secret, même vis-à-vis de ma grand'maman. Enforte qu'il n'y avoit au château que ma tante seule qui voyoit la copie de mes Lettres, & pouvoit lire dans mon ame. On se prêtoit seulement à ses fantaisies pour la singularité de la chose.

Il faut lui rendre justice: elle s'est conduite avec toute la prudence & toute la discrétion imaginables. Quand elle me savoit beaucoup de peines, elle me dissipoit, & faisoit redoubler les divertissemens. Comme elle connoît les hommes, qu'elle sait qu'ils sont vains, & qu'ils aiment moins à proportion qu'ils sont plus aimés, elle a su avec adresse amener l'affaire à son point sans la participation de mon mari: elle lui a tou-

Digitized by Google

jours caché la diſpoſition de mon cœur pour lui, ma tendreſſe, mes chagrins, mon déſeſpoir, enfin mon amour, qui par ſa violence dégénéroit en folie.

Qu'il a ſouffert auſſi de ſon côté mon tendre ami, toutes les fois que j'affectois de lui marquer de l'indifférence ou des dédains! Nous en parlions enſemble ce matin : il dit que c'étoit dans ces occaſions que ma tante lui montroit plus d'ardeur pour avancer notre union, & que cela le conſoloit. Combien lui a-t-il fallu prendre ſur lui le jour que Monſieur & Madame de Châteaufond lui firent devant moi compliment ſur ſon mariage & ſur ſa maîtreſſe, qu'ils feignirent avoir vue à Paris? Ma tante l'avoit prévenu le matin avant leur arrivée; c'étoit pour cela qu'elle l'avoit emmené à l'écart après notre déjeûné : *Je veux non-ſeulement*, lui dit-elle, *que ma niece ignore que vous penſez à elle pour le mariage, je veux encore qu'elle croie que vous penſez à une autre, & que vous êtes ſur le point de vous marier.* En conſéquence elle lui dicta ſes réponſes à Monſieur & Madame de Châteaufond, pour qui elle méditoit une leçon qu'elle ne manqua pas de leur donner à leur arrivée : *Ne vous inquiétez pas*, lui ajouta-t-elle, *plus ma niece vous donnera de chagrins, plus j'avancerai votre mariage; c'eſt une comédie que je veux lui donner de la marier à ſon inſu, & je vous réponds qu'elle ne vous en aimera pas moins; mais ſur tout*, répétoit-elle, *aidez moi à l'abuſer, ſinon je ceſſe de*

Digitized by Google

prendre vos intérêts. Ma tante, ma chere amie, n'étoit pas bien sorciere, elle pouvoit en toute sûreté faire des promesses, & me conduire ainsi à mon insu jusqu'au pied de l'autel. Mon mari, qui n'osoit la contredire, cédoit à toutes ses volontés; il prenoit patience, parce qu'il voyoit qu'elle s'intéressoit réellement à lui. Nous rions actuellement de nos peines passées; plus nous les repassons dans notre mémoire, plus nous nous trouvons heureux : on a voulu apparemment traverser nos amours, pour nous faire mieux sentir tout le prix de l'amour.

Mon mari vient de recevoir une Lettre d'une tante qu'il a à la Cour. Elle est datée d'hier, je ne sais pas à quelle heure; mais cette Dame lui met : Madame la Dauphine vient d'accoucher très-heureusement d'un Prince, qui est nommé *Duc de Berri.* Je finis pour complaire à mon coquin de mari, qui te présente son respect.

LETTRE XXII.

Du 12 Septembre 1686.

AH ! ah ! ma charmante amie, tu as donc contribué à me faire jouer des tours ? l'aveu que tu m'en fais me le confirme. Depuis quelques jours, e me suis mise à relire tes Lettres de ce temps-là : *Détaille-moi*, me répete-tu dans plusieurs,

Digitized by Google

détaille-moi, je te prie, tes peines, tes plaiſirs, tes amours; perſonne ne prend plus de part que moi à ce qui te touche; tu dois cette ouverture, cette franchiſe à mon amitié. Vraiment je ne ſuis plus étonnée de ce langage; tu t'entendois avec mes deux tantes: cruelle, tu ſavois mes chagrins, & tu aidois à les augmenter! Pour te punir, je voudrois bien pouvoir te haïr un peu; mais mon cœur n'y veut rien entendre, il veut toujours t'aimer, te chérir, t'idolâtrer.

J'ai fini bien bruſquement ma derniere Lettre. Que veux-tu? quand on a un mari, il en coûte toujours quelque complaiſance. Mon mari vint pour me communiquer la Lettre de ſa tante; il s'apperçut que j'avois déja trois grandes pages d'écrites. Il me dit: Quelle longue Lettre! cela t'échauffe le ſang, ma chere Comteſſe, d'avoir ſi long-temps la plume à la main. Comme il avoit vu par la copie de mes Lettres que je te parle à cœur ouvert, & que je te rends compte de tout, il vouloit m'inſinuer qu'une Lettre n'eſt point ſuſceptible de détails comme j'ai coutume de t'en faire. Je lui ai dit comment ma bonne tante nous avoit accoutumées depuis l'âge de dix ans à nous écrire & à nous raconter tout ce qui nous arrivoit, & tout ce que nous ſavions de remarquable, pour nous apprendre à narrer avec agrément, de vive voix & par écrit (1).

(1) Voyez l'Introduction.

Digitized by Google

Là-dessus il rougit un peu, & me dit en plaisantant : Je n'ai donc qu'à me bien tenir ; si je ne suis pas bon mari, ton amie le saura, & elle m'estimera en conséquence. Oh ! pour cela oui, lui ai-je répondu en riant ; elle saura tout, mais tout ! Il sourit gracieusement, & me dit sur le même ton : Eh bien ! je me dédommagerai avec M. de Neufpont ; je lui écrirai aussi *tout, mais tout* ! Tu ne saurois croire, ma chere, combien cette parole me fit de plaisir : mon mari aura un commerce intime avec le mari de mon amie !.... Cela me rappella ce premier projet : je dis à mon mari le trait de jalousie qui avoit percé mon cœur à ce moment-là contre ma prétendue rivale. Il a bien ri. Enfin il me pria d'abréger ma Lettre, & je la finis tout de suite pour ne pas lui déplaire. C'est un petit sacrifice que l'amitié a fait à l'amour.

Nous partons demain pour Paris. Ce voyage n'est pas celui dont ma tante me parloit quelques jours avant mon mariage, il ne se fera que vers la fin de ce mois : tu vas savoir l'objet de celui-ci.

Depuis notre mariage, M. de Saint-François vient nous voir deux ou trois fois la semaine, & dîne quelquefois avec nous. C'est beaucoup pour un tel homme. A propos (je ne me souviens pas si je te l'ai marqué) j'ai apris qu'il étoit de grande condition ; mais il veut rester inconnu. Samedi, il a dîné avec nous. Pendant le repas, la conversation roula sur M. Nicole,

Digitized by Google

son ami, sur M. Arnaud, qui est à Bruxelles. Je me rappellai tout d'un coup qu'il nous avoit dit un jour que le rouleau de papier que Madame de la Tour lui avoit apporté de Paris, étoit la Vie de M. de Saci, que M. Fontaine lui avoit envoyée. Je lui marquai un grand desir de la lire. Il me l'apporta dès le soir. Je la lui reportai deux jours après avec mon mari, ma grand'-maman, ma tante, ma belle-sœur, mon cousin, car chacun saisit toujours l'occasion d'aller chez lui, tant on trouve de charmes dans sa conversation, & tant on a d'attraits pour sa vertu. En le remerciant, je lui témoignai la satisfaction que j'avois eue en la lisant. Il me félicita du goût qu'il me voyoit pour les choses qui ont trait à la piété. Et mon mari lui dit: Monsieur, félicitez-moi donc aussi, d'avoir trouvé une épouse qui aime la vertu & les gens de bien. Oui, Monsieur, lui dit M. de Saint-François, je vous félicite de tout mon cœur du présent que vous a fait la Providence; je doute que vous ayez beaucoup de compagnons d'un même bonheur, car il y a bien peu de femmes comparables à la vôtre; mais comment témoignerez-vous à Dieu votre reconnoissance? J'ai déja vu avec admiration que vous ne vous rejouissez pas comme les fous de ce monde; rien n'a été plus sage que vos fêtes. Puis m'adressant tout de suite la parole: Madame, me dit-il, vous êtes aussi heureuse d'avoir M. de la Riviere pour mari, qu'il est heureux de vous avoir pour

Digitized by Google

pour épouſe; vous devez donc à Dieu tous deux de la reconnoiſſance? Et un trait que vous avez dû voir dans la Vie de M. de Saci, m'a donné l'idée de vous prier de le prendre pour modele, & de vous demander une grace. Parlez, Monſieur, lui ai-je répondu, & ſoyez perſuadé qu'une grace qu'on vous accorde, eſt une faveur qu'on ſe fait à ſoi-même. Rien de plus obligeant & de plus engageant, Madame, que votre réponſe, me dit-il; cela m'enhardit à vous faire ma demande. Vous avez vu, Madame, continua-t-il, dans la Vie de M. de Saci, le mariage de Mademoiſelle de Séricourt, ſa niece, avec M. Boroger? Rappellez-vous, s'il vous plaît, ce que fit M. de Saci à cette occaſion. Ah! Monſieur, lui dis-je auſſi-tôt, c'eſt un des traits de ſa Vie qui m'a beaucoup frappée. Et tout de ſuite, m'adreſſant à mon mari: Mon ami, lui dis-je, il faut, à l'exemple de M. de Saci, faire quelque aumône, pour attirer ſur nous la bénédiction du Ciel. J'y conſens bien volontiers, dit mon mari; il s'agit ſeulement de décider de la ſomme, & de la mettre entre les mains de M. le Chapelain. Non, Monſieur, dit M. de Saint-François, je ne ſuis point à portée des perſonnes pour m'en charger; c'eſt une aumône particuliere que je vous demande, & que vous pourrez faire par vous-même, elle en aura plus de poids, & ce ſera faire la bonne œuvre toute entiere. Décidez de la ſomme, Monſieur, lui dit mon ma-

ri ; indiquez-moi les perſonnes, & vous ſerez ſatisfait. Mais, dit M. de Saint-François, la ſomme eſt un peu forte ; car il ne s'agit pas moins que de huit cens livres ; mais, ajouta-t-il, avec un ſouris inſinuant, ſi M. de Saci, qui n'etoit pas riche, a bien pu donner une ſomme de trois cens livres aux pauvres de l'Hôtel-Dieu, pour ſa niece, ne pourrez-vous pas bien, *pour vous*, en donner une de huit cens, pour tirer de l'opprobre une pauvre créature ? Oui, oui, Monſieur, dîmes-nous tout à la fois mon mari & moi, nous le pouvons & nous le voulons ; il ne s'agit que de ſavoir de quoi il eſt queſtion.

Il nous dit donc que la ſœur de ſon domeſtique étant en ſervice à Paris, chez une veuve Marchande de poterie, cette fille s'étoit laiſſée ſéduire par le fils de cette veuve ; que ce garçon vouloit bien l'épouſer ; mais que ſa mere s'y oppoſoit, & diſoit qu'on lui couperoit plutôt le cou, que de conſentir que ſon fils épousât une fille avec pas un ſou, tandis que lui, ſon fils, avoit huit cens livres du bien de ſon pere ; & elle diſoit qu'il falloit à ſon fils une fille qui en eût autant, parce qu'il en auroit beſoin en ſe mariant pour lever boutique. M. de Saint-François ne nous eût pas plutôt rendu les diſcours de cette femme, que nous vîmes de quoi il s'agiſſoit. Il ne nous demandoit pas de le faire ſur le champ ; mais d'attendre que nous fuſſions à Paris. Nous lui dîmes que la choſe nous paroiſ-

Digitized by Google

soit assez importante pour qu'elle se fît sans délai; qu'il pouvoit arriver que le garçon s'attachât à un autre objet, & ne voulût plus de la fille qu'il avoit abusée; que l'enfant qu'ils avoient, & auquel, disoit-on, le pere étoit très-attaché, pouvoit aussi venir à mourir, & que ce seroit encore une ressource de moins pour la pauvre fille qui se trouvoit déshonorée; qu'ainsi, nous nous déterminions à faire exprès un voyage à Paris; & que nous espérions que les peines que nous prendrions pour cette affaire, nous seroient aussi méritoires devant Dieu que l'argent que nous donnerions, & qui assurément étoit pour nous bien peu de chose. Effectivement, ma chere amie, qu'est-ce que c'est que huit cens livres pour nous? Mon mari a près de deux cens mille livres de rente, & moi près de trois cens. Toute la compagnie applaudit à notre résolution; & nous nous sommes arrangés de maniere que nous partirons demain. Ce ne sera qu'un voyage de quelques jours; mais j'ai voulu t'écrire avant mon départ. C'est pour moi une fête d'aller revoir ce Paris, que j'ai quitté si jeune & dont je me souviens à peine. Adieu, jusqu'à mon retour.

Digitized by Google

LETTRE XXIII.

Du 19 Septembre 1686.

J'ARRIVE de Paris, ma chere amie. Il est trois heures après midi. Mon mari est si fort occupé à détailler à mon grand-papa, à ma grand'maman, & à sa sœur, tout ce qu'il fait faire à notre hôtel de Paris, que je profite de ces momens de liberté pour m'entretenir avec toi. Cet hôtel est celui de mes pere & mere, situé à la Place Royale. Je ne le connois point encore quoique je l'aye habité pendant mes dix premieres années; mais c'est que mon mari y fait faire tant de choses, tant de magnificences, qu'il sera tout changé. Ce cher ami s'occupe de moi après comme avant notre mariage; il se donne toutes sortes de mouvemens à mon occasion; & il ne veut me rien faire voir que tout ne soit digne de moi, ce sont ses termes.

Nous sommes partis Vendredi matin en chaise de poste, comme je te l'avois marqué la veille. Nous étions quatre, ma tante, mon cousin, mon mari & moi. J'ai quelque inquiétude au sujet de ce cher cousin; il a pour moi une amitié qui tient de l'amour: ma tante ne vouloit pas qu'il vînt avec nous; & il lui a dit que l'habitude qu'il avoit contractée de me voir tous les jours depuis trois mois étoit devenue pour lui une nécessité si absolue de continuer

Digitized by Google

même, qu'il tomberoit malade s'il étoit privé de ma préſence. Mon mari n'en eſt pas jaloux : il a pour lui une amitié intime, & a été le premier à exiger qu'il fût de ce voyage, que nous avons fait *incognito*. Le ſecond ſe fera de même, parce que mon mari ne veut pas que je ſois vue à Paris avant d'avoir paru à la Cour ; & il faut bien des appareils pour paroître en ce lieu-là. Mon mari a déja fait pour moi mille achats ; des étoffes pour des habillemens, des dentelles, des diamans, des bijoux, enfin mille choſes. Mon équipage eſt commandé ; il ſera leſte & brillant. Mais laiſſons tout cela ; parlons du principal objet de notre voyage ; le reſte n'eſt que de la bagatelle en comparaiſon.

Nous arrivâmes à Paris Vendredi à quatre heures du ſoir & logeâmes à l'hotel de mon oncle. Nous nous reposâmes le reſte de la journée. Le Samedi dès ſept heures du matin, nous montâmes dans le carroſſe de ma tante & nous nous fîmes conduire chez notre veuve, à qui nous fîmes nos propoſitions en l'abſence de ſon fils, qui étoit occupé à la boutique. Trouvant la mere diſpoſée à tout pour de l'argent, nous demandâmes à voir la fille que ſon fils avoit ſéduite, & qui demeuroit très-près d'eux. Elle vint avec ſon enfant ſur les bras. Cette fille attira nos regards comme notre compaſſion par ſa mine douce & intéreſſante. Son enfant, qui eſt une petite fille, reſſemble à ſa mere, & eſt auſſi

Digitized by Google

jolie qu'elle. Nous demandâmes alors à la veuve de faire venir ſon fils, qui parut dans le moment. Ce garçon qui ne ſavoit point encore de quoi il étoit queſtion, mais qui avoit, à ce qu'il nous a avoué depuis, un preſſentiment de bonheur, jetta ſur ſon enfant & ſur la mere de ſon enfant des regards pleins d'affection; & quand nous lui eûmes dit que nous allions donner une dot à cette fille pour contribuer à leur union, ce pauvre garçon fondit en larmes de joie, & ſe jetta à nos pieds en nous remerciant, & en nous diſant que nous lui ſauvions la vie. Nous l'obligeâmes de ſe relever. Il le fit, & regarda encore tendrement ſa prétendue, qui pleuroit auſſi de joie, & qui en étoit ſi ſaiſie, qu'elle ne pouvoit prononcer une parole: elle nous regardoit timidement, & nous faiſoit révérences ſur révérences; puis regardoit ſa fille. Je dis à ce moment au garçon: Vous nous promettez donc de bien aimer votre femme, & de ne lui faire aucun reproche ſur le paſſé? Oh! oui, Madame, me dit-il, je l'aimerai toujours bien, & je ne lui ferai jamais de reproches: eh! malgré ce qui eſt arrivé, ajouta-t-il, je lui rends juſtice, en aſſurant qu'elle eſt ſage & vertueuſe. Enfin tout étant ainſi d'accord, nous fîmes ce que nous avions projetté en nous donnant la peine d'aller nous-mêmes les trouver. Ces gens demeurent très-loin de la rue Saint Louis au Marais où nous étions logés chez mon oncle. En nous tranſportant chez eux au Fauxbourg Saint Ger-

Digitized by Google

main, nous fûmes à portée de Saint Sulpice, leur Paroisse, où nous les fîmes aller tout de suite pour leurs bans, qu'on leur publia le lendemain. Le Lundi nous leur fîmes faire leur contrat de mariage par le Notaire de mon mari, qui au lieu de huit cens livres, en donna neuf cens en argent: & moi voulant aussi y ajouter du mien, je fis mettre trois cens livres de plus pour le trousseau de la fille. C'est un surcroît de plaisir que je me suis donné de l'acheter moi-même avec ma tante, hier Mercredi lendemain de leur mariage; car ils ont été mariés Mardi de grand matin. Mon mari & mon cousin ont voulu assister à la bénédiction nuptiale, & être témoins pour la fille. Ainsi cette femme qui n'avoit rien, s'est vue tout d'un coup plus riche que son mari, qui n'apportoit que huit cens livres, & elle douze cens: encore puis-je dire avec vérité que les achats que j'ai faits pour elle, ont excédé la somme promise, au moins de cinquante livres. Nous avons éprouvé tant de satisfaction mon mari & moi à soulager des malheureux, qu'au moment de notre arrivée, nous venons de donner à M. le Curé trois mille livres, pour délivrer quelques prisonniers qui sont détenus pour dettes dans les prisons de Nogent.

J'ai voulu, ma chere amie, te faire tous ces détails, non pour m'attirer de ta part des complimens ou des éloges, mais pour te dire qu'il est des plaisirs autres que ceux

Digitized by Google

que nous imaginons. Le temps de ton mariage approche. Pour mériter les graces du ciel, ſuis mon exemple, ma chere; quand tu te marieras, fais quelque aumône, fais des heureux pour tout dire, & tu ſentiras que c'eſt le plaiſir le plus vrai qu'on puiſſe goûter dans la vie. Si tu avois vu avec quels tranſports nos jeunes gens ont reçu nos dons, quelles actions de graces ils nous ont rendu, quelles bénédictions il nous ont donné! tu ne balancerois pas un moment à te procurer la même ſatisfaction & le même avantage.

On vient de me remettre une Lettre de toi. Une de mes femmes l'a reçue avant-hier; & elle avoit ſi bien oublié l'endroit où elle l'avoit miſe, que de plus de deux heures que je ſuis arrivée, elle la cherche avec inquiétude. Mon Dieu, que ce que tu me marque m'afflige pour ma bonne tante! que je redoute pour elle le moment de tes adieux! Hélas! ils lui renouvelleront les miens qui ont été ſi triſtes pour nous trois. Qu'il eſt cruel de ſe ſéparer quand on s'aime tendrement! Mais ton pere, en t'écrivant de te tenir prête, auroit bien dû te marquer quel ſera à peu près le jour de ton départ. Si je le ſavois, nous nous réunirions tous ici pour faire arriver ce jour-là à ma tante des Lettres de conſolation. Il paroît à la maniere dont M. le Vicomte s'exprime, que tu as encore une quinzaine de jours devant toi. Que nous allons être loin l'une de l'autre! Cent lieues! L'idée de cet eſpace me

Digitized by Google

tue. Ah ! ma chere, que notre deſtinée a de guignon!... Allons, chaſſons ces penſées importunes ; parlons de nouvelles.

Le jour de notre arrivée à Paris, mon mari écrivit à cette tante qu'il a à Verſailles. Elle eſt femme du Comte de Montcroix, qui tient un des premiers rangs à la Cour auprès d'un Prince. C'eſt un homme plein de probité, de mérite & de religion ; ſa grande piété le fait reſpecter de tous ceux qui le connoiſſent. Il n'en eſt pas de même de ſa femme ; elle eſt encore mondaine & coquette, quoique âgée de plus de cinquante ans. Je me donnerai bien de garde d'en faire mon modele. Elle n'eut pas plutôt reçu la Lettre de ſon neveu, qu'elle partit pour nous venir voir : nous la trouvâmes chez ma tante Samedi ſur le midi en rentrant de chez notre veuve Potiere. Elle fit une exclamation ſur ma figure : ſelon elle, je l'emporte ſur toutes les femmes de la Cour pour la beauté & les graces, & elles ſe pendront de rage en me voyant : ce ſont ſes expreſſions. Cette femme m'a fait toutes ſortes d'amitiés, & cependant elle me déplaît, je la hais, enfin je ſuis ingrate, & je m'aplaudis. J'ai dit à mon mari l'eſpece d'averſion que je me ſens pour elle : je craignois que cette diſpoſition ne lui déplût ; & tout au contraire, cela a paru lui faire plaiſir. Elle eſt reſtée avec nous le Samedi & le Dimanche, & ne s'en eſt retournée que Lundi après déjeûner. Elle nous a entretenus de nouvelles de la Cour, entre autres des Am-

Digitized by Google

bassadeurs de Siam. Le Roi leur a donné audience le premier de ce mois dans la galerie de Versailles : il étoit sur un trône magnifique qu'on y avoit élevé. Ils lui rendirent des hommages, & lui marquerent des respects qui tenoient de l'adoration ; & ils lui firent une harangue très-belle. Les présens qu'ils ont fait à Sa Majesté sont riches & rares : ce sont des vases d'or artistement travaillés, des cabinets du Japon, des paravents, des porcelaines, enfin tout est superbe & de grand prix. Pour ne point tourner le dos au Roi, ils s'en retournerent d'auprès de lui à reculons.

Quand mon mari eut écrit sa Lettre Vendredi, il nous quitta pour aller à notre hôtel voir les ouvriers. Mon cousin l'accompagna. Au bout de trois quarts d'heure ils revinrent. Mon mari en rentrant me présenta un homme de fort bonne mine qu'il amenoit avec lui, en me disant que c'étoit M. des Fossés son Intendant qui avoit été son Précepteur, & qu'il regardoit & respectoit comme son pere. Je fis beaucoup de politesses à cet homme, non-seulement pour complaire à mon mari, mais pour me complaire à moi-même ; car au premier coup d'œil il entraîne l'estime & l'affection des gens à un point extraordinaire. Ma tante & mon mari l'inviterent à souper. Il accepta, pour avoir, dit-il, l'honneur & le plaisir de m'admirer plus long-temps. Il a soupé encore avec nous hier au soir ; & en nous faisant ses adieux, il nous a

Digitized by Google

fait des complimens de félicitation, & nous a témoigné, avec des larmes de tendresse, combien il étoit enchanté de moi & de notre bonheur. Cet homme est véritablement un ami que nous devons chérir. Mon mari m'en a raconté des choses qui m'ont inspiré pour lui une estime particuliere.

Mon mari vient de venir. Il étoit presque en colere de me voir la plume à la main. A qui écris-tu donc, m'a-t-il dit? *Eh! à cette portion de moi-même qui est auprès de ma bonne tante*, lui ai-je répondu. Mais, a-t-il repliqué, il n'y a que huit jours que tu lui à écrit. Eh mais! lui ai-je dit, est-ce qu'on ne peut pas faire l'octave d'un plaisir par un semblable plaisir? Puis, je lui ai montré ta Lettre, en lui disant qu'on venoit de me la remettre, & qu'il falloit bien y faire réponse. Il m'a dit: mais sais-tu bien qu'il y a trois heures que tu es là? Cette parole m'a surprise; j'ai jetté les yeux sur ma montre, & j'ai vu qu'il disoit vrai. Je lui ai dit que les heures que je passois avec toi m'étoient si douces, qu'elles ne me paroissoient que des momens. Mais il faut que je les abandonne ces momens précieux, ce plaisir enchanteur de m'entretenir avec toi, car la poste me presse. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE XXIV.

Du 27 Septembre 1686.

JE viens de recevoir ta Lettre, ma charmante amie, & j'y réponds tout de ſuite, parce que nous partons tous demain pour Paris. Ce voyage ne ſera que de huit jours, & ſe fera *incognito* comme le premier. C'eſt donc Lundi que tu quitte ma tante, cette chere tante qui trouvoit en toi une amie digne de ſa tendreſſe, & qui ſavoit lui faire oublier que j'étois bien loin d'elle? Quel coup pour ſon cœur! Tu n'es pas ſi à plaindre, toi qui ne quitte ſes bras que pour te jetter dans ceux d'un pere qui te chérit & qui t'eſt cher. En lui faiſant tes adieux, baiſe-la bien des fois pour moi! Eh! que ne puis-je moi-même l'embraſſer à tous les inſtans! Elle recevra de nous Dimanche des Lettres de conſolation. Foible dédommagement pour un cœur qui perd ce qu'il aime! Ecris-moi, je te prie, auſſi-tôt ton arrivée; & apprends-moi, s'il ſe peut, le temps de ton mariage. Je ſouhaite que la vue du Baron te faſſe ſentir cette douce émotion, cette ſympathie de deux cœurs faits l'un pour l'autre.

Il faut que j'abrege ma Lettre, car mon mari vient de me le demander avec tant de grace & d'inſtance, que je ne me ſens pas la force de le refuſer. La derniere fois

Digitized by Google

que je t'ai écrit, il eſt revenu avant que j'euſſe cacheté ma Lettre : il avoit ſi peur qu'il me revînt quelque choſe à te dire, qu'il la prit, & la cacheta lui-même bien vîte. Cela me fit rire. Six heures vinrent à ſonner ; je lui dis en plaiſantant : Vois donc, mon cher ami, comme l'heure de la poſte s'accorde avec toi pour me hâter. Oh ! dit-il ſi ce n'avoit été mon fou de neveu, je n'aurois pas attendu ſi tard pour venir te tourmenter. Il me dit que ſon neveu étoit amoureux de moi ; qu'il avoit été furieux de ce que mon couſin avoit été de notre voyage ; qu'il avoit pleuré comme un enfant après mon départ ; qu'il n'avoit preſque pas mangé pendant mon abſence, qu'il étoit extrêmement maigri ; & enfin qu'il avoit dit à ſa mere qu'il m'adoroit, & que le bonheur de ſon oncle empoiſonneroit ſes jours, ſi, quand le temps de le marier ſera venu, elle ne lui trouve pas une femme de la beauté & du mérite de ſa tante. On avoit raconté tout cela à mon mari pendant que j'écrivois. Nous allâmes dans le jardin où étoit la compagnie. M. de la Tour, qui ſe doutoit bien que ſon oncle m'avoit tout raconté, me regardoit d'un air timide. Je lui dis que j'avois appris qu'il faiſoit l'enfant. Il laiſſa couler quelques larmes ; & mon mari lui dit : Va, va, Marquis, ne te chagrine pas, & aime ma femme, je te le permets, car tu n'es encore qu'un morveux, je ne te crains pas. Un morveux, mon oncle, un morveux, s'écria

Digitized by Google

le jeune homme! Oh!.... Puis il ſe tut, & jetta ſur moi un regard qui me déplut. Je lui dis: Allez, Monſieur, ſi vous n'êtes pas un morveux, vous êtes un fou. Et voulant attaquer auſſi mon couſin, j'ajoutai: Je ne ſuis ſenſible qu'à l'amour de mon mari, il a mon cœur, j'ai le ſien, cela me ſuffit: ainſi ceux qui s'aviſeront d'avoir pour moi des ſentimens que mon honneur & mon devoir ne me permettront pas de partager, feront une folie qui pourra bien ne m'inſpirer pour eux que de la pitié & des dédains. Mon mari jetta ſur moi un regard de complaiſance, & me dit: Ne te fâche pas, ma chere Conteſſe, rien ne me flatte d'avantage que de voir approuver mon choix par quelque trait de jalouſie. Et ſe tournant vers ſon neveu, il lui dit d'un air amical, qu'il lui ſouhaitoit une compagne qui pût faire un jour ſa félicité comme je faiſois la ſienne. Je ne puis t'exprimer, ma chere amie, la joie que me cauſa ce peu de paroles. Oh! un mari comme cela mérite des égards: il ſouhaite que j'abrege ma Lettre; il faut le ſatisfaire. Adieu, ma chere, ma charmante, mon intime, ma tendre amie; je te ſouhaite un bon voyage, une bonne ſanté, beaucoup de joie & de plaiſir, & promptement un mari. Pour la derniere fois embraſſe bien pour moi & ma tante & la tienne, & toutes les Religieuſes.

Digitized by Google

LETTRE XXV.

Du 10 Octobre 1686.

AH! ma chere amie, ma belle Baronne, quoi? si promptement!..... J'arrive de Paris, je trouve une Lettre, je romps le cachet, j'ouvre, & je lis que tu es *mariée*; que tu as *un époux tendre, affectionné, aimable*; qu'il fait ton *bonheur*, & que tu *espere faire le sien.* Seroit-il possible que cela fût autrement, toi qui est si aimable & si digne d'être aimée? Mon mari partage mon transport, & prend la plume pour vous témoigner la joie qu'il a de votre union, & pour vous féliciter sur votre bonheur mutuel. Pour moi je ne saurois te décrire tout ce qui se passe dans mon cœur pour toi: ton contentement ajoute au mien une joie si pleine & si douce, que mon ame se trouve comme inondée dans sa félicité.

Nous sommes restés à Paris quatre jours de plus que nous ne comptions. Mon Dieu, que d'achats l'on a fait pour moi! Qu'on est fou à Paris d'avoir besoin de tant de choses! Je n'ai paru chez aucun Marchand afin de garder l'*incognito*; mon mari a fait venir à l'hôtel de mon oncle, où nous étions encore logés, toutes sortes de marchandises & en grande quantité pour me donner le choix. Ce qui a donné lieu à toutes ces précautions, c'est que le Dimanche, jour de

Digitized by Google

S. Michel, mon mari à ma priere eut la complaiſance de me mener à la Meſſe à S. Paul. A mon premier voyage je n'avois été qu'à un petit Couvent de Filles dans le voiſinage. A S. Paul donc, pendant la Meſſe, je vis quelques mouvemens; & quand nous ſortîmes j'en vis davantage. Je demandai à mon mari, à ſa ſœur & à ma tante avec qui j'étois, pourquoi cet amas de monde. Ils ne voulurent me répondre ni les uns ni les autres, ils me regardoient, & ſourioient. Pour moi je ne me doutois de rien; mais à la fin je devinai: comme je montois en carroſſe, une femme, demi-Dame, dit tout haut: *oh! jamais, non jamais on ne peut voir une plus belle créature.* Dans le moment pluſieurs voix répéterent la même choſe. Je rougis; & regardant mon mari qui ſourioit, je lui dis: eſt-ce que c'eſt moi qui attire tout ce monde? Oui, ma belle Comteſſe, me dit-il en me ſerrant la main, c'eſt toi, & j'en ſuis bien flatté & bien glorieux.

Ce cher ami ſe réjouit d'avance *du triomphe de ma beauté* à Paris & à la Cour lorſque j'y paroîtrai. C'eſt ainſi qu'il parle. Ce ſeroit une jolie comédie ſi tu y paroiſſois avec moi; car tu ſais, ma chere, combien tout le monde a toujours été embarraſſé pour décider laquelle de nous deux l'emportoit ſur l'autre. Mais hélas! c'eſt un plaiſir que je n'oſe eſpérer de long-temps: ton pere eſt ſi engoué de ſa Province, de ſon château! Tu es ſi attachée à ton pere! Ton

mari

Digitized by Google

mari est si complaisant !..... Je n'ai pas la force d'achever, je soupire..... Encore te voilà, je ne puis plus dire à trente lieues, mais à cent. Oh ! ma chere Baronne, cette pensée est assommante ! Je ne pourrai plus d'un jour à l'autre te donner de mes nouvelles ; & je n'oserai peut-être pas de si loin t'écrire, *mon mari par-ci*, *mon mari par-là*, & mille petites fadaises que je me plairois tant à te raconter ; il me faudra renfermer au-dedans de moi des choses qui souvent m'étoufferont pour te les taire. A propos, c'est tout de bon que mon mari veut avoir avec M. de Neufpont un commerce comme le nôtre : *je vais donc avoir un confident*, m'a-t-il dit malicieusement en prenant la plume, *& un confident discret, qui ne dira rien à sa femme, comme je ne dirai rien à la mienne* ? C'est que malgré ma tendresse & ma complaisance pour lui, je refuse absolument de lui montrer ce que nous écrivons. Il a ma confiance en tout, excepté pour nos Lettres. Songe à agir de même vis-à-vis de ton mari ; car je t'assure que si tu le prends pour ton confident, tu ne seras plus ma confidente.

Nous comptons rester à Nogent encore tout ce mois-ci. Le neveu de mon mari, qui avoit été de notre second voyage, n'est pas revenu avec nous. La veille de notre départ de Paris, son grand-papa & sa grand'-maman, avec qui il demeure, l'ont emmené à une de leurs Terres, où ils vont passer six semaines ou deux mois. Tu ne saurois

Digitized by Google

croire combien ce jeune fou a marqué de chagrin de me quitter.

Paris est le centre des nouvelles, ou plutôt, est le centre de tout. Pendant le petit séjour que nous y avons fait, on a beaucoup parlé de Saint-Cyr & de la prise de Bude. Toute la Cour est à Fontainebleau. Madame de Maintenon est partie avec le Roi dans le carrosse de Sa Majesté. Sa faveur éclate plus que jamais. J'ai reçu une Lettre de ma bonne tante, qui me marque que vous vous êtes écrit plusieurs fois depuis votre séparation.

LETTRE XXVI.

Du 27 Octobre 1686.

JEUDI, ma chere amie, j'ai reçu ta Lettre où ta peur est si bien peinte, que je n'ai pu m'empêcher de rire. Mais va, ne crains rien; tu sais bien que je suis une babillarde, & que je ne pourrois jamais me taire vis-à-vis de toi : tu sauras tout, oui tout; ne fût-ce que pour tenir parole à mon mari. Je t'ai marqué que je l'ai menacé de n'avoir rien de caché pour toi. Il m'a fait la même menace, d'écrire à ton mari, & de ne m'en rien communiquer. Le coquin! tout en plaisantant il me tiendra parole. Tant mieux, je n'en serai que plus constante à lui tenir la mienne. Il me disoit l'autre jour que toutes les

Digitized by Google

fois qu'il écriroit à M. de Neufpont, je pourrois mettre pour toi un billet dans sa Lettre. Je lui ai dit que je le ferai volontiers, lorsque je n'aurai point de confidences à te faire. Il a souri, & moi aussi. J'ai reçu une Lettre il y a huit jours de M. de la Tour : après l'avoir lue, je la lui ai mise en main, en lui disant : tiens, voilà une Lettre de ton neveu, lis ; car je n'ai rien de caché pour toi vis-à-vis de lui. Il m'a pris la main, & en me la serrant bien fort, il m'a dit : tu devrois bien, ma chere Comtesse, n'avoir aussi rien de caché pour moi dans tes confidences à ton amie. Puis il m'a ajouté que ma tante de Beauport lui avoit remis toutes les copies de ces Lettres que je t'ai écrites avant mon mariage ; & qu'il trouvoit un plaisir infini à les lire & relire : rien n'est si joli, me disoit-il, que cette ouverture de cœur, cette confiance, cette naïveté qui y regne d'un bout à l'autre. Mais, mon cher ami, lui ai-je dit, crois-tu qu'elles eussent été si naïves, si j'avois pensé que tu eusse dû les voir ? Vraiment, a-t-il repliqué, voilà comme sont les femmes, naïves ou dissimulées, selon qu'il leur plaît.

J'ai communiqué à M. de Saint-François l'endroit de ta Lettre, où tu m'apprends la bonne œuvre que tu as faite à l'occasion de ton mariage. Pendant qu'il lisoit, j'ai vu naître sur son visage la joie d'une ame charitable. Après avoir lu, il m'a dit : l'exemple, Madame, est une belle chose, vous avez part à ce bien-là, vous l'avez

Digitized by Google

excité. Oui, Monſieur, lui ai-je dit, mais vous en êtes la ſource. Il approuve beaucoup ton aumône, & dit que tous les Seigneurs & Dames qui ſe marient, devroient ainſi payer la taille de leurs pauvres vaſſaux.

Nous partons dans huit jours pour Paris, qui enfin va redevenir mon ſéjour. C'eſt là, Place Royale, où dorénavant tu voudras bien m'adreſſer tes Lettres. Je t'écrirai auſſi-tôt mon arrivée.

LETTRE XXVII.

Du 20 Novembre 1696.

IL ne m'a pas été poſſible, ma belle Baronne, de t'écrire plutôt; mon mari m'a ôté la plume des mains, en m'aſſurant qu'il alloit faire une Lettre à M. de Neufpont qui ſuffiroit pour nous deux. J'avois un peu de rhume; il diſoit que cela venoit d'échauffaiſon; & qu'il ne vouloit pas que je m'échauffaſſe davantage. Sa tendre inquiétude avoit pour moi tant de charmes, que je me ſuis rendue ſans réſiſtance. Mon indiſpoſition n'a duré que peu de jours. Le billet que tu as mis pour moi dans la Lettre de M. de Neufpont à mon mari, a achevé de me guérir; tout ce que tu m'y dis a été pour mon rhume un pectoral, qui, en paſſant à mon cœur, a rencontré ma poitrine, & lui a communiqué une influence ſalutaire.

Digitized by Google

O ! ma chere amie, que nos sentimens sont vifs ! que notre mutuelle affection a de force ! Je vois avec délectation que tu sens, comme moi, que la tranquille amitié peut habiter dans un cœur avec l'amour, tout impétueux qu'il est.

La Cour n'a pas resté long-temps à Fontainebleau ; la petite vérole de la Duchesse de Bourbon en a fait hâter le retour. On dit que le Roi ne parle plus de son mal, qu'il se promene tous les jours, & qu'il paroît gai & tranquille. Je serai présentée dans peu de jours à Sa Majesté, & aux Princes & aux Princesses. C'est un moment que je redoute. On travaille à force à mon habillement de Cour. Mercredi le Nonce Ranuzzi a reçu en cérémonie le bonnet de Cardinal des mains du Roi, qui ensuite l'a fait manger avec lui, & a bu à sa santé, après avoir bu à celle du Pape. Je n'ai fait encore aucune visite, parce que mon mari ne veut pas que j'en fasse avant d'avoir été présentée en Cour. M. de Dangeau, ami de mon mari, est venu nous voir hier : il nous a dit que Madame de Maintenon a eu à Fontainebleau un appartement de plein-pied à celui du Roi ; que Sa Majesté a été chez elle plus souvent que chez Madame de Montespan ; & que le Roi a fait dire à celle-ci, par Madame de Maintenon même, qu'il ne vouloit plus avoir de commerce avec elle. Pendant que M. de Dangeau parloit, mon mari savouroit ses regards, qui étoient fixés sur moi ; & il lui dit, quand il eut cessé.

Digitized by Google

de parler : eh bien, mon ami, que dis-tu de ma femme ? Rien, répondit M. de Dangeau, car les charmes de Madame ſont au-deſſus de tout expreſſion ; mais tout ce que j'admire le plus, c'eſt qu'il ne paroît pas que Madame ſe doute ſeulement qu'elle eſt belle. Cela me mit dans le cas de lui raconter que j'avois été élevée au Couvent avec deux amies, dont l'une m'égaloit au moins, & l'autre étoit d'une figure ordinaire ; & que pour nous inſpirer, à toi & à moi, du dédain pour nos attraits, ma tante l'Abbeſſe ne ceſſoit de nous faire remarquer dans Mademoiſelle des Moulins la vivacité de ſon eſprit, ſon ame bienfaiſante, ſon humeur égale, ſes manieres inſinuantes, ſa converſation animée, en un mot mille qualités qu'elle ſe plaiſoit à comparer avec notre beauté, pour nous en faire ſentir la frivolité ; & qu'elle nous ajoutoit : voyez-vous, Meſdemoiſelles, avec ces qualités, Mademoiſelle des Moulins ſe fera chérir dans les ſociétés ; & vous, ſi vous ne poſſédiez ces mêmes qualités, votre beauté ſeule vous feroit déteſter. M. de Dangeau, après avoir donné bien des louanges à ma bonne tante, me parla de mon amie, dont le nom l'avoit frappé ; il me dit qu'il la voyoit ſouvent, qu'elle étoit effectivement aimable, & que le Marquis de l'Ecluſe qu'elle avoit épouſé, étoit un de ſes meilleurs amis. Ah ! dis-je auſſi-tôt, je voudrois bien que mon mari en pût dire autant. Mon mari ſourit, & me dit qu'il avoit vu dans la co-

Digitized by Google

pie d'une de mes Lettres, quelle étoit ma crainte là-dessus ; mais qu'il ne seroit pas assez injuste pour me priver de voir mon amie ; que je serai maîtresse d'avoir avec elle autant de liaison que je voudrai ; que j'irai chez elle quand bon me semblera, & qu'il la verra au logis toujours avec plaisir ; mais que comme il ne se sentoit pas la force de vaincre sa répugnance à voir M. de l'Ecluse, il me prioit de le dispenser de m'accompagner dans les visites que je rendrai à mon amie. Je lui ai répondu que j'étois contente de sa condescendance, & que je ne la contraindrois là-dessus en aucune façon.

Ainsi, ma chere Baronne, j'aurai donc le plaisir de voir Madame de l'Ecluse tant que je voudrai ? Tu ne saurois croire combien je me réjouis de l'embrasser. Je ne puis plus te voir, te baiser, te lécher, te manger ! Je ne puis plus te parler de vive voix, te dire combien tu m'es chere : ce sera donc pour moi un dédommagement de pouvoir avec ma seconde amie m'entretenir de ma premiere ? Oh ! que nous nous dirons de choses de toi ! car elle t'aime presque autant que je t'aime ; & elle a l'esprit si juste & le cœur si bon, qu'elle trouvera de la satisfaction à parler de ton mérite, & de toutes ces rares qualités que la nature & la Providence t'ont départies si libéralement.

Ta Lettre m'a été remise chez mon oncle où nous logeons encore, parce que mon mari ne veut pas je que voie notre Hôtel qu'il ne soit, dit-il, tout à fait digne de me re-

Digitized by Google

cevoir. Ce qui ne tardera pas, car demain mon mari y donne un grand ſouper, & m'y conduit en triomphe.

LETTRE XXVIII.

Du 18 Novembre 1686.

JE commence cette Lettre, ma chere amie, par une triſte nouvelle. Nous arrivons de Verſailles. Tout y étoit en alarmes ce matin : on ne s'attendoit à rien ; & tout d'un coup tout a retenti de lamentations ſur le mal du Roi, dont on venoit de faire la douloureuſe opération. Peu de gens en étoient prévenus. Madame de Maintenon étoit du ſecret ; Monſeigneur n'en étoit pas. Il étoit à la chaſſe. Après l'opération, le Roi, plein de préſence d'eſprit, l'a fait avertir. Il eſt revenu à toute bride, & les yeux tout en larmes, il s'eſt jetté aux pieds du lit du Roi le cœur ſaiſi, ſans avoir la force de lui dire une parole. Le Roi lui a dit avec amitié que tout alloit bien, & qu'avec l'aide de Dieu il eſpéroit s'en tirer. On nous a dit que Madame de Monteſpan s'eſt préſentée pour entrer chez le Roi, & qu'on lui a refuſé la porte, tandis que Madame de Maintenon étoit au chevet du lit du Roi.

En arrivant à Paris nous avons vu la frayeur & la pitié peintes ſur tous les viſages : les rues étoient pleines de monde qui ne parloit que du Roi, & les Egliſes étoient remplies

Digitized by Google

remplies de gens qui prioient Dieu pour sa guérison : les moindres du peuple quittent leur travail pour courir aux pieds des Autels ; il semble que chacun sent le mal de son Roi, & voudroit le porter. Pour moi, je fais bien sincérement des vœux au ciel pour lui. Je l'ai vu ; je lui ai été présentée Jeudi ; il ne paroissoit pas qu'il souffrît. Ah ! ma chere, c'est un héros en tout genre. Qu'il est aimable ! qu'il imprime d'amour & de respect ! qu'il est digne de sa couronne ! On ne peut le voir sans l'admirer. Il m'a fait un accueil bien flatteur ; & l'on m'a rapporté que lui & Monseigneur s'étoient dit qu'ils n'avoient jamais vu de femme si accomplie que moi. Madame la Dauphine m'a reçue avec bonté, & paroissoit me contempler avec étonnement. Les jours suivans Madame de la Tour & Madame de Montcroix nous ont fait faire une infinité de visites : je suis excédée de fatigue. Demain nous nous reposerons ; & après-demain nous commencerons nos visites de Paris. Il y aura tout juste trois mois que nous serons mariés. Déja trois mois ! Il ne me semble pas qu'il y ait trois jours.

J'ai vu & j'habite enfin cet Hôtel chéri où j'ai reçu la naissance, & où mes pere & mere m'ont prodigué leurs soins & leur tendresse. Il est magnifique tant en dedans qu'en dehors : tout y respire la propreté, l'aisance, la gaieté, le goût, l'opulence. Le jour de la Saint Martin mon mari m'y amena à sept heures du soir. Il avoit exigé

Digitized by Google

que je fuſſe dans une grande parure. J'étois dans mon carroſſe, qui eſt très-brillant, avec ma tante, mon couſin & lui. Mon grand-papa, ma grand'maman, mon oncle & ma belle-ſœur étoient à l'Hôtel pour recevoir les amis que mon mari avoit invités à ſouper. En entrant dans la Place Royale, je vis briller la façade de notre Hôtel qui étoit illuminée, & j'apperçus un concours de monde qui attendoit. A mon arrivée tout ce monde s'empreſſa pour me voir; on battit des mains en diſant : *oh ! la belle mariée* ! & j'eus la ſatisfaction de voir ſur le viſage de mon mari une joie inexprimable.

Mon grand-papa & ma grand'maman s'en ſont retournés à Nogent le jour de notre départ pour Verſailles. Que leurs adieux ont été tendres & triſtes ! Je briſe là-deſſus : j'ai eu de leurs nouvelles ; ils ſe portent bien. Madame de la Tour ne nous a pas encore quittés. La tante de mon mari a fort le don de me déplaire : elle eſt cauſe que j'ai la Cour en horreur. Je te parlerai du caractere de cette femme quelque jour.

Digitized by Google

LETTRE XXIX.

Du 6 Décembre 1686.

TA Lettre, ma belle Baronne, a pour moi mille charmes ; & malgré ce que tu me dis, il faut que je renonce à te faire de longues Lettres, & à t'écrire si souvent ; car mon mari pétille d'impatience lorsqu'il me voit la plume à la main ; & la moindre indisposition qui m'arrive est toujours attribuée à mon écriture. J'ai eu un grand mal de gorge après ma derniere. Mon mari en étoit comme un fou, il craignoit que cela ne retardât nos visites ; mais graces à ses bons soins, je fus quitte de mon mal dès le lendemain, & nous commençâmes nos visites le 20 Novembre, comme il avoit été résolu. Elles sont faites. Madame de la Tour nous a accompagnés les premiers jours chez des amis communs. Le 24 elle est rentrée à son Couvent après trois mois & demi d'absence. Je crois t'avoir déja marqué que l'Abbesse étoit tante de son mari, & qu'elle a là une maison montée, son carrosse, & un nombre de domestiques, tant en dedans qu'en dehors.

On a fait au Roi une seconde opération plus douloureuse que la premiere, & il l'a supportée avec une fermeté & une patience héroïque. Mon mari est allé à Versailles à cette occasion pour faire son compliment

Digitized by Google

de condoléance à Monſeigneur. Il y va de temps en temps à cauſe de la maladie du Roi : ce ſont des voyages de douze heures qui me paroiſſent douze jours. Tu dois cette Lettre à ſon abſence.

M. le Tourneux, Auteur du *Carême Chrétien* que nous liſions au Couvent, eſt mort ſubitement à Paris il y a huit jours. Il étoit retiré à ſon Prieuré de Villiers ; & il étoit venu pour parler à notre Archevêque de la ſuite de cet Ouvrage. Dès le ſoir de ſon arrivée il avoit vu le Prélat. Le lendemain le domeſtique d'un de ſes amis étant venu lui parler à ſon lever, il le trouva qui s'habilloit ; & dans le moment même, en ſe chauſſant, il tomba mort. C'étoit un homme pieux & ſavant, qui écrivoit & parloit avec beaucoup d'onction. Madame de la Tour me racontoit hier que ce bon Eccléſiaſtique prêcha, il y a quatre ans, le Carême à S. Benoît, qui eſt une Paroiſſe de Paris. Tout le monde vouloit l'entendre : l'Auditoire étoit ſi plein qu'on y étouffoit. Le Roi ayant entendu parler de cette affluence, demanda un jour à M. Deſpréaux, quel étoit un Prédicateur nommé le Tourneux. *Sire*, répondit le Poëte, *Votre Majeſté ſait que l'on court toujours à la nouveauté : c'eſt un Prédicateur qui prêche l'Evangile.* Le Roi le preſſa de dire ſérieuſement ce qu'il en penſoit. M. Deſpréaux reprit : *Sire, quand M. le Tourneux monte en chaire, il fait ſi peur par ſa laideur que l'on voudroit l'en voir deſcendre ; mais dès qu'il a commencé à par-*

Digitized by Google

ler, on craint de l'en voir ſortir. Madame de la Tour qui a connu M. le Tourneux, dit qu'effectivement il étoit laid ; mais que ſa laideur n'avoit rien de déſagréable.

Je n'ai point encore vu Madame de l'Ecluſe. Mon mari m'a repréſenté que je devois attendre la nouvelle année pour l'aller voir amicalement ; il dit que ne lui ayant point écrit lors de mon mariage, il ſeroit ridicule de lui faire une viſite de mariage. Comment aurois-je pu lui faire part d'une choſe que j'ignorois ? Tu ſais, ma chere, avec quelle bizarrerie mon mariage s'eſt fait. J'ai reçu des nouvelles de ma bonne tante l'Abbeſſe, qui me marque que tu lui as écrit depuis peu, & qu'elle t'a fait réponſe. Elle deſire que je lui parle de Madame de l'Ecluſe. Je lui écrirai demain les réflexions de mon mari à ſon ſujet, & combien mon cœur ſouffre de ce retard.

LETTRE XXX.

Du 15 Janvier 1687.

TREVE de compliments, ma charmante amie : nos ſouhaits de la nouvelle année ne ſont-ils pas ceux de tous les jours & de tous les inſtans ? Que nous ſerviroit donc l'énumération de nos ſentimens mutuels ? Laiſſons au vulgaire ces coutumes néceſſaires pour remonter leur amitié machine ; la nôtre étant d'un tout autre ordre, elle n'a be-

Digitized by Google

ſoin d'aucun reſſort pour la faire mouvoir.

J'ai fait enfin une viſite à Madame de l'Ecluſe notre amie commune. Mon mari n'ayant pu prendre ſur lui de m'accompagner, il a prié mon couſin de le remplacer. Je n'ai pas voulu le contraindre, quoique c'eût été pour moi une ſatisfaction de le préſenter à mon amie. Madame de l'Ecluſe en me voyant accourut à moi les bras ouverts, & en s'écriant : ah ! c'eſt ma chere amie : tu es mariée ſans doute, & c'eſt là ton mari ? Je me ſuis donc vue dans le cas de lui dire tout de ſuite qui eſt mon mari, & la raiſon qui m'empêchoit de lui amener. Quoi ! dit-elle en entendant le nom de mon mari, c'eſt toi qui eſt la Comteſſe de la Riviere ? Oh ! que j'ai déja entendu parler de toi ! Tu charme tout le monde ; je n'en ſuis pas ſurpriſe ; ta beauté a tant d'éclat que j'en avois du preſſentiment : j'ai même dit un jour à mon mari, qu'à l'éloge que l'on faiſoit de Madame de la Riviere, j'étois tentée de croire que l'on parloit d'une amie que j'avois au Couvent, & qui étoit niece de l'Abbeſſe. Je répondis que j'étois fort indifférente aux complimens que m'attiroit ma figure, & qu'elle méritoit infiniment plus que moi par les qualités ſupérieures de ſon ame. Oh ! reprit-elle, tu ne me cede en rien de ce côté-là. En même temps elle ſe leva, & tira un cordon de ſonnette. Elle dit au laquais qui ſe préſenta d'aller dire à ſon mari qu'il vienne à ce moment. Il eſt dans ſon cabinet, me dit-elle,

Digitized by Google

avec ſon Intendant ; je veux qu'il quitte tout pour toi, tu le mérite bien. Dès qu'il parut : tiens, mon ami, lui dit-elle avec joie, voilà Madame de la Riviere, mon intime amie ; mon preſſentiment n'étoit-il pas juſte ? Je m'en réjouis fort, dit M. de l'Ecluſe en me ſaluant. Puis fixant mon couſin, il dit en s'inclinant : Monſieur n'eſt pas votre mari, Madame ? Je n'ai pas ce bonheur, dit mon couſin. Cela me mit ſur les voies de parler au Marquis de mon mari, & de ſa façon de penſer ſur ſon compte. Il prit la choſe aſſez bien, en diſant qu'il concevoit que mon mari avoit quelque raiſon de lui en vouloir : que cependant il voudroit que la faute qu'il avoit faite envers la ſœur, ne lui attirât pas la haine du frere, pour qui il avoit une véritable eſtime ; que s'il avoit contribué à faire rompre le mariage de ſon frere avec la ſœur de mon mari, ce n'étoit que parce ſon frere étant d'une humeur douce, & même timide, & ma belle-ſœur haute & impérieuſe, il avoit craint que leur union ne les rendît malheureux tous deux : mais, Meſdames, ajouta-t-il, voue êtes bonnes amies, vous voilà réunies ; j'eſpere que par votre moyen vos maris lieront auſſi enſemble une amitié des plus étroites. Je lui dis là-deſſus que je n'avois pas beaucoup d'eſpérance, & que je me ſentois une ſi grande répugnance à contraindre mon mari dans la moindre choſe, que malgré le grand deſir que j'avois de les voir amis, je ne m'emploierois en au-

Digitized by Google

cune façon pour les réconcilier. Il loua beaucoup ma diſpoſition. Je lui parlai de la vie retirée & ſérieuſe de ma belle-ſœur, qui n'ayant jamais pu aimer ſon mari, à cauſe de ſa premiere inclination, avoit pris le parti de n'en point épouſer d'autre. Il en fut ému, & dit qu'il avoit donc eu grand tort d'empêcher un mariage qui n'auroit pu être qu'heureux, puiſque ſon frere étoit aimé de la ſorte. Je lui ajoutai ſouvent que la raiſon qui obligeoit mon mari à ne le point voir, étoit probablement ſa crainte qu'il ne ſe rencontrât quelquefois au logis avec Madame de la Tour, qui pour lors en voudroit beaucoup à ſon frere de manquer d'égards pour elle. M. de la Riviere a raiſon, reprit le Marquis, je ne mérite pas de mettre le pied dans votre maiſon. Nous y perdons plus que vous, Monſieur, ai-je repliqué; & je ſuis très-perſuadée que ce n'eſt que par égard pour ſa ſœur, que mon mari ſe prive de vous voir; car lorſqu'il m'apprit votre mariage avec mon amie, il me parla de vous d'une maniere très-avantageuſe, & comme ayant pour vous une ſincere eſtime. Eh bien, dit Madame de l'Ecluſe, ce ſeront deux hommes qui s'eſtimeront ſans ſe voir; mais pour nous, nous nous eſtimerons & nous nous verrons ſans inconvénient. Je lui parlai alors de toi, de ton mari, de ton ſéjour en Province, de ta belle ſolitude, de ton vaſte & ſuperbe château, de l'amour reſpectueux qu'ont pour toi tes vaſſaux & tes voiſins, de la tendre affection de ton pere, & enfin de l'extrême

Digitized by Google

attachement & de l'admiration de ton mari pour ta perſonne. Elle eſt enchantée de ton bonheur, & elle t'embraſſe un million de fois. C'eſt Samedi que je lui ai fait ma viſite ; je l'attends de jour en jour. Son mari a pris beaucoup d'intérêt à notre converſation ſur toi. Il eſt homme d'eſprit & de bon ſens, & a fort bonne mine. Leur hôtel eſt au fauxbourg Saint-Honoré, par conſéquent bien loin du nôtre : il n'y a que nos chevaux qui en pâtiront, car nous ne nous en verrons pas moins ſouvent mon amie & moi : nous nous ſommes déja promis de ne pas laiſſer paſſer de ſemaine ſans nous avoir vues l'une chez l'autre pluſieurs fois.

Mon mari eſt allé faire des viſites ; probablement il ne rentrera que pour ſouper. Excepté pour Madame de l'Ecluſe, je ne ſuis au logis pour perſonne ; & je vais profiter de ma liberté pour t'ouvrir mon ame ſur Madame de Montcroix, tante de mon mari. C'eſt une femme de plus de cinquante ans, qui n'oſant plus coquetter pour elle, voudroit coquetter pour moi : mais graces à Dieu & à ma bonne éducation elle y perdra ſes peines. Il y a un Prince à la Cour que je ne te nommerai point ; paſſe-moi cette réſerve ; c'eſt la ſeule que j'aurai avec toi : ce Prince me témoigne de l'amour ; mais il le fait avec tant de circonſpection & de reſpect, que je ne puis m'en effaroucher : & un jour Madame de Montcroix eut l'effronterie de me dire qu'il y a de la gloire pour moi d'être aimée d'un tel Prince, &

Digitized by Google

que je passerai pour une petite revêche de Couvent si je refuse d'y répondre. Cette parole me mit en fureur ; je lui dis que si elle pensoit comme elle parloit, elle étoit un monstre ; & que si elle revenoit à la charge pour m'inspirer de si monstrueux sentimens, je la fuirois comme un serpent. Mon mari qui étoit dans une piece d'à côté avec M. de Montcroix, m'entendant parler avec feu, accourut. Je lui dis de quoi il étoit question. Sa tante eut l'audace de me donner un démenti, en donnant une autre tournure à ses paroles ; mais son mari, qui est honnête homme, & qui la connoît, a pris mon parti, en lui disant en face qu'elle étoit fort capable de me donner de mauvais conseils, & moi incapable de dire une chose pour une autre ; & mon mari, sans paroître y toucher, lui fit entendre qu'il la connoissoit assez & moi aussi pour savoir à quoi s'en tenir. Mais c'est une femme terrible, qui n'osant plus me donner ouvertement de mauvais conseils, m'attire à la Cour tant qu'elle peut, & m'y donne en spectacle, principalement à ce Prince : elle le fait avertir lorsque je suis chez elle, & il y vient *incognito* passer des heures entieres auprès de moi : mais il est toujours si sage & si réservé, que je n'ai point à me plaindre de lui. D'ailleurs mon mari est toujours présent, & il est le premier à me dire que le Prince m'aime, m'admire, & qu'il en est tout glorieux. Cependant malgré ses discours je crois voir en lui une

Digitized by Google

petite disposition à jalousie. Cela me divertit ; car enfin s'il est jaloux, c'est qu'il m'aime. Je ne doute point de son amour ; mais j'en aime les preuves. Sa jalousie est divertissante, car il la cache tant qu'il peut, & c'est en la cachant qu'il me la montre, & sans s'en douter. Je ferai pourtant tout ce que je pourrai pour aller moins souvent à Versailles. Voilà déja huit fois que j'y vais pour complaire à mon mari, qui n'ose refuser sa vilaine tante, quoiqu'il ne l'aime guere. Je n'aime point la Cour ; on y est trop galant pour moi & trop dissimulé : j'aime la franchise & l'ordre jusque dans les moindres mouvemens du cœur ; ce sont les sentimens que ma tante m'a inspirés, tu le sais.

J'ai reçu des étrennes de toutes parts & de toutes les especes, dont la quantité m'importune. Ne voudras-tu pas bien, ma chere Baronne, accepter quelques-uns de ces bijoux qui m'embarrassent ? Je t'en envoie par le Messager ordinaire : reçois-les, pour me faire plaisir ; & sur-tout fais bien attention que quand on oblige quelqu'un, on ne lui doit point de remercimens.

Digitized by Google

LETTRE XXXI.

Du 31 Janvier 1687.

QUE les femmes ſont curieuſes ! Toi, ma chere amie, qui es ſi ſupérieure à toutes les femmes, je ne te le pardonne pas de leur reſſembler de ce côté-là. Malgré ce que tu me dis, je ne te nommerai pas le Prince ; mais je ne te défends pas de le deviner. Mon mari paroît tout de bon jaloux ſur lui, & toujours en ſecret. Il me diſoit l'autre jour, parlant de lui : Il t'adore je le vois bien ; mais avec une femme comme toi, je n'ai pas la folie de me mettre des chimeres dans la tête ; au contraire, je ſuis très-flatté du goût du Prince, cela honore mon choix & conſtate mon bonheur. Et tout en diſant cela ſon cœur étoit ferré. Sa jalouſie me divertit, mais ſa diſſimulation m'impatiente. Avant-hier j'en diſois deux mots à M. des Foſſés. Il le plaint beaucoup : ſi vous ſaviez, Madame, me diſoit-il, ce que c'eſt que la jalouſie, vous trembleriez de voir M. le Comte atteint de cette maladie ; rien de ſi affreux, de ſi cruel ; c'eſt un fantôme qui groſſit tous les maux dans l'imagination ; c'eſt le ſupplice de l'eſprit & du cœur ; aucune expreſſion ne peut rendre les ſouffrances d'un jaloux, & ſur-tout d'un jaloux qui craint de le paroître. Eh ! Monſieur, lui dis-je, vous m'effrayez vrai-

Digitized by Google

ment avec cette peinture. Ne vous effrayez point, Madame, reprit-il; mais tâchez de guérir votre mari; vous l'aimez; il vous aime, vous chérit, vous eſtime; je ſuis perſuadé qu'il ſent l'injuſtice qu'il vous fait, & que c'eſt de cette réflexion que vient ſa honte; ainſi ſupportez ſes foibleſſes; ne lui faites aucun reproche; ne le raillez point; témoignez-lui toujours votre attachement; redoublez même de démonſtrations de tendreſſe à proportion de ſes ombrages. Cependant, Madame, ajouta-t-il, je vous conſeille de ne vous point trop occuper de ſa jalouſie, de peur qu'elle ne vous ôte la préſence d'eſprit dont vous avez beſoin dans toute votre conduite; car je penſe que le Prince cherche moins à vous ravir votre cœur qu'à vous admirer; & vous ne devez pas bruſquer ce Prince pour les terreurs paniques de M. le Comte. Voilà comme parle ce bon M. des Foſſés; & c'eſt un avantage pour moi que d'avoir ſes conſeils.

Il y a quinze jours, comme ma Lettre venoit de partir, Madame de l'Ecluſe arriva. Je lui dis que je venois de t'écrire. Elle fut fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour pouvoir te mettre deux mots d'amitié dans ma Lettre. Mon mari rentra le moment d'après. Il eſt extrêmement ſatisfait de ma liaiſon avec elle. Voilà déja trois fois qu'elle vient me voir. J'ai été chez elle deux fois. Hier elle a dîné avec nous. Elle m'a dit qu'elle t'écriroit ces jours-ci, & que

Digitized by Google

de temps en temps elle vouloit te donner des marques de ſon ſouvenir, afin qu'à ton tour tu ne l'oublie pas. Elle eſt enchantée de notre hôtel, ſur-tout du jardin qui eſt grand & beau, elle ſe promet de venir ſouvent y reſpirer le frais dans l'été. Leur hôtel eſt fort beau & fort gai, parce qu'il eſt entouré de jardins; mais ils n'ont qu'un petit parterre, grand au plus comme leur ſallon. Au deſſert elle m'a demandé ſi j'étois groſſe. Mon mari s'eſt hâté de lui répondre que je l'étois d'environ deux mois & demi. Enſuite il a été queſtion de toi. Je lui ai dit que tu l'étois de ſix ſemaines. Elle nous a dit qu'elle ne l'étoit pas, elle; que ſon mari étoit fou d'enfans; qu'il en deſiroit; qu'il ſouffroit de ce qu'il ne lui en venoit pas; & que c'étoit la ſeule choſe qui manquoit à leur ſatisfaction.

Le Roi eſt venu hier à Paris faire ſes actions de graces à Notre-Dame de ſa guériſon. La Ville lui a donné un ſuperbe repas; tous les plats étoient couronnés de fleurs malgré la ſaiſon. Le ſoir il s'en eſt retourné aux illuminations & aux acclamations, & a paſſé par la place des Victoires, qui étoit extraordinairement brillante.

Il faut que je me hâte de finir ma Lettre, car mon mari eſt toujours mécontent lorſqu'il me voit la plume à la main. D'ailleurs je le trouve moins gai que de coutume: les jaloux ſe mettent du ſombre dans la tête. Il m'a menée ce mois-ci faire une viſite à MADEMOISELLE. Je ne l'avois pas en-

Digitized by Google

core vue, parce qu'elle étoit incommodée le jour qu'il me mena chez elle après mon mariage. Elle eſt déja bien vieille ; mais elle eſt fort affable. M. de Lauzun, ſon mari ſecret, ne répond guere bien à l'honneur qu'elle lui a fait de l'épouſer. Je t'envoie les tragédies de Corneille par le carroſſe de Lyon, à l'adreſſe que tu m'as marquée.

LETTRE XXXII.

Du 28 Mars 1687.

J'Ai reçu, ma charmante Baronne, tes Lettres, tes remercimens, tes extaſes, tes complimens, tes inquiétudes, tes impatiences, tes reproches. Si tu étois bien perſuadée du plaiſir que je trouve à m'entretenir avec toi, tu me plaindrois, & tu ne me dirois pas des injures, lorſque je ſuis quelque temps ſans le faire. D'ailleurs nous écrirons-nous ſimplement pour nous dire que nous nous aimons, que nous nous chériſſons, que nous nous deſirons, que nous nous portons bien ? Les Lettres de nos maris ſont nos reſſources pour nous dire ces ſortes de choſes par billets. A propos, c'eſt pourtant tout de bon qu'ils ont un commerce régulier. Quand je demande à mon mari de me communiquer ce qu'il écrit à M. de Neufpont : volontiers, me dit-il, lorſque tu me montreras ce que tu écris à Madame la Baronne. Je ne lui réponds rien, j'ap-

Digitized by Google

proche. Il ne fait pas ſemblant de s'en appercevoir, il continue. Quand il a tout écrit, & que j'ai tout lu, il ſe retourne, fait le ſurpris, met la main ſur l'écriture, ſourit, & me dit d'un air tout à fait plaiſant : oh ! tu ne verras rien. Moi, je me retire en riant, & en lui répondant ſur le même ton : oh ! je ne veux rien voir. Voilà déja trois fois que je lui joue le tour, & qu'il le ſouffre. M. de Neufpont te communique-t-il ce qu'il lui écrit ? Il le peut ſans conſéquence ; car il n'eſt queſtion dans ſes Epîtres que d'amitiés & de nouvelles. Ce n'eſt pas comme nous, dont les Lettres ſont de véritables confidences. Celle-ci même va en être une preuve : & à te dire vrai, ce n'eſt pas faute de matiere que je me ſuis tue depuis ſix ſemaines ; car il y a un mois que j'aurois pu te raconter ce que je vais t'écrire aujourd'hui. Mais ſi tu ſavois comme mon temps s'eſt paſſé ce carnaval, & comme il ſe paſſe encore tous les jours ! Ce n'eſt que fêtes, que plaiſirs, que parties de ſpectacles. Mon mari, malgré ſa jalouſie, m'introduit par-tout, même à la Cour : il eſt enchanté de l'accueil que je reçois de toutes parts ; il veut que je ſois de tout, & que je brille par-tout : avec cela il continue d'être jaloux. Eſt-ce s'accorder avec ſoi-même ? Mais il n'eſt toujours jaloux que ſur le Prince. Sa tante leve le maſque, elle me dit devant ſon neveu que le Prince m'aime, que ſon amour me fait honneur, & qu'il mérite du retour. Cette

femme

Digitized by Google

femme n'eſt-elle pas un vrai démon ? C'eſt elle qui excite mon mari à faire pour ma parure mille dépenſes folles. Je vois bien que mon pauvre mari lui cede par complaiſance plus que par goût : il affecte un air content, & il ne l'eſt pas. Elle nous fait un doux accueil pour nous attirer à la Cour, que mon mari & moi nous ne pouvons ſouffrir. Nous avons été à Verſailles cinq fois dans les derniers quinze jours du carnaval ; & elle a toujours ſi bien fait que le Prince m'a vue à chaque fois. Je n'ai pas à me plaindre de lui, il continue d'être très-réſervé ; mais il cherche toujours à me voir, & ſes regards ſont perçans, & ils tuent mon mari ; & moi j'ai du chagrin de voir ce cher ami dans le trouble, ſans avoir la force de lui parler du ſujet de ſa peine. Ah ! ma chere amie, que j'aurois beſoin de t'avoir auprès de moi pour te faire le détail de mes maux, & recevoir tes conſeils ! M. des Foſſés dit qu'il trouve ma poſition ſi délicate, qu'il n'oſe plus m'en donner. Juges-en par ce récit.

Le Dimanche gras Madame de Montcroix donna un bal. Deux jours avant elle écrivit à mon mari que ce bal étoit un cadeau qu'elle vouloit me faire ; que je ſerois la Reine de ce bal ; qu'il ne ſeroit compoſé que de cinquante ou ſoixante perſonnes au plus ; que pour me faire plaiſir elle n'y admettroit aucun maſque ; & qu'enfin elle le prioit de me mener à Verſailles dès la veille. Il n'y avoit que trois jours que nous en

Digitized by Google

étions revenus, & nous y retournâmes le Samedi après-midi. Mon mari fit emplir une valiſe de toutes ſortes de parures pour moi. Le Dimanche le bal ſe donna. L'aſſemblée ne fut effectivement que de ſoixante perſonnes du choix de Madame de Montcroix. Parmi ces perſonnes il y avoit un Comte & une Comteſſe, ſoi-diſant de Province, qu'elle appelloit Monſieur & Madame du Canal, & qu'elle nous préſenta comme ſes amis. Le Comte me ſalua reſpectueuſement ſans m'embraſſer; il avoit bonne grace, & ſentoit ſon homme de Cour; c'en étoit un en effet. La Comteſſe m'embraſſa: elle avoit un air gauche que je prenois pour un air provincial; & cette Dame étoit le Prince habillé en femme. Il étoit ſi bien déguiſé que perſonne ne l'a reconnu. Il me fit tout d'un coup de grandes démonſtrations d'amitié, voulant toujours être auprès de moi, & me prenoit ſouvent la main en me la ſerrant; mais il ne pouſſa pas plus avant ſes galanteries; excepté le moment qu'il me fut préſenté, il n'a pas mis ſa joue ſur la mienne; ce qu'il auroit pu faire ſans trouver de réſiſtance; car depuis le commencement du bal juſqu'à quatre heures du matin, je l'ai pris pour une femme. A un moment même il auroit pu prendre quelques libertés, ſous prétexte de me rendre un ſervice: comme le ſallon où l'on danſoit étoit fort échauffé par la quantité de lumieres, & le grand feu, une mouche vint à courir ſur mon cou, puis ſur ma gorge: je marquai

Digitized by Google

quelque effroi, craignant que ce ne fût une araignée, & je me préſentois au Prince déguiſé pour qu'il me débarraſsât de l'inſecte. Il évita d'y porter la main; il me dit en la chaſſant avec ſon éventail: ne vous effrayez pas, Madame, ce n'eſt qu'une mouche. Ne pouvant danſer avec moi à cauſe de ſon habillement, il m'invita à danſer avec ſon mari une contre-danſe qui, me diſoit-il, n'étoit nullement fatiguante. J'avois refuſé d'en danſer à cauſe de ma groſſeſſe. J'acceptai de danſer celle-ci. Comme elle alloit commencer, le Prince vint dire à ſon prétendu mari: mon ami, je voudrois bien danſer cette contre-danſe avec Madame, cede-moi ta place, je ferai l'homme à merveille. Effectivement il fit l'homme ſi bien, que ce fut en la danſant que mon mari le reconnut. Les jaloux, ma chere amie, ont la vue perçante. Il remarqua dans les regards que le Prince lançoit ſur moi, un feu qui dénotoit ſon ſexe. Il le fixa, & ne douta plus que ce ne fût le Prince. Quand notre contre-danſe fut finie, mon mari vint me dire à l'oreille que Madame du Canal étoit le Prince. Je tombai de mon haut. Un coup d'œil jetté ſur la feinte Dame me confirma ce que me diſoit mon mari. Il avoit été dit que l'on danſeroit juſqu'à ſix heures du matin; il n'en étoit que quatre. Voulant me retirer, je feignis de la fatigue, un grand mal de tête, & une forte envie de dormir. Et alors je dis bon ſoir à Madame du Canal, & à quelques perſonnes qui étoient auprès de moi, & je pris le bras

Digitized by Google

de mon mari & le chemin de la porte. Le Prince nous suivit, & me témoigna hors du salon la part qu'il prenoit à mon indisposition. Mon mari lui dit : Madame, vous êtes trop bonne, ce n'est qu'un mal de tête que sept ou huit heures de sommeil dissiperont. Et pour ne point faire soupçonner le Prince qu'il étoit découvert, mon mari me dit : embrasse Madame, & viens te mettre au lit. Le Prince m'embrassa sans affectation, comme une femme embrasse une femme, & il nous souhaita le bon soir. Lorsque nous fûmes à notre appartement, mon mari envoya son valet-de-chambre dire à Madame de Montcroix de n'être point en peine de nous, que nous étions allés nous coucher. Pendant que mes femmes me déshabilloient, je jettois de temps en temps un coup d'œil sur mon mari, & il me paroissoit rêveur. Quand nous fûmes seuls, il me parla du Prince en homme jaloux, en fixant ses regards sur moi pour découvrir mes sentimens : le Prince, me disoit-il, voudroit bien que tu l'aimasse. Le Prince est un sot, lui dis-je avec vivacité, s'il le desire & s'il le cherche ; mon cœur n'est point fait pour aimer deux hommes à la fois. En disant ces dernieres paroles, je me jettai à son cou. Il me serra tendrement, & je vis couler de ses yeux quelques larmes qu'il s'efforçoit de retenir. Je ne fis pas semblant de les voir. Il garda le silence quelques momens, parce qu'il avoit le cœur serré. Puis il reprit, toujours en me fixant : mais, ma chere amie, il est officieux ;

Digitized by Google

il t'a rendu le ſervice de chaſſer ta mouche. Ah ! oui, lui dis-je, & je lui ſais gré de l'avoir fait avec ſon éventail plutôt qu'avec ſa main. Bon ! dit-il, avec ſon éventail ? Je n'y avois pas pris garde, je le prenois pour une femme ; mais, ajouta-t-il, c'eſt un fin merle, il cherche à ſe faire aimer avant de prendre des licences. Oui ? lui repliquai-je, oh bien, s'il ne prend des licences avec moi que dans ce temps-là, il ſera toujours ſage : d'ailleurs il n'auroit qu'à s'émanciper avec moi, tout Prince qu'il eſt, il ſauroit à qui parler ! Ah ! dit-il, en pouſſant un ſoupir, il y a bien des précautions à prendre avec ces gens-là. Les précautions qu'il faut prendre, mon cher ami, lui repartis-je, c'eſt de les fuir ; & toi, pour l'amour de ta maudite tante, tu m'expoſe trop ſouvent à des yeux indiſcrets. Que veux-tu, ma chere Comteſſe, me repliqua-t-il ? ſi je refuſe de te mener à des parties de plaiſir, on me croira jaloux : la belle réputation que je me donnerai là. Cette réponſe m'auroit fait rire ſi je ne l'avois pas vu dans une ſouffrance extrême. La pitié m'engagea à me mettre au lit promptement pour interrompre cette converſation. Nous nous levâmes ſur le midi, & partîmes de Verſailles après avoir fait un léger dîner. Madame de Montcroix ſavoit que nous devions donner à ſouper ; c'eſt pourquoi elle ne fit aucune inſtance pour nous retenir. Heureuſement encore qu'elle ne ſe pria pas d'en être. C'étoit un *ſouper amical.* C'eſt le nom que nous donnons, ma chere

Digitized by Google

amie, aux repas où nous n'invitons que nos amis de cœur, qui ſont ma belle-ſœur, ſon fils, mon oncle, ma tante, mon couſin, Madame de l'Ecluſe, Monſieur & Madame de Châteaufond, & leur fils, qui eſt un jeune homme fort aimable. Quand nous ſommes ainſi réunis, une joie mutuelle s'empare de nos ames, ſi bien que je défierois à qui que ce ſoit d'être auſſi gai que nous.

Ah! ma chere, que les momens que je viens de paſſer avec toi m'ont ſemblé courts! me voilà pourtant preſque au bout de mes cinq pages. Je t'ai fait des détails un peu longs, parce que je croyois te parler à toi-même. Oh! il faut que je rompe toute liaiſon avec cette vilaine tante de mon mari. Elle eſt riche, ſans enfans; & mon mari & ſa ſœur ſont ſes ſeuls héritiers. Je crois que c'eſt par cette raiſon que mon mari n'oſe la contredire. On eſt bien malheureux quand l'intérêt l'emporte ſur le bien-être du cœur. M. des Foſſés, à qui j'ai raconté en particulier tout ce que je viens de te dire, penſe que cette femme ſeule eſt coupable des démarches du Prince, & que c'eſt elle ſeule qu'il faut fuir. Dans ta derniere Lettre tu me nomme quatre Princes. Ce n'eſt pas deviner que d'en nommer quatre. Mais de grace ne m'en nomme plus, je veux me taire abſolument ſur le nom de celui qui excite ta curioſité; en te parlant de lui, je ne le nommerai jamais que *le Prince*. Adieu, porte-toi bien, aime-moi toujours, & ne gronde plus ſur-tout. Tu

Digitized by Google

dois bien penſer que quand je mets pour toi un billet dans une Lettre de mon mari, c'eſt pour avoir quelque répit. Celui que tu as reçu auroit dû me garantir de tes reproches. Je ſuis bien contente de ce petit commerce qu'ont enſemble nos maris..... J'entends le carroſſe du mien qui revient de Ténebres. Je te quitte & t'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XXXIII.

Du 4 Avril 1687.

TU ne te plaindras pas, ma chere amie; deux Lettres en huit jours! Comme je pliois ma derniere, mon mari, qui arrivoit de Ténebres comme je te l'ai marqué, accourt dans mon cabinet. Il vit ma feuille de papier remplie, & toute une page de l'enveloppe. Que d'écriture, s'écria-t-il! Puis il m'ajouta d'un air peiné: Ah! ma chere Comteſſe, ſi tu m'aimois comme je t'aime, une amie de cent lieues n'auroit pas ta tendreſſe au point de lui écrire des Lettres de cinq pages. Je lui dis que pour être à cent lieues, une amie n'en étoit pas moins une amie: je lui repréſentai que la maniere dont je t'écris n'eſt nullement fatiguante: je parle à mon amie, lui ai-je dit, ſans gêne, ſans recherche, ſans étude; je lui dis tout ce qui me vient à l'eſprit, tout ce qui affecte mon ame, tout ce que mon cœur ſent; & je ne cherche

Digitized by Google

point de grands mots pour m'exprimer, je ne m'occupe que de la choſe dont je parle, & d'elle à qui je parle : en écrivant comme cela, lui ajoutai-je, on ne ſe fatigue pas ; & quand on entretient une amie comme Madame de Neufpont, l'ame ſe dilate, le cœur s'épanouit ; & le plaiſir que l'on ſent, au lieu de nuire, eſt un baume ſalutaire qui ſe répand dans les veines, & rafraîchit le ſang. Je parlois avec feu ſans m'en appercevoir : mon mari me fixoit avec admiration ; puis me paſſant un bras autour du corps, il me dit : Ah ! ma chere amie, que tu ſais bien aimer ! que ton amitié me paroît précieuſe ! je ſuis preſque jaloux ſur Madame de Neufpont ; m'aimes-tu autant qu'elle ? Autant qu'elle, repris-je avec vivacité ? Ah ! que tu lis mal dans mon cœur, ſi tu n'y vois pas que tu l'emporte encore ſur elle ! Oui, mon cher ami, lui dis-je en le ſerrant à mon tour, j'aime mon amie plus que moi-même ; mais je t'aime infiniment plus que mon amie ; je ſupporte ſon éloignement, & je ne pourrois vivre ſéparée de toi. Je lui ai dit une vérité, ma chere Baronne, que ton attachement pour ton mari doit te faire ſentir & approuver : ce que nous éprouvons l'une pour l'autre, c'eſt l'amitié la plus vive ; pour nos maris, c'eſt l'amour dans toute ſa force ; la nature le veut, il ſeroit inutile d'en nier les effets. Mon mari fut ſi content de mon tendre aveu, que des larmes de joie coulerent de ſes yeux ; & me redoublant ſes careſſes, il me conjura par

l'amitié

Digitized by Google

l'amitié que je lui témoignois & qui lui étoit si chere, de te faire des Lettres moins longues. Je ne pus résister à sa supplique engageante, je lui promis de ne te faire que des Lettres ordinaires, ou de les écrire à plusieurs temps. A plusieurs temps, reprit-il? eh! pourquoi vouloir toujours faire de longues Lettres? que peux-tu avoir tant à écrire à ton amie? Cette question, & l'air tendre & amical qu'il me témoignoit, me disposa tout d'un coup à lui ouvrir mon ame. Je lui dis que j'avois quelquefois des joies que j'étois bien aise de raconter à une amie pour les augmenter; que d'autres fois j'avois aussi des peines à lui confier pour ma consolation, & qui demandoient des détails. Il me fixa à ce mot de *peines*; puis me prenant & me serrant la main, il me dit d'un air de surprise & de tendresse: Tu as des peines, ma chere amie? eh! quelles sont-elles? Alors je lui dis tout ce que j'avois sur le cœur contre sa tante, contre la Cour, contre les attentions marquées du Prince, contre les fêtes où lui-même me conduit, & enfin contre la jalousie dont je croyois son cœur atteint. Il m'a fait sur tous ces points des réponses satisfaisantes; & j'ai pensé qu'il étoit moins jaloux que je ne le pensois. Ce cher ami ne cesse de me dire que je l'emporte sur toutes les femmes pour la modestie, la décence, le maintien, les graces, l'aisance, pour mon caquet même qu'il appelle *esprit*. Dois-je l'en croire, ma chere Baronne? n'est-il pas en ce qui me regarde

un juge un peu récuſable ? Que ſa façon de penſer ſur mon compte m'eſt flatteuſe ! Quoique je ſois revenue de mon erreur ſur ſa jalouſie, je lui ai demandé de ne me pas mener en Cour ſi ſouvent ; il a cédé à ma priere, & à celle de M. des Foſſés, qui s'eſt joint à moi.

Ma derniere Lettre étoit ſi longue, que je n'ai pu répondre à tes queſtions ſur Madame de Maintenon. Elle eſt dans la plus haute faveur, & dans une piété que je ne ſaurois concilier avec ſa qualité de Maîtreſſe du Roi. Quelques perſonnes prétendent qu'elle eſt ſa femme ; d'autres aſſurent qu'elle ne l'eſt pas, mais qu'elle eſt plutôt ſon amie que ſa maîtreſſe. Elle m'a toujours fait le plus grand accueil toutes les fois que j'ai été en Cour. Monſeigneur ne l'aime pas : il a ſi peu de crédit, & elle en a tant, qu'il en eſt jaloux.....

Mon mari ſort d'auprès de moi. Quoi ! encore la plume à la main, s'eſt-il écrié ! & encore une longue Lettre ? oh ! j'écrirai à Madame de Neufpont que tu t'échauffe le ſang pour elle, & que je la prie d'y mettre ordre. Va, mon cher ami, lui ai-je répondu tranquillement, tu perdrois tes peines ; on ne réuſſiroit pas plus à vouloir nous borner dans nos Lettres que dans notre amitié. D'ailleurs, lui ai-je ajouté, ce n'eſt point une réponſe, elle ne m'a pas écrit ; mais ſi je lui ai parlé de ta jalouſie, ne dois-je pas me hâter de la détromper ? Ah ! oui, ma belle Comteſſe, m'a-t-il dit avec vivacité,

Digitized by Google

je t'en prie même, assure-la bien du contraire. Je lui ai dit que c'étoit ce que je venois de faire ; & que je n'avois pas de plus grande satisfaction que d'avoir à me louer de lui. Il a paru tout glorieux de ma réponse, tant il craint de passer pour ce qu'il est : car, à parler franchement, je ne le crois pas tout à fait hors d'atteinte de jalousie ; mais il me paroît assez raisonnable pour reconnoître en lui cette foiblesse, & la combattre. Comme il se retiroit, je lui ai dit que, puisque notre commerce le choquoit tant, il devroit engager M. de Neufpont à prier son beau-pere de venir établir son séjour à Paris. Il m'a dit qu'il l'avoit déja fait, mais inutilement ; que tant que tu auras un pere, ma chere amie, il n'y a pas d'espérance. Mon Dieu, ne pourrois-tu pas te joindre à ton mari ? Il paroît qu'il aspire après Paris : si tu avois le même empressement pour cette Ville unique, tu gagnerois ton pere. Presse-le à ton tour, mon cœur t'en prie ; la tendresse paternelle ne pourra tenir contre tes instances, & je t'embrasserai avant le commencement de l'automne.

Digitized by Google

LETTRE XXXIV.

Du 8 Mai 1687.

JE ſoupire, ma chere amie, oui je ſoupire; mon mari eſt loin de moi; il eſt parti Lundi pour Rouen avec M. des Foſſés; il eſt allé acheter une terre aux environs de cette Ville. Depuis ſon départ, tous nos bons amis ont été avec moi pour me diſſiper; je n'oſe dire pour me conſoler: ce ſeroit pourtant le mot, car j'ai eu tout autant de chagrin que ſi mon mari étoit parti pour la Chine & pour dix ans. J'avoue que je ſuis un peu folle; car qu'eſt-ce qu'un voyage de ving-huit lieues en chaiſe de poſte? c'eſt un voyage de dix heures au plus. D'ailleurs bien gardé ſur la route: deux Laquais derriere ſa chaiſe; ſon valet-de-chambre à cheval à un des côtés; ſon poſtillon qui le précede. Et M. des Foſſés qui l'accompagne, eſt plutôt ſon ami & ſon pere que ſon Intendant. Il faut, ma chere, que je me dilate à te parler de cet homme: tout ce que je t'ai dit de lui juſqu'à préſent, eſt trop vague. Puis-je mieux prendre mon temps qu'en l'abſence de mon mari?

M. des Foſſés eſt de très-bonne famille & fils d'un Avocat (1) au Parlement de Pa-

(1) Dans ce temps-là, preſque tous les Avocats au Parlement de Paris étoient de famille noble.

Digitized by Google

ris, qui étoit si honnête homme, qu'il ne vouloit se charger que de bonnes causes. Les Rapporteurs savoient cela si bien, qu'ils le faisoient toujours gagner sans examiner ses Mémoires. Il n'en fut pas plus riche; car la plupart des affaires lui paroissent si scabreuses, qu'il refusoit de s'en charger; & par là il étoit peu employé. Il avoit une fille qui est morte Religieuse à Port-Royal; & son fils étoit dans les Ecoles de ce Monastere lors de la derniere dispersion. Il le reprit alors avec lui, & acheva de l'instruire & de le former. Ce bon Monsieur mourut en 1668. Son fils avoit alors dix-huit ans. Il avoit peu de bien; mais il étoit savant, sage & de bonnes mœurs. Les pere & mere de mon mari, qui le connoissoient & l'estimoient, le prirent chez eux pour être le Précepteur de leur fils, qui avoit à peine huit ans. C'est donc lui qui a élevé mon mari, qui l'a instruit, qui lui a inspiré des sentiments de religion & d'honneur, qui lui a fait aimer & pratiquer ses devoirs, qui lui a communiqué son horreur pour le vice & son goût pour la vertu: c'est lui qui a contribué au développement de son esprit, & qui, par gradation, lui a fait acquérir tous les talens qui rendent un homme aimable, agréable & cher à la société; en un mot, c'est lui qui en a fait un être accompli.

C'est par le moyen de M. des Fossés, ma chere Baronne, que depuis quelque temps je ne vais presque plus en Cour; avantage pour moi plus grand qu'on ne

Digitized by Google

peut penſer ; car rien ne me coûte tant que d'aller en ce lieu-là : je lui expoſai mes peines là-deſſus ; c'en fut aſſez pour l'engager à faire à mon mari les repréſentations les plus fortes ; & mon mari, qui a beaucoup de confiance en lui, a ſu déférer à ſes avis. Ainſi, ma chere, juge combien je dois l'aimer. Ce n'eſt ni aux richeſſes, ni aux grands titres que je donne mon eſtime ; je ne la donne qu'au mérite perſonnel. Par cela ſeul, M. des Foſſés y a droit plus qu'aucun autre. Il ne porte le nom de *des Foſſés* que par reconnoiſſance pour mon mari, qui à la mort de ſes pere & mere, lui a fait préſent d'un petit fief qui porte ce nom.

Lorſque mon mari eut fini ſes études, M. des Foſſés demanda la permiſſion de ſe retirer. On le lui permit ; & on lui fit une penſion honnête. Mon mari avoit alors vingt ans : deux ans après mon mari perdit ſes pere & mere qui moururent à ſix ſemaines l'un de l'autre. Se voyant ſeul, & voulant reſter à l'hôtel de ſes pere & mere, dans l'intention de ſe marier ſous peu d'années, mon mari engagea M. des Foſſés à venir demeurer avec lui. M. des Foſſés accepta la propoſition. Mon mari auſſitôt lui confia tous ſes papiers, & le pria de vouloir bien ſe charger de ſes affaires, & gouverner ſon bien, en l'aſſurant qu'il ne le regarderoit pas pour cela comme ſon Intendant, mais comme ſon pere & ſon ami. Effectivement mon mari le regarde comme un ſecond pere que la Providence lui a don-

Digitized by Google

né ; & s'il venoit à le perdre, il le regretteroit plus que vingt mille livres de rente, s'il les perdoit.

On proposa à mon mari bien des partis. A chaque fois il consulta M. des Fossés. La premiere fois, M. des Fossés lui dit : » Monsieur, commencez par prier Dieu ; » après cela, informez-vous si la Demoiselle a non des richesses, mais des vertus ; si elle a le caractere aisé, l'humeur » douce, bienfaisante & gaie ; prenez garde sur-tout qu'elle ne soit ou dévote, ou » coquette, ou capricieuse : ce sont trois défauts qui se trouvent communément chez » les femmes, & quelquefois tous trois dans » un même sujet ; mais l'un d'eux est toujours plus que suffisant pour rendre un » mari malheureux. Lorsque vous aurez reconnu la Demoiselle exempte de ces défauts, & douée de toutes les qualités convenables, ne vous en tenez pas là encore ; voyez-la : puis consultez votre cœur, » & songez bien que vous ne devez rien » faire sans son consentement ; car il faut » aimer pour épouser «. Quand par la suite mon mari voulut le consulter de nouveau, il lui répondit qu'il n'avoit rien à lui dire de plus que ce qu'il lui avoit déja dit.

Dans les entrefaites de tous ces partis qu'on offroit à mon mari, mon oncle & ma tante de Beauport, qui étoient à une de leurs Terres lors de la mort des pere & mere de mon mari, étant de retour à Paris, allerent lui faire leur visite de condo-

Digitized by Google

léance. En conversant, mon mari s'avisa de parler de toutes les Demoiselles qu'on lui offroit. Ma tante, après l'avoir écouté & l'avoir trouvé indécis, lui dit que s'il vouloit attendre quelques années, elle lui donneroit sa nièce, qui étoit très-riche & sûrement très-jolie, si elle continuoit d'être comme elle étoit à son départ de Paris. M. des Fossés, qui étoit présent, & qui connoissoit & estimoit ma tante, lui fit quelques questions à mon sujet. Les réponses de ma tante lui plurent assez Mais, quand il sut que j'étois élevée par ma tante l'Abbesse, dont il avoit entendu souvent exalter le mérite, il se tourna vers son élève, & lui dit : » Mon» sieur, j'implore tous les jours la Provi» dence pour vous ; je crois qu'elle exauce » mes vœux en se déclarant en votre faveur : » croyez-moi, acceptez avec reconnoissance » le présent qu'elle vous offre. Vous n'avez » encore que vingt-deux ans ; Mademoi» selle de Plounai en a douze ; c'est un âge » proportionné au vôtre : donnez-lui enco» re trois ou quatre ans pour se former, & » profitez-en vous-même pour vous rendre » de plus en plus digne d'elle ; car je pense » que tout estimable que vous êtes, elle pour» ra valoir mieux que vous, sortant des mains » d'une tante d'un aussi grand mérite qu'est » Madame l'Abbesse «.

Mon mari consentit gaiement à attendre, quoiqu'il envisageât ce temps avec frayeur. Il lia alors très-étroitement avec mon oncle & ma tante, & même avec mon cousin qui,

Digitized by Google

quoiqu'il n'eût que quatorze ans, faiſoit déja le grand garçon. Mon mari alloit les voir tous les jours, & tous les jours il les obligeoit à parler de moi. Il pétilloit ſi fort de me voir, qu'au bout de deux ans, il propoſa à ma tante de faire enſemble un voyage au Couvent. Ma tante faiſant quelques difficultés, il ſe jetta à ſes pieds; & embraſſant ſes genoux, il lui dit les yeux pleins de larmes: Ah! Madame, qu'eſt-ce qu'un voyage de cinquante lieues en chaiſe de poſte? Ma tante ſe rendit. Il lui baiſa dix fois les mains avec tranſport; puis il la quitta pour venir chez lui faire part de ſa joie à M. des Foſſés, & le prier de donner des ordres pour ſon départ, qu'il ne mettoit pas plus tard qu'au ſurlendemain; encore étoit-ce en faveur de ma tante qu'il le pouſſoit ſi loin. M. des Foſſés fit ſemblant d'approuver ce voyage; mais il le traverſa en allant repréſenter en particulier à mon oncle & à ma tante qu'il y auroit de l'imprudence de me faire voir à M. de la Riviere avant le temps du mariage; que ce ſeroit le rendre martyr de l'amour, & s'expoſer ſoi-même à mille importunités de ſa part. Mon oncle s'en vint ſur le champ trouver mon mari, & lui dit ſans façon qu'il ne vouloit pas que ſa femme fît le voyage projetté, parce que l'air de ce pays-là étoit ſi vif, qu'il étoit contraire à ſa ſanté, & qu'il craindroit qu'elle n'en revînt malade. Il diſoit vrai en partie. Mon mari propoſa à mon oncle de remplacer ſa femme: mon oncle lui dit qu'il ne

Digitized by Google

pouvoit plus faire de voyages un peu longs avec ſa groſſe bedaine : d'ailleurs, ajouta-t-il, quel avantage tirerez-vous d'avoir vu ma niece ? Si elle vous plaît, vous pétillerez d'impatience de l'épouſer ; & ſi elle vous déplaît, vous ſerez ſot d'avoir fait le voyage. Mon mari n'oſa rien repliquer : il ſoupira ; & pendant huit jours, il pleura comme un enfant. M. des Foſſés le conſola, & l'amena avec douceur à penſer qu'il ne devoit pas me voir avant le temps où l'on devoit nous marier. Mon mari eſpéroit qu'on me marieroit dès que j'aurois quinze ans : il fut encore trompé ; ma tante l'Abbeſſe ne conſentit à mon départ qu'à mes ſeize ans bien accomplis, puiſque j'avois trois mois au-delà.

Dès qu'il fut queſtion d'exécuter ce mariage tant deſiré, ma tante de Beauport eut ſoin de prier ſa ſœur de lui marquer ſi j'étois auſſi bien de taille & de figure que ma mere. Ma bonne tante, qui vouloit lui cauſer une ſurpriſe agréable, ne voulut pas lui écrire que j'étois mieux : elle lui marqua qu'il y avoit quelque petite différence ; mais que j'étois bien. Cette réponſe équivoque fit penſer à ma tante de Beauport que j'étois moins bien que ma mere. C'eſt pour cela qu'elle voulut partir pour Nogent la premiere avec ſon fils, afin de me voir avant mon mari, & de lui écrire ſur ma figure, au cas que je ne fuſſe pas auſſi bien qu'elle le lui avoit fait entendre. Elle me trouva ſi à ſon gré, qu'elle n'écrivit rien ; & elle eut

Digitized by Google

la ſatisfaction de voir la ſurpriſe & la joie de mon mari, lorſqu'il me vit pour la premiere fois chez mon grand-papa & ma grand'maman

Si tu n'étois pas auſſi belle que tu es, ma chere Baronne, je ne te parlerois pas ſi franchement de cette beauté qui frappe en moi; mais tu peux t'appliquer tout ce qu'on en dit. Malgré cela, ne t'aviſe jamais de montrer mes Lettres; on me prendroit pour une faquine qui tire vanité de ſes attraits; & tu ſais ce que je penſe là-deſſus: ſi j'ai quelques avantages, ils ne viennent pas de moi. Auſſi je t'aſſure que je ne m'en glorifie pas; & que ſi je reſſens de la joie d'être admirée, ce n'eſt que parce que je vois que cela fait plaiſir à mon mari.

Lors donc que mon mari me vit, il fut ſurpris & enchanté, & ſa joie fut extrême auſſi bien que ſon amour. Ainſi, ma chere Baronne, je ne me trompois pas, quand je t'écrivois qu'il m'aimoit, que je le voyois bien, & que ſon amour étoit des plus violens. Et lui-même n'étoit-il pas bien à plaindre de n'oſer me parler de ſon amour, de notre union future, & d'être obligé de ſe prêter au plaiſir bizarre de ma tante de Beauport? Je ne lui en veux pourtant pas à cette chere tante; elle a pour nous une tendreſſe & des attentions qui méritent toute notre reconnoiſſance. Je lui diſois un jour, en riant, que je ne concevois pas pourquoi elle avoit voulu me marier à mon inſu, & ſe divertir ainſi à mes dépens. Elle me répondit qu'elle

Digitized by Google

avoit voulu augmenter ma joie par la ſurpriſe; qu'un mari & une femme s'aiment mieux, quand leurs amours ont été un peu traverſées; que comme les nôtres devoient aller toutes ſeules, elle avoit voulu leur ſuſciter des traverſes pour leur donner de la vivacité; enfin que c'étoit par là qu'on enchaînoit l'amour conjugal, & qu'elle étoit ſûre que mon mari & moi nous nous aimerions toute la vie. Je ne dois donc pas lui en vouloir de ſon procédé? Voilà, ma chere, une petite digreſſion. Je reprends le fil de ma narration.

Mon mari, dès le jour de ſon arrivée à Nogent, écrivit à M. des Foſſés; & voici la copie de ſa Lettre, que M. des Foſſés m'a communiquée lui-même.

» Je ſuis, Monſieur & cher ami, dans » une joie inexprimable. Mademoiſelle de » Plounai eſt belle comme les amours; il » n'y a point de pinceau, point de plume » qui puiſſent la rendre. Elle a les traits d'u- » ne Déeſſe, la taille d'une Nymphe; la » blancheur de ſa peau efface celle de la nei- » ge: ſon teint fait honte au lis & à la ro- » ſe: ſes ſourcils & ſes cheveux ſont d'un » noir de jais; ſes yeux ſont deux ſoleils qui » enflamment mon cœur. La perſpective de » mon bonheur me rend l'amant le plus » joyeux; mais mes deſirs ſont ſi vifs, que » je ſuis le plus malheureux des hom- » mes «.

Cette Lettre de mon mari déplut à M. des Foſſés, qui lui répondit ſéchement que

Digitized by Google

sur des avantages frivoles, il ne pouvoit faire que de foibles complimens ; & que si Mademoiselle de Plounai n'avoit pour tout mérite que la beauté & les graces du corps, il le croyoit plus à plaindre qu'à féliciter. Mon mari lui écrivit bien vîte en amant, que les qualités de mon ame l'emportoient encore sur celles de mon corps, & que tout ce qu'il pourroit dire à ma louange, seroit toujours au-dessous de mes vertus comme de mes charmes. M. des Fossés avoit si bonne opinion de moi, qu'il s'attendoit à cette réponse, à laquelle il en fit une autre, en comblant mon mari de félicitations ; mon mari desiroit fort que M. des Fossés me vît ; mais celui-ci qui ne craignoit rien tant que le monde, refusa constamment de venir à Nogent : il ne voulut pas même venir à la noce, quoique mon mari l'y invitât avec instance.

Au voyage de Paris que mon mari fit avec ma tante quelques semaines avant notre mariage, M. des Fossés déclara à mon mari que n'étant point fait pour vivre dans le grand monde, il étoit résolu à se retirer. Quoi ! s'écria mon mari, vous me quitteriez ? Est-ce que vous ne savez pas que je vais avoir besoin de vous plus que jamais, tant pour notre bien que pour vos conseils ? Enfin, pour se conserver son ami, mon mari acheta une petite maison qui est au bout de notre jardin (1). Il la fit enjoliver, la fit

1) Ce jardin étoit alors d'une très-grande étendue ; mais depuis une cinquantaine d'années on a bâti sur une partie du terrain.

Digitized by Google

meubler, & y logea M. des Foſſés, qui prit alors avec lui un jeune homme, qui eſt ſon parent & ſon filleul, & qui écrit ſous lui, & lui aide à régir notre bien. Il y a une porte de communication de notre jardin à cette maiſon, par où mon mari va ſouvent voir M. des Foſſés autant & plus par amitié, que pour raiſonner affaires. Et M. des Foſſés eſt toujours libre de venir nous voir & de prendre place à notre table quand il veut; mais, à mon grand regret, il ne le veut pas ſouvent. C'eſt un homme qui mérite & qui a l'eſtime de tous les honnêtes gens qui le connoiſſent. Pour moi, je ne rougis point de lui faire toutes les politeſſes imaginables devant les plus belles compagnies. Il y a environ quinze jours qu'étant aux Tuileries, je l'apperçus de loin ſur un banc qui liſoit. Nous étions de compagnie trois hommes & trois femmes, dont il y en avoit une que je ſavois être haute & fiere. C'étoit la femme d'un Préſident de la Chambre des Comptes, qui lui-même eſt le plus grand fat & le plus grand pédant que la terre ait porté. Ni l'un ni l'autre ne ſont de mes amis: mais je les ſouffre, ainſi que j'en ſouffre bien d'autres que la Providence nous donne pour mêler à nos plaiſirs des déſagrémens qu'elle juge apparemment néceſſaires. Il me prit envie de leur jouer un tour. Je me levai bruſquement: promenons-nous un peu, dis-je, en tournant mes pas du côté de M. des Foſſés. Nous arrivons près de lui; j'éleve un peu la voix; il leve les yeux,

Digitized by Google

nous fait une révérence profonde : je lui en fais une pareille ; mon mari de même : la compagnie nous imite. Le Préſident & la Préſidente étoient les ſeuls qui ne le connoiſſoient pas. Ils nous demanderent qui étoit cet homme. *Jadis le Précepteur de mon mari*, dis-je auſſi-tôt, *& actuellement ſon Intendant.* Le mari & la femme rougirent. Oh! ne rougiſſez pas, leur dis-je, vous avez ſalué un homme de vertu & de mérite, que nous regardons plus comme notre ami que comme notre Intendant. Ce reproche les fit rougir davantage. Ne penſe-tu pas comme moi, ma cher Baronne, que quand on ſalue quelqu'un d'un état au-deſſous de ſoi, on honore ce quelqu'un ſans ſe dégrader? Effectivement, ſi je vois un Prince ſaluer un Payſan, je me ſens tout d'un coup diſpoſée à le ſaluer de même, & à penſer qu'il eſt, ou plus qu'il ne paroît, ou qu'il a un mérite particulier ; & je ne m'aviſerai jamais de penſer que pour l'avoir ſalué, ce Prince ait eu tort, & ſe ſoit avili. Mais on trouvera plutôt un Prince prêt à faire politeſſe à un Payſan qu'un Robin.

Enfin, ma charmante amie, j'ai l'obligation à M. des Foſſés de n'aller preſque plus en Cour ; & comme je lui ai dit que mon mari me paroiſſoit jaloux en ſecret, il le prévient contre ce défaut en lui en donnant de l'horreur, & en lui faiſant remarquer qu'il a vraiement de la diſpoſition à cette foibleſſe, & qu'il y ſuccombera s'il ne réfléchit pas aſſez à la ſageſſe & à la vertu

Digitized by Google

de sa *femme*, qui sont des armes suffisantes pour repousser tous les traits de la séduction. C'est ainsi que lui parle ce bon M. des Fossés ; & depuis qu'il lui a parlé sur ce ton, je trouve que ce cher ami est redevenu gai ; & sa gaieté fait le charme de ma vie.

Ne va pas t'imaginer, ma chere, que M. des Fossés soit un dévot. Il est bon chrétien & homme d'esprit ; sa piété est sage & éclairée. Il sait, par exemple, que nous sommes jeunes, & que nous avons un rang à soutenir. Eh bien, il ne blâme point notre faste ; il nous aide seulement à le régler. Il applaudit à nos fêtes, & à nos plaisirs. Lui-même le jour de la Saint Martin, à l'occasion de notre mariage, me fit donner par mon mari une fête complette ; festin, bal, feu d'artifice ; tout notre hôtel étoit illuminé ; & quatre fontaines de vin couloient sur la Place (Royale). Mais il sut mettre tant d'ordre à tout, qu'il ne se passa rien que d'honnête. Il sait que nous aimons à aller aux spectacles, & que souvent nous sommes obligés d'y accompagner nos amis qui nous en prient ; il ne blâme ni notre goût, ni notre complaisance ; il nous exhorte seulement à nous en priver de temps en temps pour Dieu. Il est très-charitable ; & il se plaît à nous inspirer la même vertu. Lorsque nous avons fait quelque dépense extraordinaire, ou que nous avons pris quelque divertissement superflu, il nous dit qu'il faut expier nos fautes par des aumônes ; & il fait tant qu'il nous découvre quelque misere à soulager : il nous

fait

Digitized by Google

fait donner aux gens selon leur besoin & leur état. Avant son départ pour Rouen, il nous fit remonter le ménage d'un vieux Avocat pauvre, qui étoit dénué de tout. Ce sont les pauvres honteux qui sont les premiers objets de sa sollicitude. Dès qu'il en a découvert quelqu'un, il vient nous voir le matin ; & s'adressant à moi : Madame, me dit-il, j'ai fait une bonne découverte, en voulez-vous profiter ? En disant cela, il sourit. Je souris aussi, & je lui réponds : quelque pauvre à soulager, n'est-ce pas ? Oui, Madame, me dit-il, une pauvre créature, pour quelque argent, veut être votre protecteur auprès de Dieu ; c'est une aubaine au moins ; ne la refusez pas. Sa plaisanterie me fait rire : allons, lui dis-je, de quoi s'agit-il ? Il me dit alors de quoi il est question ; & sans examen, il obtient ce qu'il veut. Il est plus content cent fois quand nous lui donnons pour les pauvres, que quand nous lui faisons quelque présent. Mon mari lui en a fait un depuis peu : c'est une écritoire d'argent de près de quatre cens livres. Ce bon M. des Fossés l'a reçue avec reconnoissance, mais presque en pleurant. Qu'ai-je besoin de cela, Monsieur, disoit-il à mon mari ? Il la regardoit d'un œil de pitié, & il disoit : que d'argent perdu, tandis qu'il y en a tant qui meurent de faim ? S'il osoit, il la vendroit pour les pauvres ; j'en suis sûre, car il donne tout ce qu'il a. Enfin, ma chere Baronne, je t'assure que je lui ai des obligations infinies ; car il n'y a pas de

Digitized by Google

plaiſir, tel qu'il ſoit, qui me procure autant de ſatisfaction que j'en trouve à ſoulager des malheureux : je puis même ajouter que c'eſt le ſeul plaiſir véritable. Mon mari le ſent comme moi. Je prie Dieu de nous conſerver toujours ce goût précieux, quand même il nous viendroit beaucoup d'enfans ; il n'en répandroit que plus abondamment ſes bénédictions ſur eux & ſur nous. Nous avons beau donner, notre bien augmente tous les jours : mon mari achete ſans ceſſe ; & toutes nos acquiſitions ſont avantageuſes. C'eſt que notre Intendant, qui eſt un ſaint, s'en mêle ; & il fait multiplier nos richeſſes, à meſure qu'il nous trouve des moyens de les répandre. Je lui demandois la veille du départ pour Rouen, s'il comptoit me découvrir beaucoup de pauvres dans le goût de ſon Avocat. Je lui faiſois cette queſtion en ſouriant. Il me répondit en ſouriant de même, qu'il le voudroit bien pour l'amour de moi, & que l'aumône n'avoit jamais ruiné perſonne.

Ne va pas t'imaginer non plus, ma chere, que je ſois dévote. Je redouterois autant de l'être, que d'être coquette : non que je ne reſpecte une vraie dévotion ; mais c'eſt qu'il eſt ſi difficile d'atteindre au but, que j'aime mieux n'être que bonne chrétienne ; car je me flatte de l'être, quoique je donne un peu dans les plaiſirs. J'aime les ſpectacles ; j'irois tous les jours par goût : j'y vais ſouvent par complaiſance. Mais je ſuis les conſeils de M. des Foſſés : je m'en

Digitized by Google

prive quelquefois pour Dieu. Je fais tous les jours des lectures de piété : j'en fais auſſi d'amuſement ; mais dans le ſaint & dans le profane, j'y mets du choix. Nous avons beſoin non-ſeulement de nourrir notre corps & notre ame, il faut encore nourrir notre eſprit. Mon grand objet dans toutes mes actions, eſt de tâcher de plaire à Dieu ; & dans mes foibleſſes, de tâcher de ne lui pas déplaire. Pour cela nous ne fréquentons que gens qui ont des mœurs, & qui penſent à peu près comme nous. Je parle de nos compagnons de plaiſirs ; car, pour ce qui eſt d'amis de cœur, nous n'en avons point d'autres que ceux que je t'ai déja nommés : le Comte & la Comteſſe de Châteaufond, leur fils, la Marquiſe de l'Ecluſe, mon oncle, ma tante, mon couſin, ma belle-ſœur & ſon fils. Voilà nos amis de cœur & nos ſociétés les plus intimes. Mon Dieu, que je me trouverai heureuſe, ſi quelque jour tu viens en augmenter le nombre! Si tu le deſire autant que moi, tu prieras, tu preſſeras, tu obtiendras : un pere ne peut tenir longtemps contre les inſtances réitérées d'une fille unique qu'il aime. J'attends donc de toi, ma chere amie, la preuve la plus certaine de ton amitié pour moi : ta premiere Lettre fera ma joie ou ma triſteſſe, mon accablement ou mon eſpoir. Quand quelquefois je m'abſorbe dans la penſée que nous ſommes à cent lieues l'une de l'autre, & que nous ne nous reverrons peut-être jamais, il me prend un ſerrement de cœur,

Digitized by Google

un ſuffoquement : je ſoupire ; & à la fin, je laiſſe échapper des larmes ſalutaires. Prends donc pitié de moi, ma chere, ma toute amie ; tire-moi de cette perplexité qui me tue ; mais ne va pas m'aſſommer par une réponſe déſeſpérante. Si la marge que je te donne dans ma derniere Lettre, ne te ſuffit pas, prends-en davantage, n'en prends pas trop ; mais annonce moi de la poſſibilité, de la certitude.

Je crois qu'il eſt temps de finir ma Lettre ; car voici ma troiſieme feuille de papier qui avance. Il y a long-temps que je deſire t'entretenir de M. des Foſſés, pour te faire connoître cet homme vertueux que tu verras peut-être quelque jour. Je prévoyois ſi fort que ma narration ſeroit longue, que je n'ai oſé l'entreprendre qu'en l'abſence de mon mari. Je ſouhaite qu'il y ait de l'ordre dans mon diſcours. Mais je n'ai peut-être fait qu'un galimatias : mes Lettres, pour la plupart, ſont ſi longues, que je n'ai pas le courage de les relire ; mais auſſi, ſi j'en avois le courage, je n'aurois peut-être plus celui de te les envoyer. Bien ou mal ne les montre à perſonne ; c'eſt une grace que je te demande, & que tu dois à ma tendreſſe : elle eſt toujours telle pour toi que je ne puis l'exprimer.

Il y a quatre jours que j'ai commencé cette Lettre. Madame de la Tour couche avec moi, & me fait compagnie le matin juſqu'à onze heures. Elle revient ſur les trois ou quatre heures après-midi ; & tu vois,

Digitized by Google

ma belle Baronne, que je n'ai pas beaucoup de temps de reſte. D'ailleurs tu penſe bien que j'ai auſſi à écrire à mon mari, dont j'ai reçu deux jolies Lettres depuis cinq jours. Dans celle d'hier, il me marque qu'il ne pourra être à Paris que vers le vingt de ce mois. Hélas! ſes Lettres tendres ne me dédommagent pas de ſon abſence; je trouve le temps bien long: mais je me tais, car ma belle-ſœur va arriver. Je veux faire la forte; & je ſens que je m'attendris, & que mes yeux ſont tout prêts de me trahir. Bon ſoir, bonne ſanté: mon Dieu qu'il me ſeroit doux de pouvoir te dire de vive voix tout ce que je ſens pour toi.

LETTRE XXXV.

Du 6 Juin 1687.

OUI, ma chere Baronne, mon mari eſt revenu; mais ce n'eſt que du 26 du mois paſſé, après plus de trois ſemaines d'abſence. Il eſt inutile de te décrire mon déplaiſir & mes impatiences, tu les conçois bien. Auſſi je n'appelle cette Terre de Normandie, que *la Terre d'ennui*. Cependant mon ennui eſt paſſé, je l'oublie, & ne penſe plus qu'à jouir du plaiſir de revoir mon mari, cette chere moitié de moi-même, ſeul centre de mon bonheur, puiſque tu ne veux pas contribuer à ma félicité. J'ai bien beſoin de ſa préſence pour tempérer le chagrin

Digitized by Google

que me cauſe ta réponſe. Je ne ſaurois goûter les raiſons que tu me donne, de ne pouvoir faire à ton pere des propoſitions toutes naturelles. Jeune, belle, ſpirituelle comme tu es, & paſſer la plus belle portion de ſa vie au fond d'une Province, dans un Village ! oh ! cela ne ſe conçoit pas, cela n'eſt pas ſupportable. Je me tais, car je me ſens diſpoſée à dire des injures à ton pere, & tu n'en ſerois pas contente.

La deſcription que tu me fais de ta fête champêtre m'a plû infiniment. Ne viens plus tant me vanter ma maniere de raconter ; perſonne ne le fait avec plus d'aiſance & de délicateſſe que toi. M. de la Tour m'en a donné une à peu près ſemblable le Mardi de Pentecôte. Le Vicomte & la Vicomteſſe de l'Hôtelſain, ſes grand-pere & grand'mere, avec qui il demeure, m'inviterent, à ſa priere, d'aller paſſer quelques jours à une Terre qu'ils viennent d'acheter à ſix lieues de Paris, pour me diſtraire un peu de l'abſence de mon mari. Madame de la Tour, qui ſeconde toujours le fol amour de ſon fils pour moi, m'engagea à accepter cette partie, & m'y accompagna. Nous partîmes le Lundi après Vêpres. Il étoit neuf heures quand nous arrivâmes. Je fus conduite auſſi-tôt au milieu du jardin, ſous un berceau illuminé. Là on nous ſervit un ſouper délicat. Le lendemain on nous fit entendre une Meſſe au château dès huit heures. Et depuis neuf heures du matin juſqu'à onze du ſoir, M. de la Tour me fit donner divertiſſement ſur di-

Digitized by Google

vertiſſement. La danſe de Bergers & de Bergeres eſt ce qui m'a plû davantage. Rien n'inſpire mieux la joie que la gaieté naturelle de jeunes Payſans & de jeunes Payſannes. Cependant l'abſence de mon mari me rendit cette fête aſſez inſipide. Pour goûter les plaiſirs, il faut que l'ami du cœur les partage. M. de la Tour s'apperçut de mon indifférence. Je n'y conçois rien ; car je m'étois contrainte extrêmement pour marquer le contraire. Il en a parlé à ſon oncle à ſon retour, qui a paru ſavourer cette plainte. Mon mari n'eſt pourtant rien moins que jaloux ſur ſon neveu : car lorſque je lui dis quelquefois que ce jeune homme a vis-à-vis de moi un langage & des manieres d'amant, & que cela me déplaît, il me répond qu'il faut le ſouffrir, que ſon neveu eſt un morveux qu'il faut traiter d'enfant, en ne lui faiſant pas la grace de s'en fâcher. Monſieur & Madame de l'Hôtelſain ſe ſont prêtés de bonne grace à tous les divertiſſemens que m'a donné leur petit-fils. Ils l'aiment à la folie. Il y répond. Cependant comme il vient tous les jours paſſer quelques heures au logis, ils s'imaginent qu'il m'aime plus qu'eux. Ils ne penſent pas que c'eſt un jeune fou qui à vingt-cinq ans penſera autrement qu'à dix-ſept. Il aime en moi ma jeuneſſe, & cette beauté frivole qui paſſera avec le temps. Si nous voulions les croire, nous défendrions au Marquis de venir ſi ſouvent ; mais c'eſt tout le contraire, nous l'engageons, mon mari & moi, à continuer de venir nous voir

Digitized by Google

tous les jours. Le Vicomte & la Vicomtesse qui n'ont que lui, l'aiment, & voudroient toujours le voir. Ma belle-sœur qui est dans le même cas & la même disposition, est bien aise lorsqu'elle vient à l'hôtel, d'y trouver son fils, & ce seroit la mortifier sensiblement, que de la priver de cette satisfaction. Comme cette femme a toujours eu une certaine répugnance pour son mari, elle va peu chez son beau-pere & sa belle-mere. C'est donc une ressource pour elle d'avoir notre maison pour y voir ce fils unique qu'elle aime, & dont elle est aimée.

Mon cousin est, comme M. de la Tour, un pilier de notre maison : il fait plus, car très-souvent il est chez nous du matin au soir. Depuis quelque temps ce cher cousin devient maigre & pâle. Cela nous inquiete. mon oncle & ma tante ne peuvent tirer de lui quel est son mal. Je crains bien que son cœur ne soit attaqué pour moi de la même maladie que le jeune Marquis. Qu'il seroit fou !

Mon mari à son retour de Rouen, m'a demandé si je t'avois beaucoup écrit pendant son voyage. Je lui ai dit que je ne t'avois écrit qu'une fois. Mais, m'a-t-il dit, une Lettre de cinq pages ? Je me suis bien donnée de garde de lui dire qu'elle étoit de plus du double ; je lui ai répondu seulement : Peut-on en écrire moins à une amie, lorsqu'il est question de se dédommager de l'absence d'un mari ? Ma réponse lui a plû. Et pour augmenter son plaisir, je lui ai ajouté, que

Digitized by Google

que j'avois été plusieurs jours à l'écrire ; & je lui ai réitéré ma promesse, que quand mes Lettres seroient longues, je les écrirois à plusieurs reprises. Je lui tiendrai parole, ma chere amie ; je daterai mes Lettres du jour que je les commencerai ; il te sera facile de deviner en les recevant le temps que j'aurai mis à les écrire. Cette Terre que mon mari vient d'acheter, a coûté cent mille francs. Sans M. des Fossés, nous l'aurions payée cent vingt mille livres, telle qu'elle étoit estimée à bon marché. On lui a offert dix mille francs pour nous la faire payer à l'estimation ; il les a refusés. On a raconté cela à mon mari en le félicitant d'avoir un Intendant si honnête homme. C'est un trésor effectivement qu'un homme de cette trempe. Ceux qui ont besoin d'Intendant, devroient en choisir un entre dix mille, comme Saint François de Sales dit d'un Confesseur.

Ma santé est toujours des meilleures. C'est parce que je fais comme toi, ma belle Baronne, je ne fais point la bégueule, je vais, je viens, je bois & mange comme à mon ordinaire. Le carrosse ne m'incommode point. Depuis son retour, mon mari m'a menée à Versailles ; il a cédé aux instances de sa tante qui vouloit me voir, ou plutôt me faire voir au Prince : mais je l'ai bien attrapée ; car tout en entrant chez elle, je lui ai dit que je venois lui faire une visite de quelques heures, & que je voulois absolument m'en retourner dans le jour. Cette déclaration lui a fait monter le feu au visage, parce

Digitized by Google

qu'elle ſavoit que le Prince étoit ce jour-là à la chaſſe, & cela lui donnoit un pied de nez. Malgré ſes reproches & ſes inſtances pour nous retenir, je tins bon. L'occaſion pourtant m'a fait voir Madame de Maintenon avant de partir. Elle m'a fait beaucoup d'amitiés, & m'a dit qu'elle vouloit me mener quelque jour à ſon Monaſtere de Saint-Cyr; mais qu'elle vouloit attendre que je fuſſe accouchée, parce qu'elle ne veut pas ſe charger d'une femme groſſe. On aſſure à Verſailles qu'elle n'eſt point mariée; mais qu'elle met tout en uſage pour engager le Roi à l'épouſer en ſecret; & on prétend qu'elle eſt aſſez inſinuante pour réuſſir & parvenir à ſes fins.

Adieu, ma charmante amie, ma pauvre recluſe que je voudrois bien embraſſer de toute l'étendue de mes bras, & je ne le puis faire que de deſir!

LETTRE XXXVI.

Du 22 Juillet 1687.

C'EST par complaiſance pour mon mari que j'ai mis un billet dans ſa Lettre: car mon deſſein, ma chere, étoit de t'écrire ce mois-ci. Que notre commerce a de douceur pour moi! qu'il eſt conſolant d'avoir une confidente! A meſure que je te détaille des peines, il me ſemble qu'elles s'évanouiſſent: comme lorſque je te parle de mes plaiſirs,

Digitized by Google

je ſens qu'ils augmentent. Mon mari eſt allé à Verſailles. Il faut bien qu'il y aille par politique, pour faire ſemblant de me blâmer du refus que je fais de l'y accompagner. Les jaloux valent bien les femmes pour la diſſimulation. Il eſt toujours le même, jaloux en ſecret ; mais je ne m'en embarraſſe pas ; décidée comme je ſuis de ne paroître à la Cour que très-rarement, ſa jalouſie tombera d'elle-même.

Nous avons eu Mardi M. Nicole & M. Fontaine à dîner, à l'occaſion de M. de Saint-François qui étoit à Paris. Ce ſont trois amis intimes ; & je les regardois comme trois Saints que nous avions à notre table. Leur converſation a été gaie, vive & ſpirituelle. M. Nicole eſt fort beau de viſage, mais il n'eſt pas pincé, tiré, ajuſté comme la plupart de nos Abbés. C'eſt un Savant, un Théologien du premier ordre. Malgré ſon grand eſprit, M. des Foſſés, qui avoit été de notre dîner, nous raconta le ſoir un choſe plaiſante : Il dit qu'un jour M. Nicole, comptant faire un compliment à une Demoiſelle, il lui dit qu'elle avoit de beaux petits yeux. Quand la Demoiſelle fut ſortie, pluſieurs de ſes amis, qui l'avoient entendu, lui dirent que les petits yeux n'étoient pas les beaux yeux, & qu'il avoit fait un fort mauvais compliment à cette Demoiſelle. M. Nicole leur dit que quelque jour il tâcheroit de réparer cela. Quelque temps après il revit la Demoiſelle ; & voulant réparer ſa ſottiſe, il lui dit qu'elle avoit une

Digitized by Google

belle grande bouche. Les amis qui avoient été préſens au premier compliment, & qui ſe trouvoient encore au ſecond, ſe turent devant la Demoiſelle; mais après ſon départ, ils dirent à M. Nicole, que s'il faiſoit bien, il s'en tiendroit à la Morale, & renonceroit aux complimens.

Ce jour là, ſur la fin de notre dîner, la petite Potiere que nous avons mariée, vint apporter un paquet de Lettres à M. de Saint-François, qui lui avoit donné la commiſſion de les aller chercher. La ſituation de cette femme, que j'entrevis vers la porte de la ſalle à manger, me frappa: elle n'attendoit que l'heure d'accoucher. J'avois une Nourrice d'arrêtée; mais elle ne vouloit pas quitter ſa maiſon; & mon mari ſouhaite que notre enfant ſoit nourri à l'hôtel. J'appellai donc ma petite Potiere, & lui demandai ſi elle vouloit être la Nourrice de mon enfant, & reſter chez nous tout le temps de la nourriture. Cette propoſition lui cauſa tant de joie, qu'elle penſa s'évanouir. Je la fis aſſeoir, & lui fis boire un petit verre de vin de liqueur. Mon mari eut autant de joie qu'elle & moi; & M. de Saint-François dit qu'il ſe chargeoit de porter cette bonne nouvelle à ſon domeſtique, qui eſt le frere de cette femme. Elle eſt accouchée hier d'un gros garçon.

J'ai dîné aujourd'hui chez M. de l'Ecluſe, avec le Comte des Moulins, qui y demeure depuis quinze jours. Il y avoit longtemps que mon amie le ſouhaitoit avec eux:

Digitized by Google

elle l'a enfin déterminé à lui accorder cette satisfaction. Effectivement, il est tout naturel à un pere veuf de demeurer avec sa fille unique. M. Despréaux, qui est l'ami intime de M. des Moulins, a dîné avec nous, & nous a assaisonné le repas d'une conversation piquante. Que je t'ai souhaité là !..... Il faut que je me hâte de finir, car voilà huit heures & demie, & mon mari m'a promis d'être ici à neuf heures pour souper avec moi. La premiere Lettre que tu recevras sera probablement de lui. Il t'écrira ma délivrance, la naissance de mon enfant, si c'est un garçon, si c'est une fille; il te décrira mes souffrances, ma résolution, mon courage, ma force, ma patience; & ensuite ma joie, la sienne; & enfin les progrès de ma santé, qui feront toujours heureux. Voilà, ma chere, ma tendre amie, tout ce que je pense qui arrivera: rien ne m'effraie à l'approche de ce moment, que quelques femmes redoutent, & dont la plupart se tirent heureusement. Je me dis fort tranquillement: Madame celle-ci, Madame celle-là s'en sont bien tirées; pourquoi ne m'en tirerois-je pas aussi-bien qu'elles? Oui, oui, ma charmante Baronne, tout ira bien & pour toi & pour moi. Je le souhaite pour savourer encore le plaisir de t'aimer, de te le dire, & de t'embrasser mille fois de desir en attendant que je le puisse un jour effectivement.

Digitized by Google

LETTRE XXXVII.

Du 6 Septembre 1687.

LA Lettre de M. de Neufpont, ma chere amie, me cauſe une joie ſi grande & ſi naturelle, que mon mari me permet de prendre la plume pour te féliciter, te complimenter, te ſouhaiter une ſanté pareille à la mienne, t'embraſſer toi, ton mari, ton poupon. Le mien a aujourd'hui un mois : il ſe portebien, tette comme un petit compere, nous regarde tant qu'il peut ſans nous voir ; il eſt doux, ne pleure point ; il réjouit l'ame de ſa maman, & poſſede déja le cœur de ſon papa à un point qui m'étonne & me charme.

C'eſt mon grand-papa qui a nommé mon enfant au baptême avec Madame de la Tour. J'ai eu des dragées en profuſion : mon mari ſe charge de t'en faire tenir quelques boîtes. Madame de l'Ecluſe, depuis un mois, me fait, avec mes parens, une exacte compagnie : elle te félicite & t'embraſſe avec tendreſſe. Elle a le cœur ſi bon, l'eſprit ſi bien fait, & l'ame ſi grande, que quoiqu'il ne lui vienne pas d'enfant, elle ſe réjouit de nous voir meres. Ma bonne tante m'a écrit une Lettre de félicitation ſur la naiſſance de mon enfant. Elle me parle toujours de toi dans ſes Lettres. Madame de l'Ecluſe en eſt un peu jalouſe. A l'occaſion de la derniere, elle m'a dit: J'aurois bien dû entre-

Digitized by Google

tenir auſſi un commerce avec ma chere maman l'Abbeſſe (1) : puis elle a pouſſé un ſoupir. Nous ſommes convenues dans le moment enſemble, que dorénavant quand j'écrirai à ma bonne tante, elle lui mettra deux mots dans ma Lettre.

Mardi nous avons eu à dîner le Marquis de Pomponne, fils du parrain de ma grand'maman. C'eſt un homme d'un grand mérite, dont nous chériſſons la connoiſſance mon mari & moi ; nous la devons à mon grand-papa qui eſt ſon ami, & qui eſt de même âge. J'ai en mon particulier une obligation d'un autre genre à ma grand'maman : depuis environ quinze jours elle m'entretient de ma bonne tante. Ne te rappelle-tu pas, ma belle Baronne, que cette tante bien-aimée nous a dit pluſieurs fois qu'elle ne ſeroit pas Religieuſe, ſi elle n'avoit pas eu le malheur de s'attacher ? Eh bien, je ſais toute ſon hiſtoire, & je me propoſe de la mettre par écrit, & de te l'envoyer quelque jour.

Je m'arrête, car mon mari s'impatiente de me voir la plume à la main : d'ailleurs tu n'es pas en état de beaucoup lire, & je dois te ménager.

---

(1) C'eſt ainſi que Madame de l'Ecluſe & Madame de Neufpont appelloient cette Abbeſſe lorſqu'elles étoient à ſon Couvent.

Digitized by Google

LETTRE XXXVIII.

Du 30 Septembre 1687.

JE t'ai une obligation infinie, ma chere Baronne, de m'avoir écrit ce billet. Une amie qui eſt dans les riſques de fâcheux événemens, inquiete toujours une amie qui eſt loin d'elle : une tierce perſonne a beau écrire des choſes vraies, on ne la croit pas comme la main chérie de celle pour qui le cœur s'intéreſſe. Ménage-toi toujours bien, & ne t'occupe pas trop de la délicateſſe de ton fils ; ou plutôt occupe-t-en pour ne pas s'attacher trop à l'enfant au cas d'accident.

L'impatience de ton deſir ſur l'hiſtoire de ma bonne tante me réjouit. Oui tu l'auras, je t'en renouvelle ma promeſſe : cette hiſtoire eſt ſi touchante, & l'héroïne nous eſt ſi chere, que je me fais une fête de l'écrire & de t'en faire préſent ; mais je ne te la promets ni pour ce temps-ci, ni pour ce temps-là ; car elle ſera longue ; & je ne pourrai peut-être l'écrire que pendant des abſences de mon mari. Il eſt toujours l'implacable ennemi de ma plume. Quelquefois, pour me dégoûter de t'écrire ſi ſouvent & ſi longuement, il me dit que je fais l'enfant. Rien ne me pique tant que cette parole. Il ſe donne auſſi pour modele : quand j'écris à M. de Neufpont, me dit-il, deux mots d'ami-

Digitized by Google

tié, & quelques nouvelles, ſont le contenu de ma Lettre ; au lieu que toi tu fais des volumes. Mais il a beau dire, je ſaurai profiter de ſes abſences pour t'en faire des volumes quand j'aurai matiere ; & notre petit commerce ira toujours ſon chemin.

Marque-moi, je te prie, ſi ta couche t'a été favorable. Tout le monde me dit, & mon mari ſur-tout, que je ſuis plus belle que jamais. Dois-je m'en réjouir ? Je n'en ſais rien. Je ſens cependant une joie ſecrete de ce mieux ; tant y a que la beauté, toute fatale qu'elle s'annonce, flatte toujours les femmes. Madame de Montcroix a déja été prôner ce changement à toute la Cour ; de ſorte que pluſieurs Princes & Princeſſes, & le Roi même, en ont fait compliment à mon mari, qui y fut il y a huit jours. Sa tante lui a demandé quand eſt-ce que j'irois lui rendre ſes viſites. Il lui a dit qu'il n'en ſavoit rien, parce que j'avois de plus en plus le goût de la retraite, & qu'il me laiſſoit libre comme une volontaire. Il m'a rapporté cette réponſe, qui me prouve qu'il craint autant de me voir à Verſailles que je redoute d'y paroître. Son neveu eſt toujours amoureux de moi ; mais il ne lui porte toujours point d'ombrage : il rit de la folie du jeune homme, de l'empreſſement qu'il a de me plaire, de ſon aſſiduité à me faire compagnie, & de la jalouſie qu'il montre quelquefois contre mon couſin. Ce cher couſin eſt toujours maigre & pâle, mais il eſt gai. Adieu, ma chere amie ; le temps coule ſi rapidement

Digitized by Google

quand je ſuis avec toi, que j'oubliois que mon grand-papa & ma grand'maman partent demain, & qu'il n'eſt pas décent, la veille de leur départ, que je ſois ſi long-temps abſente de leur compagnie.

LETTRE XXXIX.

Du 26 Novembre 1687.

J'ARRIVE de Normandie : on vient de me remettre ta Lettre, à laquelle je réponds tout de ſuite. Tes reproches, ma chere Baronne, ſont dictés par une amitié ſi vive & ſi tendre, qu'ils me réjouiſſent. Mais juges-tu de Paris par ton Village ? de notre fracas par ta ſolitude paiſible ? de nos voyages à nos Terres par la promenade de ton parc ? en un mot, compares-tu ta vie avec la mienne ? Deux mots vont te convaincre que je ne ſuis ni une pareſſeuſe, ni une indifférente.

Le 10 Octobre nous reçûmes la viſite de Madame de Montcroix, qui alloit à Fontainebleau rejoindre la Cour. Elle avoit mis dans ſa tête de m'emmener avec elle ; elle diſoit avec exclamation, que j'étois d'une beauté raviſſante depuis ma couche, & que c'étoit un meurtre de reſter claquemurée dans ſa maiſon. Mon mari ſe défendoit mollement ; enſorte que pendant quatre jours qu'elle reſta à Paris, il me fallut lutter toute ſeule contr'elle pour ne point déférer à ſa

Digitized by Google

demande. Elle partit enfin le 14 à neuf heures du matin. Ce jour-là en dînant, mon mari fit le projet de me mener passer un mois à notre nouvelle Terre, avec tous nos amis de cœur. Nous partîmes le 22. Je t'assure que pendant tout le mois je n'ai pas eu le temps de respirer, tant les promenades & les plaisirs se suivoient. Quoique ce lieu soit charmant, quoique j'y aie eu tout l'agrément possible avec notre aimable compagnie, je ne l'appellerai pas moins *Terre d'ennui ;* car mon inquiétude sur mon fils, & mon éloignement de lui, m'ont causé un ennui mortel au milieu de nos amusemens même. J'ai vu la Mer. A mon gré il n'y a rien de plus beau, à moins que nos yeux ne puissent supporter la vue du soleil, qu'on dit être un océan de lumiere. Je laisse à M. de Neufpont, qui a voyagé, la gloire de t'en faire la description.

Madame de l'Ecluse a été de notre caravane : elle t'embrasse de toute son ame. Nous nous voyons souvent, mais plus chez moi que chez elle, parce que mon mari est comme un enfant qui ne sauroit se passer de moi : il dit qu'il s'ennuie quand il ne me voit pas. Je l'en badine ; & à te dire vrai, je suis charmée de cette politesse, qui est une grande preuve pour moi de son amour. Adieu, ma belle Payssanne, ma pauvre recluse : à seize ans & demi être fixée dans son Chateau, dans un Village, tu me fais pitié.

Digitized by Google

LETTRRE XL.

Du 22 Décembre 1687.

ENFIN, ma chere amie, l'apoſtume eſt crevée, la jalouſie de mon mari à la fin a éclaté. Je commence cette Lettre aujourd'hui Lundi ; & je ne ſai pas quand elle finira ; car je veux l'écrire abſolument en arriere de ce cher ami : il eſt ſi touché, ſi fâché, ſi contrit de ce qu'il a fait, que je dois paroître avoir oublié tout, même de t'en inſtruire.

Le lundi premier de ce mois, ſur les dix heures du matin, la Comteſſe de Monteroix arriva. Elle me dit, en m'embraſſant, que je faiſois ſon admiration, ſa joie & ſes délices ; & que puiſque je refuſois opiniâtrément de l'aller voir, elle venoit ſe dédommager & paſſer une huitaine avec nous. Je répondis à ſon accueil le moins froidement que je pus. Le lendemain matin, à peine étions-nous levés, que je vis arriver un Marchand & deux de ſes garçons chargés de pieces d'étoffes, qu'elle avoit fait apporter pour me faire choiſir un habillement dont elle vouloit me faire préſent. En même temps parut un Marchand de dentelle, parce qu'elle vouloit y joindre la coëffure & tout l'ajuſtement, pour me faire un beau négligé complet : je ne vous trouve jamais ſi bien, me dit-elle, qu'en négligé ; & je veux vous voir

Digitized by Google

parée de celui-ci avant mon départ, pour avoir le plaisir de vous contempler à mon aise dans tous vos charmes. Dès le jour même avant midi, tout fut dans les mains des ouvrieres qui promirent l'ouvrage pour le vendredi.

Ce beau négligé fut fini au jour marqué; & il fallut m'en parer dès le samedi. Madame de Montcroix sait bien que j'ai abondamment de tout, & que je n'ai que faire de ses présens; mais c'est qu'ayant donné les choses, elle se trouve en droit d'exiger qu'elles soient mises quand elle veut, & comme elle veut. Jamais toilette ne fut faite si promptement, ni si matin, vu la saison; mes femmes n'avoient pas le temps de respirer autour de moi, tant elle les hâtoit. Elle avoit bien ses raisons; car à peine fus-je habillée, qu'un de ses gens vint nous dire qu'un Marchand demandoit à la porte si l'on vouloit voir de jolis bijoux qui étoient à vendre. Elle demanda aussi-tôt qu'on le fit entrer.

Dès que je vis ce Marchand, sa physionomie me frappa, & ne me parut point inconnue. Il avoit du feu & de la noblesse dans le regard; jeune, beau, le visage pourtant un peu crasseux, les cheveux gras & mal en ordre, la démarche gênée & noble en même temps, le son de sa voix mal assuré, & parlant du nez & lentement comme les Normands. Je vis tout cela en gros, & sans m'y arrêter. Ce n'est que depuis que j'en ai fait la remarque, en y réfléchissant & en me le rappellant tel qu'il me parut alors. Il avoit

Digitized by Google

un garçon marchand en qui je ne remarquai rien.

Il nous montra des bijoux communs & pas chers. J'en achetai quelques-uns pour mes femmes & pour la nourrice de mon fils. Après cela il nous en montra de plus beaux dont je me ſouciois peu, & dont il me fallut accepter quelques-uns de la Comteſſe qui enſuite demanda que mon fils vînt pour voir ſi les bijoux feroient quelque impreſſion ſur ſa vue. Quand il fut apporté, il nous amuſa un peu par ſon application à regarder tout. Le Marchand l'examinoit avec beaucoup d'attention ; il le careſſoit, & s'écrioit : *Le bel enfant* ! *le bel enfant* ! Puis il diſoit qu'il me reſſembloit ; & il lui fit quelques careſſes, que je trouvai un peu libres, juſqu'à le baiſer même ſans ma permiſſion avec ſon viſage craſſeux. Après quoi, il dit qu'il avoit un joujou qui l'amuſeroit peut-être : c'étoit un petit tourniquet d'argent, qui, par le moyen de quelques roues que l'on montoit, tournoit comme un moulin à vent. L'enfant parut s'en occuper ; & Madame de Montcroix le lui acheta. Alors je jugeai à propos de renvoyer la nourrice avec l'enfant.

Comme je me diſpoſois à renvoyer auſſi le Marchand, il nous dit qu'il avoit une jolie boîte à mouches, qui ſeroit un peu chere à cauſe des diamans qui l'entouroient ; & que cependant elle valoit mieux que ſon prix. La Comteſſe demanda à la voir. Pendant que le Marchand la développoit, il nous diſoit qu'il y avoit dedans un Berger

Digitized by Google

dont les moutons étoient peints à ravir. Effectivement, dès que nous eûmes jetté les yeux dessus, nous trouvâmes non-seulement les moutons, mais même tous les accompagnemens d'un naturel à charmer. Je dis à plusieurs fois que le berger étoit joli, & qu'il ressembloit à quelqu'un que j'avois vu. Le Marchand me fixa à ce moment-là. Je le regardai; & trouvant à l'instant qu'il lui ressembloit, je lui demandai si ce n'étoit pas lui-même qui étoit peint en Berger. Il me répondit avec son ton normand : *Ah! Madame, les Marchands ne s'amusent pas à se faire peindre.*

Madame de Montcroix me voyant prendre plaisir à examiner la boîte, en demanda le prix. Le Marchand lui dit qu'elle étoit de cinquante louis. Elle lui dit tout de suite qu'elle la prenoit, & qu'elle ne la trouvoit pas chere. En même temps elle me la mit dans la main, en me disant qu'elle m'en faisoit présent. Avant de la remercier, je tirai un cordon de sonnette, & je dis au laquais qui se présenta, d'aller dire à mon mari de venir un moment s'il le pouvoit. Il n'avoit point paru de la matinée, parce qu'il étoit occupé d'une affaire avec M. des Fossés. Mon mari vint. Dès qu'il entra, je lui dis que sa tante me faisoit présent d'un joli Berger; mais que je ne voulois point l'accepter qu'il ne m'eût dit auparavant s'il n'en seroit point jaloux. En même temps je lui présentai la boîte. Il examina le Berger & les moutons, les trouva bien, ainsi que

Digitized by Google

tous les ornemens de la boîte, & me dit qu'un Berger donné par ſa tante ne le rendroit jamais jaloux.

Pendant ce temps-là, la Comteſſe payoit le Marchand, qui ſe mit enſuite en devoir de s'en aller, mais en refermant ſes boîtes avec beaucoup de lenteur. Pendant tout ce temps, j'admirois ma boîte; & comme je diſois fort ſouvent que mon Berger étoit joli, mon mari qui étoit aſſis auprès de moi, me paſſa un bras autour du corps, me ſerra, & me dit: tu admire ton Berger, & moi je contemple ma Bergere que je trouve charmante dans ſon nouveau négligé. Et comme il me baiſoit bien fort en diſant cela, le Marchand, qui ne ceſſoit de nous regarder, dit tout haut à ſon garçon, en naſillant beaucoup: *Si j'avois une belle femme comme ça, je la baiſerois bien auſſi.* Nous l'entendîmes tous, mais ſans nous en occuper. Enfin, après bien du temps & bien des regards, que je ne me ſuis rappellée que depuis, ils s'en allerent. Il étoit midi & demi paſſé; & ils étoient arrivés avant onze heures. L'heure du dîner vint: nous nous mîmes à table.

Après le dîner, étant tous trois auprès du feu, je m'aviſai de tirer ma boîte de ma poche, comme un enfant, pour la regarder. En l'ouvrant, les traits du Berger me frapperent ſi fort, que je fis un cri; & la jettant ſur la Comteſſe avec indignation, je lui dis: Gardez vos préſens, Madame; voici encore un de vos tours. Mon mari ſurpris

Digitized by Google

surpris me demandoit ce que je voulois dire. Je lui dis avec vivacité que c'étoit le Prince (*en queſtion*) qui étoit peint en Berger, que je le reconnoiſſois à n'en point douter, & que sûrement c'étoit concerté avec ſa tante. Elle m'écoutoit tranquillement en ricanant & ſans répondre. Mon mari prit la boîte, examina le portrait, le reconnut, & devint rêveur. En même temps il me vint une idée que je mis tout de ſuite au jour : Ne ſeroit-ce point, dis-je, le Prince lui-même qui ſe ſeroit déguiſé en Marchand ? Et auſſitôt me rappellant ſes traits : Ah ! je n'en doute plus, continuai-je, c'étoit bien lui ; je lui ai même dit qu'il reſſembloit au Berger ; & c'étoit pour mieux cacher le ſon de ſa voix, qu'il parloit du nez. Mon mari qui étoit toujours plongé dans ſa rêverie, ne rompit le ſilence que pour me dire avec un air piqué, & piqué contre moi : *Le Prince doit être content, Madame ; il a été trouvé joli : avec un peu de conſtance, il peut eſpérer de devenir heureux.* Ces paroles entrecoupées de ſoupirs, & accompagnées de regards où le dépit & la douleur étoient peints, me poignarderent le cœur. Je me mis à verſer un torrent de larmes. Quoi ! me diſois-je, mon mari que j'aime tant, me croit capable d'en aimer un autre & d'abandonner la vertu ? Ces réflexions me mirent hors de moi ; je pouſſois des ſanglots à faire pitié, & mon mari y étoit inſenſible. Outrée de ſa dureté, je me jettai dans ſes bras, en lui diſant qu'il vouloit donc me faire mourir. Il me

Digitized by Google

repouſſa ſi bruſquement, que je tombai ſur le parquet ſans connoiſſance. Le derriere de ma tête attrapa le coin d'une table qui m'y fit une ouverture ſi grande, que le ſang en ſortit auſſi-tôt avec abondance. A la vue de ce ſang, mon mari reprit toute ſa ſenſibilité pour moi. O Ciel, s'écria-t-il, j'ai tué ma femme : que je ſuis malheureux ! En même temps, il ſortit de la piece. Sa vilaine tante, qui juſqu'alors nous avoit regardés en ſilence, ſonna pour avoir du ſecours. Comme le ſang que je perdois l'épouvantoit, elle envoya auſſi-tôt chercher notre Chirurgien, qui vint & commença par refermer la plaie à la hâte, afin de me ſecourir enſuite. Je fus près d'une heure ſans connoiſſance ; pendant ce temps, on m'avoit miſe au lit. Au ſortir de mon évanouiſſement, je me vis entourée de mes femmes, du Chirurgien & de Madame de Montcroix. Pluſieurs mouchoirs pleins de ſang me firent demander ce que c'étoit. On me dit donc que je m'étois donné un coup à la tête. J'y ſentois en effet bien du mal ; mais ne voyant pas mon mari près de moi, je dis dans ma détreſſe : hélas ! j'ai reçu un coup bien plus vif au cœur. Ces paroles furent une énigme pour les aſſiſtants, excepté pour la Comteſſe. En même temps, je me mis à fondre en larmes. Une de mes femmes en fut ſi vivement touchée, qu'elle s'en fut pour chercher mon mari & lui dire que je me déſolois. Mais elle le trouva dans ſon cabinet, étendu ſur un fauteuil, pâle comme

Digitized by Google

la mort & sans mouvement. Elle en fut effrayée ; & elle vint avec précaution dire au Chirurgien de lui aller donner du secours ; & tout de suite elle envoya un domestique chercher ma tante.

La Comtesse de Montcroix, dont la présence m'étoit à charge, vouloit me consoler & s'innocenter, en m'assurant avec fermeté que le Prince n'étoit venu que par curiosité, pour voir s'il étoit possible que je fusse devenue plus belle, & que son intention n'avoit rien que d'honnête. Mais je lui dis avec indignation qu'elle seule étoit auteur de toutes nos peines, qu'elle ne cherchoit qu'à nous désunir mon mari & moi ; & que loin de la regarder comme une amie, je la redoutois & la regardois comme la plus cruelle ennemie qu'on pût jamais avoir. Cela l'obligea de me quitter. Je n'avois plus alors auprès de moi que mes femmes, qui ne pouvant me consoler, pleuroient aussi.

Pendant ce temps-là, ma tante & mon cousin arriverent, & furent conduits vers mon mari qu'on avoit mis au lit, & dont l'état avoit si fort alarmé le Chirurgien, qu'il avoit envoyé chercher le Médecin, qui lui-même se trouvoit fort embarrassé. Il étoit aussi le Médecin de ma tante. Quand il la vit, il lui dit son inquiétude. Mon cousin qui avoit accompagné sa mere auprès de mon mari, fut surpris de ne m'y pas voir ; il demanda où j'étois. On lui dit que j'étois au lit. Eh ! qu'est-ce que tout ceci, dit ma tante effrayée ? Qu'est-ce qu'a ma niece ?

Digitized by Google

Madame de Montcroix, qui pour lors étoit chez ſon neveu, lui dit que je m'étois trouvée mal ; & qu'en tombant, je m'étois donné un coup à la tête: mais qu'elle comptoit que ce ne ſeroit rien. Mon couſin accourut pour me voir : ſa vue excita mes pleurs, quoiqu'elle me donnât de la conſolation. Mes femmes alors ſe retirerent dans la piece d'à coté. Eh! qu'avez-vous, ma chere couſine, me dit-il en m'abordant ? Comme je ne lui répondois point, & que je continuois de fondre en larmes, il crut que c'étoit l'état de mon mari qui excitoit mes pleurs ; & pour me conſoler, il me dit de ne me point tant alarmer, que la connoiſſance commençoit à lui revenir. Il n'en étoit rien. Que dites-vous, lui dis-je, en arrêtant tout d'un coup mes larmes ? eſt-ce que mon mari eſt ſans connoiſſance? Cette queſtion l'embarraſſa ; il vit bien que j'ignorois l'état de mon mari : & voulant replâtrer ſa faute, qu'il ſe reprochoit déja, il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour me perſuader que mon mari n'avoit point de mal. Pourquoi diſſimuler, lui dis-je avec une ſorte de contentement ? J'entrevois que mon mari s'eſt trouvé mal : ſi cela eſt, dites-le moi ; & bien loin de m'en affliger, ce ſera ma conſolation. Ce langage lui parut nouveau de ma part, lui qui connoît ſi bien ma tendreſſe & ma ſenſibilité pour mon mari. Il reſta donc interdit, ne ſachant s'il devoit dire *oui* ou *non*. Ce qui l'embarraſſoit, c'eſt qu'il ſavoit que mon mari étoit toujours ſans connoiſſance ; &

Digitized by Google

qu'il donnoit de l'inquiétude au Médecin. D'un autre côté, il penſoit que ce pouvoit être par ruſe, que je lui parlois ainſi, afin de l'obliger à dire la vérité. Enfin il ne me répondit rien, & ſe mit à pleurer. Que vous êtes cruel ! lui dis-je alors en pouſſant mille ſanglots. Eh ! que voulez-vous que je vous diſe, me demanda-t-il avec embarras ? Qu'une choſe, lui répondis-je avec feu : ſi mon mari eſt hors d'état de me venir voir ! Oui, me dit-il alors, en ajoutant que pour cela, il n'y avoit rien à craindre, qu'il n'étoit pas en danger. Ah ! dis-je à l'inſtant, je reſpire. Cette exclamation l'obligea de me demander quel étoit le ſujet de mes pleurs. Je ſuis au déſeſpoir, lui dis-je, mon mari eſt jaloux juſqu'à la fureur : ſi vous l'avez vu ſans connoiſſance, j'eſpere que c'eſt qu'il a encore un peu de ſenſibilité pour moi ; & que s'il n'eſt auprès de moi, c'eſt qu'il ne peut pas : ce n'étoit que ſon abſence qui excitoit mes pleurs. Il m'aſſura fort que mon mari étoit encore ſans connoiſſance au moment qu'il vint me voir ; & il me dit en ſe levant, qu'il alloit en ſavoir des nouvelles, ſi cela me faiſoit plaiſir. Je lui répondis que je ne ſavois pas ce que je voulois ; que je craignois d'apprendre que mon mari fût mieux & ne voulût pas me voir, & que ſa jalouſie me piquoit & m'effrayoit en même temps. J'en ſuis dans un étonnement étrange, me dit-il en frappant du pied : Quoi ! le Comte jaloux ! & jaloux d'une femme comme vous,

Digitized by Google

qui êtes la vertu même, & qui l'aimez uniquement !..... Malgré cela, ajouta-t-il après un moment de ſilence où le tenoit ſon étonnement, je vais voir ce qu'il fait & en quel état il eſt. Il fit rentrer mes femmes auprès de moi, & s'en fut.

Mais les exclamations qu'il venoit de faire à mon ſujet, me rendirent mon malheur plus ſenſible : je m'en occupai ſi vivement, que je m'évanouis une ſeconde fois. Pour mon mari, il venoit d'ouvrir les yeux, quand mon couſin entra chez lui. Il avoit été près de deux heures ſans connoiſſance. Mais en la reprenant, il repouſſoit tous ceux qui l'entouroient ; & avec une vue égarée, il demandoit qu'on le laiſsât ſeul. Quand il apperçut mon couſin, il dit qu'il avoit quelque choſe à lui dire, en priant qu'on ſe retirât au moins pour qu'il pût lui parler librement. On y conſentit. Comme ſon air égaré inquiétoit, on reſta dans la piece d'à côté. La précaution fut ſage : car, à peine fut-on ſorti, que mon mari quitta le lit comme un furieux, courut à ſon épée, la tira du fourreau ; & il ſe jettoit deſſus, quand mon couſin, qui le retenoit de ſon mieux, ſe mit à faire des cris. Dans le moment, tout le monde fut rentré. Il étoit bien temps, ma chere Baronne, car, hélas ! je n'aurois plus de mari ; il alloit s'enfoncer ſon épée, tant ſon déſeſpoir étoit grand & tant ſon eſprit étoit troublé. Mon couſin, dont l'état de maigreur augmente tous les jours, avoit

Digitized by Google

été saigné le matin, & n'avoit pas la force de le retenir ; & mon mari qui savoit cela, n'avoit demandé à lui parler, que dans l'espérance que son état de foiblesse ne lui nuiroit point pour faire son coup.

Quand mon mari vit tout le monde autour de lui, lui demander avec effroi s'il avoit perdu l'esprit, il devint doux comme un agneau : il se laissa remettre au lit, & il se mit à fondre en larmes. Personne n'osoit lui demander le sujet de ses pleurs ; mais le Médecin jugea qu'il falloit le laisser pleurer. Quelques momens après, mon mari demanda encore d'être seul avec mon cousin ; & il ajouta tout de suite : ôtez mon épée & tout ce qui pourroit servir à me faire du mal ; liez-moi les mains & les pieds même ; mais laissez-moi parler au Chevalier en particulier. On se retira donc une seconde fois, s'en rapportant à sa parole, mais en ôtant son épée par précaution.

Dès que tout le monde fut retiré, mon mari se jetta au cou de mon cousin ; & d'une voix entrecoupée de sanglots, il lui dit : Sais-tu, mon cher Chevalier, que je suis un malheureux, que j'ai tué ma femme, & que je ne respire plus que la mort pour aller la rejoindre ? Alors la fureur le reprit ; il repoussa mon cousin qui ouvroit la bouche pour le désabuser, & lui dire que je n'étois pas morte : va-t-en, lui dit-il, laisse-moi mourir de douleur. En même temps il se tourna de l'autre côté, & se mit

Digitized by Google

à pouſſer des gémiſſemens. Mon couſin le laiſſa ſe lamenter pendant deux ou trois minutes ; puis il lui dit : mon cher Comte, tu te chagrine là bien mal à propos ; ta femme n'eſt point morte, & elle meurt d'envie de te voir. Mon mari ſe retourna avec vivacité, & le fixant, il lui dit : Chevalier, me dis-tu vrai ? ou te moque-tu de moi ? Mon couſin lui aſſura qu'il diſoit la vérité. Eh bien ! dit mon mari avec tranſport, que je la voie. En même temps il ſauta du lit, paſſa ſa robe-de-chambre & vint me trouver. Tout le monde le voyant ſortir de la chambre, ſe mit à le ſuivre ; & quand on le vit entrer vers moi, on reſta en dehors de la piece, afin de lui laiſſer la liberté de me parler.

Depuis que mon couſin m'avoit quitté, j'étois toujours dans mon évanouiſſement. Mes femmes avoient ſonné pour avoir du ſecours ; mais le laquais qui avoit paru, & qu'elles avoient envoyé pour faire venir quelqu'un pour me ſecourir, étoit revenu leur dire de s'en tirer comme elles pourroient ; que mon mari étoit encore plus mal que moi ; que chacun étoit autour de lui, & que pour lui, il n'avoit oſé rien dire de peur de trop effrayer tout le monde. Ce garçon, ma chere amie, s'étoit trouvé juſtement au moment qu'on remettoit mon mari au lit après s'être voulu tuer.

Le premier ſoin de mon mari, en entrant chez moi, fut de regarder à mon lit.

Mes

Digitized by Google

Mes femmes alors étoient au chevet très-occupées à me frotter les temples & à me faire reſpirer de différentes eaux. J'étois dans leurs bras comme une femme morte, laiſſant aller ma tête de tous les côtés. Comme on étoit obligé de me ſecouer, ma plaie s'étoit rouverte; de ſorte que mon mari voyant mon ſang couler juſques ſur mon ſein, ma pâleur extraordinaire, & pluſieurs linges qui avoient ſervi lors de mon panſement, crut qu'on étoit à m'enſevelir. Il ſe tourna du côté de mon couſin, & lui dit en pouſſant tout d'un coup des ſanglots: Ah! barbare, à quel ſpectacle m'amene-tu: En diſant cela, les jambes lui manquerent; & il ſe laiſſa tomber au milieu de la piece. Mon couſin qui n'avoit pas de force, voulut le retenir, & il ſe laiſſa tomber en même temps. Mes femmes voyant ces deux hommes ſur le parquet, & ne pouvant m'abandonner pour les ſecourir, pouſſerent des cris ſi perçans, que chacun accourut; & ces cris me tirerent auſſi de mon évanouiſſement. Comme j'étois à mon ſéant, ſoutenue par mes femmes, j'apperçus, en ouvrant les yeux, mon mari étendu par terre, & chacun empreſſé à le relever. Je n'y vis pas mon couſin, parce qu'il s'étoit relevé auſſi-tôt. La ſituation de mon mari acheva de me rendre à moi-même; & émue de pitié & de tendreſſe, je m'écriai: *Ah! mon cher ami!* Comme il ne s'étoit point trouvé mal, & qu'il n'étoit tombé que par l'abſorbement de ſa douleur, dès qu'il entendit

Digitized by Google

ma voix, il ſe releva avec viteſſe, & vint à moi en me diſant: *Quoi! ma chere amie, je t'offenſe, & tu m'aime encore?* En même temps il ſe jetta à mon cou. Mais le Chirurgien qui voyoit mon ſang couler, accourut, & l'écarta en lui diſant, qu'il falloit, ſans perdre de temps, me panſer dans les formes, & que ſûrement ma plaie étoit rouverte.

Quand mon mari vit l'ouverture de ma plaie, il ſe mit à pouſſer des cris affreux: il diſoit que c'étoit lui qui m'avoit mis dans cet état; qu'il étoit un miſérable; qu'il ne méritoit pas de m'avoir pour femme, & qu'il devroit payer de tout ſon ſang la faute qu'il avoit faite. Ma tante lui dit que quoiqu'elle ignorât ſa faute, elle penſoit que ſon amour l'aggravoit, & qu'elle croyoit qu'il feroit mieux d'arrêter ſes pleurs que de leur donner un ſi libre cours, parce que toute ſa ſenſibilité ne pouvoit ſervir qu'à m'attriſter. Elle diſoit bien vrai, ma chere Baronne; car ſi ma tête étoit malade, mon cœur l'étoit bien davantage! je ſouffrois des maux inouis, & je n'oſois me plaindre à cauſe de lui. Il ſentit que ce que lui diſoit ma tante, étoit raiſonnable; il ſe tut. Mais comme j'avois toujours les yeux ſur lui, je vis ſouvent des larmes arroſer ſes joues. Quand mon panſement fut fait, le Médecin & le Chirurgien défendirent de me laiſſer parler. Ils aſſurerent que huit jours ſuffiroient pour me guérir, ſi l'on ſavoit me ménager, parce que je n'avois de malade que les chairs;

Digitized by Google

que comme j'avois perdu beaucoup de sang, je devois être très-foible ; & que par conséquent il me falloit du repos. Ils s'en allerent alors voir leurs malades, en se donnant parole pour revenir me voir sur les huit heures du soir.

Quand ils furent partis, ma tante & mon cousin voulurent savoir toute notre histoire. Mon mari en commença le récit ; & dans le moment, M. des Fossés arriva. Un des garçons de cuisine étant dans le jardin, l'avoit apperçu à sa fenêtre, & avoit couru lui dire qu'il ne savoit pas ce qui étoit arrivé ; mais que *Madame* étoit quasi morte, & que *Monsieur* vouloit se tuer, & qu'on avoit bien du mal à l'en empêcher. M. des Fossés donc accourut. Quand mon mari le vit, il se troubla ; tant y a que les gens vertueux en imposent toujours. Mon mari lui dit en tremblant : Monsieur, plaignez-moi, je suis accablé de douleur : j'ai pensé tuer ma femme. M. des Fossés qui l'aime avec tendresse, fut touché de son air pénétré ; il lui prit les mains, les lui serra ; & jettant un coup d'œil sur moi, il dit : Madame est-elle en danger ? Non, Monsieur, non, dis-je bien vîte, mon mal ne sera rien. Je l'espere, reprit mon mari ; mais je n'en suis pas moins un misérable. C'est, dit M. des Fossés, quelque trait de jalousie qui aura éclaté ? Une rage, Monsieur, une rage, dit mon mari le cœur serré. Les reproches que vous vous faites, Monsieur, reprit M. des Fossés, prouvent assez que

Digitized by Google

vous reconnoiſſez votre erreur, & que vous déteſtez votre faute ; ainſi je vous crois plus à féliciter qu'à plaindre : vous étiez jaloux en ſecret ; votre jalouſie a pris ſon eſſor ; la voilà partie, elle ne reviendra pas. Mon mari ſe jetta à ſon cou ; & moi je le remerciai bien de ſa condeſcendance & de ſa douceur. Quand mon mari ſe fut un peu remis de ſon émotion, il reprit le récit de notre aventure ; & il ſe fit tant de reproches, que perſonne n'oſa lui en faire. Il nous dit que ce qui l'avoit rendu tout d'un coup ſi furieux contre moi, c'eſt qu'au moment où je me jettai dans ſes bras, il s'imagina me voir dans ceux du Prince ; & il aſſure que cependant il n'a jamais penſé que je fuſſe capable d'abandonner la vertu ; mais que toute ſa crainte étoit que je n'en vinſſe à aimer un peu le Prince, au moins par reconnoiſſance ; & que ce n'étoit que cela qu'il avoit voulu exprimer, lorſqu'il me dit qu'*avec un peu de conſtance, le Prince pouvoit eſpérer de devenir heureux* : & il ajouta qu'il fait un ſi grand cas de mon amour, qu'il ſe trouveroit le plus malheureux des hommes, ſi je le fruſtrois de la moindre portion de mon cœur. Une femme, ma chere Baronne, peut-elle ſe croire malheureuſe de trouver dans ſon mari de telles diſpoſitions ?

La tante de mon mari, qui penſoit bien que ſa préſence ne pouvoit que nous déplaire, avoit pris le parti de s'en aller au moment que mon mari alloit entamer no-

Digitized by Google

tre hiſtoire. Une heure après nous demandâmes où elle étoit ; & on nous dit qu'elle étoit partie, ſans avoir voulu nous dire adieu. Son départ me donna tant de joie, que ſans penſer à la défenſe du Médecin, je me mis à cauſer de notre aventure, & de tout ce qui ſe préſenta à mon idée, comme ſi je n'avois point eu de mal. Auſſi quand le Médecin & le Chirurgien revinrent, & qu'ils nous virent, mon mari & moi, ſi animés, ſi gais, en un mot, ſi différens de l'après-midi ; ils ſe regarderent l'un & l'autre ; & le Médecin dit : ſi les hommes étoient toujours contens, que deviendrions-nous ?

Le Lundi nous reçûmes, mon mari & moi, chacun un billet du Prince. Voici le contenu de celui qui m'étoit adreſſé :

» Pardonnez-moi, Madame, ma ſuper-
» cherie : on garde devant les Princes un
» certain *decorum*, qui nous prive toujours
» de voir les perſonnes avec ce naturel &
» cette liberté ſi favorables à la beauté &
» aux graces ; & j'ai voulu vous voir vous-
» même, vous admirer & vous reſpec-
» ter «.

Voici celui qui étoit adreſſé à mon mari :

» J'ai pour vous, mon cher Comte, l'a-
» mitié la plus ſincere & l'eſtime la plus
» parfaite : jugez ſi avec ces ſentimens je
» pourrai jamais vous cauſer le moindre
» ſouci «.

Mon mari répondit ſur le champ. Il inſinua dans ſa réponſe que j'étois très-ſenſi-

Digitized by Google

ble à ſon obligeant billet ; & que je n'aurois pas manqué d'y répondre moi-même, ſi le coup que je m'étois donné à la tête ne m'avoit retenue au lit.

Le lendemain il en reçut un autre, où le Prince lui marquoit qu'il ignoroit que je me fuſſe donné un coup ; que la Comteſſe de Montcroix lui avoit fait un diſcours ſimulé en lui rendant ſa boîte ; qu'il venoit d'aller chez elle lui-même *incognito* pour ſavoir ce qui m'étoit arrivé, & qu'il ne l'avoit pas trouvée ; qu'il le prioit donc de lui marquer ſi ce ne ſeroit point lui qui auroit occaſionné ce malheur. Mon mari lui répondit en deux mots, qu'il iroit lui-même lui faire ſa confeſſion dès que je ſerois rétablie ; & qu'il voyoit clairement & avec plaiſir, que mon mal ne ſeroit rien.

Nous vîmes, ma chere Baronne, par ce ſecond billet que Madame de Montcroix ne lui avoit rien dit de notre aventure. Comme j'allois toujours de mieux en mieux, mon mari au bout de quelques jours jugea à propos d'aller à Verſailles. Il fut trouver le Prince, & lui raconta ſans déguiſement tout ce qui étoit arrivé le jour de ſon traveſtiſſement. Le Prince fut très-ſenſible à l'événement : il verſa quelques larmes, & dit à mon mari qu'il m'aimoit à l'adoration ; mais qu'il eſtimoit & reſpectoit ma vertu ; & qu'il lui faiſoit ſerment de ne jamais paſſer vis-à-vis de moi, les bornes du reſpect le plus délicat. Il lui dit qu'il n'avoit

Digitized by Google

jamais vu de femme plus sage & plus réservée que moi ; & que si toutes me ressembloient, les hommes seroient plus retenus & plus circonspects : car, ajouta-t-il, les femmes sont plus agaçantes encore, que les hommes ne sont séducteurs.

Mon mari s'en revint le jour même, le cœur content & l'ame tranquille. Trois jours après nous apprîmes la mort de sa tante. Cette femme s'avisa de dire au Prince qu'il avoit renoncé trop vîte à ma conquête ; qu'elle m'auroit amenée à tout ce qu'il desiroit ; qu'elle ne voyoit déja plus qu'une foible opposition dans mon mari ; que quelques mois encore auroient suffi pour me faire revenir de tous me préjugés de Couvent ; qu'enfin je serois devenue la femme la plus galante avec le tems. Et le Prince lui répondit avec indignation, qu'elle étoit une infame, qu'il avoit autant d'horreur pour ses dispositions que de respect pour ma vertu, & qu'il n'auroit jamais pour elle que du mépris. Le dépit & la honte que lui causa cette réponse, lui donnerent la fievre dans le moment. Elle se mit au lit, & mourut dans les vingt-quatre heures. La nouvelle de sa mort me causa une joie inexprimable. En effet, ma belle Baronne, ne dois-je pas regarder cette mort comme le plus grand avantage qui pût m'arriver dans la vie ? Cette femme étoit d'un caractere si dangereux.... Je m'arrête pour ne point troubler sa cendre. Son mari, qui est rempli de piété, est content de ses derniers mo-

Digitized by Google

mens. Il m'a même dit de ſa part, qu'elle me demandoit bien des pardons, & ſe recommandoit à mes prieres.

Mon mari ſe vit donc obligé de retourner tout de ſuite à Verſailles. Ma tête étant alors preſque guérie, & n'ayant plus rien à craindre de ſa tante, je voulus l'accompagner. Madame de la Tour, qui étoit héritiere avec mon mari, fut auſſi du voyage. Jamais, ma chere amie, non, jamais Verſailles ne m'a paru ſi agréable que pendant ce ſéjour. Le Prince ſage, poli & réſervé vis-à-vis de moi: mon mari tranquille & gai, parlant ſouvent de ſa faute, & la déteſtant ſincérement. Le Prince a eu la bonté de le congratuler ſur la mort de ſa tante, en lui diſant que ſon intention étoit de lui conſeiller de rompre entiérement avec cette femme, & qu'il ſe réjouiſſoit de ce que Dieu en avoit lui-même hâté la rupture.

C'eſt aujourd'hui Samedi. Hier ſur les quatre heures après-midi, comme je venois de finir ma narration, l'Abbé que tu m'as adreſſé, ma chere amie, m'a remis ta courte Lettre datée du trois de ce mois. Comme je lui marquois ma ſurpriſe de la recevoir ſi tard, il ma dit qu'il n'étoit arrivé que depuis quelques heures, & qu'il avoit été arrêté en route par une maladie. Il étoit effectivement très-pâle. Sur ta recommandation j'ai écrit ſur le champ à Madame de Maintenon une Lettre, qu'il doit lui préſenter aujourd'hui par l'entremiſe de mon

Digitized by Google

mari qui eſt à Verſailles, & à qui j'ai écrit auſſi un mot en faveur de ce bon Eccléſiaſtique.

A la fin tu as donc deviné le Prince? Je n'en ſuis pas étonnée; mais je le ſuis de ce que tu as tant tardé à le deviner. Actuellement qu'il n'eſt plus queſtion de galanterie de ſa part, je parlerai de lui ſans myſtere lorſque l'occaſion s'en préſentera. Madame de l'Ecluſe (qui eſt à côté de moi; qui parcourt toutes les pages de cette Lettre; qui dit que les événemens qui en font le ſujet feroient un joli roman; que ſi elle avoit le talent de Madame de la Fayette, elle le commenceroit tout à l'heure) t'embraſſe de toute ſon ame; & moi auſſi, qui t'aime plus que ma vie, & qui lui dis que je ſuis bien-aiſe de ſon incapacité, parce que je ne veux point être la matiere d'un Roman.

LETTRE XLI.

Du premier Janvier 1688.

BOn jour, bon an. Voilà, ma chere amie, tout mon compliment: mon amitié pour toi n'eſt pas ſuſceptible d'analyſe; elle fait ma joie, mes délices, je la ſens, tu la connois, & cela me ſuffit. Je t'écris dès aujourd'hui & dès le matin pour te demander en grace de ne rien dire à M. de Neufpont de mon aventure; ou, ſi la cho-

Digitized by Google

ſe eſt faite, de le prier de ma part de n'en point parler à mon mari dans ſes Lettres ; car ce ſeroit mortifier ſenſiblement ce cher ami, que de lui faire entrevoir qu'on ſait ſa jalouſie, & juſqu'où il l'a pouſſée. Avant-hier il me dit d'un air de ſuppliant : ma chere Comteſſe, nous touchons à la nouvelle année ; tu écriras à Madame de Neufpont : puis-je eſpérer d'obtenir de toi la grace de ne lui point parler de mes fureurs ? Je demeurai interdite, parce qu'il me falloit ou le mortifier, ou déguiſer la vérité. Il vit mon embarras, & crut que j'avois envie de le refuſer. Il recommença ſa ſupplique d'un air ſi humble, que je me déterminai tout de ſuite à l'aſſurer que je ne t'en écrirois rien. La choſe étant faite, & lui l'ignorant, je crois que ma diſſimulation eſt plus ſage qu'une ſincérité indiſcrete ; mais tu ſens combien il eſt important qu'il ignore, & que tu ſais tout, & que je le trompe. Il me témoigna auſſi-tôt ſa reconnoiſſance par un baiſer tendre, que je reçus en rougiſſant comme une faveur non méritée. Il eſt allé à la premiere Grand'Meſſe à la Paroiſſe. Je veux attendre ſon retour pour fermer ma Lettre : je la tiendrai à la main à ſon arrivée, & je ferai enſorte qu'il voie le peu d'écriture qui la compoſe, afin que cela le confirme dans l'idée que je ne te dis rien de mon aventure. Heureuſement que comme je finiſſois mon énorme Lettre Samedi, Madame de l'Ecluſe vint me voir. Je lui fis mettre mon paquet dans ſa poche, en la priant

Digitized by Google

de le faire mettre à une boîte de la poſte par un de ſes gens en s'en retournant. Par cette précaution je ſuis ſûre de la diſcrétion des miens ; car on eſt bien diſeret quand on ne ſait rien.

Mon mari m'a dit que le bon Abbé pour qui tu t'intéreſſe, a obtenu ce qu'il deſiroit. Adieu, ma chere confidente, qui as mon cœur & toute ma tendreſſe comme toute ma confiance.

LETTRE XLII.

Du 28 Janvier 1688.

TU pleure, ma chere amie, & je verſe des larmes. Mais lorſque tu recevras cette Lettre il y aura douze jours que ton fils ne ſera plus. Puis-je eſpérer qu'elle te trouvera ſoumiſe à la volonté de celui qui ordonne de tout pour notre bien ? Lui auras-tu fait le ſacrifice de cet enfant qui eſt débarraſſé des maux de la vie, qui jouit de la gloire, qui offre à Dieu des vœux pour toi, pour ton mari, pour tout ce qui t'eſt cher ? C'eſt ce que je ſouhaite, ce que j'eſpere, ce qui doit être. Eſſuie tes larmes ; j'eſſuie les miennes, & je ceſſe de te parler d'un enfant qui eſt ſi heureux, que nous ne lui devons pas ſeulement des prieres.

M. de Pomponne ſort d'ici : il a interrompu ma Lettre, & a dîné avec nous. Eh bien ! cet homme, qui paſſe ſoixante-neuf ans, a

Digitized by Google

eu toute ſa vie des traverſes, & il les a ſupportées en héros chrétien. Je te le donne pour exemple, ma charmante amie. C'eſt un pere tendre, qui dans ſa fortune, a vu mourir des enfans qu'il regrettoit; & qui, aujourd'hui, a la mortification de ne pouvoir en avancer d'autres pleins de talens, de mérite & de bonne volonté. Ce ſont là des peines réelles. Malgré ſa diſgrace tout le monde l'aime, l'eſtime, & le recherche. Sa converſation eſt douce, inſinuante, ſimple & éloquente. Je voudrois que tu fuſſe à Paris, & que tu viſſe cet homme aimable. Ah! ſi tu y étois tu en verrois bien d'autres qui te charmeroient, & te diſtrairoient de ton chagrin. J'ai fait la connoiſſance d'une Dame qui eſt l'amie intime de ma grand'-maman, & de ſon âge: cette Dame eſt la Marquiſe de Sévigné. C'eſt une femme plus qu'aimable, une de ces perſonnes gaies & ſpirituelles, ſur qui les années ne font aucun ravage, parce qu'elles ſont tout ame, tout eſprit. J'ai dîné il y a quelques jours à l'Hôtel de l'Ecluſe avec M. Deſpréaux: c'eſt encore un homme de quelque âge, il paſſe cinquante ans. Sa converſation eut pour moi mille charmes: tout ce qu'il dit eſt plein d'agrément & de ſel. C'eſt bien dommage, il eſt un peu ſourd. Avec de telles gens, ma chere amie, l'eſprit eſt ſi ſatisfait que le cœur s'en ſent; il eſt comme forcé d'oublier même juſqu'à ſes douleurs. Je ne ſuis point étonnée de la grande liaiſon de M. des Moulins avec M. Deſpréaux. Mon amie m'a racon-

Digitized by Google

té que c'eſt ce Poëte qui a fait le mariage de ſes pere & mere. Le Comte des Moulins & lui ſont amis depuis l'enfance, amis d'étude. La Comteſſe des Moulins étoit fille d'un Préſident à Mortier que M. Deſpréaux connoiſſoit. Le Poëte fit un portrait flatteur de cette Demoiſelle à M. des Moulins, qui le pria de la lui procurer. M. Deſpréaux entreprit la choſe, & réuſſit ſi bien qu'en moins d'un mois le mariage fut fait.

Madame de Maintenon m'a menée enfin au Monaſtere de Saint-Cyr, vrai monument de ſon goût, de ſa piété & de ſa charité. Les bâtiments en ſont magnifiques; & l'ordre de cette Maiſon ſe fait admirer juſques dans les plus petites choſes. J'ai vu les deux cens cinquante Demoiſelles qu'on y éleve actuellement. Ces jeunes perſonnes ſont diviſées en quatre claſſes, & diſtinguées par la couleur de leurs fontanges, qui ſont bleues, jaunes, vertes ou rouges. Elles ne peuvent y entrer avant l'âge de ſept ans, ni en ſortir avant l'âge de vingt ans trois mois. On leur fera alors une dot de trois mille livres & un trouſſeau. Si elles veulent reſter pour ſe faire Religieuſes, on les gardera, & on les admettra à la profeſſion pour rien. On n'admettra même dorénavant dans ce Couvent, pour être Religieuſes, que des Demoiſelles qui y auront été élevées; & elles ne pourront commencer leur Noviciat qu'à dix-huit ans accomplis. C'eſt Madame de Maintenon qui m'a fait tous ces détails, & bien

Digitized by Google

d'autres encore qui ſeroient trop longs à écrire.

M. de Neufpont recevra ces jours-ci la Bible de M. de Saci. En priant mon mari de lui faire cet achat, il lui marque que c'eſt toi qui deſire ces Livres pour te remplir l'ame, & t'amuſer ſolidement. N'eſt-il pas vrai, ma belle Baronne, que tout ce qui eſt vérité plaît plus que le menſonge ? On racontoit un jour dans une compagnie nombreuſe où j'étois, toutes ſortes de petits contes faits à plaiſir. J'y trouvai quelque amuſement, mais point de vraie ſatisfaction. Il en eſt de même de toutes ſortes de Romans : je les lis, je les ſavoure même, lorſqu'ils ont un certain mérite ; & tous ne laiſſent dans mon ame qu'un vuide affreux. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire & de l'Ecriture-Sainte ; on lit & on relit ces choſes ſans s'en laſſer, on y retrouve un nouveau charme, & on ſent qu'il y a toujours à profiter.

Mercredi M. Nicole ſur les trois heures après-midi, apporta à mon mari une Lettre de M. de Saint-François, & un mémoire de dépenſes pour la Chapelle du Château de Nogent. Ces deux Meſſieurs ſont en relation. Mon mari fit des reproches à M. Nicole de ce qu'il n'étoit pas venu dîner avec nous. Il répondit qu'il avoit un aſthme qui ne lui permettoit d'aller manger que chez des amis particuliers ; que hors cela, il ne mangeoit nulle part. Comme M. le Chape-

Digitized by Google

lain l'avoit prié dans une Lettre, de me demander si je n'aurois point quelqu'habillement fond blanc à lui envoyer, pour faire faire une chasuble pour Pâques & pour les Fêtes de la Vierge, il s'acquitta de sa commission; & je lui dis que j'en avois un fond argent avec des fleurs d'or que je lui enverrois avec plaisir. M. Nicole se chargea de le lui envoyer avec des Livres. Au lieu d'envoyer le paquet chez M. Nicole par un laquais, nous fîmes la partie, ma belle-sœur & moi de prendre hier le paquet dans mon carrosse, & de nous faire conduire chez lui. Nous y trouvâmes le Comte de Tréville, M. Racine, M. Despréaux, M. du Bois & l'Abbé Renaudot; tous gens savans & de grand esprit. Ah! ma chere, que je t'ai souhaitée là! Jamais conversation n'a été plus animée, plus vive & plus spirtuelle. Adieu, des visites m'arrivent.

LETTRE XLIII.

Du 26 Mars 1688.

Tout ce que tu me dis, ma belle Baronne, auroit fait ma consolation, si la perte de mon cousin eût été le sujet de ma douleur: mais, hélas, ses souffrances empoisonnoient ma vie, & me faisoient desirer sa mort. Il n'y avoit donc que la cause de cette mort qui faisoit ma peine. Mon mari m'a dit qu'il t'en avoit marqué quelque chose.

Digitized by Google

N'eſt-il pas bien extravagant à un jeune homme de prendre de l'amour au point d'en tomber en langueur, & d'en mourir ? J'avois un preſſentiment de la vérité. Je n'ai été que huit jours dans l'affliction. J'y étois encore lorſque je reçus ta Lettre. Deux jours après, mon mari revenant de chez mon oncle, me dit que ma tante ſe reprochoit vivement de n'avoir pas pénétré l'amour de ſon fils ; qu'elle venoit de lui dire : *Ah ! Monſieur, ſi j'avois bien lu dans le cœur de mon fils, ma niece ne ſeroit pas votre femme, elle ſeroit ma fille.* O ciel ! m'écriai-je dans le moment, que j'ai de graces à rendre à la Providence ! Et par un mouvement tout naturel, je me jettai au cou de mon mari ; & le ſerrant bien fort, je lui dis : Va, mon cher ami, me voilà conſolée ; je ne pouvois ſoutenir la penſée d'être la cauſe de la mort de mon couſin ; mais j'en ſuis la cauſe innocente, & je ſuis bien bête de m'en affliger, il ne mérite pas plus mes regrets que mon eſtime, & c'eſt un importun que j'aurai de moins. Mon mari fut fort content de l'impreſſion que ſon rapport m'avoit fait ; il m'en témoigna ſa joie vivement, & j'y fus auſſi ſenſible que lui. Effectivement, ma chere amie, quels regrets dois-je à un fou ? Il a pourtant eu la ſageſſe de ſe taire ; mais c'eſt qu'il voyoit que je me moquois tous les jours du Marquis de la Tour & de ſon amour ; & il étoit témoin à tout moment du dévouement de mon cœur pour mon mari. Cependant il n'a pu ſe taire juſqu'à la fin ; car huit

jours

Digitized by Google

jours avant sa mort, il dit à mon mari devant ses pere & mere : » Mon cher Com-
» te, prends pitié de moi ; du premier mo-
» ment que j'ai vu ta femme, je l'adore,
» un feu secret me consume & me dévore,
» je meurs pour elle ; mais ne pouvant sou-
» tenir mon reste de vie sans la voir, &
» n'ayant plus la force d'aller chez toi,
» amene-la-moi tous les jours, afin du moins
» qu'elle reçoive mon dernier soupir «. Mon mari donc, malgré ma répugnance, me menoit tous les jours le voir, & avoit la sagesse de me taire la cause de la maladie de mon cousin. Mais mon oncle & ma tante n'ont pas eu la même discrétion ; ils m'ont dit que c'étoit moi, sans le vouloir, qui mettoit leur fils au tombeau. Il est mort le trois de ce mois, presque au même moment que Mademoiselle de Guise. Que l'amour cause de maux dans ce maudit monde ! On dit que c'est un Dieu : & moi, je dis de lui ce que Sosie dit de Mercure dans l'Amphitrion : *Je ne vis de ma vie un Dieu plus Diable que lui.* Depuis trois jours ma tante est bien malade ; je crains qu'elle ne succombe à son chagrin. La pauvre femme ! sa situation est vraiment bien triste.

Hier en revenant de la voir avec mon mari, notre carrosse fut accroché un moment par un autre carrosse, dans lequel j'apperçus une Abbesse, avec deux ou trois personnes qui lui ressembloient. Un sentiment de jalousie me saisit ; je dis à mon mari : voilà une famille bien heureuse : je n'ai pas le

Digitized by Google

même bonheur moi, je ne vois pas, je ne poſſede pas ma bonne tante. En diſant cela, mes yeux ſe remplirent de larmes. Mon mari me dit amicalement : Ne te chagrine pas, ma chere Comteſſe, nous aurons peut-être auſſi quelque jour le plaiſir de la voir à Paris. Je ne l'eſpere pas, lui répondis-je, car la veille de mon départ du Couvent, je lui demandai ſi elle ne viendroit pas me voir quelquefois quand je ſerois mariée ; & elle m'a répondu avec fermeté un *non* accablant, diſant *qu'une Religieuſe ne devoit pas plus ſortir de ſon Couvent qu'un mort de ſon tombeau.* Effectivement, me dit mon mari, cette réponſe eſt déſeſpérante ; mais nous irons la voir quand mon fils aura dix ans, & nous le menerons avec nous. Belle conſolation ! lui dis-je, que dix ans. Quand nous fûmes arrivés à l'Hôtel, je me mis à lui parler de ma bonne tante, à lui faire ſon éloge, à lui dire que rien n'étoit ſi aimable qu'elle, & que s'il la voyoit il en ſeroit enchanté, & l'aimeroit ſûrement. Devinerois-tu, ma belle Baronne, ce qu'il m'a répondu ? Qu'il l'avoit vue, qu'elle étoit aimable, & qu'il l'aimoit. Juge de ma ſurpriſe. Il m'explique l'énigme. Il a été la voir au mois de Mai de l'année paſſée, lors de ſon voyage de Rouen, après avoir paſſé huit jours en Normandie, où il laiſſa M. des Foſſés régler ſes affaires. Il avoit pris d'avance la précaution d'écrire pour moi pluſieurs Lettres, que M. des Foſſés m'envoyoit tous les trois jours ; & il paſſa près de quinze

Digitized by Google

jours auprès de ma bonne tante. Qu'il étoit heureux ! Il m'a toujours caché ſon bonheur, de peur de me donner de la jalouſie, & des deſirs d'aller voir cette tante dont la vue me ſeroit ſi agréable. Il me promet donc de me donner ce plaiſir quand mon fils aura dix ans. Quel terme ! Oh ! j'eſpere bien avancer ce bonheur. Je ne crains que des groſſeſſes. Mais ſi je puis me trouver ſans embarras quelqu'un de ces étés, je vole dans ſes bras. Eh ! quelle ſatisfaction pour moi, ma chere amie, ſi en même temps de ton côté tu pouvois faire le voyage, & venir voir ta chere maman l'Abbeſſe, & ton amie ! Que cette idée ravit mon ame ! Ah ! ma charmante Baronne, mon cœur ſe pâme d'aiſe : il me ſemble que je te tiens déja, que je te ſerre contre mon ſein, que je te baiſe & rebaiſe ; & cette illuſion eſt ſi vive & ſi forte, que ma reſpiration m'abandonne ; & je quitte la plume.....

Je la reprends pour te dire que les Livres que M. de Neufpont a demandés à mon mari, ne pourront partir que dans huit jours, parce qu'ils ſont chez le relieur. Tu trouveras dans le paquet des bonbons ſuperfins ; Mademoiſelle, que j'ai été voir il y a quinze jours, m'en a donné quatres boîtes. Elle me fait l'honneur de m'aimer à la folie ; & je ne ſuis pas ingrate, moi, je l'aime & l'honore ; je ne reſſemble pas à ſon poliſſon de mari : cet ingrat qui tient d'elle ſa gloire & ſa fortune, ne lui a donné que du déſagrément depuis qu'elle l'a tiré de priſon

Digitized by Google

pour vivre avec elles. Enfin il a pouſſé ſon inſolence juſqu'à lui dire un jour en revenant de la chaſſe : *Mademoiſelle de Bourbon, tirez-moi mes bottes.* Elle, outrée de ſon audace, fit un cri. Il fit un mouvement du pied pour la frapper. Alors Mademoiſelle prenant un ton d'autorité, lui a défendu de reparoître jamais en ſa préſence. N'a-t-elle pas bien fait? ou plutôt, n'a-t-elle pas trop peu fait?

LETTRE XLIV.

Du 26 Octobre 1688.

ENFIN, ma chere Baronne, je reprends la plume au bout de ſept mois, & je commence par te remercier de tes Lettres conſolantes. Je n'en recevois pas une qui n'apportât quelque ſoulagement à ma douleur. Madame de la Tour eſt enchantée de toi, de ton ſtyle, de ton bon cœur, de ta tendreſſe pour moi; elle eſt jalouſe de ton amitié; elle dit que rien ne l'a tant ſatisfaite que d'être mon ſecrétaire, & qu'elle ne peut ſe réſoudre à quitter ce glorieux exercice tout à coup : la voici à côté de moi qui t'écrit pour elle-même.

Voilà une année bien triſte : la mort de mon couſin; & quelle mort? Celle de ma tante, de mon grand-papa, de M. des Foſſés cet ami ſi cher; la jambe caſſée de mon mari : tout cela ne ſuffiſoit-il pas pour me

Digitized by Google

faire accoucher avant terme ? Mon enfant se porte bien ; j'espere qu'il vivra ; beaucoup d'enfans vivent à sept mois. M. Fontaine, en venant voir M. des Fossés au lit de la mort, apprit l'accident qui étoit arrivé à mon mari. Aussi-tôt il fut trouver. M. Nicole, & tous deux sont venus jusqu'à cinq fois nous donner de la consolation. M. de Pomponne nous a aussi rendu plusieurs visites ; & M. de Saint-François nous a écrit jusqu'à huit fois des Lettres toutes divines. La jambe de mon mari est si bien remise, qu'il n'y paroît plus ; il ne boitera point du tout. Si cet accident ne lui étoit pas arrivé, il auroit suivi Monseigneur à l'armée. Que d'alarmes pour moi pendant ce temps-là ! Au bout des chagrins il y a toujours quelque petite consolation. Providence !.....

Ma grand'maman est avec nous depuis la mort de mon grand-papa. C'est elle qui a nommé mon enfant au baptême avec mon oncle. Ce pauvre homme a quitté Paris : il est allé passer le reste de ses jours dans sa famille. Madame de Sévigné vient souvent voir ma grand'maman. Que cette femme entend bien à donner de la consolation ! Ces deux Dames s'aiment à la folie ; elles se tutoyent, & ne s'appellent que par leur nom de baptême. Adieu ; mon mari me demande en grace de finir ici.

Digitized by Google

LETTRE XLV.

Du 14 Décembre 1688.

TA Lettre, ma charmante amie, m'a fait un plaiſir infini : elle eſt écrite librement & avec fermeté ; on ne diroit jamais qu'elle eſt d'une femme en couche : cela me prouve mieux ta bonne ſanté que tout ce qu'on pourroit m'en dire. Je ne te répete point ici mes deſirs affectueux ; les deux mots que j'ai mis pour toi dans la Lettre de mon mari, ſuffiſent entre nous, puiſque tu ne peux douter que ta ſanté, ta joie & ton contentement ſont partie de mon bonheur.

Je ne te dirai rien des nouvelles de la Cour, je laiſſe ce plaiſir à mon mari qui s'en acquitte ſi bien. Ne trouve-tu pas effectivement qu'il s'exprime agréablement, & qu'il rapporte bien une nouvelle ? Je ſuis bien aiſe que M. de Neufpont te liſe toutes ſes Lettres : mais prends garde que ce ne ſoit une amorce pour t'obliger à lui lire les miennes. Point de reconnoiſſance imprudente, je te prie, ſois ingrate à cette occaſion. N'eſt-il pas juſte que deux amies conſervent la liberté de s'ouvrir leur ame ? Et pourrions-nous le faire ſi nos maris devoient voir ce que nous nous écrivons ?

M. Quinaut eſt mort le jour que Mon-

Digitized by Google

ſeigneur eſt arrivé de l'armée. A Paris, lorſqu'un homme de renom meurt, ſa mort fait quelque ſenſation : on parle de lui quelquefois d'une maniere différente que l'on n'en parloit pendant ſa vie ; ſa réputation croît ou décroît : celle de cet homme-ci prend un nouveau luſtre ; on dit à préſent que ſes Opéra ſont tout ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Il étoit d'un caractere doux, complaiſant. Je l'ai rencontré pluſieurs fois dans des compagnies où il étoit eſtimé & recherché.

Ma grand'maman eſt toujours avec nous : elle ne peut ſe réſoudre à revoir ſon Château, & elle ne veut pas non plus demeurer chez nous : elle eſt déterminée à ſe mettre en penſion dans un Couvent de notre voiſinage.

Je ſuis revenue hier de Verſailles, où j'ai été extrêmement accueillie de toute la Cour. Madame la Dauphine me fait la grace de m'aimer, &, comme tu penſe bien, j'en ſuis un peu glorieuſe.

Digitized by Google

LETTRE XLVI.

Du 29 Janvier 1689.

JE rougis en datant ma Lettre : oui vraiment, ma chere amie, je rougis d'avoir laiſſé preſque tout ce mois-ci ſans t'écrire, & même ſans avoir répondu à ta jolie épitre. Je ſavoure toujours tout ce que tu me dis d'amical, comme ſi ton amitié étoit pour moi une choſe nouvelle. C'eſt qu'il n'y a rien de ſi doux que d'être aimée de ce qu'on aime, qu'on chérit, qu'on idolâtre, qu'on deſire, qu'on ne voit plus, & qu'à peine eſpere-t-on revoir. Cependant depuis quelques ſemaines mon eſpoir renaît : M. de Neufpont dans ſa Lettre de la nouvelle année, promet à mon mari que, *ſoi d'honnête homme*, il viendra un jour établir ſon ſéjour à Paris. Mon Dieu, quand arrivera-t-il ce jour heureux, ce jour fortuné, ce jour après lequel je ſoupire ? En devenant l'objet de mes eſpérances, il va devenir l'objet de mes deſirs & de mes impatiences. Pour hâter mon bonheur s'il ne faut que t'inſpirer du goût pour cette capitale, je ne veux plus t'entretenir que de ſes beautés, de ſes plaiſirs, de ſes ſpectacles, de ſes Savans, de ſes Poëtes, de ſes Orateurs, de ſes Théologiens, en un mot, de tous les grands hommes qui l'habitent, & qui en font l'ornement. Un de ſes avantages n'eſt-il pas d'être voiſine

Digitized by Google

ſine de ſon Souverain & de ſes Princes ? Ne compte-tu pour rien de les voir, de les contempler, de les admirer dans le public & le particulier ? dans leurs dévotions & leurs plaiſirs ? dans leur noble ſimplicité & leur gloire ? Avec quelle ſatisfaction, quel étonnement ne verrois-tu pas aujourd'hui ton Roi donner l'hoſpitalité à un Souverain (1) chaſſé, trahi, abandonné ? Ce Roi malheureux eſt établi dans le Château de Saint-Germain avec ſa femme, & ſon fils qui n'eſt qu'un enfant à la mamelle. Ils ont là tout ce qui fait l'apanage d'une Cour brillante. Avec quel plaiſir auſſi ne verrois-tu pas repréſenter une piece nouvelle qui fait l'admiration de tous ceux qui la voient ? C'eſt une Tragédie ſur l'Hiſtoire d'Eſther, que M. Racine a compoſée à la priere de Madame de Maintenon, pour être jouée à Saint-Cyr par les jeunes Demoiſelles de ce Monaſtere. Cette Dame a eu la complaiſance de m'y mener. Toute la Cour étoit préſente : tout a applaudi à la Piece, & aux petites Actrices, qui on repréſenté tous les perſonnages à merveille. Rien ne bleſſoit la bienſéance dans leurs habillemens d'homme, parce qu'elles avoient des robes longues comme les Perſans & les Juifs de ce temps-là. C'eſt M. Racine lui-même qui les a formées à la déclamation ; & on peut dire qu'elles ont ſi bien profité de ſes leçons,

(1) Jacques II, Roi d'Angleterre.

Digitized by Google

que c'eſt pour lui un ſecond honneur dans la Piece.

Madame la Dauphine ne prend aucune part aux plaiſirs de la Cour : elle eſt dans une triſteſſe, une langueur qui font pitié. De ſon ordonnance, je ne vais point à Verſailles que je ne me préſente chez elle. Elle me reçoit toujours avec amitié.

LETTRE XLVII.

Du 2 Mars 1689.

JE m'épanouis, ma chere, à lire & relire ta Lettre. Parle-moi toujours ainſi de toi, puis de ma bonne tante ; mais ſupprime tes impatiences ſur ſon Hiſtoire ; car ſi tu me preſſe trop, je l'abrégerai, & tu n'en ſerois pas contente.

Je profite de l'abſence de mon mari, qui eſt allé faire un tour à Verſailles, pour te parler d'une rencontre de lui avec M. de l'Ecluſe. Ils ſe ſont trouvés enſemble ce carnaval à un grand ſouper, ſuivi d'un bal. Mon amie à cette occaſion vint nous voir le matin, & déjeûner avec nous. Elle ne deſireroit rien tant que de voir mon mari oublier la faute du ſien ; & ce ſeroit pour moi une douce ſatisfaction que de les voir unis entr'eux ; mais rien ne peut vaincre dans le cœur de mon mari l'éloignement qu'il a pour le Marquis. Madame de l'Ecluſe lui fit à ce ſujet quelques reproches

Digitized by Google

accompagnés de careſſes, pour l'engager à pardonner & à aller ce jour-là même chez eux manger la ſoupe, en lui ajoutant que c'étoit de la part de ſon mari qu'elle l'invitoit. Il la refuſa. Mais, lui dit-elle, vous ſerez toujours obligé de le voir aujourd'hui à ſouper & au bal. Mon mari lui répondit qu'il verroit volontiers & avec plaiſir M. de l'Ecluſe toutes les fois que le hazard le permettroit; qu'il l'eſtimoit; mais qu'il n'acceptoit point ſa ſoupe, parce qu'il vouloit ne lui être redevable que du malheur de ſa ſœur. Cette parole piqua la Marquiſe: elle lui dit avec feu qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit conſerver de la rancune pour une choſe qui s'étoit paſſée entre des morveux de douze à quinze ans. Oui, Madame, répondit mon mari, on le peut quand l'effet de cette choſe ſubſiſte encore; ma ſœur eſt toujours malheureuſe, je ne puis y être inſenſible, & je lui dois des égards. J'appris alors que quand M. de l'Ecluſe empêcha le mariage de ſon frere avec ma belle-ſœur, il n'avoit que quatorze ans, & mon mari encore moins. Cela prouve, ma chere Baronne, qu'il y a quelquefois du danger à traiter les jeunes gens avec hauteur. C'eſt ce que fit Madame de la Tour vis-à-vis du jeune Marquis. Il s'en piqua; & fit remarquer à ſes pere & mere & à ſon frere, que c'étoit chez elle un défaut grave. Comme il avoit du ſens, quoique jeune on l'écouta. Il avoit un ami de

Digitized by Google

College chez qui il alloit quelquefois : il y voyoit la ſœur de cet ami, qui étoit à marier, & qui lui faiſoit des politeſſes. Il en fit un portrait flatteur, & la propoſa à ſon frere, qui l'accepta. Et ma belle-ſœur devint la victime de ſes procédés impérieux vis-à-vis d'un écolier.

La Tragédie d'Eſther continue de ſe jouer, perſonne ne ſe laſſe de la voir ; le Roi en eſt émerveillé comme le premier jour : ce n'eſt qu'une voix pour la louer, pour demander à la voir, & pour le demander encore. La célébrité de M. Racine eſt au faîte. Effectivement rien n'eſt ſi beau que cette piece ; les larmes coulent, & le cœur eſt plein & ſatisfait. Je l'ai vue juſqu'à cinq fois, & toujours avec enchantement. Ah ! ma chere, que j'ai penſé à toi ! Que j'aurois de joie de te voir à cette Tragédie ! & que tu y aurois de ſatisfaction ! Je n'aſſiſte à aucune fête, à aucun plaiſir, à aucune cérémonie, à aucun ſpectacle, que je ne penſe à toi, que je ne te deſire, que je ne te ſouhaite auprès de moi.

On dit qu'Eſther eſt ſous preſſe, je te l'enverrai dès qu'elle paroîtra.

Digitized by Google

LETTRE XLVIII.

Du 9 Mai 1689.

DANS ce monde tout eſt ſujet à la viciſſitude, au caprice ; on approuve un jour une choſe, on la vante, on l'exalte, on la trouve charmante, admirable, ſublime : demain on lui trouve des défauts, elle manque par-ci, elle choque par-là ; on la critique, on la cenſure, on la blâme, enfin on la voit d'un tout autre œil qu'on ne l'avoit vue. C'eſt, ma charmante amie, ce qui eſt arrivé à la Tragédie d'Eſther depuis qu'elle eſt imprimée ; chacun rougit de ſon premier jugement, & révoque ſon approbation. Pour moi je ne me rétracte point des applaudiſſemens que je lui ai donnés. On dit qu'elle a des défauts dans la compoſition. Si elle en a, je n'en ſais rien ; mais je ſais qu'elle a bien des agrémens à la repréſentation ; & je penſe que ceux-ci balancent fortement ceux-là. Je te l'envoie, non, pour la louer, car la lecture n'eſt rien en comparaiſon de la repréſentation ; mais pour t'amuſer, & exciter en toi des regrets de n'avoir pu jouir de tous les agrémens de ce ſpectacle, & des deſirs de venir habiter Paris, pour profiter de tous ſes avantages, & y voir ton amie qui ne reſpire que toi.

Ma grand'maman eſt à ſon Couvent du

Digitized by Google

premier Avril. Que ſa ſéparation a coûté à mon cœur ! Cette pauvre femme a dit que toute ſa ſatisfaction auroit été de finir ſes jours avec nous ; mais que me connoiſſant auſſi ſenſible & auſſi ſuſceptible d'attachement que je le ſuis, elle avoit voulu ſe ſéparer de moi pour me diminuer des chagrins à ſa mort, qui, dit-elle, ne peut tarder encore bien des années. Voilà ce qui s'appelle aimer les gens pour eux-mêmes. Elle nous a abandonné tout ſon bien, & celui qui lui revenoit de ma tante. Nous lui faiſons une penſion de deux mille livres par mois, malgré elle, car elle n'en vouloit que moitié ; mais nous voulons qu'elle garde ſon carroſſe, & qu'elle ſoutienne un état convenable à ſa fortune & à ſa condition.

Ma Lettre ne partira que demain, car j'ai été interrompue par M. de Pomponne qui eſt venu nous demander à dîner, & par M. Fontaine que mon mari a retenu auſſi, perſuadé que ſa préſence ne feroit que plaiſir au Marquis. Ces deux Meſſieurs effectivement ſe ſont trouvés ſi à leur aiſe l'un avec l'autre, que leur converſation s'en eſt ſentie. On a beaucoup parlé de M. Arnaud : il paroît que c'eſt un homme de grand mérite. Ce qu'on en a dit ſeroit trop long à te raconter. Mais je veux te rendre deux anecdotes qui, quoique peu longues, ſeront cauſe que ma Lettre ne ſera pas finie aujourd'hui, car avant un quart-d'heure le ſouper m'appellera. Il faut bien prendre pi-

Digitized by Google

tié de toi, & t'amuſer un peu dans ton château ſolitaire.

M. Fontaine nous raconta donc que M. de Lorges étoit priſonnier à la Baſtille en même temps que M. de Saci & lui. La longueur de ſa priſon l'ennuya au point d'appréhender d'y devenir malade & incapable de tout. On lui offrit des Livres; il les refuſoit, diſant que ce n'étoit pas de la lecture qu'il lui falloit, mais de l'exercice. Enfin après avoir rêvé à différentes choſes, il imagina de ſe faire apporter un millier d'épingles; & trois fois par jour il les jettoit bien réglément au plancher, afin qu'elles s'écartaſſent en tombant par terre. Enſuite il les ramaſſoit toutes avec tant d'exactitude qu'il n'en manquoit pas une. On dit qu'il s'applaudit beaucoup d'avoir trouvé ce ſecret pour ſe remuer & ſe tirer d'un ennui qui le dévoroit.

La ſeconde anecdote eſt du même lieu, & à peu près du même temps. M. de Lauzun, qui alors portoit le nom de Puy-Guillin, s'étant inſinué dans les bonnes graces du Roi, s'oublia un jour juſqu'à perdre le reſpect devant ſon Souverain. Il étoit jeune alors, & avoit, comme il a encore, un caractere violent. Le Roi ne s'emporta point; il paſſa ſeulement dans une autre piece, & dit: *Si je n'avois pas été Roi, je crois que je me ſerois battu avec Puy-Guillin.* Son Conſeil jugea cependant à propos de faire mettre le jeune homme à la Baſtille, pour le faire rentrer en lui-même. Sa

Digitized by Google

priſon fit l'effet qu'on en avoit attendu : il étoit dans un gémiſſement continuel, dans un triſte ſilence ; il ne voyoit, il n'entendoit rien ; ſe tenoit toujours enfoncé dans un coin de ſa chambre, & toujours occupé de ſa faute. On en avertit le Roi, qui ordonna auſſi-tôt qu'on lui fît prendre l'air ſur les terraſſes. Il y fut toujours le même, auſſi triſte que dans ſa chambre ; il ne diſoit pas un mot à l'Officier qui le promenoit : abſorbé en lui-même, penſif, les yeux baiſſés, & ſe promenant à grands pas, il ne lui échappoit que ces paroles : *Il faut obéir au Roi... Il faut qu'un Sujet ſe rende ſouple... Il faut ſuivre en tout le Roi comme un Valet ſuit ſon Maître.* Enfin le Roi touché, lui rendit ſa liberté ; mais à condition qu'il le verroit dans ſon habit négligé, & avec ſa grande barbe de Capucin. M. de Puy-Guillin trouva cette condition bien rude. Malgré ſa répugnance il alla ſe préſenter au Roi, qui ne put s'empêcher de ſourire : ſur quoi il lui dit avec eſprit (au Roi) qu'il étoit bien aiſe d'avoir donné à Sa Majeſté un petit mouvement de rire.

M. de Pomponne nous a aſſuré que M. Racine travaille à une autre tragédie, dont le ſujet eſt encore tiré de l'Ecriture-Sainte, pour être jouée à Saint-Cyr.

Je t'envoie les Romans que tu me vante tant dans ta Lettre ; mon mari les avoit dans ſa bibliotheque, & n'en faiſoit aucun cas ; ainſi te voilà quitte de la reconnoiſſance. Il paroît que l'Ecriture-Sainte ne te

Digitized by Google

ſuffit pas pour remplir tous les loiſirs de ta ſolitude.

LETTRE XLIX.

Du 17 Août 1689.

MON Dieu, ma chere, que ta Lettre eſt plaiſante ! que tu étois en colere en l'écrivant ! Compte-tu pour rien tous ces billets que je t'envoie dans les Lettres de mon mari ? Va, va, ne fais pas tant ſon éloge ; s'il écrit actuellement plus que moi, c'eſt que la guerre lui fournit matiere. Pour moi je n'ai rien à te dire aujourd'hui, ſinon que je t'aime toujours, & que j'écris dans mes momens de loiſir l'hiſtoire de ma bonne tante. Sais-tu bien qu'en l'écrivant, j'ai preſque la vanité de me croire Auteur ? car enfin quoiqu'on m'en ait raconté tous les faits, n'eſt-ce pas moi qui l'arrange, qui lui donne ſa forme, en un mot, qui la compoſe ? C'eſt pour le coup que je voudrois, comme Madame de l'Ecluſe, avoir le talent de Madame de la Fayette. Mais non ; par réflexion je ſuis contente de mon incapacité, car j'aurois peut-être la démangeaiſon de faire des Livres ; & je m'échaufferois le ſang, & deviendrois infirme comme elle. N'ayant donc pas le talent de cette Dame, il faudra, ma belle Baronne, que tu te contente de mon ſtyle ſimple & ſans ornement. Mais tu aime tant l'Héroïne de mon hiſtoire, que j'eſpere que tu

Digitized by Google

la liras avec autant de plaiſir telle qu'elle ſera, que celle d'une autre perſonne écrite avec élégance. Ne t'attends pas à avoir cette hiſtoire ſitôt, car elle ſera longue, & tu ſais combien je ſuis gênée pour écrire. D'ailleurs nous partons le mois prochain pour Nogent, où je ne t'écrirai rien, & où nous reſterons plus de deux mois. Madame de la Tour & ſon fils ſeront avec nous; Madame de l'Ecluſe viendra nous y voir; Monſieur & Madame de Châteaufond, qui ſeront auſſi à leur Terre avec leur aimable fils, & par conſéquent nos voiſins, ſeront tous les jours chez nous, ou nous chez eux: juges par là de l'uſage que je pourrai faire de ma plume.

Actuellement ma vie ſe paſſe tranquillement, & ſans hauts & bas. Je ſuis laſſe des plaiſirs bruyans & de la Cour, dont je me retire peu à peu pour m'en retirer plus ſûrement, & ne pas m'attirer des reproches. C'eſt un lieu que je n'ai jamais goûté & qui me déplaît plus que jamais. La duplicité eſt là comme dans ſon centre, & l'on n'y voit que flatterie & diſſimulation. On y a des peines & des traverſes comme ailleurs: Madame la Dauphine a les ſiennes. Madame de Maintenon auſſi, qui a plus de flatteurs que d'amis; & la plupart même de ſes flatteurs ne parlent d'elle en arriere qu'avec mépris; ils ne l'appellent que *la vieille Maîtreſſe du Roi*. Le grand nombre cependant ſoupçonne qu'elle eſt ſa femme. Je ne ſais pas ce qui en eſt, mais je le jugerois preſque à ſes manieres. Elle ſait tout ce que l'on dit d'elle,

Digitized by Google

& elle a la sageſſe de paroître l'ignorer. Ce n'en eſt pas moins pour elle une mortification, à laquelle elle eſt ſenſible ; j'en ai des preuves : la derniere fois que j'ai aſſiſté à la Tragédie d'Eſther, je me trouvai auprès d'elle quelques momens : elle me dit avec un air d'envie : *Que vous êtes heureuſe, Madame, d'être aimable, & d'être aimée de tout le monde comme vous l'êtes ! un air de contentement brille toujours ſur votre viſage.* Je lui répondis : Madame, la vie a ſes peines pour tout le monde ; j'en ai quelquefois de petites, qui me paroiſſent bien grandes.

Je ne te fais pas, ma chere Baronne, un beau tableau de la Cour. En récompenſe je voudrois bien te peindre Paris tel qu'il eſt, & te donner du goût pour cette Ville unique. C'eſt là que ſe trouve raſſemblé tout ce qui peut contribuer au bien-être de la vie : c'eſt là qu'on eſt véritablement libre. On y peut vivre dans le bruit ou le ſilence, dans la ſolitude ou le grand monde. On y trouve des ſimples & des ſavans, des grands & des petits, des nobles & des roturiers ; des marchands de tout étage, des ouvriers de toute eſpece, des plaiſirs de tout genre, des dévotions de toutes ſortes ; & l'on ſent que chaque état eſt pour ſoi de quelque mérite par l'agréable ou l'utile. Aux ſpectacles, les décorations nous frappent par une douce illuſion, & les Acteurs nous charment par leur noble déclamation : aux promenades, nos yeux ne peuvent ſuffire à l'influence & à la va-

Digitized by Google

riété des objets : aux Eglises, rien n'est si beau, si touchant, si majestueux que les cérémonies ; elles répondent, autant qu'il est possible, à la grandeur de nos Mysteres. Dans les chaires, les Prédicateurs nous raviſſent par leur éloquence, & nous pénetrent par l'onction de leurs paroles. Et dans les compagnies, on y trouve ou des Poëtes, ou des Muſiciens, ou des Philoſophes, ou des Savans, ou des graves, ou des plaiſans, ou des originaux ; & avec les uns & les autres, on trouve toujours à profiter. Mais je m'apperçois que j'ai entrepris au-deſſus de mes forces, il ne m'appartient pas de faire un tableau digne de cette Ville. Viens-y, ma belle Baronne, & tu verras qu'il eſt plus aiſé de la voir & de l'admirer que d'en faire la peinture : engage ton mari, ton pere, ton oncle à venir y établir leur ſéjour ; prie, ſollicite, obtiens. Qu'il me ſeroit agréable de te voir avec moi dans les compagnies, dans les promenades, partager les éloges & les complimens que j'y reçois : ce ſeroit une double comédie. Dans les Tuileries je me ſuis vue pluſieurs fois ſuivie & entourée de monde qui s'empreſſoit pour me voir. Cela m'intimidoit ; mais j'avois le plaiſir de voir mon mari content & tout glorieux d'être mon mari. M. de la Tour même, qui eſt preſque toujours de notre compagnie, en tiroit auſſi vanité, & affectoit de m'appeller tout haut ſa tante. Qu'ils ſeroient donc attrapés l'un & l'autre ſi quelque jour nous nous trouvions enſemble, & que tous les yeux

Digitized by Google

ſe détournaſſent de deſſus moi, pour ſe fixer avec complaiſance ſur tes charmans appas! Je t'aſſure que bien loin d'en être jalouſe, ma joie ſeroit extrême.

Eh bien, ma chere, mon aimable amie, je n'avois rien à te dire, & me voilà dans ma troiſieme page. Mais des Lettres ſi longues ſont-elles un mérite pour moi? ne ſerois-je pas mieux d'y mettre moins de mots, & plus de ſel?

Je fais mon compliment à M. de Neufpont ſur la maniere dont il s'y eſt pris pour t'annoncer la mort de Madame de Sainte-Marie, & ſur ſon adreſſe à te conſoler. Effectivement, pour les perſonnes vertueuſes, la mort eſt d'un ſi grand avantage, que ce n'eſt point les aimer que de les pleurer.

LETTRE L.

Du 16 Novembre 1689.

JE n'ai pu, ma chere Baronne, répondre plutôt à ta Lettre. J'arrive de Nogent où elle m'a été envoyée; & je n'ai voulu me repoſer ſur perſonne des achats que tu me demande. Ils viennent d'être faits tout à l'heure: c'eſt mon mari qui a fait le choix de l'argenterie, & j'ai préſidé au reſte. Je t'envoie en même temps deux jolis Romans de M. le Noble. C'eſt un Troyen plein d'eſprit, & par conſéquent un Champenois à miracle. Tu trouveras auſſi dans le paquet

Digitized by Google

quatre Cantiques que M. Racine a faits pour Saint-Cyr. La muſique en eſt charmante : elle a été compoſée par le même homme qui a fait la muſique de la Tragédie d'Eſther. Cet homme, qui s'appelle *Moreau*, eſt employé journellement pour la Cour. C'eſt un original qui s'en vint il y a quelques années à Paris pour y chercher fortune, & il n'a pas manqué ſon coup. Sans s'amuſer à aller chercher des protecteurs, il s'eſt adreſſé directement à Madame la Dauphine lorſqu'elle étoit à ſa toilette ; & il lui demanda la permiſſion de lui chanter un air de ſa compoſition. Madame la Dauphine ſe mit à rire, en diſant qu'elle le vouloit bien. Moreau chanta : & cette Princeſſe qui aime la muſique, & qui a du goût, fut très-ſatisfaite ; & elle parla du Muſicien au Roi, qui voulut l'entendre, & qui fut très-ſatisfait à ſon tour. Je ſouhaite que tu goûte la beauté des paroles & de la muſique de ces Cantiques ; & que tu ſois contente de tous les achats. Je ne me mêle point des prix ; mon mari en parlera à M. de Neufpont dans ſa Lettre.

Nous avons toujours à Nogent M. de Saint-François pour Chapelain. Il vit de plus en plus en anachorette ; à peine avons-nous pu l'avoir trois fois à dîner pendant deux mois & demi que nous avons été au Château. Madame de l'Ecluſe, qui ſavoit que nous devions arriver dans la matinée, eſt venue dîner avec nous. Elle eſt allée avec mon mari à la Comédie ; elle

Digitized by Google

vouloit que je fusse de la partie : je lui ai dit que je préférois de t'écrire. Elle t'embrasse de tout son cœur, que tu lui connois si bon. Il ne lui vient toujours point d'enfant : cela la chagrine un peu, parce que son mari les aime & en desire. Elle est folle des miens ; toutes les fois qu'elle vient au logis, elle les baise & les mange de caresses. Que la vie est contrariante de laisser toujours aux gens quelque chose à desirer !

LETTRE LI.

Du 18 Janvier 1690.

TA Lettre, ma chere Baronne, est un bijou pour mon cœur. Je n'ai plus rien à te dire, sinon que je suis bien sincérement pour toi ce que tu es pour moi. J'ai perdu mon fils cadet. Sa mort m'a été sensible ; mais je supporte cette perte, & je ne puis supporter l'indifférence de mon mari pour cet enfant : il s'est réjoui ouvertement de sa mort, disant qu'il étoit bien aise que son ainé étoit redevenu fils unique. Si son cœur ne peut aimer qu'un enfant, que deviendront donc ceux qu'il plaira à Dieu de nous envoyer ? Je soupire pour celui que je porte. Il faut que je chasse ces pensées noires qui m'attristent, & que je laisse l'avenir entre les mains de la Providence.

Digitized by Google

Il eſt huit heures du ſoir. Je t'écris au retour de quelques viſites que nous avons faites après avoir dîné chez M. de Châteaufond, avec M. de Fontenelle, qui n'a guere plus d'âge que mon mari, & qui eſt déja un Savant du premier ordre. Mais il eſt d'une famille de grands hommes, ſa mere étoit ſœur de MM. Corneille. Il a déja donné au Public pluſieurs ouvrages qui ont été fort goûtés. Je t'en envoie quelques-uns, entr'autres les Dialogues des Morts, que je ſuis ſûre que M. de Neufpont lira avec admiration. Je t'envoie auſſi les Promenades de M. le Noble. C'eſt un de nos plus fertiles Ecrivains, & il n'en eſt pas plus riche. Notre argenterie eſt à la fonte, ainſi que celle du Roi & de bien d'autres. Comment ferez-vous avec la vôtre? Si vous aviez prévu ce qui arrive, vous n'en auriez pas fait une nouvelle proviſion il y a deux mois.

LETTRE LII.

Du 24 Avril 1690.

JEUDI, ma chere amie, je reçus ta Lettre, avec une de mon mari qui étoit à Verſailles. J'ouvris la tienne la premiere. J'y vis avec plaiſir combien tu m'aime, & combien tu es perſuadée de mon retour, par la précaution que tu avois priſe d'empêcher que l'on ne m'apprit & tes dangers & tes chagrins.

Digitized by Google

grins. J'admirai ton héroïsme ; & ton attention pour moi me remplit dans le moment de reconnoissance & de joie. Mais cette sensation disposoit mal mon ame à la triste nouvelle que m'apprenoit mon mari. Je décachetai sa Lettre, & la premiere chose qui me frappa fut ces mots : *Madame la Dauphine vient de mourir.* Je dînois & j'étois seule. Mes gens qui avoient remarqué sur mon visage un air de jubilation pendant que je lisois ta Lettre, montrerent quelque étonnement de voir couler mes larmes en lisant celle de mon mari. Leur embarras m'obligea de leur dire que Madame la Dauphine étoit morte.

Depuis quelques années cette Princesse avoit des peines & des ennuis. On la soupçonnoit d'être d'intelligence avec son frere, & cela lui attiroit des désagrémens qui la rendoient mélancolique : elle se refusoit à tous les plaisirs, & demeuroit opiniâtrément dans son appartement. C'en est fait, ma belle Baronne, on ne me verra plus guere à la Cour. Mon mari ira quelquefois, à cause de Monseigneur qui l'aime. Sans cela il n'iroit pas plus que moi ; car je m'apperçois que ce lieu a pour lui aussi peu d'attraits que pour moi. Si Madame la Dauphine, malgré sa langueur, ne m'avoit pas fait tout l'accueil qu'elle me faisoit, j'y aurois été bien moins encore que je n'y allois ; mais il faut vaincre ses répugnances par reconnoissance & par devoir.

Comme mon mari s'obstine toujours à ne

Digitized by Google

point voir M. de l'Ecluſe, je profite ſouvent de ſes abſences pour aller manger la ſoupe chez mon amie. J'y allai Vendredi. J'appris à cette aimable amie ta couche fâcheuſe, le danger que tu as couru, la mort de tes deux enfans, & ton attention à ne m'écrire toutes ces choſes que lorſque ta ſanté eſt rétablie, & ton cœur conſolé. Elle t'admire comme moi, t'embraſſe un million de fois, & te prie de l'aimer toujours. J'eus le bonheur de trouver chez elle M. Deſpréaux, qui eſt plus que jamais leur bon ami, & qui a dîné avec nous. La converſation de cet homme a pour moi mille agrémens que je voudrois bien te voir partager. Cela arrivera peut-être quelque jour.

Adieu, ma chere, ma tendre amie, qui a ſi bien ſu me cacher tes peines pour m'empêcher de les partager. Mon cœur ne laiſſe pas de ſentir à ce moment combien le tien a ſouffert. Mais reſtons-en là : tu es une femme forte que j'admire, & que j'aime plus que ma vie.

LETTRE LIII.

Du 12 Août 1690.

OUI, ma charmante Baronne, je ſuis une pareſſeuſe, je l'avoue, & mon aveu doit obtenir mon pardon. C'eſt ta tendreſſe pour ma bonne tante qui excite ta curioſité & tes deſirs. Auſſi les reproches que tu me fais

Digitized by Google

me réjouiſſent. Je manque ſouvent de courage, parce que cette hiſtoire demande quelque travail. Tu as meilleure mémoire que moi, car je ne me rappellois pas qu'il y eût ſi long-temps qu'elle eſt commencée. Cependant je t'avouerai bonnement qu'elle eſt peu avancée ; & j'en remets la continuation à l'hiver prochain, à cauſe de nos campagnes qui vont commencer dès le milieu de Septembre.

Quelques jours après la mort de Madame la Dauphine, nous allâmes rendre nos devoirs à Monſeigneur. Il eut la bonté de demander à mon mari comment il ſe trouvoit de ſa jambe. Mon mari lui dit qu'elle avoit été très-bien remiſe, & qu'il ne s'en trouvoit point du tout incommodé. Tant mieux, dit Monſeigneur. Puis m'adreſſant la parole, il me dit : Madame, j'ai bien pris part à votre affliction & bien plaint votre cœur ; n'eſt-il pas vrai qu'il a bien ſouffert ce cœur que vous avez ſi bien voué à votre mari ? Oui, Monſeigneur, lui ai-je répondu ; mais la Providence m'a favoriſée en envoyant ce mal à mon mari, qui, ſans cela auroit voulu vous accompagner à l'armée ; & alors la privation de le voir, & la crainte de maux incertains, m'auroient cauſé plus d'alarmes & de ſouffrances, que le mal réel qu'il a eu, & dont j'ai été témoin. Madame, reprit Monſeigneur avec bonté, je ne lui aurois pas permis de me ſuivre, je ſuis trop jaloux de votre bonheur pour vous priver jamais de celui qui le fait.

Digitized by Google

Et s'adreſſant à mon mari : M. le Comte, lui dit-il, vous avez conquis un cœur qui vaut mieux que tous les Royaumes : jouiſſez de votre victoire, & ſoyez bien perſuadé que la gloire des Héros n'eſt rien en comparaiſon de la vôtre.

L'enfant dont je ſuis accouchée au mois de Juin eſt encore mort, & mon mari s'en eſt encore réjoui. Que dis-tu donc, ma chere amie, d'un tel pere ? Cette diſpoſition en lui me chagrine & m'étonne, lui dont le cœur eſt ſi ſenſible, ſi tendre, ſi bon !..... Chacun a ſes peines dans la vie : la Reine d'Angleterre eſt dans une affliction extrême depuis la défaite de ſon mari.

Ce ſaint homme dont tu me parle, étoit M. de Pontchâteau, oncle du Duc de Coiſlin : ſa mort a fait aſſez de ſenſation à Paris, pour qu'elle ait été juſqu'à Lyon. On peut t'avoir dit beaucoup de choſes de lui ; mais je puis t'en dire encore davantage ; car M. Fontaine qui a été témoin oculaire des principales actions de ſa vie, vint, il y a une quinzaine de jours, au logis ſur les cinq heures du ſoir pour une commiſſion de M. de Saint-François. M. de Coiſlin avoit dîné avec nous, & alloit monter en carroſſe avec mon mari pour aller enſemble à la comédie, lorſqu'un laquais annonça M. Fontaine. Ce nom frappa le Duc, qui me demanda ſi ce M. Fontaine étoit celui qui avoit demeuré à Port-Royal. Je lui dis qu'oui. Auſſi-tôt il me demanda la permiſſion de lui faire des queſtions ſur ſon oncle ; & il dit à mon

Digitized by Google

mari qu'il n'iroit pas à la Comédie. Mon mari lui dit qu'il n'iroit pas non plus, & qu'une converſation du bon M. Fontaine l'en dédommageroit bien. Il ne ſe trompa pas : M. Fontaine nous entretint pendant trois grandes heures de M. de Pontchâteau; il avoit même ſur lui une Lettre de l'Abbé d'Orval, qu'il nous a lue, & qui acheve la vie de ce ſaint Abbé, car c'eſt préciſément ſa vie qu'il nous a racontée ; & je vais prendre plaiſir à t'en rendre la ſubſtance.

Le commencement de la vie de M. de Pontchâteau a été celle d'un Abbé du monde & d'un Abbé de ſa condition. Il avoit l'eſprit ſolide & pénétrant, & étoit ſavant ſurtout dans la théologie. Le Cardinal de Richelieu étoit ſon oncle à la mode de Bretagne. Auſſi avoit-il été pourvu de trois Abbayes dès l'âge de ſept ans. Il avoit de l'eſprit, de l'enjouement, des talens, des connoiſſances, l'art de plaire & de ſe faire rechercher des meilleures compagnies; enfin avec ſa naiſſance & ſon mérite, il pouvoit aſpirer aux plus grandes places : mais dès l'âge de dix-ſept ans, il fit connoiſſance avec Meſſieurs de Port-Royal, qui lui donnerent le goût de la piété. Il avoit de grands deſirs de les imiter, mais point d'effets. Pendant onze ans, il lutta contre la grace. Il fit des voyages en Bretagne pour viſiter ſes Abbayes, aſſiſter aux Etats ; il en fit un à Rome : par-tout il ſe livroit aux divertiſſemens, & vivoit en grand Seigneur; mais par-tout il p[illegible]oit en lui le combat de

Digitized by Google

deux hommes. A Lyon en 1652, il avoit vu mourir le Cardinal Alphonſe de Richelieu, frere du Miniſtre, qui étoit Archevêque de cette Ville, & qui dit, étant prêt d'expirer, *qu'il étoit bien fâché d'être ſorti de la Grande Chartreuſe, & qu'il aimeroit bien mieux mourir Dom Alphonſe que Cardinal de Lyon.* Cette parole avoit frappé M. de Pontchâteau, & lui revenoit ſouvent à l'eſprit. La mort du Miniſtre & celle de cette Eminence, lui a fait dire pluſieurs fois depuis ſa converſion, *que Dieu avoit tué deux hommes pour le ſauver.* Le Pape l'avoit goûté & eſtimé pendant ſon ſéjour à Rome; il le fit Protonotaire Apoſtolique. Son voyage d'Italie dura un an. Il en revint ſur la fin de 1659, reſta un mois à Paris, & fit un ſecond voyage en Bretagne, qui dura auſſi un an. Il y fut malade d'une fievre quarte qu'il a gardée quatorze ans. Un grand dégoût du monde le ſuivoit par-tout. Cependant à ſon retour, la Ducheſſe d'Epernon, ſa ſœur, étant devenue veuve, il fut obligé de paſſer quelque temps chez elle; & là il fut ſur le point de ſe marier avec une jeune Demoiſelle qui fréquentoit la maiſon. Dieu le tira encore de ce piege par la mort ſubite de cette Demoiſelle.

On ne le perdoit pas de vue à Port-Royal; les Religieuſes prioient Dieu pour lui, & les Solitaires, qui étoient diſperſés alors, faiſoient la même choſe. Mais enfin le moment du Seigneur arriva. Le mercredi Saint de l'année 1662 M. de Pontchâteau alla voir M. Singlin. Dans la converſa-

Digitized by Google

tion, ce bon Prêtre lui dit : vous ne voulez-donc pas, Monsieur, mettre fin à la vie que vous menez ? L'Abbé répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne le pouvoit pas encore. M. Singlin reprit d'un ton ferme : *Ne dites pas, Monsieur, que vous ne le pouvez pas ; dites que vous ne le voulez pas.* Cette parole fut un trait qui entra bien avant dans l'ame de l'Abbé. Il s'en alla répétant sans cesse en lui-même : *Dites que vous ne le voulez pas.* A quoi il ajoutoit : M. Singlin a raison ; c'est que je ne le veux pas. Il passa presque toute la nuit sans dormir, ayant toujours cette parole dans l'esprit. Il se leva à quatre heures du matin, écrivit quelques Lettres, sortit & se retira ce jour-là même dans un lieu inconnu à sa famille. Depuis ce moment, il ne revit de toute sa vie aucun de ses parens. Il se démit de tous ses bénéfices, abandonna son patrimoine à sa famille, tirant seulement de son frere une somme de vingt mille livres qu'il plaça, se défit de ses jolis meubles, fit passer une partie de sa bibliotheque à M. Arnaud, renvoya tous ses gens & quitta son carrosse. Il changea de nom & se retira d'abord vers l'Estrapade, où il occupa une petite chambre tout seul. Ensuite il alla demeurer à une extrémité du Fauxbourg Saint Antoine. Là il commença à essayer ses forces pour le genre de pénitence qu'il vouloit embrasser. Le travail du jardinage & la culture de la terre furent joints à ses austérités.

Il ne respiroit que la solitude de Port-

Digitized by Google

Royal des champs. En 1668, à la paix de l'Egliſe, il y vola, & s'établit dans une petite chaumiere de la ferme des granges, compoſée ſeulement d'une chambre, d'un grenier & d'un petit jardin. Il avoit pour tous meubles une tablette à livres, une table de bois, des chaiſes de paille, une paillaſſe ſur deux tretaux, avec une claie d'oſier par-deſſus, un drap de ſerge & une grande croix de bois. Il étoit vêtu d'un habit de groſſe ſerge de Londres, portoit un cilice, & ſe couchoit tout habillé. Sa fievre quarte ne lui permettant pas l'abſtinence de viande pendant toute l'année, il ſuppléa à ſa pénitence en ne donnant à ſon appétit que le ſimple néceſſaire, ne faiſant qu'une collation le ſoir, ne buvant pas de vin, mais du cidre des valets. L'Avent & le Carême, il ne faiſoit qu'un repas à cinq heures du ſoir; & la derniere quinzaine, il ne mangeoit que des fruits ſecs. Il avoit à ce Monaſtere la qualité de Jardinier, & cultivoit celui de la ferme; il fit de cet état les fonctions les plus baſſes & les plus laborieuſes, & ne rougiſſoit point d'être rencontré avec une hotte ſur le dos, pleine de fruits & de légumes. Outre ſa profeſſion, il étoit à tout, & rendoit tous les ſervices qui ſe rencontroient ſans exception; cueillir les fruits, travailler à la moiſſon, faire les foſſes pour les morts & les enterrer; quand on faiſoit la pêche de l'étang, les vendanges du vin & du cidre, il faiſoit tout ce que fait un homme de journée: il alloit au marché faire les proviſions, & vendre ce qu'on avoit

Digitized by Google

avoit de trop dans la maiſon ; ſa fievre ne lui fit rien rabattre de ſes travaux. Les Dimanches & Fêtes, il alloit à une heure après minuit à Matines à l'Abbaye, & il demeuroit à l'Egliſe juſqu'à onze heures ou midi : les mauvais temps d'hiver & le riſque qu'il couroit en deſcendant la nuit de la montagne ſans lumiere, ne l'empêcherent jamais de s'y rendre. L'après-midi il aſſiſtoit de mêmes aux Offices. Les jeudis, quand ſon travail le lui permettoit, il alloit à l'adoration du Saint Sacrement.

En 1679, un nouvel orage s'éleva ſur Port-Royal ; il fut obligé de le quitter. Ses auſtérités furent les mêmes, mais non ſes travaux. Il fit pluſieurs voyages à Rome, à Bruxelles auprès de M. Arnaud, en Champagne à l'Abbaye de Haute-Fontaine ; puis ſe fixa à l'Abbaye d'Orval dans le Luxembourg. Là il vécut dans la pénitence la plus auſtere, ne ſe fit connoître que de l'Abbé, reprit ſa profeſſion de Jardinier, & s'adonna à tout travail des champs, houer, défricher, bêcher, ſarcler, arroſer, faire les foins ; & avec tout cela, à Port-Royal & par-tout, il ne paſſa pas un jour ſans dire ſon bréviaire. A Orval il pratiqua exactement l'abſtinence de viande, ne fit qu'un ſeul repas les jours de jeûne ; en hiver ne ſe chauffoit preſque pas : quoique très-ſenſible au froid des pieds, il ſe contentoit de mettre les genoux en terre l'un après l'autre pour chauffer ſes pieds tour à tour à deux tiſons. Sa patience, ſa charité, ſa douceur

Digitized by Google

charmoient tous ceux qui l'approchoient. Son humilité égaloit ſes autres vertus ; il ſe reprochoit ſouvent avec larmes de n'avoir pu ſe défaire entiérement de ſes manieres de Cour : *On a un certain ſot air*, diſoit-il, parlant de lui-même, *dont on ne peut ſe défaire.*

Quelques affaires de charité l'ayant appellé à Paris au commencement de cette année, il y vint & y vécut dans la pénitence comme ailleurs, ne mangeant que peu à dîner, le ſoir une pomme & un verre d'eau, vêtu en Bourgeois du commun, inconnu à tout le monde, excepté à quelques amis dont étoit M. Nicole. Il étoit chez lui le 20 Juin, lorſqu'il ſentit les premieres atteintes d'une inflammation de poitrine. Il fut obligé de s'en retourner & de ſe mettre au lit. Dès le quatrieme jour, il ſe ſentit ſi mal, qu'il demanda les derniers Sacrements. Il fut confeſſé & adminiſtré par deux Prêtres de Saint Gervais ſans en être connu. Les Médecins qui le voyoient, le connoiſſoient. Ayant déclaré que ſon mal étoit déſeſpéré, quelqu'un crut devoir avertir M. le Duc de Coiſlin de l'état où étoit ſon oncle. Le Duc ſe rendit auſſi-tôt un peu déguiſé, vêtu comme un ſimple particulier & ſans laquais, à la maiſon où logeoit ſon oncle. Il ſe fit connoître. Le maître de la maiſon pria un des Médecins qui étoit préſent, de prévenir le malade. M. de Pontchâteau lui répondit qu'il prioit ſes parents de le diſpenſer de recevoir leur viſite ; parce qu'étant ſur le point

Digitized by Google

d'aller paroître devant Dieu, il craignoit que leur préſence ne réveillât en lui certaines idées de grandeur qu'il avoit tâché d'effacer de ſon eſprit, & qu'il les prioit de ne point envoyer ſavoir de ſes nouvelles par des gens de livrée. Cependant lorſqu'il fut à l'extrêmité, une Dame jugea qu'on ne devoit plus refuſer à ſa famille la ſatisfaction de le voir; elle fit entrer dans la chambre du mourant la Ducheſſe de Coiſlin qui étoit avec une amie. Ces deux Dames ſe mirent à genoux aux pieds du lit; & par le rideau qui étoit entr'ouvert, elles voyoient le malade ſans en être vues. Le Curé de Saint Gervais ayant appris auſſi quel étoit le malade qu'il avoit ſur ſa Paroiſſe, accourut comme il entroit en agonie: il eut ſeulement la conſolation de l'embraſſer après un moment d'entretien. M. de Pontchâteau expira le 27 Juin à 5 heures du matin, âgé de 56 ans.

Auſſi-tôt qu'il fut mort, il ſe répandit un bruit dans le quartier qu'il étoit mort un Saint. Un grand concours de peuple s'amaſſa à la maiſon où il étoit: chacun s'empreſſa de lui baiſer les pieds; & il ſe fit une guériſon miraculeuſe, qui a été conſtatée trois jours après pardevant Notaire.

Le convoi de M. de Pontchâteau ſe fit à Saint Gervais. Le Duc de Coiſlin le ſuivit en habit de deuil, malgré les deſirs de ſon oncle, qui auroit voulu reſter toujours ignoré. On dit la Meſſe ſur le corps; & on le mit enſuite en dépôt dans une Chapelle pour

Digitized by Google

être tranſporté à Port-Royal-des-Champs, ſuivant les dernieres volontés du défunt. Le cercueil étant mal ſoudé, il fallut le racommoder. Pendant cet intervalle, le peuple qui étoit accouru, & dont l'Egliſe étoit pleine, fit violence à ceux qui gardoient le corps. On fut obligé de laiſſer ces bonnes gens faire toucher des chapelets à ce précieux corps, ou arracher quelques lambeaux de ce qui le couvroit. Le tranſport ſe fit l'après-midi. Pluſieurs carroſſes firent cortege. Le Vicaire de Saint Gervais accompagna le corps, & le préſenta à l'Abbeſſe. Il fit un petit diſcours françois à la louange du défunt, qui fut enterré dans l'Egliſe. Peu de temps après la Ducheſſe d'Epernon, ſa ſœur, qui eſt retirée au Val-de-Grace, a fait célébrer pour lui un ſervice ſolemnel, auquel aſſiſta toute ſa famille & un grand nombre d'amis, dont mon mari étoit; j'en aurois été auſſi, ſi je n'avois pas été en couche.

Mon mari vient d'avoir la complaiſance de reſter auprès de moi plus de deux heures pour m'aider dans le récit que je viens de te faire; il auroit été bien plus court s'il ne m'en avoit dicté la plus grande partie; & malgré ſon étendue, ce n'eſt encore qu'un abrégé de toutes les choſes admirables qu'on a racontées de ce ſaint homme. Que n'es-tu à Paris pour les entendre? Voilà ce que tu perds à reſter claquemurée dans ton château; & moi qui ne reſpire que toi, je perds mes deſirs & mes ſoupirs. Hélas! mon amitié pour toi fait tout à la fois le charme & l'amertume de ma vie.

Digitized by Google

LETTRE LIV.

Du 25 Octobre 1690.

NOus voici de retour, ma chere amie ; une indiſpoſition de ma grand'maman nous a rappellés. J'eſpere que cela n'aura pas de ſuite ; car le plaiſir de nous voir, a déja fait chez elle un effet merveilleux. Nogent a été notre ſeul ſéjour ; & nous y avons été preſque toujours tout ſeuls. M. de la Tour étoit avec nous. Ce jeune homme m'aime toujours ; mais il eſt d'une attention, d'une circonſpection & d'une retenue qui me charment. Toute ſa ſatisfaction, tous ſes amuſements, tous ſes plaiſirs, toute ſa joie, c'eſt d'être avec moi. Lorſqu'on l'en éloigne, ſoit pour une partie de chaſſe ou autre choſe, on voit que ſon cœur ſouffre : mais il ne réſiſte point, & il ne ſouffle pas le mot. Ce qui me ſurprend toujours, c'eſt que ſa mere entretient elle-même pour moi ſon amour. Tiens, lui diſoit-elle encore l'un de ces jours, admire donc Madame de la Riviere : eſt-il au monde une femme plus belle ? Quels yeux ! quelle bouche ! quel contour de viſage parfait ! quel teint ! quel coloris ! quelle taille ! quel port ! quelle main ! Tu voudrois bien avoir une femme comme elle ; n'eſt-ce pas ? Pendant tout ce diſcours, le Marquis avoit les yeux fixés ſur moi, & gardoit le ſilence : il pouſſa un ſoupir. Mon

Digitized by Google

mari écoutoit ſa ſœur avec étonnement, mais en riant ; & moi, ne concevant pas le procédé de la Marquiſe, je lui dis que ſon diſcours étoit plus imprudent que ſage. J'ai mes raiſons, me dit-elle, je ſuis bien aiſe qu'il vous aime ; pendant ce temps-là, il n'en aimera pas d'autres. Je ne ſais pas quel eſt ſon but. Je finis, car un petit bobo que j'ai au doigt m'empêche de t'en dire davantage.

LETTRE LV.

Du 8 Janvier 1691.

JE n'aime point ta Lettre, ma chere Baronne ; il n'y a que ton eſprit qui y parle, & je veux le langage du cœur. Treve de compliments, je te prie, entre nous devons-nous les connoître ? Et dorénavant ſi tu veux m'écrire ſur ce ton, treve de Lettres auſſi. En vérité, je ne te reconnois pas ! Eh ! où as-tu été chercher ce jargon ? Si tu as un maître d'emphaſe, il a une bonne écoliere. Tiens, à la premiere lecture de ta Lettre, j'ai été ſurpriſe ; à la ſeconde, je me ſuis impatientée ; à la troiſieme, qui eſt à ce moment-ci, je ſuis en colere, & je jette la Lettre au feu.

M. du Metz eſt extrêmement regretté. Le canon ne devroit-il pas reſpecter les Héros ? Mais non, ce ſeroit les priver de leur gloire ; car c'eſt le genre de mort qu'ils deſirent.

Digitized by Google

On se dispose à jouer à Saint-Cyr la tragédie de M. Racine a entrepriſe à la ſuite d'Eſther. Ce ſera les étrennes de cette année que ce Poëte donnera au Public. Je t'envoie *la Comédie ſans titre* que tu parois deſirer : elle eſt de M. Bourſault & non de Poiſſon. Elle a été jouée plus de quatre-vingt fois. C'eſt une ſatyre agréable, faite pour corriger des ſots & des ridicules. Ce que tu me dis de M. de Pontchâteau, eſt mieux dit, mieux penſé que tes fades compliments.

Je t'en dis peu : car nous ſommes de la noce du couſin de feu M. des Foſſés, qui eſt notre Intendant, & qui remplace fort bien ſon parent : il a été marié ce matin avec une jeune perſonne de mérite.

LETTRE LVI.

Du 22 Février 1791.

JE ſuis bien aiſe, ma charmante Baronne, que ma colere t'ait réjouie. Mais n'avois-je pas raiſon de ne te pas reconnoître dans ce ſtyle ampoulé? A préſent, je ſuis toute étonnée de ce qu'il ne m'eſt pas venu à l'idée que tu voulois te divertir, ou me peindre quelqu'un par ton nouveau langage. Vraiment je me remets bien cet original-là : il m'a ſouvent impatienté avec ſes compliments & ſes fadaiſes. Je ſuis fâchée à préſent d'avoir brûlé ta Lettre ; je la relirois, & je ſuis ſûre qu'il me ſembleroit entendre le Chevalier

Digitized by Google

pimpant. C'eſt un ſobriquet que ſes manieres lui ont attiré. J'aime mieux le ſavoir à Lyon qu'à Paris ; il m'ennuiera moins là qu'ici. Quand j'entrois dans une compagnie, & que je l'appercevois, il me prenoit des vapeurs.

Je ſuis enchantée de tout ce que tu me dis de la *Comédie ſans titre.* Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que l'Auteur, qui poſſede, comme tu vois, toutes les beautés & toutes les délicateſſes de la Langue françoiſe, ne ſait pas un mot de latin. Les plaiſirs du carnaval ne me donnent pas un moment de repos ; & je me laiſſe entraîner par le torrent : je vais ce ſoir au quinzieme bal de cette année ; & je te quitte pour m'aller mettre à ma toilette. Adieu.

LETTRE LVII.

Du 12 Mai 1691.

LORSQUE mon mari écrivit à M. de Neufpont la priſe de la ville de Mons, j'étois bien malade d'un rhume. Je lui fis promettre de n'en rien toucher dans ſa Lettre. Cependant la tienne, ma chere, ma tendre amie, me fait ſoupçonner qu'il ne m'a pas tenu parole : pourquoi ces inquiétudes ? pourquoi ces prieres, ces inſtances pour que je t'écrive moi-même ? pourquoi ces ſonges effrayans, qui troublent ton ſommeil, ſi mon mari n'avoit pas été indiſcret ? Il aura mis dans ſa Lettre quelque cho-

Digitized by Google

ſe à mots couverts, qui t'aura plus alarmée que s'il avoit dit naturellement de quoi il étoit queſtion ; car rarement un rhume conduit au tombeau Je lui ai montré ta Lettre, je lui ai dit qu'il avoit jaſé, qu'on étoit indiſcret avec la plume comme avec la langue, qu'il étoit un bavard, & qu'il voyoit à quoi avoient abouti ſes diſcours. Il m'a aſſuré qu'il n'avoit rien dit, parce qu'il a vu que ta Lettre ne le dénonce pas ouvertement : mais je vois bien qu'il ment. Je ne lui en veux pourtant pas de ſa bavarderie, puiſqu'elle me procure le plaiſir de ſavourer ton inquiétude qui eſt une nouvelle preuve de ton amitié. J'ai beau la connoître cette amitié, ſavoir qu'elle exiſte, qu'elle eſt toujours vraie, toujours ſincere, toujours la même ; je ſuis bien aiſe, quand l'occaſion me conſtate mon bonheur.

Je ne vais preſque plus en Cour ; mais mon mari continue toujours d'y aller, plus par politique à la vérité que par goût. Cette ſeconde tragédie de M. Racine, dont je t'ai parlé, n'a pas eu un grand ſuccès. L'hiſtoire d'Athalie en eſt le ſujet. Des connoiſſeurs cependant aſſurent qu'elle eſt ſupérieure à Eſther : que tout y eſt noble & ſublime. M. Deſpréaux, avec qui j'ai dîné mardi à l'hôtel de l'Ecluſe, dit la même choſe : il ajoute que c'eſt le chef-d'œuvre de ſon ami, & que le public y reviendra, ou qu'il n'eſt qu'un âne. Je te l'enverrai quelque jour, avec une piece de vers de ma façon. M. des Hauts-Vents, qui m'a appris à Nogent les regles

Digitized by Google

de la verſification, fait ſon ſéjour à Paris depuis quelque temps. Il me demande en grace de cultiver les Muſes ; je le refuſe & le refuſerai. Cependant mon mari s'étant joint à lui pour me demander ſeulement une piece de vingt vers, je me ſuis rendue ; & j'en ai fait une de ſoixante. Ce ſont des ſtances ſur le printemps. Je te les copierois tout de ſuite, ſi mon mari ne m'attendoit à ce moment pour aller à la Comédie. Adieu.

LETTRE LVIII.

Du 4 Août 1691.

VOILA la vie, ma chere Baronne ; le malheur des uns fait le bonheur des autres : M. de Louvois eſt mort, & M. de Pomponne eſt rentré en grace. On bénit le Roi d'avoir redonné ſa confiance à cet homme aimable. Actuellement ſa penſion eſt de quatre-vingt mille livres. Il a beſoin de tout cela pour ſoutenir ſon nouvel état & ſa nombreuſe famille ; car il n'eſt pas riche en patrimoine. Mon mari a été le voir : nulle faſte, nul orgueil. Cet homme eſt vraiment grand. Il eſt Héros dans ſon élévation comme dans ſes diſgraces. Ce n'eſt pas une petite vertu ; car il eſt plus difficile d'être ſans hauteur dans la proſpérité, qu'humble dans l'adverſité. M. de Louvois eſt mort en peu d'heures ; on dit que c'eſt la froideur du Roi qui l'a tué. Cela peut avoir quelque fonde-

Digitized by Google

ment. Voilà assez souvent à quoi aboutit la faveur des Princes : on la recherche avec empressement ; on l'obtient difficilement ; on la reçoit avec transport : mais si l'on vient à la perdre, on n'y peut tenir, il faut renoncer à la vie. Ah ! ma chere, heureux ceux qui, comme nous, peuvent se passer des grandes places, & ont la sagesse de n'en point ambitionner. Mon mari en a déja refusé trois qui l'auroient obligé de vivre à la Cour. Il aime sa liberté, il en veut jouir ; & je m'en félicite. Monseigneur lui a fait entrevoir une fois que s'il en acceptoit une, le Roi le feroit Duc. Il a remercié le Prince, en lui disant qu'il étoit très-reconnoissant de l'honneur que le Roi lui faisoit, mais qu'il n'avoit pas d'ambition. Il est vraiment heureux pour moi que les sentiments de mon mari sur la Cour se rapportent si bien avec les miens.

J'écris sans relâche l'histoire de ma bonne tante. Cependant je trouve qu'elle va bien lentement. La folle idée que mon mari se forge, que d'écrire cela m'échauffe le sang, l'oblige souvent de m'interrompre pour des parties de plaisir ; car il sait que je l'écris, & il me loue fort d'en avoir le courage ; mais il me demande de le faire à mon aise. Je lui obéis comme tu vois : trop pour ton impatience, diras-tu ; mais il faut bien quelquefois pratiquer les leçons de Saint Paul ; c'est un grand Saint, bien digne d'être écouté. Treve de badinerie ; j'ai si à cœur cette histoire, que je veux qu'elle accompagne ma

Digitized by Google

premiere Lettre. Si elle dure encore quelque temps, je te donnerai de mes nouvelles par mon mari, en fourrant quelques billets dans ſes Lettres.

Lorſque M. de Pomponne eſt entré au Conſeil d'Etat, le Roi y a introduit Monſeigneur; & il a dit alors à ſes Miniſtres: Voici M. le Dauphin; mais il n'aura point de rang parmi vous. En même temps, Sa Majeſté ſe mit au bout d'une table longue, fit mettre Monſeigneur à ſa gauche, enſuite M. de Pomponne, puis M. de Pontchartrain; & il fit mettre à ſa droite M. de Croiſſi, & enſuite M. le Pelletier.

Je ne compte point cette année aller à la campagne, parce que ma grand'maman eſt ſouvent incommodée de ſa goutte, & qu'elle a beſoin qu'on la diſtraie de ſon mal. Je vais paſſer la plus grande partie des après-midi dans ſon parloir. Elle dit que quand elle me voit, ſon mal ſe diſſipe, ou du moins qu'elle a plus de courage pour le braver. Voici, ma chere amie, les vers que je t'ai promis. Ne vas pas t'aviſer de me faire des compliments ſur ces bagatelles; je n'en veux pas plus, que je ne veux continuer cet exercice; c'eſt une ſageſſe de ne ſe mêler que de ce qu'on eſt capable. Je ne t'envoie pas la tragédie d'Athalie, car mon mari m'a dit qu'il l'avoit envoyée à M. de Neufpont avec les brochures qu'il lui avoit demandées.

Ma grand'maman reſpire un peu de ſa goutte; ce matin, comme j'allois plier ma

Digitized by Google

Lettre, elle eſt venue pour paſſer la journée avec nous. Deux heures après, Madame de la Tour eſt arrivée pour dîner. Sur les trois heures, mon mari nous a quittées pour aller dans ſon cabinet régler quelques affaires avec ſon Intendant. Pendant ſon abſence, ma grand'maman nous a montré une Lettre qu'elle a reçue avant-hier de ſa bonne amie Madame de Sévigné. Mon Dieu! que j'envie le ſtyle de cette Dame! elle ravit quand elle parle; & ſes Lettres ſont d'une gaieté, d'une aiſance, d'une nobleſſe & d'une délicateſſe qui enchantent; c'eſt, ma chere, une de ces perſonnes aimables, en dépit de l'âge, & de qui j'aime à m'entretenir. Auſſi ai-je pris plaiſir à faire jaſer ſur elle ma grand'maman. Elle fut mariée à dix-huit ans au Marquis de Sévigné, qui ne ſentant pas ſon bonheur, ne l'a pas rendue des plus heureuſes. Il fut tué en duel, & la laiſſa veuve toute jeune avec deux enfants. Sa tendreſſe maternelle ne lui permit pas de ſe remarier: elle mit tous ſes ſoins à former l'eſprit & le cœur de ſes enfants & à leur faire donner la plus belle éducation. Ils ont répondu à ſes vues: le Marquis de Sévigné, ſon fils, eſt un homme d'un vrai mérite: la Comteſſe de Grignan ſa fille eſt une femme fort au-deſſus de l'ordinaire pour la figure, les graces, l'eſprit & le caractere. Auſſi dit-on qu'elle en eſt folle, & que ſa tendreſſe pour elle eſt inexprimable. Et moi qui ſens la mienne pour mon fils, je ſoutiens que je ne lui cede pas en cela.

Digitized by Google

LETTRE LIX.

Du 2 Janvier 1692.

IL m'eſt impoſſible, ma chere Baronne, de te décrire la peine où je ſuis. Je crois que les choſes où nous avons pris le plus de plaiſir, ne deviennent pour nous que des ſujets de triſteſſe. Cette Hiſtoire de ma tante, que j'avois écrite avec délectation, & que je me diſpoſois à t'envoyer pour étrennes, eſt perdue. Il y a environ un mois qu'elle eſt finie : c'eſt pour cela que je te diſois affirmativement dans mon dernier billet, que tu l'aurois entre les mains au mois de Janvier. Mon Dieu, qu'il eſt triſte de ne pouvoir compter ſur rien dans la vie ! Madame de l'Ecluſe m'étant venue voir le jour de Saint Thomas, elle la trouva ſur ma toilette, & me pria de la lui prêter pour la lire, me promettant de me la rendre au plus tard une des fêtes de Noël. Il ne m'étoit pas permis de la lui refuſer : elle l'emporta. Je fus la voir le jour de Saint Etienne ; je la trouvai qui la liſoit. Elle me dit qu'elle en faiſoit un extrait ; mais qu'elle ſe hâtoit pour me tenir parole. Je lui dis que ne devant te l'envoyer que les premiers jours de la nouvelle année, elle pouvoit la garder le reſtant de l'autre. Dimanche elle vient, & me dit en entrant, & les larmes aux yeux, qu'elle eſt dans un chagrin mortel ; que l'Hiſtoire de

Digitized by Google

ma tante eſt diſparue ; qu'elle l'avoit fait chercher par-tout inutilement chez elle ; qu'il lui étoit impoſſible de deviner, ni même de ſoupçonner qui eſt-ce qui l'avoit priſe, parce que le Jeudi, ils avoient donné un repas à de nouveaux mariés où il y avoit plus de trente perſonnes, dont la plupart étoient des étrangers ; qu'enfin elle avoit envoyé demander à toutes ces perſonnes ſi elles n'avoient point vu l'Hiſtoire d'une Dame Abbeſſe en manuſcrit, & que toutes avoient répondu que non. Elle me dit tout cela d'un air ſi mortifié, que je n'eus pas la force de lui faire le moindre reproche. Et mon mari, qui étoit préſent, nous vit ſi conſternées toutes deux, qu'il ſe mit en quatre pour nous conſoler, & nous perſuader que ce n'étoit qu'un petit malheur. Je le croirai ſi toi-même, ma chere amie, tu as la généroſité de ſupporter cette perte, à laquelle je ſuis d'autant plus ſenſible, que je ne me ſens ni le courage, ni la force, ni le goût de recommencer cette Hiſtoire, l'objet de tes deſirs, ainſi que celui de ma complaiſance. C'eſt donc de toi ſeule que j'attends toute ma conſolation ; & je ſouhaite que ma Lettre arrive avant le départ de celle que la nouvelle année me fait eſpérer de toi. Les bagatelles que je t'envoie pour étrennes, te paroîtront bien inſipides, puiſqu'elles ont perdu l'accompagnement qui devoit les aſſaiſonner.

Digitized by Google

LETTRE LX.

Du 28 Janvier 1692.

TU m'as redonné la joie, femme aimable, femme généreuſe! Je dis à préſent comme toi, *ne parlons plus de cette chere & malheureuſe Hiſtoire.* Mais j'ai le doux eſpoir que peut-être un jour j'aurai la ſatisfaction de te voir, de t'embraſſer, & de te la raconter.

M. Nicole & M. Fontaine nous ont fait une viſite de la nouvelle année. Notre converſation a beaucoup roulé ſur l'Athalie de M. Racine: ces deux Meſſieurs la trouvent admirable; ils diſent comme toi, qu'elle eſt au-deſſus d'Eſther. J'en dis autant à la lecture; & je trouve le contraire à la repréſentation. J'y ai été une fois à la ſollicitation de Madame de Maintenon. Cette Dame me fait toujours tant d'amitié, que je ne puis m'empêcher d'y répondre quelquefois.

Je vais te faire une confidence, ma belle Baronne. Je ſuis groſſe de trois mois, & mon mari n'en fait encore rien. Je le lui cache par malice, pour le punir de s'être réjoui de la mort de mes autres enfants. Ne le mérite-t-il pas bien? Il s'en appercevra quand il pourra; mais je compte ne lui en point parler du tout. Ma grand'maman & Madame de la Tour ſont du ſecret, & m'approuvent.

Je t'envoie deux excellentes Comédies de M.

Digitized by Google

M. Bourſault, *les Fables d'Eſope* & *Phaëton* : ce ſont deux Pieces que j'aime à la folie. M. Deſpréaux faiſoit l'éloge de ce Poëte il y a quelques jours chez M. de l'Ecluſe. Il l'a attaqué autrefois dans une de ſes ſatyres ; mais il en a eu un regret infini, & a fait ſubſtituer à la place de ſon nom, d'autres noms ſelon le beſoin, dans une nouvelle édition. Il dit que M. Bourſault eſt un homme plein de droiture, de probité, de mérite & d'agréments, en un mot qu'il poſſede toutes les qualités du cœur & celles de l'eſprit, & qu'il ſe trouve extrêmement flatté & tout glorieux de l'avoir pour ami. *Phaëton* n'a pas eu le même ſuccès que *les Fables d'Eſope ;* cependant elle petille d'eſprit ; mais c'eſt qu'on l'avoit beaucoup vantée d'avance, & cela lui a nui, parce que des ennemis ont eu le temps de former une cabale pour faire tomber la Piece : cela n'empêche pas qu'on ne lui rende toute la juſtice qu'elle mérite, chez les Savans & les gens d'eſprit.

LETTRE LXI.

Du 10 Avril 1692.

A La fin, ma charmante amie, la meche eſt découverte. Nous avons eu fêtes ſur fêtes à l'occaſion du mariage du Duc de Chartres & de celui du Duc du Maine. Me trouvant obligée d'aller à un bal donné pour

Digitized by Google

le mariage de ce dernier, mon mari préſida à ma toilette, & s'apperçut de ma groſſeſſe. Eh, mais! me dit-il, je crois que tu es groſſe. Je ſouris, & ne lui répondis rien, Il continua de me fixer, & reprit: il n'y a pas à en douter, tu l'es; & ce qui me ſurprend, c'eſt que tu me parois déja bien avancée, & que je l'ignore. Je ne l'ignore pas moi, lui dis-je alors en continuant de ſourire, je ſuis groſſe de cinq mois. Pourquoi donc me le cacher, reprit-il en me faiſant quelques careſſes? Je lui répondis d'un air un peu malin, que c'étoit crainte de l'affliger. Il ſentit l'ironie, le feu lui monta au viſage, & il me dit les yeux humides & avec ſon ton plein de douceur: tu t'es trompée, ma chere Comteſſe; j'ai plus de plaiſir d'être pere, que je n'ai de chagrin de voir un frere à mon fils. Son air mortifié me toucha; je l'embraſſai en lui diſant que ce n'étoit qu'eſpiéglerie de ma part, & ſeulement pour voir combien il ſeroit de temps à s'en appercevoir; & je lui ajoutai que ma grand'-maman & ſa ſœur avoient été mes confidentes. Il ſe remit un peu, me donna quelques baiſers fort tendres, & me pria de ne lui plus jouer de ces tours-là. Un moment après il me quitta, envoya chercher un carroſſe de louage, & ſortit. Il rentra au bout d'une heure, & fut prendre ſon fils par qui il me fit préſenter une aigrette de diamans de la plus grande beauté; & il me fit dire par l'enfant, que c'étoit de la part de ſon petit frere ou ſa petite ſœur. Ce trait acheva de

Digitized by Google

me confondre : je me jettai au cou de mon mari, & avouai ma défaite, en lui promettant bien de ne lui plus jouer de pareils tours. J'avois eu tort en effet ; car si mon mari a vu partir ses enfans sans peine, il les a toujours vu arriver avec plaisir ; & ce n'est que le grand amour qu'il a pour son fils qui le consoloit de leur mort. Je me parai à l'instant de son présent. Il a été un de ces matins voir M. de Pomponne, & nous l'a amené à dîner. Aussi-tôt j'envoyai chercher ma grand'maman, qui vint bien vîte pour jouir de la vue & de la conversation de son bon ami, avec lequel il y a toujours à profiter.

Adieu, je t'embrasse en idée comme de coutume, & en soupirant de ne pouvoir le faire autrement.

LETTRE LXII.

Du 25 Juin 1692.

J'Ai reçu ton présent, ma belle Baronne, avec tout le plaisir que tu peux imaginer. Que je le baiserai souvent mon joli perroquet ! Sa mine annonce bien sa jeunesse, & elle me fait espérer d'en faire un bon écolier. C'est moi seule qui lui donne des leçons. Devine quelle est la premiere que je lui ai donnée ; mais devine-là, car je ne te la dirai point qu'il ne la répete parfaitement.

Digitized by Google

Veilà donc M. l'Evêque d'Angers qui eſt mort ? Il étoit âgé de quatre-vingt-quinze ans ; & malgré ce grand âge, il eſt extrêmement regretté de ſes Diocéſains, de ſa famille & de ſes amis. C'étoit un ſaint homme, qui pendant plus de quarante ans qu'il a été Evêque, n'eſt ſorti qu'une fois de ſon Dioceſe, pour conférer ſur la Religion avec le Prince de Tarente, qu'il eut le bonheur de convertir, & de réconcilier avec le Duc de la Tremouille ſon pere. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Prélats rempliſſent comme lui les devoirs épiſcopaux. Il aſſiſtoit les pauvres avec une charité peu commune. Il ſe levoit tous les jours à deux heures du matin, prioit Dieu quelque temps, liſoit quelque choſe de l'Ecriture-Sainte, puis aſſiſtoit à Matines avec ſes Chanoines. Son travail étant continuel, quelqu'un lui propoſa de prendre un jour de la ſemaine pour ſe repoſer : *Je le veux bien*, répondit-il, *pourvu que vous me donniez un jour où je ne ſois pas Evêque.* C'eſt ſon neveu M. de Pomponne, qui nous a raconté ces choſes, la ſemaine derniere en dînant avec nous. Ce Miniſtre, ma chere Baronne, cet homme aimable ſera le parrain de mon enfant. Il m'a dit qu'il ſe trouvoit extrêmement flatté d'être mon compere ; & que pour compléter ſa joie & ſon bonheur, il me prioit de lui laiſſer le choix de la marraine. Tu penſe bien que je n'ai eu rien de plus preſſé que de l'en laiſſer le maître. J'ignore encore ſur qui tombera ſon choix. J'entre dans mon

Digitized by Google

neuvieme mois : ainſi la premiere Lettre que tu recevras, ſera de mon mari. J'eſpere qu'il n'aura que de bonnes nouvelles à t'apprendre, & de moi, & de mon enfant, & de mon cœur qui eſt toujours à toi.

Adieu, ma chere, ma tendre, ma généreuſe amie : je vais baiſer ſix fois mon perroquet pour toi.

LETTRE LXIII.

Du 2 Septembre 1692.

AH ! ma charmante amie, quelle ſurpriſe ! quelle joie délicieuſe ! mais quelle ſcene ! J'ai demandé en grace à mon mari de ne te parler que de la naiſſance de mon poupon & de ma bonne ſanté, me réſervant le doux plaiſir de te raconter moi-même mon bonheur : bonheur ſi grand, ſi inattendu, & auquel j'ai été ſi ſenſible, qu'il m'en a penſé coûter la vie. J'ai attendu mon parfait rétabliſſement, pour pouvoir t'en faire un récit entier.

Le Samedi 28 Juin, mon mari partit de grand matin en chaiſe de poſte pour aller à Nogent *ſoi-diſant*, ſous prétexte de faire faire quelque choſe de nouveau au Château. Il revint cinq jours après, le Jeudi 3 Juillet ſur les huit heures du ſoir. Le lendemain, ſur les dix heures du matin, étant dans mon cabinet de toilette avec mes femmes, qui mettoient à part tout ce qui devoit ſervir

Digitized by Google

au moment de la naiſſance de mon enfant, j'entendis quelqu'un entrer dans ma chambre. Des tas de linge que nous avions ſur nous les unes & les autres, nous empêcherent de nous lever pour voir qui c'étoit. J'écoute : j'entends pluſieurs voix, les pas de pluſieurs perſonnes : je fixe les yeux du côté de la porte de mon cabinet, qui étoit entr'ouverte. Cette porte s'ouvre tout à fait. Mon mari ſe préſente, me regarde, & ſourit. Madame de la Tour ſe montre, ſourit auſſi. Ma grand'maman paroît, & fait la même choſe; tout cela en ſilence. Je dis bon jour à l'une & à l'autre, leur demande de m'excuſer ſi je ne me leve pas, en leur faiſant remarquer l'embarras que j'avois ſur moi, & en leur diſant que j'étois à elles dans le moment. En même temps je vois approcher la figure d'une Religieuſe. Je la fixe : c'eſt ma tante. Je jette un cri, & tout ce qui eſt ſur moi; je vole dans ſes bras, je colle mon viſage ſur le ſien, je la ſerre, la joie me ſuffoque, je ne puis parler, je ne puis pleurer, je ne puis reſpirer, je me pâme, mes jambes tremblent ſous moi, m'abandonnent; ma tante & mon mari me ſoutiennent, me mettent dans un fauteuil; j'ai peur que ma tante ne m'échappe, je la retiens par ſes hardes : J'é...touf...fe, j'étouf...fe, c'eſt tout ce que je puis dire à pluſieurs repriſes : on s'alarme, on me délace, on ſe reproche de ne m'avoir pas prévenue, on convient, mais trop tard, que ces ſortes de joies ſont

Digitized by Google

trop grandes pour être accompagnées de la surprise ; on craint que je n'accouche, & quelque chose de plus funeste encore, on est à bout, & enfin on se détermine à envoyer chercher mon accoucheur.

Pendant qu'on y étoit allé, il vint une idée à mon mari, qui me voyant toujours en pleine connoissance, s'avise de me dire : modere ta joie, ma chere Comtesse, elle va être suivie d'une triste nouvelle ; Madame l'Abbesse ne vient à Paris que pour te consoler, & t'exhorter à supporter ma perte : j'ai des ennemis ; le Roi m'exile à deux cens lieues d'ici. Ces paroles me frappent, & sont pour moi un coup de foudre ; la douleur s'empare de mon ame, la parole m'est rendue, mes larmes coulent, & je m'écrie en prenant la main de mon mari : O ciel ! ah ! mon bon ami, que dis-tu là ? Chacun sourit ; mes yeux inondés n'en voient rien ; on garde le silence pour provoquer encore plus mes larmes ; mais je le romps ce silence par des lamentations & par de nouveaux cris ; je quitte ma tante, & me jette dans les bras de mon mari, en lui disant : Tu ne partiras pas sans moi, mon cher, mon tendre ami, je te suivrai partout, oui, je te suivrai aux Antipodes s'il le faut. Cela ne se pourra pas, ma chere amie, reprend mon mari d'un grand sérieux, pense-tu en quel état tu es ? Cette réflexion me trouble, me confond ; je redouble mes pleurs, je lui prends le bras, & lui dis du ton le plus ferme : Je te tiens, & ne te

Digitized by Google

quitterai pas; & malgré mon état j'affronterai tout, les mers, les périls, les priſons, les cachots, tout ſera pour moi un Palais avec toi. En lui diſant cela, je le tenois bien ſerré par le bras, & mes pleurs couloient toujours en abondance. Mon mari content de me voir reſpirer alors à mon aiſe, ne jugea pas à propos de me contredire; il me donna pluſieurs baiſers en me témoignant ſa reconnoiſſance, & en me diſant qu'il conſentoit à ne nous jamais ſéparer. Puis il ſe met à rire. La compagnie lui répond. Ce que c'eſt que la trop grande joie, dit ma grand'maman! Oui, dit mon mari, croiroit-on, qu'on ſoit obligé de lui oppoſer la douleur pour l'empêcher de devenir funeſte? Là, dit Madame de la Tour, qu'on vienne me dire qu'il ne faut jamais mentir, on y ſera bien venu; peut-on un menſonge plus à propos & plus ſalutaire que celui que mon frere a imaginé? Sans lui où en ſeroit ma ſœur? Tout cela, ma chere Baronne, ſe diſoit d'un air ſi plaiſant & ſi drôle, que j'ouvrois de grands yeux; puis je me doutai tout d'un coup du tour: Mon Dieu, dis-je, eſt-ce qu'on m'a trompée, & qu'il n'eſt rien de tout ce qu'on m'a dit? Sans doute, me dit ma bonne tante, eſt-ce que nous ſerions ſi gais s'il en étoit quelque choſe? Et mon mari ajouta: Il a bien fallu te tromper, ma chere Comteſſe, pour modérer ta joie, & te tirer de la mort. Je me mis à rire à mon tour; & je ne ſavois plus auquel courir de ma tante ou de

mon

Digitized by Google

mon mari ; j'allois à celui-ci, je le careſſois, je le félicitois de n'être pas un proſcrit ; & après je revenois à ma tante, & lui témoignois ma joie & ma ſatisfaction de la voir & de l'embraſſer à mon aiſe. J'en étois là lorſque mon accoucheur arriva. Sa préſence heureuſement ne fut point néceſſaire en ce moment : il me tâta le pouls, le trouva bon, & s'en retourna.

C'eſt ma tante, comme tu penſe bien, qui a été la marraine de mon enfant : tout étoit projetté ainſi dès le commencement d'Avril, quinze jours avant que mon mari ſe fût apperçu de ma groſſeſſe. Il alla avec ma grand'maman chez M. de Pomponne, qui ſe joignit à eux pour écrire à ma bonne tante, & la prier de venir à Paris être la marraine de mon enfant avec lui. Ma tante accepta, & leur fit à chacun une réponſe polie : & tous de concert m'en firent un myſtere. Quand donc mon mari me vit dans mon neuvieme mois, il feignit d'aller à Nogent pour cinq ou ſix jours ; & il alla chercher ma tante. En arrivant il la dépoſa au Couvent de ma grand'maman, avec qui elle coucha. Mais lorſqu'elle eut mis le pied chez nous, il ne lui fut plus poſſible d'en ſortir ; je lui dis qu'elle reſteroit, ou que je la ſuivrois par-tout, juſques dans le Couvent où je ferois mes couches auprès d'elle. Elle vit bien à mon ton qu'il falloit en paſſer par où je voulois.

Je voudrois, ma belle Baronne, pouvoir te peindre ſon amour & ſa tendreſſe pour

Digitized by Google

mes enfans : elle careſſe l'aîné, le baiſe, l'admire, lui découvre tous les jours de nouvelles qualités, & fait ſon éloge du matin au ſoir : elle contemple ſon filleul, le prend dans ſes bras, le ſerre, le mange. Il ſemble que ſon cœur la quitte pour paſſer dans l'ame de cet enfant, dont la naiſſance me procure tant de ſatisfaction, que je ne le nomme point autrement que *mon petit poupon de joie*. Ce qui me flatte encore beaucoup, c'eſt que ma tante ne ceſſe de me faire l'éloge de mon mari : elle dit que la premiere fois qu'elle le vit, lorſqu'il fut lui faire une viſite à ſon Couvent en fraude de moi, elle fut tout d'un coup frappée & enchantée de la régularité & de la nobleſſe de ſes traits, de ſa taille haute & majeſtueuſe, de la douceur de ſon caractere, de la beauté de ſon eſprit, de l'élévation de ſes ſentimens, de ſa grande ame, en un mot, de toute ſa perſonne. Auſſi dit-elle qu'elle n'eſt point étonnée de l'empire avec lequel il a ſubjugué mon cœur. Tout ce qu'elle dit a des graces infinies. M. de Pomponne ſe trouve extrêmement flatté de l'avoir pour ſa commere. Quoique ſon temps lui ſoit très-cher, il vient la voir aſſez ſouvent : il ne reſte que des minutes quand il ne peut pas reſter des heures. Madame de Pomponne nous donne un peu plus de ſon temps. C'eſt une femme de bien bonne ſociété. Mais je ne m'attends pas à la voir ſouvent quand ma tante ſera partie ; car c'eſt une Dame fort retirée, qui s'attache principalement à

Digitized by Google

des femmes de son âge, & je suis si jeune, que je n'ose prétendre à sa confiance.

Voilà ma tante qui prend la plume pour t'écrire un billet, que je mettrai dans cette Lettre. Mon Dieu qu'elle auroit été contente que tu eusse pu venir à Paris pendant qu'elle y est ! Les joies de ce monde ont toujours quelques traverses. Un soupir m'échappe. Si ce n'eût été la maladie de ton pere, mon mari auroit hazardé le voyage de Lyon dans l'espérance de t'amener ; mais nous avons fait réflexion que tu ne voudrois pas le quitter dans son état de langueur ; & qu'il seroit cruel à nous de vouloir t'arracher de ses bras dans une situation aussi critique que la sienne. Nous prenons beaucoup de part à ses maux & à ta douleur. Madame de l'Ecluse t'embrasse. Elle est tous les jours avec nous pour voir, baiser, idolâtrer sa *chere maman l'Abbesse* (1). Nous nous emparons chacune d'une joue que nous serrons de nos levres ; & quand nous la tenons ainsi, elle nous dit d'un ton de desir : *Il ne manque plus là que Madame de Neufpont.* La vie est bien contrariante ! Sans la maladie de ton pere, tu serois avec nous, oui, tu y serois, j'en réponds. Nous posséderons ma bonne tante jusqu'au six d'Octobre, que mon mari ira la reconduire. Je passe rapidement sur ce

(1) C'est ainsi que Madame de Neufpont & Madame de l'Ecluse appelloient cette Dame lorsqu'elle étoit à son Couvent ; & depuis, en lui écrivant.

Digitized by Google

temps que je redoute déja. Elle me promet de revenir à Paris quand ſon filleul aura dix ans. Quel ſiecle ! Que Dieu me conſerve cet enfant ! Il me ſeroit bien cruel de le perdre. Tout annonce en lui un tempérament fort & robuſte ; & il a une nourrice d'une ſanté parfaite : c'eſt aſſez pour eſpérer.

Le Chevalier *Pimpant* m'eſt venu voir de ta part. Il eſt reſté près de deux heures avec nous ; & c'eſt la premiere fois qu'il ne m'a pas ennuyée, parce qu'il n'a ceſſé de nous parler de toi. Il te remettra un paquet dont il a bien voulu ſe charger : il eſt compoſé de bijoux de Couvent que ma tante t'envoie, & de dragées du baptême de *mon petit poupon de joie.*

Ma bonne tante a fini ſon billet : la voilà qui joue avec mon perroquet, & qui le baiſe d'un cœur !..... oh ! je ſuis ſûre qu'elle penſe à toi en le baiſant.

LETTRE LXIV.

Du 21 Octobre 1692.

HÉLAS ! non, ma chere, je ne la vois plus cette chere tante : mon mari l'a reconduite, & eſt revenu tout de ſuite pour me conſoler. Les joies de ce monde ſont bien courtes, & preſque toujours ſuivies de peines. Je dirois volontiers qu'une vie ſans plaiſirs, ſans joie, ſans douceurs, & exempte

Digitized by Google

de triſteſſe, de chagrins & de douleurs, ſeroit préférable à ces hauts & bas que nous éprouvons tous les jours. Mais la Providence ne l'a pas réglé ainſi : Dieu veut que nous ſentions les biens & les maux : *Fiat voluntas ejus* ; il ſait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes. Ma tante a fait promettre à mon mari avant de la quitter, qu'il me meneroit la voir avec ſon filleul, quand cet enfant aura cinq ans. Elle lui a donné pour moi un billet cacheté qu'elle a écrit au moment de ſon départ : ce billet n'eſt compoſé que de l'éloge de mon mari. C'eſt un bijou pour mon cœur : & ce qui me le rend infiniment précieux, c'eſt qu'elle m'y répete ce qu'elle m'avoit dit de bouche pluſieurs fois pendant ſon ſéjour à Paris, que je ne dois point rougir de l'avoir aimé tout d'un coup comme j'ai fait.

Mon mari vient d'acheter une Terre aux environs de Troies, qui a coûté deux cens mille livres. C'eſt une fort bonne acquiſition qu'il a faite par les ſoins de notre nouvel Intendant, qui a pris le nom de *des Foſſés*, ayant hérité du Fief que mon mari avoit donné à ſon couſin. Ce jeune homme remplace on ne peut pas mieux ſon parent, & nous avons tout lieu de nous louer de lui. Je viens d'être la marraine de ſon premier enfant. Il y a ſix mois que j'étois priée de le nommer avec mon mari. Mais pendant que Madame des Foſſés étoit en travail, il m'eſt venu dans l'idée que ce ſeroit procurer un protecteur de plus à l'en-

Digitized by Google

fant & aux pere & mere, que leur donner un parrain & une marraine qui ne fuſſent pas mari & femme ; & j'engageai mon mari à ſe choiſir une commere pour tenir avec lui l'enfant. Mon mari approuva mon idée ; mais il dit qu'il vouloit que ce ſoit moi qui fût marraine ; & que ce ſeroit un joli cadeau à faire à ſon neveu, que de le faire mon compere. Il l'envoya chercher dans le moment, & lui demanda s'il vouloit nommer l'enfant de M. des Foſſés à ſa place, & avec moi. Le Marquis reçut cette propoſition avec un ſi grand tranſport, qu'il ne ſavoit que nous dire pour nous témoigner ſa reconnoiſſance & ſa joie : il embraſſoit ſon oncle, il me baiſoit les mains, & ne pouvoit prononcer aucune parole. Il fut auſſitôt chez ſa mere lui faire part de ſon bonheur. Elle vint avec lui, & nous marqua la plus vive reconnoiſſance du plaiſir que nous procurions à ſon fils. Il eſt toujours ſurprenant pour moi de voir juſqu'à quel point elle l'excite à m'aimer. Je lui dis quelquefois qu'il faut qu'elle ſoit folle pour attiſer ainſi le feu de l'amour dans le cœur de ſon fils, & ſur-tout d'un amour auſſi ridicule qu'inutile : elle me répond qu'elle a ſes raiſons pour ſouhaiter qu'il s'attache à moi de plus en plus, & que c'eſt un myſtere qui ſe développera avec le temps. J'ai beau rêver à mille choſes, je ne puis pénétrer ſes raiſons. Mon mari n'y voit pas plus clair que moi ; mais il dit qu'il faut laiſſer faire la mere, & ſouffrir l'amour du fils. J'y conſens volontiers ;

Digitized by Google

car à dire vrai, je le crois moins amoureux qu'admirateur de ma perſonne : rien n'eſt ſi ſage, ſi retenu, ſi circonſpect, ſi modeſte que lui ; & malgré ce goût & cet empreſſement de me voir tous les jours, jamais il n'y aura à craindre de lui le moindre travers. Ce n'eſt pas comme le Chevalier de Beauport : c'étoit un fou qui vouloit paroître ſage ; & celui-ci eſt un ſage qui a des foibleſſes, qui les combat, & qui les vaincra. Il m'a donné des dragées en profuſion. J'en ai mis à part pour toi, que je t'enverrai à la premiere occaſion.

Ma grand'maman eſt bien malade de ſa goutte. La pauvre femme ! Je voudrois bien pouvoir partager ſes maux de mon corps, comme de mon cœur : je ſuis bien-aiſe du petit mieux de ton pere : c'eſt beaucoup pour cette ſaiſon.

Les amis de M. Arnauld s'intriguent auprès de M. de Pomponne pour l'engager à ſolliciter le rappel de cet homme reſpectable. M. de Pomponne ne deſire rien tant que de revoir ſon oncle ; mais il faut qu'il modere ſon zele & ſa tendreſſe qui le preſſent, & pourroient nuire à la réuſſite ; car s'il a quelque crédit, les Jéſuites en ont davantage ; & c'eſt pour eux un terrible adverſaire que M. Arnauld. Ils le craignent malgré ſon grand âge ; & on prétend qu'ils ſont aux aguets pour traverſer M. de Pomponne. Ce ſont de fiers & de dangereux courtiſans que ces gens-là. J'en rencontre aſſez dans les compagnies, car ils ſe fourrent

Digitized by Google

par-tout. Aucun n'a encore mis le pied au logis. Ils ont des paroles mielleuses, qui me font bondir le cœur ; & moi, je ne veux que des gens qui l'aiguillonnent par la franchise.

Mon perroquet montre beaucoup de disposition pour caqueter. Qu'il est joli avec sa petite mine enfantine ! Je le baise à ce moment pour toi. Ma bonne tante l'a baisé plus de dix fois au moment de partir. Je lui ai demandé si tu n'avois pas quelque part dans ces caresses. Elle m'a répondu : hélas ! elle a tout, je ne baise cet oiseau que parce qu'il vient d'elle, & je soupire de ne pouvoir la serrer elle-même dans mes bras.

LETTRE LXV.

Du 11 Janvier 1693.

J'Ai reçu ta Lettre, ma chere amie, avec mes transports ordinaires. Mais je suis bien mécontente de moi de ne pouvoir t'accorder ce que tu me demande pour M. de Neufpont. Ce n'est pas que je doute de sa discrétion ; c'est que je ne puis prendre sur moi qu'aucun autre que toi voie mes Lettres, qui sont pour la plupart de véritables confidences. Tout ce que je puis faire, c'est de te permettre de lire toi-même, à ton mari seulement, les anecdotes qui font partie de mes Lettres, & qui me sont étrangeres. Sois assurée que ce refus & cette restriction me coûtent.

Digitized by Google

Il y a un an que l'Hiſtoire de ma bonne tante eſt perdue, & que je devois te l'envoyer. Elle me revient de temps en temps à la mémoire, & je pouſſe un ſoupir. Il me prend auſſi des craintes que cette Hiſtoire infortunée ne ſoit entre les mains de quelqu'un qui la rende publique. Que j'aurois de chagrin encore, ſi par hazard elle alloit aux oreilles de ma tante ! Une choſe qui me tranquilliſe un peu, c'eſt que comme je n'écrivois cette Hiſtoire que pour toi, & que tu connoiſſois ſon Couvent, j'ai eu la diſcrétion (je ne ſais par quel preſſentiment) de ne nommer en aucune façon ſon Abbaye. Il faut avouer, ma chere, que nous avons toutes deux bien du guignon. Un ſoupir m'échappe. Voilà qui eſt fait, je n'en veux plus parler. Tu recevras dans quelques jours un paquet de brinborions de ma part, & les dragées que je t'ai promiſes.

Hier mon mari ſortant de faire une viſite à M. le Curé, apperçut rue Saint Antoine M. Fontaine. Il étoit près de midi. Il fit arrêter ſon carroſſe, le fit appeller, & le força de prendre place à côté de lui, & de venir dîner avec nous. C'eſt que mon mari a été ſi content de ſa converſation le jour qu'il s'eſt rencontré chez nous avec M. de Coiſlin, qu'il a voulu renouveller ſon plaiſir. Effectivement ce bon Monſieur s'exprime avec une candeur, une naïveté, une aiſance, & une certaine éloquence qui enchantent. Il parle aſſez volontiers de Port-Royal-de-Champs. Cela me rappelle alors

Digitized by Google

Madame de Sévigné & ma grand'maman, qui lorſqu'elles ſont enſemble, ſe délectent auſſi à en parler : Madame de Sévigné a pour ce monaſtere une vénération qui eſt au-delà de toute expreſſion : elle aſſure qu'on n'approche pas de ce lieu ſans ſentir au-dedans de ſoi une onction divine ; & pluſieurs perſonnes m'ont dit la même choſe. Pour M. Fontaine, il m'a dit hier, lorſque je lui en ai parlé, qu'on ne devoit point s'en rapporter à lui là-deſſus. J'ai admiré ſa réponſe candide. Il nous a raconté bien des choſes des Solitaires de Port-Royal. Ce ſont des Saints, ma chere amie, ou il n'y en a pas. Mon mari lui a dit qu'il devroit compoſer la Vie de tous ces Meſſieurs-là. Il a dit que c'étoit ſon intention. Que Dieu lui en donne le courage : ce ſeront des Vies auſſi édifiantes & auſſi admirables que celle de M. de Pontchâteau.

LETTRE LXVI.

Du 28 Février 1693.

JE veux t'écrire aujourd'hui, ma belle Baronne, pour célébrer gaiement l'anniverſaire de ma naiſſance. Me voilà donc déja une vieille de vingt-trois ans ? & de plus, qui a ſix ans & demi de mariage ? Que d'événemens depuis ce temps-là ! que de plaiſirs vrais ou faux ! que de peines réelles ou imaginaires ! que de joies & de triſ-

Digitized by Google

teſſes ! que de douceurs & d'amertumes ! que de biens & de maux ! Eh ! je commence à avoir aſſez d'expérience pour m'attendre à arriver ainſi au terme : c'eſt là la ſeule route qui conduit tous les hommes à l'éternité : & ce ſeroit s'abuſer que de s'attendre dans ce monde à une félicité entiere ou durable. Adorons donc les décrets de la Providence, & ſoumettons-nous à ſes ordres, tels rigoureux qu'ils nous paroiſſent. Hélas ! il faut bien nous y ſoumettre. M. de l'Hôtel-Sain nous parloit l'autre jour d'un de ſes amis qui vient de mourir, l'Abbé Pelliſſon. C'étoit un de nos beaux génies. En faiſant ſon éloge, il nous dit que cet Abbé n'ayant pu réſiſter à la priere de ſes amis, étoit venu demeurer à Paris comme malgré lui. Un ſoupir m'échappa : pluſieurs perſonnes de la compagnie me fixerent ; & je me vis obligée de leur dire que je penſois à une amie, de qui je ne pouvois obtenir la même faveur.

Ma grand'maman eſt toujours ſouffrante de ſa goutte. Il y a quelque temps que pour ſe diſſiper de ſon mal, elle donna à dîner à Madame de Sévigné à ſon parloir. Depuis vingt-cinq ans qu'elle a quitté Paris, c'eſt la ſeule amie qu'elle a entretenue, & la ſeule qu'elle voit depuis ſon retour. Elles ne s'appellent que Manon, & puis Manon. Je fus de ce dîner ; ma grand'maman fait le plaiſir que j'ai à entendre cauſer ſon amie. Après avoir un peu parlé de leur jeune temps, ma grand'maman vint à par-

Digitized by Google

ler de M. d'Andilli ſon Parrain. Cela excita Madame de Sévigné à nous entretenir de tout Port-Royal-des-Champs : c'étoit un charme que de l'entendre ; jamais éloge n'a été fait avec tant d'éloquence & de feu. Que ta préſence, ma chere Baronne, auroit augmenté mon plaiſir ! Enſuite elle ſe mit à nous raconter qu'en 1670, *temps heureux*, nous diſoit-elle, *qui a ſuivi la paix de l'Egliſe !* on bâtit à ce Monaſtere trois côtés du Cloître qui manquoient. M. de Sévigné, ſon beau-frere, y étoit Solitaire, & contribuoit beaucoup à toutes les dépenſes qu'on faiſoit alors pour l'aggrandiſſement de cette Maiſon. Par reconnoiſſance on pria ſa belle-ſœur de poſer la premiere pierre du troiſieme côté du Cloître. Cette cérémonie ſe fit au mois d'Août de cette année. M. Grenet, Curé de Saint Benoît, & Supérieur du Couvent, bénit la pierre. » Non, de ma vie, » nous diſoit Madame de Sévigné, je n'ai » reſſenti une joie ſi pleine & ſi parfaite : il » me ſembloit que j'étois dans le paradis ; les » Religieuſes me paroiſſoient des Anges, » les Solitaires des Saints ; tout ce qui m'en- » vironnoit, m'imprimoit du reſpect ; & » je me diſois intérieurement comme Ja- » cob : *Le Seigneur eſt vraiment ici, & je* » *ne le ſavois pas ! que ce lieu eſt terrible !* » *c'eſt ici la Maiſon de Dieu & la porte du* » *Ciel* «. C'eſt ſur ce ton que cette aimable femme nous entretint de ce Monaſtere, que je ne connois que par ce qu'on m'en dit : mais qui, je crois, eſt digne de ſa réputation.

Digitized by Google

J'ai dîné mercredi chez M. de Châteaufond avec M. Boſſuet, le ſavant Evêque de Meaux. Je me ſuis dit à un moment : Que je ſuis heureuſe en comparaiſon de mon amie ! peut-être eſt-elle actuellement à dîner avec quelque ignorant Curé de Village. Ai-je deviné juſte?

LETTRE LXVII.

Du 25 Mai 1693.

MONSIEUR le Vicomte eſt donc toujours ſouffrant, ma chere Baronne ? Hélas, ma grand'maman auſſi. Je tâche de prendre ſur moi pour me diſpoſer à ſoutenir un fâcheux événement. Fais de même : ſoumettons-nous d'avance à la volonté de celui qui gouverne l'Univers avec une profonde ſageſſe ; & il nous donnera la force de ſupporter le coup dont nous ſommes menacées. Malgré mes craintes & mes peines, je me porte à merveille ; cela me fait eſpérer de me tirer d'affaire à cette couche-ci comme aux autres. Si c'étoit la volonté de Dieu de me donner une fille, que mon ame ſeroit contente ! Mais je n'oſe la lui demander de peur de lui déplaire. Mon mari paroît s'attacher à mon poupon de joie comme à ſon fils ainé. C'eſt pour moi une grande ſatisfaction. Peut-être en viendra-t-il à aimer tous ſes enfants également. Celui que je porte, ne paroît pas lui faire le moindre ombrage.

Digitized by Google

Voilà donc MADEMOISELLE dans le tombeau ? Quelqu'un qui voudroit entreprendre d'écrire ſa vie, trouveroit une ample matiere. Depuis ſa mort, on remet ſur le tapis ſes vertus & ſes défauts. Mais la fin a couronné l'œuvre ; & elle eſt morte d'une maniere tout à fait édifiante. M. de Lauzun a bien mal répondu à ſa tendreſſe. Le voilà libre : malheureuſe la femme qui le prendra ! car les ingrats ne ſont faits que pour troubler la félicité de ceux qui leur ſont attachés.

Madame de la Fayette vient de mourir dans de grandes infirmités. Son bel eſprit l'a fait eſtimer de tous les Savans ; & ſon aimable caractere l'a liée d'amitié avec toutes les perſonnes du plus haut mérite.

M. l'Abbé de Fenelon, Précepteur des Enfans de Monſeigneur, remplace M. Pelliſſon à l'Académie Françoiſe.

LETTRE LXVIII.

Du 28 Août 1693.

ENCORE un garçon ! Cette parole, ma chere amie, m'échappa, lorſqu'on me dit que j'avois un troiſieme fils. Mais n'ai-je pas bien des graces à rendre à Dieu ? Ce fils eſt mort dès les premiers jours de ſa naiſſance : quel chagrin n'aurois-je pas eu, ſi c'eût été une fille ! Si nous étions bien raiſonnables, nous ne formerions jamais aucuns deſirs.

Digitized by Google

Ma grand'maman eſt toujours malade de ſa goutte. J'ai été privée de la voir pendant tout le temps de ma couche; mais je hâterai ma ſortie à cauſe d'elle : dès lundi, peut-être que j'irai à la Meſſe; & de là je volerai à ſon Couvent.

C'eſt M. de la Tour qui a été le parrain de mon enfant. Croirois-tu, ma chere, que ſa mere n'a jamais voulu que nous lui donnaſſions une jeune Demoiſelle pour commere! Notre intention étoit de lui donner une Demoiſelle de Pomponne, qui eſt fortaimable, & que le pere nous auroit ſûrement accordée. Je m'aviſai de faire part de mon deſſein à ma belle-ſœur. Ah Dieux! s'écria-t-elle, ne faites pas un coup comme celui-là, vous me donneriez la mort. Mon Dieu, lui dis-je, pourquoi donc cela? Parce qu'il ſe pourroit, me dit-elle, que mon fils en vînt à aimer la Demoiſelle. Eh bien! lui dis-je, ſeroit-ce un ſi grand malheur? Mademoiſelle de Pomponne déshonoreroit-elle votre famille? Et plaindriez-vous votre fils d'avoir pour femme une Demoiſelle de mérite? Non, me répondit-elle; je ne le plaindrois pas; mais je me plaindrois moi, qui ne ſurvivrois pas à un tel malheur. Malheur, m'écriai-je! expliquez-vous donc, car je ne comprends rien à l'effroi que je vous vois touchant l'attachement & le ſort de votre fils. C'eſt une énigme, ma chere ſœur, me dit-elle, en me ſerrant la main; ſouffrez que je me taiſe encore quelque temps : pardonnez-moi ce myſtere que je vous développerai

Digitized by Google

quelque jour, & donnez à mon fils, je vous prie, une commere qui ſoit mariée, ou une qui ait aſſez d'âge pour qu'il ne penſe jamais à en faire ſa femme. Allons, ma ſœur, lui dis-je, voilà qui eſt fait, des paroles de cette ſorte méritent attention, & demandent des égards; je lui donnerai Madame de Châteaufond. Elle m'embraſſa de tout ſon cœur. Et je ſuis toujours de plus en plus intrigué & curieuſe de ſon ſecret.

J'aurois préféré, ma chere Baronne, pour marraine de notre enfant, notre amie Madame de l'Ecluſe: mais ſon pere venoit de mourir; & elle étoit trop dans la douleur. Je finis, car mon mari ne m'a donné qu'une demi-heure pour écrire, & me voilà bien au-delà. Ses attentions pour ma ſanté ſont toujours extrêmes; & je dois y répondre..... Un laquais de ma grand'maman vient de venir. Elle envoie exactement deux fois le jour ſavoir de mes nouvelles; & par là je ſais des ſiennes. On m'aſſure à ce moment qu'elle va de mieux en mieux. Mon mari m'a dit que tu devois m'écrire dans peu. Nos Lettres ſe croiſeront peut-être. J'attends avec l'impatience de l'amitié.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LXIX.

Du 30 Septembre 1693.

OUI, ma chere amie, il étoit bien impossible à ma grand'maman de me venir voir ; cette pauvre femme n'étoit plus ; elle avoit rendu son ame à Dieu, & je l'ignorois. Tu le savois, toi. Pour moi, je ne l'ai su que la veille de ma premiere sortie. Comme il me falloit prendre le deuil le lendemain, mon mari ne pouvoit plus me le cacher. Il avoit même remis à ce jour-là le deuil de tous nos gens, ainsi que le sien. Tu penses bien que quand on venoit demander de la part de cette bonne maman de mes nouvelles, c'étoit un tour de mon mari. Il étoit bien embarrassé ce cher ami pour m'annoncer cette mort : mais il s'y prit assez singuliérement pour m'engager à supporter un peu plus aisément mon chagrin. J'avois eu du monde toute la journée ; & quand nous fumes seuls, environ une heure avant le souper, nous passâmes au jardin pour y prendre le frais. Comme mon mari s'occupoit de ce qu'il avoit à me dire, je lui trouvai un air embarrassé & si distrait, qu'il me répondoit *oui* où il falloit *non*. Je lui dis que quelque chose occupoit son esprit. Il poussa un soupir, & jetta sur moi un regard triste. Cela me troubla. Je lui demandai ce qu'il avoit. Ses yeux se remplirent de larmes.

Digitized by Google

Quoi ! tu pleure, lui dis-je d'un air ému ? Qu'eſt-ce donc qui te fait de la peine ? Hélas ! me dit-il, en me regardant fixement, c'eſt que je crains que tu ne m'aime pas. Pourquoi donc cette crainte, lui dis-je avec vivacité ? Il me répondit d'un ton aſſuré : parce que j'ai ſujet de l'avoir. Cette réponſe ferme m'épouvanta, & me perça le cœur. Avec le monde que j'avois eu dans le jour, il s'étoit trouvé quelques hommes galans, que mon mari fait que je ne puis ſouffrir ; mais malgré cela, je m'imaginai qu'ils lui avoient fait ombrage ; je le crus jaloux : je me le rappellai dans ſa fureur, & je me mis à fondre en larmes, en diſant : Mon Dieu, que je ſuis malheureuſe ! Ces paroles, accompagnées de mes pleurs, lui firent penſer que je devinois la mort de ma grand'maman. Ses yeux ſe mouillerent, il me paſſa un bras autour du corps, me ſerra, & me dit avec amitié : là, ma chere Comteſſe, n'avois-je pas raiſon d'appréhender que tu ne m'aimaſſe pas ? Te voilà hors de toi pour la mort d'une perſonne. Eh ! ſi tu m'aimois comme je t'aime, ta douleur ſeroit moins vive ; Je te ſuffirois comme toi ſeule me ſuffit : oui, pourvu que tu ſois contente, & que tu m'aime, aucune perte ne me ſera ſenſible ; mes enfans, mon fils ainé même pour qui tu vois ma tendreſſe, ne m'eſt rien vis-à-vis de toi..... Pendant qu'il me parloit, j'eus le temps de revenir de mon erreur ; car rien ne reſſembloit moins à la jalouſie que ſon diſcours ; mais cette mort

Digitized by Google

qu'il me faiſoit entrevoir, m'accabloit d'avance. Je venois de voir mes enfans, je ne craignois rien pour eux ; & il y avoit deux heures au plus qu'on étoit venu de la part de ma grand'maman ſavoir de mes nouvelles. D'ailleurs ta Lettre que mon mari m'avoit annoncée, & que j'attendois à toute force, n'étoit pas encore arrivée. La ſeule perſonne donc qui me vînt à l'eſprit, ce fut toi : il me prend un friſſonnement ; & à la fin, j'interrompis mon mari, en pouſſant des ſanglots, & en m'écriant : *Ah ! ma chere Baronne, ma tendre amie, je ne te verrai donc plus ?* Mon mari, qui ſait, & qui dit ſouvent que l'amitié que j'ai pour toi, ne le cede point à l'amour que je lui porte, ſe hâta de me dire : Ne t'effraie pas tant, ma chere Comteſſe, c'eſt Madame de Nogent qui eſt morte, & non Madame de Neufpont. Dans le moment mes larmes s'arrêterent ; je le fixai. Il m'embraſſa, & me dit : Eh bien ! ma belle Comteſſe, pour l'amour de moi & de Madame de Neufpont, tu vas donc ſupporter ta perte en héroïne ? Ces paroles rappellerent mes larmes ; mais elles coulerent avec douceur : le ſouvenir de ma grand'maman étoit balancé par le bonheur de n'avoir pas un mari jaloux, & celui de poſſéder encore une amie pour en être aimée & chérie autant que je la chéris & que je l'aime. Après avoir donné quelque cours à mes pleurs, je me trouvai effectivement tranquille ; & je promis à mon mari de ſupporter mon chagrin pour l'amour de lui &

Digitized by Google

de toi. L'amitié, ma belle Baronne, l'emporte donc ſur la nature ? Oui, mais une amitié comme la nôtre ; tu es le cher objet de ma conſolation & de ma joie. Mon mari deſiroit fort que ta Lettre concourût avec la triſte annonce qu'il avoit à me faire ; mais elle eſt arrivée un jour trop tard. Elle n'en a pas moins eu ſon effet, qui a été de me rendre tout à fait à moi-même.

Mon mari a trouvé parmi les papiers de ma grand'maman, une infinité de petites notes qui ont trait à l'hiſtoire de ma bonne tante. Son départ de Paris pour le Couvent y eſt avec la date ; le temps de ſa priſe d'habit ; celui de ſa profeſſion. Enſuite ſes peines d'eſprit & de cœur après la prononciation de ſes vœux : tout cela écrit de la main de ma grand'maman. Et il y en a pluſieurs autres, écrites de la main même de ma tante. Apparemment que ma grand'maman les lui avoit demandées. Enfin ces notes quoique détachées, ſont d'un ſi grand ſecours pour compoſer toute l'hiſtoire de ma tante, que j'ai entrepris de la recommencer. C'eſt un cadeau que je veux te faire & un plaiſir que je veux me donner. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE LXX.

Du 12 Janvier 1694.

MON ame eſt dans la douleur, ma chere amie, ma tante eſt bien malade ; toutes ſes Religieuſes ſont en alarmes ; elles ne repoſent ni jour ni nuit : ce n'eſt que pleurs, que ſoupirs, que cris dans tout le Couvent. Hélas ! c'eſt une liberté qui les ſoulage ces pauvres filles ; & moi, il faut que je renferme ma douleur : mon mari m'obſede ; & le moindre ſouci que je lui montre, le met aux abois. Adieu, je l'entends qu'il vient m'arracher la plume.

Je r'ouvre ma Lettre avec joie, ma belle Baronne, pour te dire que nous venons de recevoir des nouvelles de ma tante. Elle eſt mieux, elle eſt même hors de danger ; ſa maladie n'etoit qu'une indigeſtion. On ne me trompe pas, car elle a ſigné. La veille de Noël M. de Dangeau a été reçu Grand-Maître de l'Ordre Royal de Saint Lazare. J'ai vu la cérémonie. Ah ! que je t'y ai deſirée !

Digitized by Google

LETTRE LXXI.

Du 11 Mars 1694.

JE me réjouis avec toi du mieux de ton pere ; mais, ma chere amie, je crains que la joie que ce mieux apporte dans ton ame, ne te devienne funeſte, s'il ne continue pas. Réfléchis là-deſſus, & modere ta joie. Ne m'en veux pas pour te parler ainſi ; je t'aime ; & à cauſe de la nature de la maladie, je crains pour l'avenir.

Ma tante m'a écrit trois fois pour m'aſſurer de ſon rétabliſſement, & du bonheur que j'ai de la poſſéder encore. Quoique je ſois éloignée d'elle, j'ai toujours le plaiſir de ſavoir que j'occupe dans ſon cœur une grande place.

Madame des Houlieres eſt morte, il y a trois ſemaines, d'un cancer qu'elle avoit au ſein. Je ne ſais pas ſi je me trompe ; mais il me ſemble que les Dames qui appliquent trop leur eſprit, deviennent infirmes de bonne heure, ou meurent de maladies violentes. Madame de la Fayette a paſſé une grande partie de ſa vie dans les ſouffrances ; Madame des Houlieres dans les douleurs : & ainſi de pluſieurs autres. Madame des Houlieres avoit autant d'eſprit que de charmes ; rien n'étoit ſi aimable que ſa figure. Je l'ai vue pluſieurs fois. Elle avoit à ſa mort aux environs de ſoixante ans, & n'en

Digitized by Google

paroiſſoit pas cinquante. Son air gracieux, ſon égalité d'ame, ſa patience dans ſes maux, tout cela mettoit ſa figure à l'abri des nuages & des rides : on n'auroit jamais dit qu'elle ſouffroit. Tu recevras un paquet dans quelques jours. Ce ſont pluſieurs brochures nouvelles que je t'envoie, entr'autres, les Poéſies de Madame des Houlieres. Pour cet ouvrage, j'ai voulu qu'il fut relié ; car il n'en eſt pas comme des autres qu'on lit une fois ou deux au plus. Ses idilles ſont charmantes, & principalement celles des moutons, des oiſeaux, des ruiſſeaux & des fleurs. C'étoit une femme vraiment illuſtre, dont le nom ſera toujours reſpecté dans la république des Lettres. Elle étoit de pluſieurs Académies ; & il eſt fâcheux que ſa fortune n'ait pas répondu à ſon mérite & à ſa gloire. Dieu apparemment lui réſervoit ſon bonheur pour l'éternité. Ainſi ſoi-il.

M. de Pomponne marie aujourd'hui ſon fils avec Mademoiſelle de Palaiſeau. Il en a perdu un l'année paſſée à Mons, & a été bien ſenſible à ſa mort ; c'étoit un jeune homme qui promettoit beaucoup.

Mon Dieu, ma chere, que la miſere eſt grande ! Quelle occaſion d'ouvrir nos bourſes, ou plutôt notre coffre-fort, pour répandre l'argent à pleines mains ſur des gens pleinement miſérables !

Mon perroquet ſait déja plus de dix phraſes ; mais il ne ſait pas encore ſa premiere

Digitized by Google

leçon qui eſt la principale, qui eſt celle que je deſire J'écris à toute force l'hiſtoire de ma bonne tante. J'eſpere bien qu'elle ne ſera pas cinq ans dans mes mains comme y a été l'autre : la joie que tu te fais de la lire, eſt un coup d'éperon pour moi. Madame de l'Ecluſe te fait ſes complimens. La pauvre femme eſt dans la triſteſſe, après avoir été ſix ſemaines dans la joie ; elle s'eſt crue groſſe ; & il n'en eſt rien. Elle s'en réjouiſſoit plus encore pour ſon mari que pour elle : cependant il eſt le premier à la conſoler & à l'aſſurer qu'elle lui tient lieu d'enfant & de tout.

LETTRE LXXII.

Du 2 Juin 1694.

J'Ai donc prévu ce qui eſt arrivé, ma chere amie ? ton pere *empire de jour en jour*, il n'y a plus d'*eſpérance*. Je n'ai pas beſoin de te dire combien j'y prends part : tu es affligée, je ſuis triſte. Chacun le voit, me le dit : j'en expoſe le ſujet pour exciter la pitié dans le cœur de mes amis ; & je les prie de demander à Dieu pour ton pere la patience ; & pour toi, la force & la réſignation. J'étois à une campagne d'ami, lorſque ta Lettre eſt arrivée ; on ne me l'a remiſe qu'à mon retour. Depuis qu'elle eſt écrite, il s'eſt peut-être paſſé bien des choſes. Fais-m'en part, ma chere, ne ménage point

Digitized by Google

point mon cœur. Qu'il me seroit doux de confondre mes larmes avec les tiennes! Mais hélas ! notre éloignement nous prive de cette consolation. Si tu ne peux pas m'écrire, si tu n'en as pas la force, que M. de Neufpont m'instruise de tout dans ses Lettres à mon mari ; & je me servirai de la même voie pour te dire tout ce que mon cœur me dictera. Je sais qu'aux grandes douleurs, il ne faut pas de grands discours : c'est pour cela que je veux que le papier d'autrui y mette des bornes. J'en dis déja trop. Adieu.

LETTRE LXXIII.

Du 30 Août 1694.

C'En est donc fait, ma tendre amie, tu n'as *plus de pere*? Je me sers de tes termes ; mais tu te trompe. Tu n'as plus de pere qui souffre ; & tu en as un qui jouit de la gloire pour prix de ses souffrances ; un pere qui t'aime toujours, qui prie pour toi, & qui ne veut pas que tu t'afflige. Si ces considérations ne te suffisent pas, tu as un mari qui doit faire ta consolation. Je sais que ton affliction l'attriste. N'en est-ce pas assez pour te faire surmonter ta douleur? Il n'y a pas de consolateur plus éloquent que la tendresse alarmée d'un mari. J'en ai fait souvent l'épreuve ; & je me suis toujours félicitée d'y avoir cédé. Fais de même, ma chere Baronne, console-toi par reconnoissance.

Digitized by Google

Le ſacrifice que ton mari te demande, a des douceurs ; tout ce qu'il exige de toi, n'eſt excité que par ſa tendreſſe. Il te gronde, dis-tu ; il veut que tu te diſſipe ; il ſe fâche quand tu t'abats ; il te fait prendre de la nourriture malgré toi ; il te mene chez des voiſins qui te ſont à charge, parce que tu ne deſire que la ſolitude pour pleurer à ton aiſe : & tu te plains de toutes ces attentions ? Tu ne ſens donc pas ton bonheur ? tu deviens donc ingrate ? S'il t'abandonnoit à ta douleur, tu ſerois bien plus à plaindre : tu la ſentirois ; il n'y a pas de malheur plus grand pour une femme qu'un mari inſenſible ſur ce qui la regarde ; c'eſt le comble de toutes les infortunes. Conſole-toi donc, ma charmante amie, pour l'amour de ton mari ; & auſſi pour l'amour de moi, qui ſuis véritablement affligée parce que tu l'es.

M. de Pomponne a appris ces jours-ci à mon mari la mort de ſon reſpectable oncle M. Arnauld. Il eſpéroit d'obtenir ſon rappel ; & il ſoupire de ne l'avoir pas vu. Je ne compare pas ſa peine avec ton chagrin ; mais il n'y a perſonne dans le monde qui n'ait ſes mortifications : elles ſont plus ou moins grandes ſelon la ſenſibilité de chacun. Par exemple, hier ta Lettre a amorti dans mon ame une joie bien ſenſible. On me la remit à huit heures du ſoir. J'avois été paſſer la journée avec Madame de l'Ecluſe. En arrivant chez elle, elle m'ouvre ſes bras, me ſerre, puis me met en main l'hiſtoire de

Digitized by Google

ma tante, qui enfin lui avoit été rendue après plus de deux ans & demi. Je fis un cri de joie & de surprise; & le mari & la femme me dirent que c'étoit un jeune homme qui l'avoit prise chez eux le jour qu'ils donnerent un grand repas à l'occasion d'un mariage dont ils avoient été les entremetteurs; & que peu de temps après, ce jeune homme partit pour voyager. A son retour, il s'est hâté par bonheur de la remettre à mon amie. Je ne te l'enverrai point cette histoire: j'aime mieux la garder pour moi, & continuer pour toi celle que j'ai commencée; elle sera plus intéressante par les dates & par certains faits qui ne sont pas dans la premiere.

Depuis quelques années, on nous donne au Théatre Italien des pieces d'un nouveau Poëte appellé Regnard. La plupart ont un heureux succès. Quand j'assiste à quelque piece nouvelle, & que j'y trouve un certain agrément, mon cœur ne manque pas de soupirer pour toi; je te plains de ne pas partager avec moi le plaisir. Puis par réflexion je me dis: Là! croiroit-on qu'une chose gaie excite des soupirs? Mais les choses saintes en excitent aussi dans mon cœur pour l'amour de toi; un sermon, une cérémonie, tout me fait penser à toi; & aujourd'hui j'y penserai davantage, puisque ton ame, qui est dans la douleur, auroit besoin de dissipation.

Digitized by Google

LETTRE LXXIV.

Du 16 Novembre 1694.

DEPUIS deux mois, ma chere amie, mon mari a reçu trois Lettres de M. de Neufpont, qui m'ont appris de tes nouvelles. J'y ai vu avec plaiſir, que tu ſentois l'inutilité de tes ſoupirs pour moi, & leur importunité pour ton mari, & qu'enfin tu les as fait céder à la raiſon. Mais ta main chérie me trace bien mieux les choſes. Je ſuis bien aiſe que tu aie éprouvé comme moi combien il eſt doux de ſacrifier à la tendreſſe de ſon mari. Si toutes les femmes connoiſſoient comme nous le prix de l'amour conjugal, & les conſolations que nous en recevons au milieu de nos plus grandes afflictions, elles ne ſeroient pas ſi légères pour courir après un amour volage, qui leur rit dans la fortune, & les abandonne au premier revers.

Il eſt arrivé ici, il y a aujourd'hui huit jours, un précieux dépôt; c'eſt le cœur de M. Arnauld, qu'un Chanoine de Bruxelles, accompagné de trois autres Meſſieurs, a apporté pour Port-Royal-des-Champs, où il a été inhumé le dix de ce mois. Pluſieurs Poëtes lui ont fait des Epitaphes.

M. de Neufpont a écrit, il y a quelques années à mon mari, qu'il ne reſpiroit que Paris, & que, ſans ton pere, cette Ville

Digitized by Google

deviendroit ſon ſéjour. Dois-je eſpérer, ma chere amie? dois-je me flatter ? dois-je me réjouir ? Le deſir de te voir, de t'embraſſer, de te poſſéder, me cauſe la plus vive impatience. Ne va pas la changer en déſeſpoir. Vos affaires doivent ſe terminer promptement : une fille unique n'eſt expoſée à aucun débat, puiſqu'elle n'eſt réduite à aucun partage : une amie, par conſéquent, ne doit faire éprouver à ſon amie aucun retardement ; elle doit voler dans ſes bras. Accours donc vîte dans les miens : que je te voie, que je t'embraſſe, que je me pâme de joie ſur ton ſein !

Voici mon perroquet qui jaſe comme une None à la grille ; c'eſt qu'il ſe réjouit d'avance de te voir. Mon mari eſt allé à Verſailles faire ſa cour ; il y va plus ſouvent que moi. Adieu, je t'embraſſe de toute mon ame, en attendant que je le faſſe de toute l'étendue de mes bras. Je vais attendre ta réponſe avec impatience, dans l'eſpérance qu'elle ſera favorable à mon cœur, à ma tendreſſe, à mes deſirs ; je te le répete, ne va pas me tuer, m'aſſommer par cette réponſe.

Digitized by Google

LETTRE LXXV.

Du 5 Janvier 1695.

AH! ma chere Baronne, quelles étrennes tu me donne là! Ton oncle, quoi! ton oncle va vous retenir en Province comme a fait ton pere? Le dépit m'arrache des larmes devant mon mari qui ſe moque de moi. Je voudrois bien que tu n'euſſe jamais eu cet oncle, ou au moins que tu ne fuſſe pas ſon héritiere. Mon Dieu, que les richeſſes venues où à venir, cauſent de peines dans ce monde! on les attend, on les deſire, on les recherche comme le centre de la félicité; & le plus ſouvent elles ne ſont que la ſource de mille maux. Mais tu ne m'as jamais dit grand'choſe de cet homme. En me marquant que *tant qu'il vivra, tu ne pourras pas penſer à venir à Paris*, tu aurois bien dû me parler de ſon âge, de ſa ſanté, de ſa force, de ta diſpoſition pour ou contre lui. J'aurois peut-être été un peu conſolée; j'aurois peut-être pu former des deſirs..... O ciel! que dis-je là? Une ſottiſe! Qu'il vive cet homme tant qu'il plaira à Dieu, & ſoumettons-nous à ſes décrets, quoique ce ſacrifice ſoit un peu violent pour nos cœurs.

Mon mari doit écrire demain à M. de Neufpont. Il lui parlera beaucoup de M. de Luxembourg qui eſt mort hier à Verſailles, & qui eſt fort regretté. C'étoit effectivement

Digitized by Google

un grand Général, qui meurt trop tôt pour la France. Sa mort a rappellé à mon mari une jolie anecdote dont il m'entretenoit ce matin. Il y a environ un an ou treize mois qu'on chanta un *Te Deum* dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, qui est la Cathédrale. M. de Conti y entrant pour y assister, vit cette Eglise tendue d'un bout à l'autre des Drapeaux que M. de Luxembourg avoit pris sur les ennemis ces années dernieres. Ce Prince alors prit la main de M. de Luxembourg qui étoit près, & dit en écartant la foule qui embarrassoit la porte: *Laissez passer le Tapissier de Notre-Dame.* Dans le moment chacun claqua des mains, & donna mille bénédictions au Général, qui y répondit avec bonté par des gestes & un souris reconnoissant.

M. de Santeuil, Chanoine de Saint Victor, a fait une Epitaphe latine pour mettre sur le tombeau du cœur de M. Arnauld. Cette Epitaphe fait enrager les Jésuites, & chacun en rit. L'Evêque d'Agen a prêché l'Avent à Versailles. Le Roi qui l'avoit entendu, & en avoit été enchanté il y a vingt-huit ans, lui a dit: *Il n'y a que votre éloquence qui ne s'use & ne vieillit point.*

Digitized by Google

LETTRE LXXVI.

Du 8 Avril 1695.

TOUT ce que tu me dis, ma belle Baronne, se contredit : si tu m'aimois autant que je t'aime, tu saurois gagner ton oncle : & s'il t'aimoit comme tu le dis, il se rendroit à tes desirs. Il est comme sont les gens qui n'ont jamais vu Paris, ou qui ne l'ont jamais vu qu'en passant; ils s'en forment des idées extrêmes, ou ils le croient un séjour de plaisirs & de fortune, ou ils s'en font un monstre. Que ton oncle n'est-il des premiers! Pense-tu bien qu'un homme qui n'est que septuagénaire, & qui se porte bien, peut vivre encore, non pas dix, mais vingt années? Cette pensée m'oppresse & m'étouffe. Je ne veux plus parler de cet homme, ni de ton séjour à Paris.

Je me réjouis avec toi de ta nouvelle grossesse. Mais si Dieu ne t'envoie encore cet enfant que pour te l'enlever, tu es plus à plaindre qu'à féliciter. Pour l'amour de toi-même, ne te flatte pas trop, ne te réjouis pas trop, vois arriver cet enfant avec indifférence, & fais-en d'avance le sacrifice à Dieu : s'il te le laisse, tu sauras bien lui en rendre graces; que ce que je te dis là ne te chagrine pas; je ne te parle que par réflexion, & non par pressentiment : j'ai même bon augure de cet enfant-là; & je

Digitized by Google

n'ai pas beſoin de te faire un grand détail de tous les vœux que je fais à ſon occaſion : tu ſais que je t'aime ; que je ne te ſouhaite que du bien ; que tout ce qui te regarde m'affecte ; que ton contentement, ta ſatisfaction, ton bonheur influent ſur mon bien-être ; &, ma chere, je deſire être heureuſe.

J'ai dîné ce carnaval chez M. de l'Ecluſe avec M. Deſpréaux, & l'Abbé Boileau ſon frere, qui eſt Chanoine de la Sainte-Chapelle. On peut dire que l'un & l'autre ſavent bien aſſaiſonner une converſation. Si tu ſavois comme je ſoupire lorſqu'il ſe dit de bonnes choſes, & que tu ne les entends pas ! Il a été beaucoup parlé de M. Arnauld. Les deux freres ſe font bien gloire de dire qu'il étoit leur grand ami. Ils parlent de lui avec une eſtime, une vénération, une effuſion de cœur admirables. Il a été queſtion auſſi de M. de la Fontaine, mort le treize de l'autre mois. Mon Dieu, qu'ils ont raconté de choſes de lui ! C'étoit un homme auſſi extraordinaire dans ſes manieres que dans ſes ouvrages. Il étoit d'une tranquillité & d'une indifférence pour ſa femme, pour ſon fils & pour lui-même qui tenoit du comique. Il demeuroit à Paris, & ſa femme à Château-Thierri. Tous les ans en Automne il alloit la voir avec M. Racine, M. Deſpréaux, & d'autres amis. Une fois il fit le voyage tout ſeul, & oublia de la voir ; mais il n'oublia jamais de vendre à chaque fois une portion de ſon bien. Son fils à l'âge de quatorze ans plut à M. de Harlai, qui

Digitized by Google

voulut l'avoir. Il ne s'occupa plus de ce fils, qui à la vérité ſe trouve en bonnes mains. Long-temps après, il le rencontra dans une maiſon ſans le reconnoître. Il l'écouta cauſer; & lorſque le jeune homme fut ſorti, il dit à la compagnie qu'il lui avoit trouvé de l'eſprit & du goût. On lui dit que c'étoit ſon fils. Il répondit tranquillement: *Ah! j'en ſuis bien-aiſe.* Il voulut un jour dédier un de ſes Contes à M. Arnauld le Docteur; & il diſoit à M. Deſpréaux & à M. Racine qu'il vouloit par là faire connoître à la poſtérité la grande eſtime qu'il avoit pour cet homme célebre. Ces deux Meſſieurs le détournerent de le faire, en lui faiſant ſentir qu'un Ouvrage de cette nature ne devoit pas ſe dédier à un tel homme. Enfin, ma chere Baronne, il m'eſt impoſſible de me rappeller tout ce que M. Deſpréaux nous raconta de ce Poëte. Il pouſſoit la ſimplicité à l'extrême; & cependant avec ſes amis ſa converſation étoit brillante, vive & enjouée; & il poſſédoit en un dégré éminent les plus belles & les plus rares qualités de l'ame. On l'a trouvé couvert d'un cilice à ſa mort.

M. Mignard, fameux Peintre, eſt mort le même jour que M. de la Fontaine. M. Deſpréaux nous entretint de lui quelques momens, & fit auſſi ſon éloge. Si tu venois à Paris, ma belle Baronne, tu verrois un de ſes chef-d'œuvres dans le Dôme du Val-de-Grace. Mais tu n'es pas faite pour voir de ſi belles choſes: ton Château, ton Egliſe

Digitized by Google

de village, tes Saints de plâtre, tes Images de papier, tes payſans, voilà ce qui eſt fait pour récréer ta vue, & fixer ton admiration. Tiens, ma chere amie, je ne ſaurois m'empêcher de ſoupirer ſur toi : les plus beaux yeux du monde devroient ſe repaître des plus belles choſes ; l'eſprit le plus délicat, le goût le plus fin, le jugement le plus ſolide devroient être ici à ſe nourrir des alimens qui leur ſont propres. Viens-y donc, ma chere ; viens contempler nos Grands, nos Savans, nos Artiſtes, nos Poëtes, nos Orateurs ; viens ſavourer tout ce qui part de leur plume, de leur bouche, de leur cœur, de leur eſprit, de leur ciſeau, de leur pinceau : viens voir ton amie à qui tu fais réellement pitié, & qui te deſire plus pour toi que pour elle .... Là ! j'avois dit que je ne voulois plus te parler de Paris : c'eſt mon cœur qui a trahi ma volonté.

Les Jéſuites font toujours grand bruit ſur l'Epitaphe de M. Arnauld, contre l'Auteur qui n'a pas la force de les laiſſer aboyer : il fait tout ce qu'il peut pour les appaiſer, & il n'y gagne rien, quoique pour cela il trahiſſe un peu la vérité. L'Hiſtoire de ma bonne tante avance ; j'eſpere que dans un mois ou deux elle ſera entre tes mains, je veux qu'elle accompagne ma premiere Lettre.

Digitized by Google

LETTRE LXXVII.

Du 8 Mai 1685.

JE manque à ma promeſſe, l'Hiſtoire de ma tante n'eſt pas finie, & je t'écris : c'eſt que je pétille de bavarder. Il y a ſept à huit ans que je te fis une longue narration ſur la jalouſie de mon mari. Je viens d'avoir mon tour. Dois-je la paſſer ſous ſilence, ma chere amie ? Dois-je te cacher mes foibleſſes, tandis que je te découvre celles des autres ? Mon mari eſt à Verſailles ; il eſt parti ce matin à ſept heures. J'ai été à la Meſſe à huit. J'irai à un petit bout de Vêpres. Hors ce moment toute ma journée va être à toi ; car mes ordres ſont donnés pour que je ne voie perſonne.

Lundi 2 de ce mois, nous avions à dîner Monſieur & Madame de Châteaufond, Madame de l'Ecluſe, & ma belle-ſœur ſans ſon fils, car il eſt à la campagne. Au milieu du dîner, Madame de l'Ecluſe ſe mit à nous raconter l'hiſtoire d'une femme de ſon quartier, qui par déſeſpoir s'étoit jettée dans un puits, à cauſe que ſon mari en aimoit une autre. Là-deſſus, chacun ſe mit à raconter des hiſtoires de la jalouſie & de ſes effets. Cela inſpira à mon mari une étrange curioſité. Il deſiroit ſavoir ſi je prendrois facilement de la jalouſie ; & au cas que j'en priſſe, comment je me comporterois vis-à-vis de

Digitized by Google

lui, ſi ce ſeroit avec fureur, ou ſimplement avec chagrin. Il prit donc dans le moment la réſolution de l'éprouver.

Après le dîner il commença par emmener la Marquiſe de l'Ecluſe au jardin. Là il lui dit ſon projet. Elle le blâma d'abord. Enſuite ſur les repréſentations qu'il lui fit que ce ne ſeroit que pour peu de jours, elle ſe prêta à commencer le premier rôle. Ils s'aboucherent; & dès le moment même ils rentrerent; & la Marquiſe me prit en particulier, & à mon tour me mena au jardin, où elle me dit avec un air triſte, que ce n'étoit qu'à cauſe de mon mari qu'elle avoit raconté en dînant l'hiſtoire de cette femme qui s'étoit jettée dans un puits. Je lui demandai quel rapport mon mari avoit avec cette hiſtoire. Il n'en a que trop, me dit-elle, & je crois que c'eſt aſſez le cacher, & qu'il eſt temps de te découvrir le mal, afin que tu y apporte le remede. Eh! à quel mal, lui dis-je avec émotion? A un mal, reprit-elle, qui me ſurprend toujours de ſa part, & qui m'indigne contre lui. Eh! mon Dieu, dis-donc vîte, repris-je en lui ſerrant les mains. Enfin elle me dit que depuis deux mois il avoit une maîtreſſe; qu'il la voyoit tous les jours en ſecret; qu'il l'aimoit à l'adoration; & qu'il faiſoit pour elle des dépenſes énormes. Juge, ma chere Baronne, dans quel étonnement me mit ce diſcours. Je reſtai immobile. Après quelques minutes, je lui demandai ſi elle étoit bien ſûre de la choſe. Elle m'aſſura que c'étoit la vérité, en

Digitized by Google

ajoutant qu'elle avoit vu ſa maîtreſſe. Eſt-elle jolie, lui dis-je ? Belle comme les amours, me dit-elle, femme mariée & de condition, & pleine d'eſprit & de mérite : & c'eſt en cela que je le blâme un peu moins, ajouta-t-elle.... Et que je ſuis plus malheureuſe, interrompis-je en verſant un torrent de larmes. Elle me laiſſa pleurer quelques momens. Après quoi elle me demanda ce que je comptois faire. Souffrir & me taire, lui dis-je. Comment, me dit-elle, tu vas ſouffrir tranquillement les infidélités de ton mari ? Tu ne vas pas lui faire des reproches qui le couvrent de honte devant toute la compagnie ? Non, lui dis-je ; je vais être la plus malheureuſe des femmes, mais je le ſerai en ſilence ; ce ne ſeroit ni les invectives, ni les reproches qui le feroient changer ; dès qu'il en aime une autre, c'eſt qu'il eſt dégoûté de moi..... Là les ſanglots étoufferent ma voix. Un moment après je repris : Tout ce que je ferois actuellement ſeroit inutile, je ne ferois que l'irriter ; on a bien peu de pouvoir ſur un mari quand on n'a plus ſon cœur : Hélas ! dis-je en pouſſant encore mille ſanglots, je ne l'ai donc plus ce cœur que je chériſſois, tant, & que je me croyois attaché pour la vie ?

Après bien des lamentations de cette ſorte, je priai Madame de l'Ecluſe de rentrer dans la compagnie, & d'empêcher que quelqu'un ne me cherchât : Je rentrerai, lui dis-je, quand mes yeux ne pourront plus me trahir, & quand j'aurai pris aſſez ſur moi

Digitized by Google

pour supporter la vue de mon mari sans marquer mon trouble ; car je ne veux pas que la compagnie s'apperçoive du chagrin qu'il me donne. Y penses-tu, me dit-elle ? Eh ! Monsieur & Madame de Châteaufond sont instruits de ton malheur ; ils en sont indignés aussi-bien que moi. Allons, lui dis-je, c'est une peine de plus pour moi ; ils vont le mépriser..... Mon Dieu ! interrompit elle, je le plains bien ! Ne faudroit-il point encore l'estimer ? Ces railleries me faisoient souffrir ; mais je ne repliquai pas. Elle s'en retourna dans le sallon.

Pendant tout ce discours, ma chere, mon mari étoit dans la compagnie à raconter son projet & à le faire goûter. Quand Madame de l'Ecluse fut rentrée, & qu'elle eut dit la maniere dont je prenois la chose, mon mari en fut enchanté : je ne savois pas ma femme héroïne à ce point, dit-il ; oh ! il faut voir jusqu'où cela ira ; je veux l'éprouver pendant trois jours seulement ; après quoi nous ferons le dénouement de la comédie. Enfin il amena tout le monde à ce qu'il vouloit, chacun se prêta pour jouer son rôle. Mais ma belle-sœur, qui ne pouvoit goûter le plaisir de donner du chagrin à quelqu'un, lors même que c'étoit pour lui procurer ensuite une grande joie, choisit le sien : elle leur dit qu'elle ne vouloit se mêler de rien, sinon, que pour adoucir le chagrin qu'ils me donnoient ainsi de dessein prémédité, elle viendroit tous ces jours-là me faire compagnie. Mon mari lui dit que ce seroit

Digitized by Google

toujours le ſervir, qu'il en joueroit ſon rôle plus tranquillement, ſachant une bonne gardienne auprès de ſa femme, & qu'il la prioit ſeulement de ne le point vendre. Selon l'occurrence, lui dit-elle, car ſi je vois ma ſœur affectée juſqu'à en être incommodée, je lui déclarerai tout. En ce cas, dit mon mari, j'y conſens.

Comme donc je me diſpoſois à rentrer, Monſieur & Madame de Châteaufond vinrent me trouver. Ils me dirent que Madame de l'Ecluſe venoit de leur dire qu'elle m'avoit découvert la perfidie de mon mari; qu'il falloit ſe liguer tous pour le ramener de ſon égarement, & qu'il falloit le faire promptement, afin que le mal ne prît point racine. Je les remerciai; & je leur demandai avec inſtance de ne lui parler de rien. Quoi! Madame, me dit le Comte avec feu, vous ne vous prêterez pas aux deſirs de vos amis, qui ne veulent que votre bonheur, & qui ſavent qu'il n'eſt plus pour vous de félicité ſi vous ne recouvrez le cœur de votre mari? Non, Monſieur, lui dis-je, je ne me prêterai à rien; je voudrois être la ſeule qui fût mon malheur, perſonne ne l'apprendroit, & mon mari jouiroit paiſiblement de celle qui a ſu le charmer. Pour cela, Madame, reprit-il, cela n'eſt pas pardonnable: je ne dis pas qu'il faille le gourmander; mais je crois qu'il vous ſeroit facile de le ramener par le ſentiment: il vous a trop aimée pour être tout à fait détaché de vous; & ſi vous vouliez lui donner un peu de jalouſie;

Digitized by Google

louſie, je ne dis pas en lui étant infidelle, je vous connois trop pour vous faire une telle propoſition ; mais ſeulement en feignant de l'être ; je penſe que cela ſeul vous le rendroit tout d'un coup. Ah ! Monſieur, m'écriai-je, je ne mets qu'un pas entre la feinte & l'infidélité ; le moindre ſoupçon de ce côté-là me ſeroit odieux : je vais être malheureuſe, & je n'en ſerai pas moins ſage. Ah ! Madame, dit la Comteſſe, je ne vous conçois pas : je vois bien qu'il faut que nous vous rendions ſervice malgré vous & ſans vous. Ces paroles m'effrayerent, je m'imaginois déja qu'ils alloient donner l'alarme à mon mari ſur ma conduite ; je me mis à déplorer mon ſort en pouſſant mille ſanglots, & en leur diſant, que ſi quelqu'un vouloit ainſi ajouter à mon malheur, j'irois m'enfermer dans un Couvent pour ôter toute ſuſpicion à mon mari : c'eſt bien aſſez, leur diſois-je, d'avoir perdu ſon cœur ſans perdre encore ſon eſtime. Les ſanglots que je pouſſois firent tant de pitié à Madame de Châteaufond, qu'elle ſe mit à pleurer malgré la comédie. Elle penſa me découvrir tout. Cependant elle ſe fit violence pour ne point parler : mais elle s'en fut promptement en me diſant d'être tranquille, qu'elle ne feroit ni ne diroit rien ſans ma permiſſion. Elle me laiſſa donc ſon mari, qui me fit les mêmes promeſſes ſur les inſtances que je lui en fis. Après quoi je le priai de rentrer dans la compagnie, en

Digitized by Google

lui diſant, que j'allois faire enſorte d'y reparoître dans peu.

Quand le mari & la femme furent rentrés, ils décrirent ſi bien ma douleur, & la peine que je leur avois faite, qu'il fut décidé qu'on m'alloit tout déclarer. Mais j'avois pris ſi bien ſur moi quand je reparus, que mon mari s'en fut aux uns & aux autres leur demander tout bas de ne me rien dire, que je ſoutenois trop bien la choſe pour me la découvrir ſi-tôt. Chacun s'amuſa donc juſqu'à ſix heures; après quoi on parla d'aller faire un tour de Tuileries. Je déclarai tout de ſuite que je n'irois pas. On s'en doutoit bien. Mon mari affecta de ne me point engager à y aller, lui, qui dans tout autre temps n'auroit pas ſouffert que je tuſſe reſtée. Ce procédé me prouvoit déja mon malheur, & me faiſoit gémir au-dedans de moi. On partit, excepté Madame de la Tour, qui reſta avec moi juſqu'à neuf heures. Mon mari ne rentra qu'à dix, exprès pour jouer ſon rôle. En arrivant il ſe mit à table ſans me rien dire, quoiqu'il me trouvât pleurante en rentrant. J'avois donné un libre cours à mes larmes, parce que je ne l'attendois plus. Quand je le vis ſe mettre à table ſans me rien dire, je m'allai coucher toute ſeule. Il me vit aller ſans me demander où j'allois. Mais je fus ſurpriſe de le voir entrer pour ſe coucher, avant même que je fuſſe au lit. Je m'étois ſi fort dépechée, que j'étois ſûre qu'il n'a-

Digitized by Google

voit pas soupé au quart. Je ne me trompois pas. Mais j'étois bien éloignée de penser que c'étoit le chagrin qu'il me donnoit qui lui ôtoit l'appétit. Il me vint au contraire dans l'esprit, qu'il avoit apparemment soupé avec sa maîtresse, & que c'étoit par feinte qu'il s'étoit mis à table. Ce fut donc pour moi une augmentation de peine.

Le lendemain il se leva dès six heures, lui qui se leve toujours très-tard, & sortit. Je pensai tout de suite qu'il étoit allé chez sa maîtresse; & il fut se promener au Cours jusqu'à ce qu'il fût heure d'aller chez M de Châteaufond, où Madame de l'Ecluse devoit se rendre pour délibérer sur ce que l'on feroit. Je n'avois pas dormi de la nuit; malgré cela je me levai. Sur les neuf heures Madame de la Tour arriva, & me dit en entrant qu'elle venoit passer la journée avec moi. Je lui en fus gré, parce que je pensois qu'elle savoit mon affliction, & qu'elle venoit pour me distraire. Mais quand je vis qu'elle ne me parloit de rien, & que plusieurs fois elle m'avoit demandé où étoit son frere, je pensai qu'elle ignoroit ma disgrace. Il me prit envie de la lui apprendre: elle me consolera, me dis-je, & elle sera le témoin de la fidélité que j'ai vouée à mon mari, & que je suis bien résolue de lui garder. Sur le midi elle me parla encore de la longue absence de son frere, en me disant qu'elle ne concevoit pas pourquoi il étoit sorti si matin, ni pourquoi il étoit rentré si tard la veille, n'ayant pas soupé en vil-

Digitized by Google

le. Ah ! ma chere ſœur, lui dis-je alors en me jettant à ſon cou, tout eſt bien changé ; je n'ai plus le cœur de mon mari, il a une maîtreſſe. En diſant cela les ſanglots m'étouffoient ſi fort la voix, que ſi elle n'eût ſu de quoi il étoit queſtion, elle ne m'auroit pas entendue. Elle fit la ſurpriſe. Enſuite elle dit mille choſes contre ſon frere, ajoutant qu'elle vouloit dans le jour le ramener à ſon devoir, ou le traiter comme il le méritoit. Je la priai de ne point éclater contre lui, en lui diſant que j'avois perdu toute eſpérance, qu'il ne m'aimoit plus, & qu'il en viendroit à me haïr ſi on l'invectivoit à cauſe de moi. Mais comme c'étoit le chagrin où elle me voyoit qui lui faiſoit prendre la réſolution d'amener la choſe à la découverte, elle me dit qu'elle ne ſe rendoit point à mes raiſons, qu'il falloit qu'elle ſe déchaînât contre ſon frere, ou qu'il changeât. J'eus beau lui faire des repréſentations là-deſſus, elle perſiſta dans ſa réſolution.

Au moment de nous mettre à table mon mari arriva avec Madame de l'Ecluſe qui dès qu'elle fut entrée fit ſemblant d'avoir une grande douleur dans un genou, pour m'obliger à aller avec elle dans mon cabinet de toilette pour ſe le frotter d'eau de méliſſe. Pendant ce temps-là mon mari eut le temps de dire à ſa ſœur qu'il venoit de m'acheter un nœud de diamans magnifique, pour me faire préſent au moment de notre prétendue réconciliation : mais que comme il ne pouvoit être livré que le lendemain

Digitized by Google

matin, il remettoit à ce temps le dénouement de la comédie ; qu'il la prioit seulement de coucher avec moi, parce que ne pouvant pas supporter mon air triste, il étoit décidé à sortir aussi-tôt son dîner, pour ne me plus revoir qu'au moment de me prouver toute sa tendresse ; & qu'il coucheroit chez M. de Châteaufond. Ma belle-sœur se rendit avec bien de la peine : elle lui rendit tout ce qui s'étoit dit le matin entre nous ; & il fut si pénétré de tout ce qu'elle lui disoit de ma détresse, qu'en rentrant nous le trouvâmes tout en larmes. Mon amie en devina le sujet, & ne fit pas semblant de rien. Pour moi, je m'imaginai que c'étoit l'effet des reproches que sa sœur m'avoit dit qu'elle lui feroit.

Qu'une honnête femme est timide, ma chere Baronne, quand elle croit n'être plus aimée de son mari ! Pendant le dîner je n'osois lever les yeux sur le mien. Il me paroissoit triste ; & je me disois que c'étoit ma présence qui lui devenoit à charge. Enfin il n'y put tenir, il quitta la table dès le second service. Je n'osai lui demander où il alloit. Personne ne lui dit rien non plus, parce qu'il avoit fait signe qu'il étoit prêt à pleurer. Je m'en sentois aussi un grand besoin, mais je me contraignis à cause des domestiques. Mon mari donc sortit, monta dans une voiture publique, & se fit conduire chez M. de Châteaufond, à qui il dit en entrant de lui céder sa place, & de venir prendre la sienne avec la même voi-

Digitized by Google

ture. Cela ſe fit. Le deſſert n'étoit pas ſur la table que M. de Châteaufond arriva, & nous dit qu'il n'avoit dîné qu'à moitié, parce que les mets n'étoient pas de ſon goût, & qu'il alloit manger du deſſert avec nous. Où eſt donc M. de la Riviere, ajouta-t-il, tout de ſuite ? Il eſt ſorti, lui dis-je, apparemment pour vous céder ſa place. Oh! dit-il, il va revenir ſans doute, je ne veux pas prendre ſa place. Il ne voulut abſolument pas la prendre, malgré toutes nos raiſons. Ils s'entendoient tous ſi bien, qu'il m'étoit impoſſible de deviner la vérité.

M. de Châteaufond paſſa avec nous tout le reſte de la journée. Mon mari reſta chez lui à faire compagnie à la Comteſſe. Il fut décidé dans l'après-midi que nous irions toutes trois Madame de l'Ecluſe, ma belle-ſœur & moi, paſſer la journée du lendemain chez M. de Châteaufond, & qu'il viendroit lui-même nous prendre, Madame de la Tour & moi, dès le matin pour y aller déjeûner. Ma belle-ſœur dit alors que ce ne ſeroit pas la peine de s'en retourner à ſon Couvent, qu'elle coucheroit chez nous. Pour Madame de l'Ecluſe, elle dit qu'elle ne pourroit ſe rendre chez M. de Châteaufond, que pour dîner. Elle diſoit cela, parce qu'il étoit dans leur plan que je ne la verrois que vers ce temps-là.

Sur les huit heures M. de Châteaufond s'en fut, & reconduiſit Madame de l'Ecluſe chez elle. Pour nous, nous attendîmes mon mari, du moins moi, juſqu'à neuf heures

Digitized by Google

pour ſouper ; & juſqu'à onze pour coucher. Alors Madame de la Tour me dit que puiſque ſon frere ne revenoit pas, elle alloit coucher avec moi. Je me mis à pleurer, en diſant que c'étoit la premiere fois qu'il découchoit, mais que ce ne ſeroit pas la derniere. Je me trompois, heureuſement. Nous nous couchâmes. Nous dormîmes peu l'une & l'autre ; elle par inquiétude pour moi ; & moi à cauſe de mon chagrin augmenté encore par l'abſence de mon mari. Nous nous levâmes à huit heures. A neuf M. de Châteaufond vint nous prendre dans ſon carroſſe. Dès que nous fûmes arrivés, nous déjeûnâmes, c'eſt-à-dire, Monſieur & Madame de Châteaufond, ma belle-ſœur & moi. Madame de l'Ecluſe étoit arrivée avant nous, & étoit avec mon mari dans un cabinet à côté de la piece où nous étions. Ils déjeûnerent enſemble, & paſſerent le temps à nous écouter ; car pendant deux heures on ne ceſſa de m'entretenir de mon malheur, & de le déplorer, pour me faire déployer ma façon de penſer, qu'on admiroit, & dont on vouloit que mon mari fût témoin.

Sur le midi mon amie parut comme ſi elle ne faiſoit que d'arriver. Après m'avoir embraſſée elle me demanda ſi je ſavois où étoit mon mari. Je lui dis que je me doutois qu'il étoit avec ſa maîtreſſe, avec qui ſans doute il avoit couché. Couché, reprit elle ? Du moins, lui dis-je, il n'a pas couché au logis. Ah ! pour le coup, dit-elle, ſi j'avois

ſu cela, je lui en aurois dit bien d'autres ; je viens déja de lui en dire aſſez : il eſt dans un endroit d'où je ſors ; ſa maîtreſſe eſt auſſi en même maiſon ; & croirois-tu qu'il écoute effrontément tout ce qu'on lui dit, & qu'il a eu l'audace de me dire qu'il aimoit ſa maîtreſſe à l'adoration, & qu'il lui a donné ſon cœur pour la vie ? Il m'a montré, ajouta-t-elle, un nœud de diamans qui a coûté ſix mille francs, & qu'il va lui donner ce matin.

Elle me diſoit tout cela aſſiſe à côté de moi ſur un canapé. Elle n'eut pas plutôt ceſſé de parler, qu'elle quitta ſa place ; & mon mari, qui la prit à l'inſtant, me ſerra par le milieu du corps d'une main, & de l'autre me préſenta le nœud, en me diſant : Le voilà ce nœud pour ma femme, ma maîtreſſe, l'amie chérie de mon cœur. Son air de ſatisfaction, & ſes tendres ſerremens me donnerent à l'inſtant l'idée qu'on m'avoit joué un tour. La joie me ſaiſit : Ah ! quel bonheur, dis-je d'une voix preſque éteinte ! mais je me meurs. En même temps je m'évanouis.

On me délaça, on me fit reſpirer toutes ſortes d'eaux, on me claqua dans les mains, on fit tout ce qu'on fait en pareil cas, & rien n'opéroit. Il y avoit déja trois quarts-d'heure que j'étois dans cet état, lorſqu'il me ſurvint une augmentation de pâleur qui fit faire un cri à Madame de la Tour : Ah ! dit-elle, cette femme eſt plus mal qu'on ne penſe, il faut un Médecin, ma ſœur peut mourir

mourir comme cela. Mon mari lui voyant un air effrayé, qui l'effrayoit lui-même, jetta un regard sur moi, & dit, les yeux pleins de larmes : ma femme est bien pâle. Oui, lui dit-elle sans ménagement ; sa pâleur ressemble bien à celle de la mort ; je me doutois bien que ce seroit là qu'aboutiroit la scene, ou plutôt la sottise. On alla chercher le Médecin de M. de Châteaufond, qui demeure tout près. Dès qu'il me vit, il fronça le sourcil ; puis me tâta le pouls. Cet homme est savant dans son art, mais brusque. Aussi dit-il sans précaution, qu'on avoit bien affaire de lui faire quitter son dîner pour une femme morte. En disant cela il reprenoit le chemin de la porte. Mon mari se mit à faire des cris & à pousser des sanglots qui me firent ouvrir les yeux. Le Médecin revint sur ses pas, & dit tranquillement : Ah ! ah ! je me trompois ; tant mieux ; mais il ne faut pas encore chanter victoire. Effectivement, ma chere Baronne, j'étois si mal, que jusqu'à sept heures du soir je n'eus pas la force de prononcer une parole. Je dis alors, après avoir avalé bien des drogues de l'ordonnance du Médecin : *Ah ! mon Dieu, je commence à respirer.* Puis je dis à mon mari, dont les yeux étoient toujours inondés (car il est fort tendre, mon mari, il pleure comme une femme), je lui dis donc : Ces larmes, mon cher ami, vont bien mal avec ma joie. Eh ! ma chere Comtesse, me dit-il, que je me fais de reproches ! suis-je donc fait pour te donner la mort ? Non,

Digitized by Google

non, mon bon ami, repris-je avec une voix un peu plus ferme qu'auparavant, je sens mes forces revenir, je vis pour t'aimer & être aimée de toi; mais ne me joue plus de pareils tours, je pourrois y succomber. Oh! non, ma chere, mon adorable femme, reprit-il en me serrant de toute sa force, j'ai trop payé celui-ci: cependant si ta santé n'en est point altérée, j'en chérirai la mémoire; il m'a fait connoître tout ce que tu vaux, me fait sentir mon bonheur, & nous assure que nous ne pourrions vivre l'un & l'autre sans nous aimer. Enfin, ma belle Baronne, en causant ainsi, les larmes de mon mari se sécherent; & je me trouvai si bien, que je voulus absolument me lever; car on m'avoit mise dans un lit. Personne n'avoit dîné. Nous nous mîmes alors à table: il étoit huit heures. A neuf on me mit dans une chaise à porteurs, mon mari voulut prendre place, & me tenir dans ses bras. On prit en conséquence deux forts hommes qui nous conduisirent ainsi à notre Hôtel. Je fus mise au lit en arrivant, où je passai une nuit délicieuse; car après de pareils chagrins la joie est bien vive. Malgré cela, ma chere amie, je ne te conseille pas d'en vouloir tâter: ce sont des douceurs qui ne naissent que des amertumes. Bon soir; mon mari doit revenir souper avec moi, il ne peut pas tarder, & je ne veux pas qu'il me trouve la plume à la main.

Digitized by Google

LETTRE LXXVIII.

Du 30 Juin 1695.

QUE je chéris ta tendreſſe, ma charmante amie ! Larmes précieuſes ! Je ne t'ai pourtant pas écrit mon hiſtoire pour t'attendrir à ce point. Ne me plains plus, je ſuis la plus heureuſe femme du monde, mon mari m'adore, & m'aime plus que jamais ; mes chagrins ne ſont plus pour moi qu'un ſonge, & la ſatisfaction qui en réſulte eſt réelle. Je t'envoie enfin l'Hiſtoire de ma tante, cette Hiſtoire ſi attendue, ſi deſirée, ſi déſeſpérée. Que ton cœur va être encore ému en la liſant ! Elle eſt longue ; mais elle ne ſera pas ennuyeuſe pour toi qui aime l'héroïne. Si j'avois le ſtyle de Madame de la Fayette, tu y trouverois un double amuſement ; mais je ne l'ai pas, & je m'en conſole : je ne cours point après la gloire pour une choſe qui ne ſera vue que de nous : rien n'eſt ſi ſimple que mon récit, comme rien n'eſt plus vrai. Tu gagne de ce que ma premiere narration a été perdue ; car celle-ci eſt bien plus détaillée en certains endroits ; & les dates de certains faits en relevent encore le mérite.

Nous partons la ſemaine prochaine pour Nogent. Notre abſence ſera longue, car mon mari veut me mener à pluſieurs en-

Digitized by Google

droits, & principalement à notre nouvelle Terre, dont il doit prendre poſſeſſion au mois d'Août. Nous aurons avec nous nos amis de cœur. Je ne dis pas tous, car, hélas ! ma chere Baronne, tu n'y ſeras pas. Bon ſoir, porte-toi bien, ménage-toi, & plains-moi d'être obligée de quitter un ſéjour qui me plaît, pour aller pendant pluſieurs mois me repaître de bagatelles pareilles à celles que tu vois tous les jours. Je penſerai ſouvent à toi ; mais ce ſera pour te plaindre. Adieu, je te laiſſe avec mon adorable tante.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE Mademoiſelle DE NOGENT, *tante de Madame* DE LA RIVIERE, *devenue Abbeſſe en 1668.*

MA bonne tante étoit, ainſi que je te l'ai déja marqué, ma chere Baronne, l'ainée de mon pere & de ma tante de Beauport. A l'âge de dix-ſept ans elle brilloit déja par ſes talens, ſon eſprit & ſon mérite. Sans être belle, elle avoit une de ces phyſionomies qui touchent, & que tu lui connois encore. Un regard modeſte, fin & délicat frappoit plus en elle que n'auroient fait les traits les plus réguliers: une démarche noble & un port majeſtueux achevoient chez elle la conquête des cœurs, qu'elle ne recherchoit pas. Un ſeul lui auroit ſuffi : c'étoit celui du Chevalier de Berniere, fils ainé du Comte de ce nom. Ils s'étoient vus pour la premiere fois à une cérémonie qui ſe fit aux Minimes. Comme mon grand-papa occupoit alors l'Hôtel dont mon pere avoit hérité de ſon parrain, & qui eſt celui que nous occupons à la Place Royale, ma tante étoit connue des Religieux, & elle fut choiſie par les principaux du Couvent pour être quêteuſe à cette cérémonie. Mon grand-papa, idolâtre de ſa fille, étoit de concert avec les Peres pour engager ma

Digitized by Google

grand'maman à ſe prêter à leurs deſirs. Mon grand-papa étoit charmé de voir briller ſa fille ; & les Religieux étoient contens d'avoir une quêteuſe d'un rang & d'une figure à leur produire une bonne recette.

Mon pere, qui n'avoit alors que quatorze ans fut pris pour lui donner la main. Dès que ma tante parut, elle fixa tous les regards. Cela intimida ſi fort ſon meneur, qu'il trembloit & faiſoit trembler la main de ſa ſœur. Elle, mécontente, parloit à ſon frere pour l'engager à ſurmonter ſa timidité. Le Chevalier de Berniere qui étoit préſent, & qui étoit déja épris de ma tante, ſe préſenta à elle pour remplacer mon pere. Ma tante jetta un coup d'œil ſur ma grand'maman, qui lui fit ſigne d'accepter le Chevalier.

Après la quête, qui ſe fit de part & d'autre avec des graces qui charmerent tous les aſſiſtans, le Chevalier reſta auprès de ma tante, qui avoit rejoint mon grand-papa & ma grand'maman. Et après la cérémonie, il leur demanda la permiſſion de les reconduire à leur hôtel. Cela ſe fit avec une joie réciproque de la part des jeunes gens. Le Chevalier étoit aimable ; il étoit amant, & il fut aimé.

Cette premiere viſite, ma belle Baronne, fut ſuivie de pluſieurs autres qui, à chaque fois, firent de nouveaux progrès ſur les deux jeunes cœurs. Ma grand'maman s'en apperçut ; mais elle penſoit que les par-

Digitized by Google

tis étant à peu près égaux pour la fortune & pour la naiſſance, il n'y avoit pas de danger de ſouffrir les viſites d'un jeune homme qu'elle ſouhaiteroit pour gendre. Cependant au bout de quelque temps elle connut ſon imprudence ; mais c'étoit beaucoup trop tard.

Etant un jour aſſiſe dans ſon fauteuil, & liſant tranquillement une brochure nouvelle, le Chevalier entra, ſe jetta à ſes pieds, laiſſa tomber ſa tête ſur le livre, & ſe mit à fondre en larmes. Ma tante qui étoit à côté de ma grand'maman à jouer avec un chat, quitta l'animal auſſi-tôt, & demanda au Chevalier avec effroi ce qu'il avoit : mais ſes pleurs le ſuffoquoient ſi fort, qu'il ne pouvoit parler. Enfin, après un demi-quart-d'heure de pleurs de ſa part, & d'alarmes de celle des Dames, il leur dit qu'il venoit de déclarer à ſes pere & mere ſon inclination pour Mademoiſelle de Nogent, & qu'ils lui avoient répondu avec dureté qu'il ne l'épouſeroit jamais. A ces mots, il fut encore obligé de s'arrêter ; il ne pouvoit plus pouſſer que des ſanglots. Ma tante alors en avoit aſſez entendu pour lui faire compagnie : des larmes de pitié avoient déja ſorti de ſes yeux ; mais à ce moment elle pleura abondamment ſur elle-même. Ma grand'maman en fit autant. Pendant cet intervalle, mon grand-papa, qui étoit ſorti, rentra, & fut très-ſurpris de trouver tout le monde en pleurs. Il en de-

Digitized by Google

manda le ſujet, mais inutilement pendant quelques momens.

Enfin mon grand-papa fit relever le Chevalier, & le fit aſſeoir : après quoi il lui fit pluſieurs queſtions, & inſenſiblement ce pauvre amant ſe trouva en état de pouvoir parler. Il leur dit donc que ſes pere & mere lui avoient déclaré qu'avant qu'il eût quinze ans, ils l'avoient promis au Marquis de Villiers pour ſa fille ; qu'ils étoient alors en procès enſemble ; qu'ils n'avoient pu s'accommoder avec lui qu'à cette condition ; qu'ils auroient perdu un bien conſidérable, s'ils n'avoient pas fait cette promeſſe, & qu'ils aſſuroient que puiſqu'ils l'avoient faite, ils la tiendroient malgré toutes les difficultés qu'on pourroit y apporter : qu'il leur avoit repréſenté que Mademoiſelle de Nogent l'emportoit infiniment ſur Mademoiſelle de Villiers pour les graces, la figure, l'eſprit & le caractere ; & qu'ils lui avoient répondu qu'ils le ſavoient bien, mais que leur parole étoit donnée, & qu'il falloit qu'elle fût tenue. Le Comte de Berniere, ma chere Baronne, étoit un homme eſclave de ſa parole, lors même qu'elle étoit indiſcrete. Quand il fit ſa promeſſe, Mademoiſelle de Villiers n'avoit que ſix ans : il ne l'avoit jamais vue ; & elle étoit dès-lors contrefaite ; de ſorte qu'à ſeize ans, elle étoit un monſtre pour la figure, & plus encore pour le caractere. Depuis un an, Madame de Berniere la faiſoit venir

Digitized by Google

auprès d'elle passer des journées entieres pour accoutumer son fils à la voir. Ils étoient voisins. Le Chevalier ignoroit l'intention de sa mere ; & il étoit bien éloigné de s'imaginer qu'on lui destinât un tel magot.

Lorsqu'il les vit si fermes dans leur résolution, il essaya de les gagner par une autre considération que celle de l'amour paternel : il leur dit qu'il se sentoit tant d'opposition pour Mademoiselle de Villiers, qu'il se croyoit obligé en honneur de déclarer qu'il ne pourroit que la rendre malheureuse en l'épousant, & qu'il ne croyoit pas que le Marquis son pere voulût se prêter au malheur de sa fille. Cela ne regarde ni vous ni nous, lui répondit-on durement ; c'est à nous de tenir parole, & à vous d'obéir : si vous, vous refusez à notre volonté, ce ne doit être que pour renoncer au mariage ; ce n'est que par là que vous pouvez nous dégager de notre promesse ; mais si vous en épousez jamais une autre que celle que nous vous avons destinée, vous pouvez être assuré que vous n'aurez jamais rien de nous. Que deviendrois-je donc, s'écria-t-il en finissant ces mots ? Mon grand-papa & ma grand'maman se regardoient, sachant bien à quoi il falloit se résoudre, mais n'osant le dire au Chevalier qu'ils voyoient au désespoir. D'ailleurs ma tante fondoit en larmes ; & se regardant comme les auteurs de son chagrin, ils ne vouloient pas irriter sa douleur. Ils répondirent donc qu'il falloit prendre patience, qu'avec le temps, les

Digitized by Google

choſes pourroient peut-être changer de face. Mais ma tante qui à dix-ſept ans & demi penſoit auſſi ſenſément qu'une perſonne de trente ans, dit tout de ſuite, mais en pouſſant mille ſanglots, qu'il ne falloit pas ſe flatter, qu'elle voyoit bien qu'ils ne ſeroient jamais l'un à l'autre, & qu'il falloit renoncer à ſe voir. Dès que le Chevalier l'eut entendue, il ſe mit à faire des cris perçans. Je ſuis perdu, dit-il, Mademoiſelle ne m'aime qu'à demi. Vous êtes un aveugle ou un ingrat, Monſieur, lui dit ma tante avec fermeté, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous: je vous promets de n'être à perſonne qu'à vous; & quand j'aurai perdu toute eſpérance, je vous proteſte que j'entrerai dans un Couvent pour y prendre le voile. Quelle réſolution, ma fille, s'écrierent mon grand-papa & ma grand'maman! Et auſſi-tôt ils ſe mirent à pleurer.

Ma tante de Beauport, ma chere Baronne, qui étoit encore très-jeune, puiſqu'elle avoit huit ans moins que ſa ſœur, étoit au Couvent. L'intention de mon grand-papa & de ma grand'maman, étoit de ne faire ni l'une ni l'autre Religieuſe, à moins que ce ne fût une vraie vocation; mais ils auroient ſupporté plutôt qu'elle fût venue à la jeune plutôt qu'à l'ainée.

Cette déclaration donc que ma tante venoit de faire, leur cauſoit un chagrin extrême; leurs yeux ne tariſſoient pas. Pour le Chevalier, dès qu'il eut entendu ma

Digitized by Google

tante parler ainſi, il lui prit un tranſport de joie ſi extraordinaire, qu'il lui prit la main, & la lui ſerra contre ſes lèvres pendant pluſieurs minutes, ſans qu'il fût poſſible à ma tante de la ravoir. Quand à la fin elle la retira, elle la lui montra toute meurtrie. Il fit un cri, & lui demanda pardon. Ce fut un contre-temps qui arrêta les larmes des pere & mere, qui ne s'occuperent plus qu'à appliquer quelques remedes au mal.

C'étoit le matin que ſe paſſa cette ſcene. Le Chevalier ne put prendre ſur lui de s'en retourner dîner chez ſes pere & mere. Il reſta chez mon grand-papa toute la journée à faire mille projets qui ſe détruiſoient l'un l'autre pour faire réuſſir ſon mariage avec ma tante. Avant de s'en aller, il demanda la permiſſion de continuer ſes viſites. Comme il étoit aſſez tranquille, ma grand'maman lui expoſa le danger qu'il pourroit y avoir d'entretenir un feu qui n'auroit peut-être jamais dû s'allumer, & dont elle ſe reprochoit tout le progrès; mais il ne put goûter ſes raiſons; il redoubla ſes prieres, en la conjurant de ne pas le priver du ſeul bien qui lui reſtoit, & qui, en ſoutenant ſon eſpérance, lui feroit ſupporter avec courage tous les aſſauts auxquels il alloit être expoſé de la part de ſes parens. Ma grand'maman lui repréſenta inutilement qu'elle voyoit bien qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer, & qu'il ſeroit plus glorieux à lui de ſe rendre, que d'irriter ſes pere &

Digitized by Google

mere ; il inſiſta , & il renouvella à ma tante ſon attachement. Il lui prit les mains : je vous promets , lui dit-il , en préſence de *Monſieur* , de *Madame* & de Dieu qui nous écoute , que je n'aurai jamais d'autre femme que vous : je vous voue mon cœur & toute ma perſonne ; & ſi je ne puis éviter d'être à une autre qu'en me conſacrant au ſervice de Dieu , je m'y conſacrerai ; mais en vous ſommant de la promeſſe que vous m'avez faite ce matin , il me ſeroit impoſſible de vivre , ſi je ſavois que vous puſſiez être à un autre. Ma tante qui l'aimoit véritablement , ne fit aucune difficulté de lui renouveller ſa promeſſe , malgré l'oppoſition de ſes pere & mere , qui faiſoient tout leur poſſible pour l'empêcher de s'engager à une choſe ſi contraire à leurs deſirs. Mais elle leur fit tant de careſſes , de prieres , de ſupplications ; elle leur expoſa avec tant de force la ſolidité de ſes diſpoſitions , qu'ils l'approuverent enfin.

Cependant après bien des réflexions de part & d'autre, ils en vinrent tous à penſer que tôt ou tard il faudroit ſe ſéparer , & qu'il falloit prendre ſur ſoi de ſe voir rarement , pour en venir à ne ſe plus voir du tout. Le Chevalier ſeul ne put ſoutenir cette propoſition ; parce que ma tante s'y prêtoit , il ſe mit à fondre en larmes : Ah ! Mademoiſelle , s'écrioit-il, ſi vous m'aimiez comme je vous aime, vous trouveriez cette propoſition barbare , je ſupporterois plutôt d'être privé de la vie que de votre vue. Et moi auſſi , lui répon-

Digitized by Google

dit-elle avec des yeux tout baignés de larmes, je préférerois la mort à notre séparation; mais puisque tôt ou tard il faudra en venir là, pourquoi ne pas prendre sur nous de le faire aujourd'hui? Nous ne nous verrons pas de fois actuellement que nos cœurs ne soient déchirés mille fois; & quand malgré nous il faudra nous séparer, notre martyre n'en sera que plus violent. Toutes ces raisons, ma chere, ne firent aucun effet sur lui; il poussoit des gémissemens à faire pitié. Aussi leur en fit-il tant, qu'ils se rendirent à ses desirs. Il leur demanda de lui permettre de venir seulement trois fois la semaine passer l'après-midi avec eux pendant six mois; qu'après ce temps-là, il ne viendroit plus qu'une fois la semaine, jusqu'à ce qu'enfin ils soient obligés de se séparer pour toujours, ou qu'il leur fût permis de s'unir pour jamais.

A peine les six mois furent-ils expirés, que Monsieur & Madame de Berniere signifierent à leur fils que M. de Villiers les sommoit de leur parole. Le Chevalier leur demanda un mois pour y penser. Il lui fut accordé. L'usage qu'il fit des premiers jours de ce mois, fut d'envoyer un de ses amis parler au Marquis: il lui représenta l'aversion du Chevalier pour sa fille, comme la raison la plus forte pour empêcher une alliance qui la rendroit sûrement la plus malheureuse des femmes. Toute la réponse de M. de Villiers fut, que sa fille contrefaite comme elle étoit, ne pourroit jamais trou-

Digitized by Google

ver de mari, encore moins un de la naiſſance du Chevalier ; qu'il l'aimât ou non, que cela l'embarraſſoit peu ; que comme ſa fille étoit unique, & avoit beaucoup de bien, il vouloit qu'elle ſe mariât pour avoir au moins un héritier ; qu'après cela ſi elle ne pouvoit pas vivre bien avec ſon mari, elle n'auroit qu'à ſe ſéparer ; mais que comme elle aimoit beaucoup le Chevalier, elle ſupporteroit peut-être ſes dédains plutôt que ſa ſéparation ; enfin qu'il vouloit que le mariage ſe fit dès que le mois que le Chevalier avoit demandé ſeroit expiré.

Quelle réponſe, ma chere Baronne, pour le pauvre Chevalier ! Il en fut accablé ; & il s'en vint auſſi-tôt les larmes aux yeux raconter tout à ſon amante. Auſſi jalouſe de lui qu'il l'étoit d'elle, ma tante le conjura de prendre ſon parti en ſe faiſant ou Prêtre ou Religieux. Le Chevalier lui dit qu'il avoit encore une reſſource ; qu'il alloit tenter s'il pourroit réuſſir de ce côté-là ; qu'il ſe détermineroit alors ſi la fortune lui étoit toujours contraire ; mais que ce ne ſeroit toujours qu'au bout du mois.

Cinq jours avant l'expiration du mois, ſur les ſix heures du ſoir au mois de Juin, pendant que mon grand-papa & ma grand'-maman étoient enſemble à jouer un piquet ſous un berceau du jardin, une des femmes de ma grand'maman fit ſigne à ma tante, qui étoit auprès de ſes pere & mere, de venir à elle. Un moment après, ma tante, ſans faire ſemblant de rien, alla demander

à cette fille ce que vouloit dire ce ſigne. Cette fille lui dit ſimplement de ſe donner la peine de monter à ſa chambre. Ma tante enfila l'eſcalier en s'imaginant que cette femme-de-chambre alloit la ſuivre pour lui dire quelque choſe en particulier. Elle entra dans ſa chambre, & la premiere choſe qui la frappa, fut le Chevalier. Elle ſe retourna pour dire à la fille de ne la point quitter, & elle fut ſurpriſe & effrayée de ſe trouver ſeule. Elle voulut reculer; le Chevalier la retint, en lui diſant qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'il ſauroit la reſpecter, & qu'il ne venoit que pour lui demander une grace. Malgré ce diſcours ma tante n'étoit pas tranquille; elle lui demanda avec inſtance de deſcendre au jardin pour lui dire ce qu'il vouloit: je ne crains rien, lui diſoit-elle; mais j'ai ma réputation à garder vis-à-vis de la fille qui ſait que je ſuis ſeule ici avec vous. Ah! Mademoiſelle, lui dit-il, que votre délicateſſe m'effraie! vous m'allez refuſer la grace que je viens vous demander. Quelle eſt cette grace, dit ma tante avec vivacité? C'eſt, lui dit-il, la plus grande que vous puiſſiez me faire: J'ai, comme vous le ſavez, un oncle en Province; (c'étoit, ma chere amie, un vieux oncle de ſon pere) je lui ai écrit ma ſituation, & ce que je deſire de lui: il m'accorde tout: il n'eſt pas riche; mais il me marque qu'il en aura aſſez pour lui & pour nous; il prend pitié de moi; & ſi vous en prenez pitié auſſi, mon carroſſe eſt à deux pas, nous partirons

Digitized by Google

enſemble, & nous nous marierons quand nous ſerons là; ſon Château eſt iſolé, & perſonne ne ſaura notre aventure. Ah! Monſieur que dites-vous là, s'écria ma tante! perſonne ne ſaura notre aventure! Tout Paris n'eſt-il perſonne à vos yeux? Elle lui dit cela d'un ton plein de douceur, mais piqué de la propoſition. Alors le Chevalier ſe jetta à ſes pieds, & embraſſant ſes genoux, il lui dit: Ne vous refuſez pas, Mademoiſelle, à notre bonheur commun; que nous importera Paris quand nous n'aurons plus à le revoir? Ce n'eſt point Paris, reprenoit ma tante, qui m'importe, c'eſt mon honneur. Mais, lui diſoit-il, vous n'avez rien à craindre, mon reſpect égale mon amour, & nous nous marierons dès que nous ſerons arrivés chez mon oncle. Cela ne ſuffit pas, Monſieur, lui dit ma tante avec feu, on ſaura que j'ai fui avec vous avant d'être votre femme; & malgré votre ſageſſe & ma vertu, le public n'en ſera pas plus indulgent: d'ailleurs j'ai une famille à reſpecter, & dont je dois ménager la délicateſſe; un pareil procédé mettroit mes pere & mere au tombeau, & alors ma vie me deviendroit odieuſe. Quoi! Mademoiſelle, dit le Chevalier, vous vous refuſez ainſi à un amant qui vous adore, qui ne vit que pour vous, qui vous ſacrifieroit mille vies s'il les avoit? Si vous connoiſſiez l'amour comme je le connois, vous ſentiriez que quand on poſſede ce qu'on aime, on poſſede tout l'univers; il n'eſt plus

de

Digitized by Google

de pere, de mere, de parens; l'objet aimé tient lieu de tout..... Je ne penſe pas ainſi, interrompit ma tante; vous ne connoiſſez qu'un amour, que je connois, que je ſens auſſi bien que vous; mais je ne connois pas moins l'amour filial, je le reſpecte; & je le préférai toujours à l'autre amour: Voilà mes ſentimens, Monſieur, dit-elle alors avec un ton ferme, aucune conſidération ne me fera manquer à mon devoir, & jamais je ne ſerai à vous ſans le conſentement de vos pere & mere. Ah! cruelle, s'écria-t-il en pouſſant mille ſanglots, vous m'arrachez le cœur. Ma tante en même temps ſentit le ſien ſe déchirer: elle voulut fuir. Le Chevalier la retint, & courut lui-même à la porte de la piece pour la fermer, & en tirer la clef. Mais pendant ce temps-là ma tante eut aſſez de préſence d'eſprit pour fuir par la chambre de ſes pere & mere, dont il y avoit une porte qui donnoit dans ſon cabinet de toilette; & elle courut au jardin ſe jetter à corps perdu dans les bras de ſon pere croyant être pourſuivie: quand elle vit qu'elle ne l'étoit pas, elle ſe remit un peu. Mon grand-papa & ma grand'maman ne s'étoient point apperçus de ſon abſence: comme elle aimoit les fleurs, & qu'elle s'en occupoit beaucoup, ils penſoient qu'elle étoit à s'amuſer dans le jardin (1), & ce jour-là n'étoit point un jour de viſite du Chevalier.

(1) Ce jardin, qui étoit d'une aſſez grande étendue

Digitized by Google

Quand ma tante fut tout à fait revenue de ſa frayeur, elle raconta à ſes pere & mere les propoſitions du Chevalier, & le projet qu'il avoit fait de l'enlever avec ſon conſentement: & elle ajouta, que ſon amant lui trouvant une oppoſition invincible à ſe prêter à ſes deſirs, il étoit dans un ſi grand déſeſpoir, qu'il étoit à craindre pour elle qu'il n'employât la force pour exécuter ſon odieux projet, & qu'elle penſoit qu'il étoit de la prudence de rompre entiérement avec lui, puiſqu'il n'y avoit plus d'eſpérance du côté de Monſieur & Madame de Berniere. Mon grand-papa & ma grand-maman approuverent ſa réſolution. Et comme ils diſoient qu'il pourroit être à propos d'aller voir ce qu'étoit devenu le pauvre Chevalier, il parut. Il étoit plus pâle que la mort. Il leur fit tant de pitié qu'ils ne lui firent aucun reproche, & lui dirent de s'aſſeoir. Quand il fut aſſis, il reſta une demi-heure les mains jointes, les yeux en terre & ſans parler. On eut beau lui faire des queſtions, il n'ouvrit pas la bouche, il pouſſoit ſeulement des ſoupirs. Pour ma tante, elle étoit à côté de ſon pere, les coudes ſur ſes genoux, & la tête dans ſon mouchoir à pleurer. A la fin ce fut elle qui obligea le Chevalier à rompre le ſilence. Combien de temps,

alors, n'exiſte plus qu'en partie, parce que depuis plus de cinquante ans on a bâti ſur les trois quarts du terrain.

Digitized by Google

lui dit-elle, notre martyre durera-t-il encore ? Toute notre vie, Mademoiſelle, lui répondit-il, puiſque vous le voulez. Que vous êtes cruel, lui dit-elle en redoublant ſes pleurs ! dites que je le dois. En même temps elle ſe leva, & dit, que c'étoit à ce moment qu'il falloit renoncer pour toujours à ſe voir; qu'il falloit enfin conſacrer à Dieu des jours qu'il s'étoit réſervés ; que ſon parti étoit pris, & qu'il n'avoit qu'à prendre le ſien.

Depuis que le Chevalier étoit là, ma chere Baronne, il n'avoit pas jetté une larme, il étoit abſorbé ; mais à ce moment on en vit de groſſes couler de ſes yeux. Il ſe leva auſſi, & prenant les mains de ma tante : » Adieu donc, Mademoiſelle, lui » dit-il, adieu pour toujours. Puiſqu'il faut » que je renonce à votre poſſeſſion, je re» nonce à tout, même au plaiſir d'apprendre » de vos nouvelles. Je ne vous écrirai ja» mais, ni même à perſonne qui puiſſe me » parler de vous: ne pouvant offrir un cœur » à Dieu en me conſacrant à lui, je dois » au moins lui ſacrifier le plaiſir d'entendre » parler de celle qui le poſſédera toute ma » vie, ce cœur qui ne devroit plus apparte» nir qu'à celui qui l'a formé. Je pars de» main pour une Province où un frere de » ma mere eſt Evêque. C'eſt dans les mains » de cet oncle que je prononcerai des vœux » cruels..... « En diſant cela il pouſſa mille ſanglots. Ma tante en fit autant ; & ſes pere & mere qui juſqu'alors s'étoient fait vio-

Digitized by Google

lence pour retenir leurs larmes, furent enfin obligés de les laiſſer couler.

Quelques momens après le Chevalier reprit : » Je préfere l'état ſéculier au régu» lier, afin que ma vie ſoit moins oiſive : » ce ne ſera que par des exercices conti» nuels que je pourrai diſtraire de ma pen» ſée la perte d'un objet que je chérirai tou» jours «. En diſant cela il tenoit les deux mains de ma tante, & les baiſoit l'une après l'autre à pluſieurs repriſes. Ma grand-maman alors, qui vouloit que cette ſcene prît fin, lui dit : Allons, mes enfans, embraſſez-vous pour la derniere fois. Ils le firent : mais le Chevalier le fit avec tant de véhémence, que ma tante perdit connoiſſance dans ſes bras. Il fallut la lui arracher pour la ſecourir. Ma grand-maman s'occupa d'elle ; & mon grand-papa dit au Chevalier avec ménagement, qu'il ne vouloit pas que ſa fille le revît au ſortir de ſon évanouiſſement. Ce tendre & malheureux amant prit donc ſon parti, & s'en alla. Mon grand-papa le conduiſit juſqu'à la porte, en lui marquant beaucoup d'eſtime, d'affection, & de regret de ne pouvoir l'avoir pour gendre. Ils s'embraſſerent en pleurant, ſe dirent adieu, & ſe ſéparerent.

Ma tante fut près d'une demi-heure ſans connoiſſance ; de ſorte qu'elle ne revint qu'après avoir été miſe au lit. La premiere choſe qu'elle fit après avoir repris ſes ſens, fut de chercher des yeux ſon amant. Ne le

Digitized by Google

voyant pas, elle se mit à pleurer. On la laissa se soulager. Elle répéta plusieurs fois en pleurant : *Je ne le verrai donc plus* ! Enfin après bien du temps, elle dit à ses pere & mere, qui ne la quittoient pas, qu'elle les prioit de lui pardonner toutes ses foiblesses, & de tout disposer pour la faire partir dès le lendemain pour le Couvent. » Mon cœur » part demain, dit-elle, avec le Chevalier; » il faut aussi que le sien parte avec moi: » c'est la derniere conformité que nous puis- » sions avoir ensemble, & je quitterai Pa- » ris d'un meilleur cœur «. Ah! ma chere Baronne, que ce moment devoit lui être cruel! s'arracher ainsi à tout ce que l'on aime!.....

Depuis quelques mois, qu'elle avoit perdu l'espérance d'être au Chevalier, elle étoit convenue avec ses pere & mere de ne se pas faire Religieuse dans un Couvent de Paris, de peur que quelque jour, quoique consacré à Dieu lui-même, le Chevalier ne cherchât à la découvrir. Ma grand'maman avoit alors une amie intime avec laquelle elle avoit conservé une liaison par un commerce de Lettres assez assidu; & cette amie étoit Abbesse de Notre-Dame de Troyes. Ce fut là qu'il fut résolu que ma tante prendroit le voile. La confiance qu'avoit ma grand'maman que sa fille seroit chérie de cette Abbesse, lui en faisoit envisager l'éloignement sans frayeur. On se rendit donc aux desirs de ma tante: elle partit le lendemain 30. Juin 1659, accompagnée de ses

Digitized by Google

pere & mere. Le voyage ſe fit avec aſſez de tranquillité. Il fut décidé dans la route qu'il ne ſeroit fait à l'Abbeſſe, ni à qui que ce ſoit, aucune mention de l'inclination de ma tante, ni par conſéquent du motif qui la déterminoit à embraſſer l'état Religieux.

Ils arriverent à Troyes ſur la fin du troiſieme jour. Comme ils n'avoient perſonne en cette Ville chez qui ils puſſent loger, ils deſcendirent à une Auberge près Notre-Dame; & ce ne fut que le lendemain matin qu'il furent au Couvent. Dès que l'Abbeſſe entra dans ſon parloir, elle reconnut ſon amie: ſa joie égaloit ſa ſurpriſe; elle ne pouvoit la contenir, & elle la déployoit avec tant de force, que ma grand'maman ſe mit à pleurer, en lui diſant, qu'elle étoit bien mortifiée de ne pouvoir répondre à ſa joie par le témoignage de la ſienne; mais que l'objet de leur voyage l'attriſtoit & empoiſonnoit la ſatisfaction qu'elle goûtoit en ſa préſence. En même temps elle lui dit que depuis ſix mois ſa fille ne ceſſoit de leur dire qu'elle vouloit ſe faire Religieuſe; qu'ils avoient voulu attendre quelque temps pour voir ſi quelque événement ne viendroit point à propos pour rompre une vocation ſi contraire à leur volonté; mais que perſiſtant toujours dans ſa réſolution, ils s'étoient enfin déterminés à ſe rendre malgré eux à ce qu'elle deſiroit; que de concert, elles avoient choiſi ſon Couvent par inclination pour elle; que ſa fille eſpéroit trouver des bontés dans le cœur d'une amie de ſa mere; &

Digitized by Google

qu'elle, la sachant entre ses mains, elle se consoleroit plus aisément de ne point voir sa fille, parce qu'elle étoit sûre qu'elle trouveroit en elle une seconde mere.

L'Abbesse l'écouta sans l'interrompre : après quoi elle lui dit, qu'elle ne pouvoit prendre part à sa tristesse ; qu'au contraire, elle sentoit naître au-dedans d'elle une joie secrete de ce qu'elle alloit être dans le cas de lui donner des témoignages de son amitié dans Mademoiselle de Nogent, pour qui elle se sentoit déja une inclination réelle : elle sera ma compagne, l'amie intime de mon cœur, disoit-elle avec transport. Enfin après bien des amitiés réciproques, l'Abbesse dit qu'elle ne pouvoit se lasser d'admirer une jeune personne renoncer à un monde auquel elle devoit tant plaire.

Ma tante n'entra dans le Couvent que le cinquieme jour de son arrivée, jour du départ de ses pere & mere. Ils dînerent tous les jours avec l'Abbesse, & le reste du temps fut employé à prendre des mesures pour que l'aventure de ma tante ne vînt point à se découvrir. Pour cela il falloit éviter qu'elle eût à parler au Confesseur de la Maison, en qui même ils ne vouloient point avoir de confiance. Il fallut donc lui en chercher un tel qu'on le souhaitoit ; & mon grand-papa le découvrit. Ce fut le Doyen de Saint-Etienne, homme plein de sens, d'égards & de mérite. Mon grand-papa le vit dès le soir de leur arrivée : il lui découvrit toute leur histoire, & lui deman-

Digitized by Google

da de vouloir bien ſe prêter aux beſoins de ſa fille pour la conſcience. Le lendemain matin, ma tante lui commença une confeſſion générale, qu'elle continua les jours ſuivans. Et quand elle entra au Couvent, elle dit à l'Abbeſſe qu'elle avoit commencé une confeſſion générale au Doyen de Saint-Etienne; qu'elle ſavoit bien que ſon devoir ſeroit de prendre le Confeſſeur de la Maiſon; mais qu'elle la prioit de lui accorder la grace d'achever ce qu'elle avoit commencé, & de lui permettre de garder le Doyen pour ſon Confeſſeur extraordinaire. Elle obtint tout ce qu'elle voulut.

Rien ne fut ſi touchant, comme tu penſe bien, ma chere amie, que les adieux qui ſe firent de part & d'autre. Mon grand-papa & ma grand'maman s'occupoient moins de leur ſéparation d'avec leur fille, que de la violence où elle devoit être en embraſſant un état où il entroit plus de dépit que de vocation; & ma tante répandit tant de pleurs en quittant ſes pere & mere, qu'ils voyoient bien que ſon cœur étoit autant occupé de ſon amant que d'eux-mêmes. Dès ce jour-là il lui prit une fievre qui lui dura trois jours. On n'en écrivit rien à ſes pere & mere, de peur de les alarmer.

L'Abbeſſe eut réellement pour ma tante une tendreſſe de mere. Dès le moment de ſon entrée, elle la retint auprès d'elle. Elle fut en même temps ſa mere, ſon Abbeſſe & ſa Maîtreſſe de Novice. Tout ſe fit avec une

Digitized by Google

une douceur, une condescendance, une indulgence même qui fit presque oublier à ma tante ses pere & mere & son amant. Elle en rendoit graces à Dieu tous les jours, & se croyoit bien forte de supporter ainsi son nouvel état. Le Chevalier ne sortoit pas de son idée ; mais elle y pensoit tranquillement & sans regret.

Elle prit le voile au bout d'un an. Mon grand-papa & ma grand'maman firent le voyage de Troyes, pour assister à la cérémonie. Ils trouverent ma tante dans une santé parfaite ; & son contentement éclatoit si bien dans toute sa personne, qu'ils ne purent s'empêcher d'être contens eux-mêmes ; & ce second voyage leur procura autant de joie, que le premier leur avoit causé de tristesse. Ils logerent au Couvent cette fois-là, & toutes les autres depuis ; en dehors, à la vérité, mais avec la permission d'entrer dans l'intérieur, & d'y passer les journées entieres. Après la cérémonie, ils s'en retournerent le cœur rempli d'admiration pour leur fille, & de reconnoissance pour l'Abbesse.

L'année d'après, à peu près dans le même temps, ils firent un nouveau voyage pour la prononciation des vœux. Ils trouverent leur fille aussi contente que l'année précédente. Tout se fit avec un grand appareil : la joie étoit peinte dans les yeux de ma tante. Mais dès qu'elle eut prononcé ses vœux, son cœur fut déchiré ; son amant se présentoit à son imagination, comme lui

Digitized by Google

reprochant ce qu'elle venoit de faire. Elle ſe le repréſenta dans toutes les ſituations où elle l'avoit vu. Tantôt il la charmoit, tantôt il lui faiſoit pitié ; & à chaque inſtant elle ſentoit renaître pour lui dans ſon ame un feu qui la dévoroit. Ah ! ma chere Baronne, qu'elle étoit à plaindre ! je le ſens mieux que toi, parce que j'ai plus éprouvé que toi ce que c'eſt qu'un amour malheureux.

Honteuſe d'un changement ſi ſubit, ma tante prit la réſolution de cacher ſa ſituation. (Dure néceſſité que j'ai encore éprouvée !) Elle affecta un air gai ; & elle ſe contraignit ſi bien, que mon grand-papa & ma grand'maman s'en retournerent contens & joyeux. Quand ils furent partis, elle devint rêveuſe. L'Abbeſſe attribua ſa triſteſſe au départ de ſes pere & mere : elle fit ce qu'elle put pour la diſſiper. Mais lorſqu'elle vit que cette triſteſſe continuoit & dégénéroit en mélancolie, elle lui en demanda la raiſon. Ma tante ſe mit à fondre en larmes. L'Abbeſſe fit tout ce qu'elle put pour lui arracher ſon ſecret ; elle ne réuſſit pas ; elle l'épioit, la ſuivoit par-tout en ſilence, écoutoit à toutes les portes des pieces où elle la ſavoit ſeule, pour tâcher de deviner le ſujet de ſon chagrin ; mais ma tante pouſſoit des ſoupirs ſans prononcer aucune parole. L'Abbeſſe redoubla d'attentions, de careſſes, de démonſtrations de tendreſſe, pour gagner ſa confiance ; elle ne réuſſit pas plus. Enfin, après bien des tentatives, l'Abbeſſe

Digitized by Google

abandonna son dessein, en lui continuant toujours ses bontés pour adoucir sa situation. Elle auroit pu la forcer à parler, elle en avoit droit; mais elle ne vouloit pas la dominer; elle ne vouloit que sa confiance. Où trouveroit-on une Abbesse de cette trempe? voilà pourtant la vraie charité.

Comme mon grand-papa & ma grand'-maman avoient promis de faire tous les ans le voyage de Troyes pour voir leur fille, l'Abbesse attendoit ce temps-là pour apprendre ce qu'elle desiroit extrêmement de savoir; mais quelques jours avant leur arrivée, ma tante se jetta à son cou, & lui demanda en grace de ne point parler de sa tristesse à ses pere & mere: » Vous leur » donneriez la mort, ma chere maman, » lui disoit-elle (c'est ainsi que ma tante » appelloit son Abbesse): que leur voya- » ge, je vous prie, se fasse tous les ans avec » gaieté; je saurai me contraindre en leur » présence; je voudrois pouvoir le faire de- » vant vous aussi, pour vous éviter le désagré- » ment de voir toujours une personne tris- » te; mais il me seroit impossible de me » contraindre toujours; j'en tomberois ma- » lade; & c'est en partie pour ne vous point » causer cette autre sorte de peine, que je » laisse échapper devant vous & mes pleurs » & mes soupirs.

Ma chere fille, lui dit alors l'Abbesse avec amitié & douceur, je me tairai pour ne point vous désobliger. Cependant j'espérois, par

Digitized by Google

Monſieur & Madame de Nogent, apprendre votre ſecret : je crois le deviner : Vous aimez, ma chere amie ; des larmes accompagnées de tant de ſoupirs, n'annoncent pas autre choſe qu'un cœur épris : Vous me refuſez votre confiance, j'en ſuis fâchée, mais je ne vous en veux point ; je ne deſirois ſavoir le ſujet de vos chagrins que pour en adoucir l'amertume : Je ne vous en parlerai plus, ma chere enfant, continuoit-elle, j'attendrai en ſilence que votre diſpoſition vous permette de me faire votre confidente : Quand vous le jugerez à propos, je n'abuſerai pas de votre confiance ; je tâcherai ſeulement de vous être utile, & non importune. Vous êtes d'une figure aimable, ajouta-t-elle, vous avez plû ſûrement : j'apprendrois donc avec moins d'étonnement que vous avez aimé, que je ne croirois que vous avez été toute votre vie indifférente, parce qu'il eſt difficile d'être aimée ſans payer de retour ; & vous n'êtes pas venue à l'âge de dix-huit ans ſans avoir eu des adorateurs. Que cette fille, ma chere amie, étoit admirable ! Tu verras qu'elle ne s'eſt point démentie dans toute ſa conduite.

Ce diſcours étoit aſſez adroit pour engager une jeune perſonne à découvrir le fond de ſon ame ; mais ce n'étoit pas ma tante ; elle étoit trop réſervée pour s'ouvrir ainſi : elle ſavoit que dans les Couvens on ne pouvoit être trop diſcrete ; mais elle ne ſavoit pas encore qu'elle n'étoit pas dans ce cas vis-à-vis de ſon Abbeſſe. Après

Digitized by Google

cette converſation, ma tante lui demanda ſi elle voudroit bien lui accorder une grace : c'étoit de lui permettre de n'avoir que le Doyen de S. Etienne pour Confeſſeur. L'Abbeſſe la lui accorda, en lui diſant qu'elle penſoit bien que c'étoit prudence de ſa part.

Mon grand-papa & ma grand'maman arriverent dans le temps marqué. Ils trouverent leur fille gaie ; & ils ne s'apperçurent pas que c'étoit une gaieté forcée, car ils la féliciterent ſur ſon enjouement : pendant tout le ſéjour, elle étoit la premiere à les divertir par de petits diſcours qu'elle imaginoit moins pour les amuſer, que pour les tromper. Enfin elle réuſſit ſi bien, qu'ils s'en retournerent pleinement ſatisfaits au bout de huit jours, qui étoit ordinairement le temps de leur ſéjour à Troyes.

Il n'en fut pas de même l'année d'après. Dès que ma grand'maman eût jetté les yeux ſur ma tante, elle s'écria : Ah ! ma fille, pourquoi donc tant de maigreur ? Dans quel état te voilà ? Ma tante qui trouvoit du ſoulagement, même du plaiſir dans ſes larmes & ſes ſoupirs, ne s'étoit point apperçue de ſon changement : & l'Abbeſſe s'étoit bien donnée de garde de lui en parler, de peur qu'elle n'imaginât une réponſe pour tromper encore ſes pere & mere. L'exclamation de la mere embarraſſa, & fit rougir la fille. Cette rougeur en dit aſſez à ma grand'maman, qui, à l'inſtant, ſe mit à pleurer. Mon grand-papa regarda ſa fille

Digitized by Google

avec des yeux de pitié, & lui dit : Ah ! ma chere fille, que ton ſort eſt à plaindre ! L'Abbeſſe obſervoit tout en ſilence. Enfin ma tante laiſſa couler une abondance de larmes. L'Abbeſſe alors dit à ma grand'maman : Voilà, ma chere amie, le métier que fait votre fille depuis deux ans. A peine ſes vœux ont-ils été prononcés, que je me ſuis apperçue de ſa triſteſſe, qui depuis eſt dégénérée en mélancolie. Je n'ai pu encore obtenir ſa confiance ; enſorte que je ne puis avoir pour elle que de la pitié, ſans pouvoir lui donner la moindre conſolation : ſon obſtination à me taire ſon ſecret, ne m'indiſpoſe point du tout contr'elle. Je voudrois pourtant le ſavoir, continuoit-elle, dans l'eſpérance de lui être utile ; mais je ne veux pas le ſavoir aux dépens de ſon repos : je préfere ſi fort ſon agrément au mien, que je l'invite la premiere à ne me dire que ce qu'elle voudra ; & j'évite avec ſoin de ne lui faire aucune demande ſur ſon ſecret, de peur de la mettre dans l'obligation de me le découvrir contre ſa volonté, à cauſe de ſon vœu d'obéiſſance.

Ma grand'maman fut enchantée d'entendre ainſi parler l'Abbeſſe : elle l'embraſſa ; puis elle dit à ſa fille de venir avec elle faire un tour au jardin. Quand elles y furent, ma tante ſe jetta au cou de ſa mere, & lui dit tout ce qui ſe paſſoit en ſon ame pour ſon amant : elle lui dit qu'elle l'aimoit plus qu'elle ne l'avoit jamais aimé ; que dès qu'elle eût prononcé ſes vœux, & avant

Digitized by Google

même que la cérémonie fût achevée, elle se sentit le cœur déchiré par mille pensées que l'amour lui suggéroit. Ensuite elle raconta à sa mere tout ce que son Abbesse faisoit pour savoir son secret, sans vouloir la contraindre, & jusqu'où alloient ses bontés pour elle; & quand elle lui parla des discours de l'Abbesse qui l'assuroit *que tant de pleurs & de soupirs ne pouvoient venir que d'un cœur épris*; ma grand'maman lui dit que c'étoit là l'occasion de lui ouvrir son cœur; que son Abbesse l'avoit devinée; qu'elle savoit tout par conséquent sans son aveu; qu'il falloit qu'elle l'aimât autant qu'elle l'aimoit pour supporter de sa part une réserve aussi outrée; que c'étoit lui faire injure, que de lui marquer aussi peu de confiance; & enfin qu'il falloit de ce pas lui aller tout avouer. Elles y allerent à l'instant.

Pendant l'absence de la mere & de la fille, l'Abbesse avoit eu la discrétion d'entretenir le pere de choses toutes contraires à la situation de sa fille, tant pour le distraire de son chagrin, que pour ne le point mettre dans le cas de lui découvrir des choses contre sa volonté ou contre celle de sa femme.

Dès qu'elles furent rentrées, ma grand'maman embrassa l'Abbesse, la remercia de toutes ses bontés, & lui fit un récit bien circonstancié de toute l'histoire de sa fille. L'Abbesse fut très-sensible à cette ouverture de cœur. Elle écouta ce récit avec une tran-

Digitized by Google

quillité auſſi grande, que ſi c'eût été une hiſtoire qu'elle ſavoit déja. Auſſi, leur dit-elle après, que rien de ce qu'on lui avoit dit, ne l'étonnoit, parce qu'elle avoit penſé que ce n'étoit qu'un événement de cette nature, qui pouvoit mettre une jeune perſonne dans cet état, après avoir prononcé des vœux. Enſuite elle embraſſa ma tante, & lui dit : Eh bien ! ma chere fille, qu'avez-vous gagné à me taire opiniâtrément votre hiſtoire ? Qu'allez-vous perdre à me l'avoir découverte ? Vous avez pleuré, gémi, combattu toute ſeule : actuellement que nous ſommes deux, nous pleurerons, nous gémirons, nous prierons enſemble ; & loin d'aigrir votre mal par des reproches durs & toujours infructueux, je l'adoucirai, en vous repréſentant avec douceur votre foibleſſe, en vous exhortant tendrement à la vaincre, & en vous perſuadant que vous n'êtes que malheureuſe & non criminelle. Ce diſcours tranſporta ma tante de joie ; elle ſe jetta au cou de ſon Abbeſſe, lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance, reconnut ſes torts, en la priant de les lui pardonner, & lui promit que dorénavant elle ſeroit la dépoſitaire de toutes ſes penſées, de toutes ſes réflexions & de tous ſes mouvemens.

Dès ce moment, ma chere, l'Abbeſſe tint parole ; & mon grand-papa & ma grand'maman eurent la ſatisfaction, avant leur départ, de voir que les bontés de l'Abbeſſe avoient déja opéré ſur la ſanté de leur fille.

Digitized by Google

Ils partirent, non pas joyeux comme les années précédentes, mais avec une sorte de contentement.

L'année d'après, ils trouverent leur fille en bonne santé, le cœur tranquille & presque content.

Une autre année, ils la trouverent encore mieux; & ils l'en féliciterent. Je suis effectivement à féliciter, leur dit-elle: j'ai été deux ans à penser au Chevalier avec une tranquillité apparente & trompeuse. Dieu m'en a punie, parce qu'il y avoit en moi de la présomption. Pendant deux autres années, j'ai pleuré, soupiré, j'ai enfin senti toute ma foiblesse; & mes prieres les plus ardentes n'ont pu fléchir un Dieu jaloux d'un cœur qui se refusoit à lui. En voici encore deux autres qui viennent de se passer; mais avec le secours de ma chere maman, j'ai recouvré ma santé, j'ose même dire ma tranquillité: le calme qui regne dans mon ame, est pour moi un heureux présage que Dieu enfin m'accordera bientôt la grace de n'être plus qu'à lui.

En tenant ce discours, ma chere Baronne, ma tante avoit un air de triomphe. Mais elle ne fut pas long-temps sans éprouver de nouveau sa foiblesse. Le Chevalier régna sur son cœur avec plus d'empire que jamais. Cette tranquillité apparente, ce calme trompeur, cet espoir présomptueux, tout cela s'évanouit comme un songe & par un songe. Elle a senti, & elle a souvent dit depuis, qu'on ne peut vaincre ses passions, telles

Digitized by Google

qu'elles ſoient, que par une ſincere & conſtante humilité, accompagnée de la priere la plus ardente, la plus preſſante & la plus continue.

La préſence de ſes pere & mere lui rappelloit toujours plus vivement ſon amant à ſon imagination; & c'eſt ce qui arriva encore mieux le ſoir même de leur départ, par un rêve qu'elle fit auſſi-tôt qu'elle fut couchée. Comme elle avoit beaucoup pleuré, en recevant leurs adieux, elle ſe ſentit la tête peſante & accablée de ſommeil. Elle ſe mit au lit auſſi-tôt après ſon ſouper. Elle couchoit dans l'appartement & à côté de l'Abbeſſe, qui, ne voulant pas ſe coucher de ſi bonne heure, ſe mit à lire auprès du lit de ſon amie. Il faiſoit encore grand jour: c'étoit au mois de Juin ſur les ſept heures du ſoir. A peine ma tante fut-elle endormie, qu'elle rêva qu'elle étoit dans l'Egliſe de Saint Etienne auprès d'une des portes du Chœur, d'où elle entendoit chanter les Chanoines. Un ſentiment de reconnoiſſance & d'eſtime pour le Doyen, qui étoit ſon Confeſſeur, lui fit avancer la tête pour tâcher de le voir. Elle ne le vit pas: mais elle apperçut dans ſa ſtale une figure de Prêtre qui lui faiſoit ſigne du doigt de venir à lui. Elle fixe cet homme & reconnoît en lui le Chevalier de Berniere. Elle frémit: tous ſes ſens ſont émus. Elle voudroit bien l'aller trouver; mais la préſence des Chanoines l'embarraſſe. Cependant ſon cœur la preſſe: elle entre, va à celui qui l'ap-

Digitized by Google

pelle en tremblant & en chancelant. A mesure qu'elle avance, elle remarque avec émotion que cet objet de sa tendresse est maigre, pâle & tout défait. La pitié & l'amour s'emparent de son ame. Arrivée auprès de lui, son tremblement redouble. Le Chevalier lui prend la main, la serre ; puis lui dit d'une voix éteinte : *L'amour, Madame, brûle mon cœur à petit feu : par pitié, prenez ce flambeau, & achevez de le consumer.* En disant cela, il tira de dessous son surplis un flambeau allumé, & le mit dans la main de ma tante, en la conduisant lui-même vers son cœur. Ma tante, à ce moment, fit un cri, & s'éveilla. L'Abbesse lui prit la main, & lui demanda ce qu'elle avoit. Ma tante, toute en sueur & encore toute effrayée, ne lui répondit rien, & elle se mit à pleurer. L'Abbesse qui pensa dans le moment que ce n'étoit qu'un songe, lui demanda avec amitié & avec instance, ce qu'elle avoit rêvé. Ma tante ne lui répondit encore rien : elle continua à pleurer en silence pendant plus d'un quart-d'heure ; & durant ce temps-là, elle s'occupa si fort de son amant, que son cœur rentra dans ses fers. Elle le sentit, & sa situation lui plut. Elle prit alors la résolution de mourir plutôt que de la découvrir à son Abbesse L'état de ma tante fit beaucoup de peine à cette fille, qui eut la tendre complaisance de ne vouloir point la forcer à lui raconter son rêve, quoiqu'elle pensât bien qu'elle pourroit pénétrer par là dans l'ame de son amie.

Digitized by Google

Ma tante paſſa deux années entieres à aimer, à combattre & à s'obſtiner au ſilence : ſon cœur fut irrité par cette contrainte. Mais ſon Abbeſſe qui s'occupoit d'elle, & qui, depuis ſix mois, s'appercevoit de ſa langueur & du dépériſſement de ſa ſanté, lui demanda un jour, d'un ton d'autorité, de lui découvrir, au moment même, l'état de ſon ame. Elle comptoit ne lui faire cette demande que devant mon grand-papa & ma grand'maman : mais ils venoient d'écrire que leur voyage étoit différé, à cauſe d'un parti qui ſe préſentoit pour leur fille cadette. C'étoit, ma chere Baronne, mon oncle de Beauport. La demande donc de l'Abbeſſe fut pour ma tante un coup de foudre. Ne me parlez de rien, ma chere maman, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, mes pleurs me trahiſſent, & vous en diſent aſſez pour mon malheur. Ma chere fille, lui dit l'Abbeſſe avec douceur, il n'y a pas que vos pleurs qui vous trahiſſent ; votre maigreur, depuis ſix mois, vous trahit auſſi ; & depuis un an, je m'apperçois que vous m'avez retiré votre confiance : vous en ai-je donné ſujet ? Vous aimé-je moins depuis ce temps-là qu'auparavant ? Non, mon cœur eſt pour vous toujours le même ; & c'eſt pour vous en donner la preuve, que je veux que vous commenciez actuellement à me faire un détail ſur votre ſituation préſente. Je n'en veux plus parler de ma ſituation, dit ma tante, en redoublant ſes pleurs : il eſt honteux pour

Digitized by Google

moi d'être encore la même depuis sept ans : Dieu m'abandonne ; il est irrité contre moi ; faut-il qu'un homme enleve ainsi un cœur qui ne devoit être qu'à lui ! Faudra-t-il que je sois toute ma vie en proie à une passion détestable ?..... Pourquoi donc, interrompit l'Abbesse, parler de toute votre vie ? Manquez-vous de confiance en Dieu ? Il vous abandonne, dites-vous. Dites plutôt qu'il vous éprouve : Il vous fait sentir votre foiblesse ; il veut que vous recouriez à lui ; mais il ne veut pas que vous décidiez du temps de ses graces : vous devez toujours combattre, toujours prier, toujours espérer, & ne jamais vous plaindre. Ah ! ma chere maman, lui dit ma tante, qu'il est difficile de ne se pas plaindre, quand on souffre ! Mon mal est d'une nature que vous ne connoissez pas. Je le connois, reprit l'Abbesse avec vivacité ; & c'est pour cela que je me mêle d'y apporter du remede, ou au moins de l'adoucissement. J'ai aimé ; & je veux bien, ma chere fille, vous faire un précis de mon histoire : elle a assez de rapport avec la vôtre ; elle pourra vous être de quelque consolation.

» J'étois l'ainée de ma famille, ainsi que » vous, dit-elle, & destinée pour le monde. » J'ai une sœur qu'on destinoit pour le Cou» vent, parce que mes pere & mere, » n'ayant pas un bien considérable, ne vou» loient établir qu'une enfant dans le mon» de ; & ils ne vouloient pas que cette en» fant dérogeât à sa naissance. Il falloit donc

Digitized by Google

» que l'une fût heureuſe aux dépens de l'au-
» tre. Voilà ce qui arrive tous les jours,
» quand l'ambition l'emporte ſur la fortune.
» J'ai donc été demandée en mariage par
» le Marquis qui eſt aujourd'hui mon beau-
» frere. Comme il avoit perdu ſes pere &
» mere, & qu'il avoit une ſœur, le partage
» de leur bien demanda un temps aſſez con-
» ſidérable. On ne voulut pas nous marier
» que toutes les affaires ne fuſſent en re-
» gle; & pendant tout ce temps, le Mar-
» quis venoit au logis, & faiſoit ſur mon
» cœur le même effet que le Chevalier a
» fait ſur le vôtre, avec cette différence,
» que vous étiez aimée, & que moi je ne
» l'étois pas. Quoique je ne fuſſe pas mal
» pour la figure, je n'étois pas aſſez bien
» pour plaire à un homme qui ne s'atta-
» choit qu'à la beauté. Il ne m'avoit de-
» mandée en mariage que pour en venir à
» demander ma ſœur qui étoit dans le mê-
» me Couvent que la ſienne, & qu'il avoit
» vue pluſieurs fois. Il eſt vrai que ma ſœur
» eſt une beauté accomplie; & que n'ayant
» que deux ans moins que moi, elle étoit
» preſqu'auſſi mariable. J'avois alors dix-
» ſept ans; ma ſœur donc en avoit quinze.
» Ce fut le Marquis lui-même qui traîna
» leurs affaires en longueur pour lui don-
» ner le temps de ſe former. Ce ne fut
» qu'au bout de deux ans, que tout fut
» en état, & qu'il fut queſtion de nous
» marier. Alors le Marquis déclara ſes ſen-
» timens. Mes pere & mere en furent ſur-

Digitized by Google

» pris. Comme ma sœur étoit en Province
» au Couvent, ils ne l'avoient pas vue de-
» puis six ans : & le Marquis, depuis deux
» ans, avoit été voir sa sœur huit fois ;
» mais l'objet de ses voyages n'étoit que
» pour voir ma sœur, qui, dès la premiere
» fois qu'il l'avoit vue, lui avoit plu.

» Quand donc mes pere & mere virent
» qu'il me préféroit ma sœur, ils lui en
» demanderent la raison. Ils savoient bien
» qu'il la voyoit toutes les fois qu'il alloit
» au Couvent ; mais comme il s'étoit tou-
» jours observé en parlant d'elle, ils igno-
» roient s'il l'aimoit, & même si elle
» étoit aimable. Il répondit donc à leur
» question, en faisant l'éloge de ma sœur ;
» leur fit son portrait avec des couleurs si
» vives, qu'ils prirent à l'instant pour elle
» une amitié des plus fortes. Ils la lui ac-
» corderent sur le champ sans s'embarras-
» ser de moi ; & ils décideront de partir
» dès le lendemain pour l'aller chercher.
» Pendant tout ce discours, j'étois à la
» Messe avec une ancienne femme-de-
» chambre, qui étoit à la maison depuis
» trente ans. Le Marquis étoit riche. On
» le vouloit pour gendre ; & on ne vou-
» loit pas le contraindre de peur de le
» manquer.

» Quand je rentrai de la Messe, on me
» dit tout sans ménagement, en m'ajou-
» tant que je n'avois qu'à choisir quel Cou-
» vent je voulois ; parce que ne pouvant
» marier qu'une enfant, il falloit me déter-

Digitized by Google

» miner à prendre le voile. Pendant qu'on
» me parloit ainſi, le Marquis examinoit
» la maniere dont je prenois la choſe. Avant
» de répondre, je jettai les yeux ſur lui,
» & je lui dis : *Vous y conſentez donc, Monſieur* ? Comme il vous plaira, Ma-
» demoiſelle, me répondit-il ; mais je vous
» aimerois mieux pour ma belle-ſœur que
» pour ma femme. C'eſt-à-dire, Monſieur,
» lui repliquai-je avec fierté, que vous ai-
» mez mieux ma ſœur que moi : vous
» l'avez vue pluſieurs fois, vous lui
» trouvez apparemment plus de mérite ?
» cela ſuffit. Enſuite regardant mes pere
» & mere, je leur dis qu'ils pouvoient eux-
» mêmes me choiſir un Couvent ; qu'il
» m'étoit égal d'être dans l'un ou dans
» l'autre, pourvu qu'il ne fût pas trop auſ-
» tere ; que comme je n'y entrois ni par
» goût, ni par pénitence, je ne ſerois pas
» fâchée d'y avoir un peu mes aiſes, pour
» me dédommager du plaiſir de les voir,
» & auſſi pour me faire goûter le bonheur
» d'être délivrée d'un perfide. Eh bien ! me
» dit ma mere, accepte celui de ta ſœur :
» nous allons demain la rechercher ; viens
» tout de ſuite avec nous ; on eſt mieux
» en Province qu'à Paris ; & la dot étant
» moins forte, il nous ſera plus facile de
» te faire une rente, qui pour une Reli-
» gieuſe ſera conſidérable ; car, ajouta-
» t-elle, nous ferons tout notre poſſible
» pour adoucir ton ſort. Je la remerciai de
» ſes bontés, en lui diſant que j'irois vo-
» lóntiers

Digitized by Google

» lontiers avec eux, ſi *Monſieur* (en mon-
» trant le Marquis) n'en étoit pas. Il me
» dit là-deſſus : Votre amour, Mademoi-
» ſelle, va donc ſe changer en haine ? Je
» ne daignai pas lui répondre ; j'attendis
» la réponſe de ma mere, qui me dit qu'il
» comptoit en être. Cela étant, dis-je avec
» fermeté, je n'en ſuis pas ; & dans l'inſ-
» tant, je me levai, & m'en allai à ma
» chambre, où je donnai un libre cours à
» mes larmes. J'étois outrée de colere, de
» dépit & de rage contre un homme que
» j'aimois à la fureur ; & avec cela, j'étois
» fiere & bien déterminée à ne le plus voir.

» Mes pere & mere qui ne demandoient
» pas mieux que de me voir prendre un
» parti tout d'un coup, l'engagerent à n'ê-
» tre point du voyage. Un quart-d'heure
» après être montée à ma chambre, ma
» mere vint me dire que le Marquis étoit
» déterminé à ne point aller avec eux,
» qu'ainſi je pouvois me diſpoſer à partir
» le lendemain ſi je voulois. Je lui répondis
» qu'en ce cas, j'étois toute prête. Elle
» me trouva fondante en larmes ; & elle
» eut la dureté de ne me pas dire un mot
» de conſolation. Vous voyez, ma chere
» fille, la différence de mes pere & mere
» d'avec les vôtres.

» Nous partîmes le lendemain. Ce n'é-
» toit qu'à douze lieues de Paris. Je fus
» très-accueillie de tout le Couvent, &
» principalement de l'Abbeſſe, qui m'aima
» tout d'un coup preſqu'autant que je vous

Digitized by Google

» aime. Je trouvai ma ſœur ſi aimable, que je
» me trouvai moins indiſpoſée contre le
» Maquis. Mais je lui en voulois terriblement
» de m'avoir jouée. C'eſt pourquoi je priai
» mes pere & mere en particulier de ne
» jamais me l'amener, en les aſſurant que
» quoiqu'il devînt mon beau-frere, je ne
» le verrois de ma vie. Comme je les trou-
» vois durs à mon égard, je leur fis des
» adieux auſſi ſecs que les leurs; car ils
» n'ont pas jetté une ſeule larme en me
» quittant. Mais dès qu'ils furent partis,
» j'en verſai beaucoup, tant à cauſe de leur
» dureté, qu'à cauſe de la perfidie du Mar-
» quis.

» Le mariage de ma ſœur ſe fit en moins
» d'un mois. Un an après ſon mariage,
» elle vint avec mes pere & mere, lorſque
» je pris le voile. Son mari étoit avec eux;
» mais il ne ſe montra pas. Elle étoit déja
» accouchée de ſon premier enfant, qui
» étoit un fils. Elle revint encore à ma pro-
» feſſion. Son mari alors demanda à me
» voir. Je le refuſai net, en lui faiſant
» dire que s'il avoit du cœur & des ſenti-
» mens, il ne me le demanderoit de ſa vie.
» Il fut trouver mon Confeſſeur, à qui je
» dis, quand il vint me parler, que j'avois
» penſé épouſer mon beau-frere; que je l'ai-
» mois encore, & que c'étoit par raiſon &
» par devoir que je refuſois de le voir; mais
» je le priai en même temps de garder le
» ſecret ſur mon amour, parce que j'étois
» aſſez fiere pour vouloir que le Marquis

Digitized by Google

» ignorât mon attachement pour lui. J'eus
» assez de bonheur pour que mon Confes-
» seur goûtât mes raisons : il prit mon parti
» avec discrétion ; & je ne vis pas mon
» beau-frere. Je crus avoir beaucoup ga-
» gné. J'avois déja combattu deux ans mon
» amour ; & je le combattis encore trois
» autres années, sans pouvoir m'empêcher
» de penser au Marquis, & de l'aimer à la
» fureur.

» Enfin il arriva qu'il fit l'achat d'une
» Terre qui n'étoit qu'à une lieue de mon
» Couvent. Dès la premiere année, il y
» vint passer une bonne partie de l'été,
» avec mes pere & mere, sa femme & tou-
» te sa maison. A peine y fut-il arrivé, qu'il
» m'écrivit une Lettre, où il me marquoit
» avec candeur, combien il étoit mortifié
» du refus que je faisois de le voir : que
» s'il avoit eu plus d'amour pour ma sœur
» que pour moi, il en étoit bien puni ; qu'il
» reconnoissoit bien que si elle l'emportoit
» un peu sur moi du côté de la figure, je
» l'emportois beaucoup sur elle du côté de
» l'ame ; (il est vrai que ma sœur est d'une
» coquetterie outrée) qu'il ne se trouvoit
» pas malheureux de l'avoir pour femme ;
» mais qu'il savoit qu'il seroit au comble
» du bonheur, s'il avoit su me préférer à
» elle ; qu'il me prioit de lui pardonner une
» faute qu'il ressentoit plus que moi, &
» qu'il ne se pardonneroit jamais lui-mê-
» me ; & qu'enfin il me supplioit de lui
» permettre de me voir actuellement, puis-

Digitized by Google

» qu'il avoit le bonheur d'être mon voiſin :
» ſi vous avez réſolu, ajoutoit-il, de me
» punir, vos entretiens auront pour moi
» tant de charmes, qu'ils me puniront au-
» tant que votre privation ; ils me feront
» ſentir ma perte, mon malheur ; & ils
» vous vengeront.

» Cette Lettre me fit un plaiſir extrême ;
» je triomphois, j'étois vengée. Mais j'ai-
» mois, & j'avois des devoirs à remplir ; & je
» m'imaginois que le premier de mes de-
» voirs étoit de ne plus aimer. Il me fallut donc
» m'armer de courage pour m'obſtiner dans
» mes refus. Ainſi je lui écrivis en deux
» mots que je ne voulois abſolument pas le
» voir ; & je m'applaudis de ma fermeté,
» en me diſant à moi-même : Je l'aime
» toujours extrêmement ; ſi j'allois m'aviſer
» de le voir, je l'aimerois bien plus encore.
» C'étoit là mon erreur ; & c'eſt auſſi la vô-
» tre, ma chere fille, dit-elle à ma tan-
» te, qui l'écoutoit avec une grande atten-
» tion.

» Quand mon beau-frere vit que je ne
» me rendois pas, continua l'Abbeſſe, il
» imagina un expédient pour me toucher.
» Il fit des vers très-jolis, très-touchans &
» très-engageans, & me les fit préſenter
» par ſon fils aîné qui avoit quatre ans
» alors. Il avoit appris à cet enfant un com-
» pliment court, mais bien tourné, pour
» m'engager à lui pardonner. Cet enfant,
» beau comme le jour, que je voyois pour
» la premiere fois, & qui m'appelloit ſa

Digitized by Google

» tante, fit sur moi tout l'effet que desiroit
» son papa. Il étoit conduit par sa gouver-
» nante, & accompagné de sa mere, qui
» m'avoit souvent demandé inutilement
» la grace que venoit me demander son
» fils.

» Dès que je vis donc cet enfant, je sen-
» tis au-dedans de moi une émotion nou-
» velle. Je pris les vers de sa petite main,
» je les lus : des larmes coulerent de mes
» yeux ; je demandai que l'enfant entrât
» dans le Couvent pour le baiser à mon
» aise : je l'embrassai mille fois, quand il
» y fut entré. Et comme je réfléchissois à
» *la premiere grace qu'il me demandoit* (son
» compliment portoit cela) & que je ne sa-
» vois à quoi me résoudre, sa mere lui dit:
» Mais, mon fils, vous ne songez qu'à
» embrasser votre tante, & vous oubliez la
» grace que vous venez lui demander. *Ah!*
» *ma chere tante*, me dit-il avec le ton le
» plus joli, *pardonnez à mon papa, je vous*
» *en prie.* Je me sentis alors si émue, que
» je le pris dans mes bras, & lui dis avec
» la plus vive tendresse : *Oui, mon cher*
» *ami, je lui pardonne, qu'il vienne me voir.*
» A peine eus-je lâché cette parole, que
» ma sœur sortit ; & aussi-tôt je la vis re-
» paroître avec mon beau-frere. Il étoit
» dans un parloir d'à côté, & avoit tout
» entendu.

» Sa présence, à laquelle je ne m'atten-
» dois pas si-tôt, me troubla ; mais ma
» fierté me soumit. Nous nous fîmes réci-

Digitized by Google

» proquement beaucoup d'accueil. Pas un » ſeul de ſes regards n'échappa à mon exa- » men, & je n'en remarquai aucun qui ne » me prouvât ſon contentement, ſon amour, » ſon eſtime & ſon reſpect. Pour notre con- » verſation, elle fut générale, à cauſe de la » préſence de ſa femme.

» Il revint me voir tout ſeul le lende- » main. Dès ce jour-là, je devins ſa con- » fidente & ſa conſolatrice. Pendant dix ans » que je reſtai encore à ce Couvent, nous » avons continué de nous voir en liberté le » plus ſouvent qu'il nous a été poſſible, & » nous avons toujours été amis. Je dis *amis*; » car depuis le moment que nous avons » commencé à nous voir, nous avons eu » l'un pour l'autre une amitié de frere & de » ſœur; & l'amour que je ſentois pour lui » a totalement changé de nature. C'eſt là » ce qui m'a appris, ma chere fille, que » l'amour ne fait qu'augmenter lorſqu'on » l'irrite; & que quand on ne peut pas voir » celui qui poſſede le cœur, on doit au » moins avoir une amie avec qui on puiſſe » en parler librement «. Etrange remede! diras-tu, ma chere Baronne. Cependant écoutons l'Abbeſſe de Notre-Dame de Troyes. » Lorſqu'on ſe voit, continua-t-el- » le, ſans eſpérance de s'unir jamais, on » ne s'entretient que ſur l'état préſent & » poſſible; & petit à petit l'amour ſe diſſi- » pe, & fait place à l'amitié; enſorte qu'on » eſt toute étonnée de ſe ſentir amie & non » amante: & la même choſe arrive, lorſ-

Digitized by Google

» que ne pouvant pas voir l'objet, on fait » ſe dédommager en en parlant ſans réſer- »ve, ſans contrainte & ſans bornes «.

Perſonne ne ſent mieux que moi, ma chere, la vérité de ce diſcours. Je me rappelle que pendant le court voyage que mon mari fit à Paris avec ma tante avant notre mariage, ſon abſence & la contrainte où j'étois de n'oſer à qui que ce ſoit parler de lui, me le rendoit mille fois plus cher. Il rempliſſoit tellement mon cœur, qu'il étoit préſent à mon idée le jour, la nuit, & à tous les inſtans. Son image me ſuivoit partout; & il ſembloit qu'il étoit l'ame de mon ame, & que je ne reſpirois que pour lui & par lui. Et je m'abuſois moi-même alors, car je me ſouviens que je te marquois le contraire comptant te parler vrai.

L'Abbeſſe finit ſon diſcours par dire à ma tante, qu'elle lui en avoit dit aſſez pour lui prouver qu'elle connoiſſoit ſon mal, & le remede qu'elle devoit y apporter. Ainſi, lui dit-elle, laiſſez-moi faire, ſinon je me ſervirai de mon autorité vis-à-vis de vous pour la premiere fois & pour l'amour de vous. Allons, ma chere maman, lui répondit ma tante en l'embraſſant, je me ſoumets à tout ce que vous jugerez à propos. Mais dites-moi, je vous prie, ſi vous avez eu bien de la peine à quitter votre Couvent pour être Abbeſſe; car enfin vous avez dû être bien affligée d'abandonner un endroit où vous aviez le plaiſir de voir ſouvent votre famille, & principalement ce beau-frere pour

Digitized by Google

qui vous aviez tant d'eſtime ? Non, ma chere fille, lui répondit l'Abbeſſe; je n'en ai pas eu beaucoup. C'eſt mon beau-frere lui-même qui m'a procuré mon Abbaye : il l'a fait à mon inſu ; il a préféré mon avantage à ſa ſatisfaction : c'eſt un procédé que j'ai beaucoup admiré en lui ; car je puis dire que mon éloignement lui a été bien ſenſible. Mais nous nous ſommes dédommagés par Lettres : & vous voyez qu'il ne manque pas de me venir voir deux fois l'année. C'eſt lui qui m'a donné le plus de chagrin en ma vie ; mais auſſi c'eſt lui de ma famille qui me donne le plus de conſolation : depuis huit ans que vous êtes au Couvent, perſonne ne m'eſt venue voir que lui. Il m'eſtime, me regrette, me le dit, & cela me ſuffit.

C'eſt ma tante elle-même, ma chere Baronne, qui a écrit cette hiſtoire : elle l'a donnée à ma grand'maman depuis la mort de l'Abbeſſe de Notre-Dame ; & je n'ai fait pour ainſi dire que la copier.

Quand l'Abbeſſe eut dit tout ce qui la concernoit, elle dit à ma tante : Allons, ma chere amie, il faut à ce moment m'ouvrir votre ame avec confiance, & me dire ſans déguiſement ce qui ſe paſſe au-dedans de vous pour votre Chevalier. Hélas ! lui dit ma tante, ſi je garde un ſilence outré ſur l'état de mon pauvre cœur, ce n'eſt pas faute de confiance en vous ; c'eſt pour ne point parler de celui qui le captive, parce qu'en parler c'eſt y penſer, & je ne devrois

Digitized by Google

devrois penſer qu'à Dieu. Cela eſt vrai, repliqua l'Abbeſſe : mais qui vous a dit que Dieu ne vous laiſſe pas cet attachement pour faire pénitence de cet attachement-là même? Pourquoi donc vous décourager, & dire que Dieu vous abandonne? Ne ſeriez-vous pas plus heureuſe d'être délivrée de votre amour que d'y être toujours aſſervie ? Vous êtes donc dans la ſouffrance ? Eh bien ! ſouffrez pour Dieu, & penſez qu'il vous afflige, parce qu'il vous aime. Allons, ma chere fille, ajouta-t-elle en lui donnant un baiſer & en la ſerrant tendrement, dites-moi en gros ce que depuis un an vous avez ſenti dans votre cœur pour votre Chevalier.

Ma tante alors lui ouvrit ſon cœur. Elle commença par lui raconter ce rêve qui avoit été ſi fatal à ſon repos, & que l'Abbeſſe n'avoit encore pu obtenir d'elle. Enſuite elle lui dit en deux mots, que depuis ce temps-là le Chevalier n'avoit pas ceſſé d'être préſent à ſon eſprit & à ſon cœur ; qu'elle l'y voyoit toujours conſtant, toujours ſouffrant, toujours malheureux, toujours aimable, & méritant plus que jamais du retour. L'Abbeſſe la plaignit, & la conſola par un redoublement d'amitiés & de careſſes ; & enfin elle s'y prit de maniere que ma tante ſe trouva mieux dès le mois de Septembre, que mon grand-papa & ma grand'maman firent leur voyage. Le mariage de leur fille cadette étoit remis au mois de Novembre. Ils venoient de la retirer du Couvent, où ils l'avoient toujours laiſſée de peur qu'il ne

Digitized by Google

lui arrivât quelque aventure comme à ſa ſœur. L'ayant donc avec eux, elle fut de leur voyage. Mon pere qui depuis pluſieurs années demandoit inutilement d'en être, en fut auſſi cette année. Mon grand-papa & ma grand'maman l'avoient toujours refuſé à cauſe de la ſituation de ma tante : mais comme il avoit alors vingt-trois ans, & qu'il étoit très-ſenſé, ils lui firent en gros l'hiſtoire de ma tante, pour le mettre au fait des converſations qu'on pourroit être obligé de tenir devant lui. D'ailleurs, quoique encore jeune dans le temps, il avoit remarqué l'affection de ſa ſœur pour le Chevalier, & avoit été préſent à différens entretiens à ſon ſujet. Ils ne jugerent pas à propos d'en inſtruire leur fille, parce qu'elle étoit trop jeune, & qu'ils avoient un moyen de ſe débarraſſer d'elle en l'envoyant s'amuſer avec les Penſionnaires. C'eſt auſſi ce qui ſe fit pendant tout leur ſéjour au Couvent.

Quoique ma tante fût mieux à l'arrivée de ſes pere & mere, ils ne laiſſerent pas de s'appercevoir qu'elle avoit encore été ſouffrante. En l'embraſſant, ma grand'maman lui ſerra les mains, & lui dit : Tu es, ma chere enfant, d'une maigreur à faire pitié. La vue de ſon frere & de ſa ſœur lui fit un plaiſir extrême ; ils s'embraſſerent avec la plus vive tendreſſe. Après une demi-heure de converſation générale, on envoya ma jeune tante s'amuſer avec les Penſionnaires. Quand elle fut ſortie, ma grand'maman dit à ma tante que ſon frere ſavoit ſon hiſtoi-

Digitized by Google

re, & qu'on pouvoit dire devant lui qu'elle étoit très-maigrie, & qu'apparemment son cœur avoit encore eu quelque assaut à soutenir. Ma tante lui dit qu'oui, & lui fit en même temps un petit précis de ce qui s'étoit passé en elle pour son Chevalier depuis quinze mois, c'est-à-dire, depuis leur départ de Troyes. Après quoi elle dit à son frere amicalement, que c'étoit lui qui étoit la source de tous ses maux, que s'il n'avoit pas été si timide lors de sa quête aux Minimes, elle n'auroit pas été dans le cas d'accepter la main de celui qui faisoit son tourment.

Tout se passa assez bien pendant ce séjour. Mon pere fut amuser sa sœur plus que personne: elle lui parloit avec confiance de ses foiblesses, & il y répondoit avec jugement & avec condescendance; de sorte qu'elle dit un jour devant lui à ses pere & mere, & à l'Abbesse, que depuis qu'elle voyoit son frere, elle se sentoit moins d'attache pour le Chevalier, & elle ajouta une chose: Je crois, dit-elle, que si quelqu'un pouvoit m'en apprendre des nouvelles, je deviendrois tout à fait 'ndifférente pour lui: depuis mon rêve, j'ai une curiosité extrême de savoir ce qu'il est devenu, & s'il pense encore à moi: ce qui m'affecte le plus, c'est que je m'imagine qu'il m'aime, & qu'il souffre toujours; & c'est là, je crois, tout ce qui fomente en moi ce feu qui me dévore. Je me dis quelquefois, continuoit-elle, que je suis dupe d'un homme qui m'a sans doute oubliée: mais cette pensée-là, qui seroit peut-être ma

Digitized by Google

guériſon, s'échappe de mon eſprit auſſi-tôt qu'elle y eſt entrée, pour faire place à d'autres qui me tuent. Ah! pour cela, dit mon pere, bien réſolu de prendre tout ſous ſon chapeau, je vous promets, ma ſœur, de vous ſatisfaire; je ferai tant, que je déterrerai l'endroit où il eſt, & je lui ferai parler de vous pour ſavoir au juſte ce qui ſe paſſe dans ſon ame pour ou contre vous. Tu me rendras un grand ſervice, lui dit ma tante. Puis elle reprit tout de ſuite: mais, ne me tromperas-tu point? Non, ma ſœur, lui répondit-il effrontément vu ſon intention, je vous marquerai avec ſincérité tout ce que j'en aurai appris. Allons, dit-elle, je m'en rapporterai à toi.

Depuis cette promeſſe, qui ſe fit trois jours avant celui du départ, ma tante répéta pluſieurs fois à ſes pere & mere & à ſon frere, que malgré le plaiſir qu'elle goûtoit avec eux, elle deſiroit de les voir partir, parce que, leur diſoit-elle, c'eſt de votre retour à Paris que dépend peut-être toute ma tranquillité.

Mon grand-papa & ma grand'maman ſavoient de leur fils, que ſon intention étoit de ne s'informer de rien, & de tromper ſa ſœur. Il leur demanda de n'en rien dire à l'Abbeſſe, de peur que par ſcrupule, par foibleſſe, ou autrement, elle n'en avertît ma tante. Ils partirent enfin, & le frere renouvella à ſa ſœur toutes ſes promeſſes.

Quinze jours après ſon arrivée, il jugea à propos, pour mieux ſe faire croire, d'é-

Digitized by Google

crire à sa sœur qu'il avoit fait déja bien des informations touchant le Chevalier de Berniere, & qu'il n'avoit pu encore rien découvrir ; pas même le pays où il étoit. Six semaines après, il lui écrivit que le mariage de sa jeune sœur, qui venoit enfin de se faire, l'avoit si occupé, qu'il n'avoit pu trouver le moment d'agir pour elle ; mais qu'actuellement qu'il étoit libre, il alloit employer tous ses soins à la satisfaire.

A la nouvelle année il lui récrivit, qu'il avoit enfin trouvé un ami de confiance, qui lui avoit appris que le Chevalier étoit Prêtre dans le Pays où son oncle étoit Evêque ; qu'il avoit même une des premieres places dans le Chapitre de la Cathédrale de cet endroit-là : que cet ami ayant une sœur mariée aux environs de là, il lui avoit dit qu'il comptoit y aller passer quelques semaines au Printemps prochain ; & que ce ne seroit que dans ce temps-là qu'il pourroit lui en apprendre des nouvelles sûres.

Ce fut pendant ce temps, ma chere Baronne, que mon pere comprit combien sa sœur étoit à plaindre, lui qui alors aimoit ma mere sans espérance de l'obtenir. Il faut avoir senti la douleur pour être plus sensible à celle des autres. Il prit bien mieux la résolution de lui être utile aux dépens de la franchise ; mais il traînoit en longueur pour lui ôter tout soupçon. Le 8 Avril il lui écrivit encore une Lettre, où il lui marquoit simplement que son ami étoit parti, & qu'il attendoit son retour avec impatien-

Digitized by Google

ce pour lui donner, à elle, des marques de ſon affection. Mon pere s'imaginoit que tous ces délais faiſoient merveille, & ils ne faiſoient qu'irriter la curioſité, & entretenir l'amour de ma tante. Elle étoit dans un état affreux pour la maigreur & la triſteſſe : ſon impatience étoit extrême : les bontés de ſon Abbeſſe, & ſes entretiens, qui pendant un temps lui avoient été ſi ſalutaires, ne faiſoient plus ſur elle le même effet, & ſa ſanté ſe minoit viſiblement.

Avant d'envoyer la Lettre qui devoit, ſelon mon pere, rendre ſa ſœur à elle-même, il lui envoya encore le 15 Avril une petite Lettre, dans laquelle étoit un billet de ſon ami imaginaire, qu'il diſoit lui avoir été envoyé dans une Lettre de cet ami à ſon pere. Ce billet portoit qu'il n'avoit point encore parlé au Chanoine dont il lui demandoit des nouvelles, mais qu'il l'avoit vu ; que c'étoit un homme gros & gras, & qui paroiſſoit de belle humeur ; qu'il étoit ami d'une Maiſon où il devoit dîner le premier Mai, parce que c'étoit la fête du maître du logis, & que pour lui faire plaiſir on lui avoit promis d'inviter le Chanoine au dîner : qu'alors il ſe mettroit en état de le ſatisfaire ſur tout. Ce billet, que ma tante croyoit effectivement avoir été envoyé à ſon frere, n'étoit pas mal imaginé pour la perſuader ſur ce qu'il projettoit de lui écrire.

L'Abbeſſe fit obſerver à ma tante, que puiſque le Chanoine étoit ſi gras & ſi enjoué, il ne penſoit plus à elle ; ou du moins

Digitized by Google

s'il y penſoit, que ce n'étoit pas avec un cœur bien affecté. Cela ne prouve rien, ma chere maman, répondit-elle avec rougeur, & en pouſſant un ſoupir, il y a bien des perſonnes qui ſont graſſes au milieu des plus grands chagrins, parce que telle eſt leur complexion. Mais ſa belle humeur, repliqua l'Abbeſſe ? Ma tante ne répondit à cette queſtion qu'en verſant un ruiſſeau de larmes, que l'Abbeſſe laiſſa couler pendant quelques minutes ; après quoi elle lui demanda quel étoit ſon chagrin : & voyant que ma tante ne lui répondoit rien, & qu'elle étoit abſorbée, elle lui dit : On diroit, ma chere fille, que vous craignez d'être guérie ? Dites-moi avec ſincérité ce qui ſe paſſe actuellement dans votre ame pour ce Chanoine de ſi belle humeur. Je rougis, lui dit ma tante, de mon erreur & de ma foibleſſe, je crois que je ne ſuis plus aimée ; j'en ſuis outrée de colere, de dépit & de rage. En même temps elle ſe remit à pleurer. Elle ne fit que cela pendant deux jours, & ne vécut que de bouillon, parce que ſon eſtomac refuſoit toute autre nourriture. L'Abbeſſe, fort alarmée de ſon état, lui propoſa de prendre un nouveau Directeur capable de ramener ſon cœur à la raiſon. Il y avoit quinze jours qu'elle n'en avoit plus, parce que le Doyen de Saint-Etienne étoit malade depuis Pâque, & étoit alors déſeſpéré. J'en ai grand beſoin, répondit ma tante ; mais je n'en veux pas d'autre que l'Abbé de Saint-Vinebauld : depuis un mois je ne penſe qu'à

Digitized by Google

lui ; & je crois que ma converſion n'eſt réſervée qu'à un tel homme.

L'Abbé de Saint-Vinebauld, ma belle Baronne, n'avoit d'autre emploi dans Troyes que celui de prêcher & de confeſſer. Il avoit le don de la parole, & il diſoit les choſes avec tant de grace, de feu & d'onction, que perſonne ne l'entendoit ſans être ému & touché juſqu'aux larmes. Il étoit ſuivi de maniere, que quand il devoit prêcher dans quelque Egliſe, elle ſe trouvoit pleine juſqu'aux endroits même d'où on ne pouvoit l'entendre. Chacun diſoit que ſon viſage prêchoit la pénitence autant que ſes diſcours, & qu'il ſuffiſoit de le voir lorſqu'on ne pouvoit faire mieux.

Il avoit prêché au Couvent le jour de l'Annonciation. Ma tante l'avoit vu ; & elle avoit été pénétrée & de ſon air pénitent & de ſon Diſcours. Il avoit prêché ſur l'amour de Dieu ; mais avec une ardeur & une véhémence à enlever les ames juſqu'au Ciel. Ce fut donc là le Confeſſeur que ma tante choiſit : c'eſt à lui, diſoit-elle à ſon Abbeſſe, que je veux découvrir tout le fond de mon ame ; & je me ſens tant de confiance en lui, que je m'abandonnerai entiérement à ſa diſpoſition : qu'il me traite avec douceur ou avec rigueur, qu'il me conſole ou m'humilie, cela m'eſt égal, pourvu qu'il retire mon ame du bourbier où elle eſt plongée. Je redoute actuellement, diſoit-elle, cette Lettre de mon Frere, que depuis long-temps je deſire avec tant d'ardeur : le

Digitized by Google

déſeſpoir où peut-être elle me mettra quand je la recevrai, ne demandera pas moins qu'un homme tel que l'Abbé de Saint-Vinebauld pour me ſoutenir dans ma douleur ; & je vais lui faire un détail de tout, juſqu'à la plus petite circonſtance, afin qu'il connoiſſe ma maladie, & qu'il y apporte le remede.

Dès ce jour même, l'Abbeſſe écrivit à l'Abbé de Saint-Vinebauld, qu'une de ſes Religieuſes vouloit lui donner ſa confiance ; qu'elle le prioit en conſéquence de commencer par lui donner une après-midi entiere le plutôt qu'il pourroit, parce que cette Dame avoit bien beſoin de ſa charité, & qu'ayant beaucoup de choſes à lui communiquer, elle lui demandoit pluſieurs heures de ſon temps. L'Abbé répondit ſur le champ à l'Abbeſſe que le lendemain ſur les trois heures, il ſe trouveroit à ſon parloir. L'Abbeſſe communiqua cette Lettre à ma tante. Auſſi-tôt qu'elle eut vu que l'Abbé vouloit bien ſe charger d'elle, & qu'il viendroit le lendemain, elle ſentit au dedans d'elle un combat ſingulier, & dans tous ſes membres un tremblement étrange : elle ne pouvoit démêler ſi c'étoit crainte ou eſpérance, joie ou triſteſſe ; mais il lui tardoit ſi fort que ce moment fût arrivé, qu'elle éprouvoit ſans aucun doute la plus vive impatience.

Ce moment arriva enfin. Dès qu'on eût averti l'Abbeſſe que l'Abbé de Saint-Vinebauld la demandoit à ſon parloir, ma tante

Digitized by Google

ſe jetta à ſon cou, en lui diſant, allez, ma chere maman : mais ne me dérobez pas des momens qui me ſeront peut-être bien ſalutaires & bien précieux : je vole au confeſſionnal ; ne parlez ni pour ni contre moi, & laiſſez-moi tout le ſoin de raconter mon hiſtoire ; je le ferai, je vous aſſure, avec la plus grande ſincérité. Elle baiſa encore l'Abbeſſe & partit.

Quand l'Abbeſſe fut au parloir, après les politeſſes ordinaires, elle dit à l'Abbé que la Religieuſe qui alloit lui donner ſa confiance étoit une Demoiſelle de condition pleine d'eſprit, de mérite & de candeur ; qu'elle l'aimoit comme ſa fille, comme une fille chérie, & qu'elle ne ſe mêleroit pas de ſa conſcience parce qu'elle vouloit lui laiſſer toute liberté ; mais qu'elle le prioit inſtamment d'avoir pour elle beaucoup de charité & de douceur. Elle eſt déja partie pour le confeſſionnal, ajouta-t-elle ; & ne voulant vous rien dire ſur ce qui la regarde, je vous prie de vouloir bien vous y rendre auſſi, car elle vous deſire ſi fort, qu'elle pétille d'impatience depuis hier. Allons, Madame, dit l'Abbé en ſe levant, j'y vais de ce pas puiſque cela eſt ainſi. Et il s'y rendit ſur le champ.

Eh bien ! ma belle Baronne, voilà pourtant ma tante avec un nouveau Directeur. Ne penſe-tu pas, au portrait de cet homme, qu'il eſt ſeul capable de ramener au bercail cette brebis égarée ? Oui, c'eſt à lui qu'eſt réſervé ce miracle ; mais d'une maniere bien différente que tu ne le penſes.

Digitized by Google

Dès qu'il fut entré au confessionnal, ma tante le pria de lui permettre de commencer une confession générale. Il lui dit que si elle en avoit besoin pour la tranquillité de sa conscience, elle pouvoit le faire. Elle commença donc par les fautes de l'enfance, en lui disant, qu'elle passeroit rapidement sur tout ce qui avoit précédé l'âge de dix-sept ans. En moins d'une demie-heure elle se trouva à ce moment critique où il lui fallut découvrir les replis les plus cachés de son cœur. Elle le fit avec aisance; mais non sans sentir des déchiremens qui faisoient couler ses larmes. Elle avoit tant envie de guérir, qu'elle avouoit à l'Abbé que ses pleurs étoient autant excités par l'amour que par le repentir. Il lui fit mille questions auxquelles elle répondit avec ingénuité. Elle lui dit même qu'un jour son amant lui avoit proposé de l'enlever pour l'épouser ensuite; qu'elle l'avoit refusé; mais qu'elle avoit regretté plusieurs fois de n'avoir pas cédé à ses instances, parce que c'auroit été le moyen d'être unie à lui malgré tous les obstacles. Quels étoient ces obstacles, lui demanda-t-il? L'opposition de ses pere & mere, répondit-elle, qui vouloient qu'il épousât une Demoiselle pour qui ils l'avoient promis par des arrangemens de familles. Etes-vous de Troyes, Madame, lui demanda-t-il avec vivacité? Non, Monsieur, lui dit ma tante, je suis de Paris. Ah! s'écria-t-il, vous êtes Mademoiselle de Nogent. Ce son de voix la frappa pour la premiere fois. Eh mais! Monsieur, lui dit-

Digitized by Google

elle, ſeriez-vous le Chevalier de Berniere ? Oui, Mademoiſelle, lui dit-il en verſant des flots de pleurs, je ſuis ce malheureux que vous avez proſcrit, abandonné, déſeſpéré ! Depuis neuf ans je ne ceſſe de vous pleurer, de vous regretter, de vous adorer ! Mon cœur eſt un autel où je vous ſacrifie mille fois le jour ! Ce viſage qui en impoſe à chacun n'eſt défiguré que par un amour violent & irrité par le déſeſpoir ! ..... Ah ! Monſieur, que me dites-vous là, dit ma tante en l'interrompant ! Votre amour me charme, me ravit, mais il ne va pas me guérir. Faudra-t-il donc que j'aime toute ma vie ! vos larmes coulent, les miennes auſſi ; mais je ſens que ce ſont des larmes de joie. Ah ! Madame, dit l'Abbé, que je les voie ces larmes, levez ce voile, je vous prie, que je voie ce viſage qu'autrefois j'ai vu avec tant de plaiſir ; nous ſommes ſeuls. (De chaque côté l'Egliſe étoit fermée). Oui, Monſieur, dit-elle en le levant, je veux vous conſidérer, vous admirer, & vous montrer en même temps par mes traits défigurés, que je ne vous cede pas en amour. Ils furent, ma chere Baronne, pluſieurs minutes à ſe contempler en ſilence ; mais leurs regards diſoient beaucoup ; ils avoient paſſé leurs doigts à travers la grille, & ils ſe les ſerroient réciproquement.

Ce fut l'Abbé qui le premier rompit le ſilence. Qu'il m'eſt douloureux, Madame, dit-il, de vous voir dans la poſture où vous êtes ! Que ne puis-je me jetter à vos pieds,

Digitized by Google

les baiſer ! levez-vous, je vous prie. Ne vous en occupez pas, Monſieur, lui dit-elle, je ſuis dans la poſture où il faut que je ſois pour la place, il y a ici une tribune d'où je pourrois être vue, il faut que je reſte. Eh bien ! Madame, reprit-il, je ſuis enfermé, je ne crains pas d'être vu, je prends la même poſture, je vous dominerai moins, & nos viſages ſeront plus près l'un de l'autre. En diſant cela il ſe mettoit à genoux. Quand il fut placé comme il voulut, il dit à ma tante qu'il renonçoit au ſoin de ſa conſcience pour ne s'occuper que de ſon amour ; & après mille témoignages de tendreſſe de part & d'autre, ma tante raconta à l'Abbé ſon rêve, lui parla des Lettres de ſon frere, & enfin du billet qu'elle en avoit reçu il y avoit trois jours. Elle lui fit un précis du contenu des Lettres ; & comme elle avoit ſur elle le billet, elle le roula, & le paſſa au travers de la grille en le priant de le lire. Après l'avoir lu, l'Abbé le lui repaſſa, en lui diſant, que ſelon toutes les apparences ſon frere cherchoit à l'abuſer ; que ce qu'il lui marquoit étoit faux, puiſqu'il étoit à Troyes long-temps avant que ſon frere y mît le pied ; mais qu'il ne falloit pas lui en vouloir, parce que ſon motif étoit bon, & ne tendoit qu'à vouloir la rendre à elle-même : il eſt vrai, ajouta-t-il, que c'eſt à mes dépens, puiſqu'il me fait paſſer pour un inconſtant & un..... Ah ! Monſieur, lui dit ma tante en l'interrompant, ne nous flattons pas, il

Digitized by Google

nous ſeroit plus glorieux d'avoir ſu vaincre notre amour que de l'avoir conſervé, & plus il a de force, plus nous ſommes foibles ; je rougis de mon état, mais je le chéris ; je ſuis pire qu'un frénétique qui rit au milieu de ſes maux, il ne les connoît pas ; pour moi, je les connois mes maux ; & je les aime : de vous avoir retrouvé, de vous voir, de vous entendre dire que vous m'aimez, & de vous répondre que je vous aime, eſt pour moi un plaiſir auſſi grand qu'il étoit ineſpéré ; mais je ne ſais pas ſi c'eſt un bonheur. C'en ſera un, Madame, ſi vous le voulez, dit l'Abbé avec feu ; les Lettres mêmes de Monſieur votre frere nous ſeront favorables, elles tromperont votre Abbeſſe, elles lui diront que je ſuis en embonpoint, & jamais il ne lui viendra dans l'idée que je ſuis le Chevalier de Berniere ; la premiere Lettre que vous recevrez achevera de l'abuſer, & ſa crédulité aſſurera notre bonheur : nous nous verrons très-ſouvent, vous, en continuant ici votre rôle, moi en imaginant toujours quelque nouveau prétexte pour vous voir au parloir : car je veux vous y voir, Madame, ajouta-t-il, je ne vous vois ici qu'à demi.

Ma tante, ma chere Baronne, que tu ſais être la candeur même, ne put goûter les raiſons de l'Abbé : Je ne pourrai jamais, lui diſoit-elle, cacher à mon Abbeſſe la joie qui me pénetre l'ame ſans lui en communiquer le ſujet ; elle a pour moi un cœur de mere qui ſe prêtera à tous mes deſirs. Elle

lui fit alors un détail de toutes ſes bontés pour elle, & un précis de l'hiſtoire même de l'Abbeſſe pour le perſuader. Mais il lui repréſenta avec force que ce ſeroit ruiner leur entrepriſe, & détruire tout à fait leur félicité, que de dire à l'Abbeſſe la moindre choſe qui eût rapport à lui: Il faut lui ôter tout ſoupçon, lui diſoit-il; elle auroit des condeſcendances que le ſcrupule viendroit bientôt détruire: d'ailleurs, croyez-vous qu'elle nous laiſſât ſeuls pluſieurs heures à nous dire en liberté tout ce que nous voudrions? Non, non, elle voudroit être préſente à tous nos entretiens; & comme notre amour eſt tout différent du ſien, elle ſe croiroit obligée en conſcience de nous ſéparer, quand elle ſeroit perſuadée qu'il eſt de nature à durer toute notre vie. Peut-être, hélas! ajouta-t-il les yeux pleins de larmes, en viendroit-elle à vous haïr autant qu'elle vous auroit aimée: depuis que je ſuis Prêtre, j'ai confeſſé dans bien des Monaſteres: que de hauts & bas j'ai vu tout à la fois! que de haines! que de jalouſies! Ah! Madame, ſi j'avois ſu ce que c'eſt que des Couvens, je me ſerois bien donné de garde de vous demander de vous faire Religieuſe. Enfin, ma chere, l'Abbé perſuada ſi bien ma tante, qu'elle lui promit de garder un ſecret inviolable vis-à-vis de ſon Abbeſſe. En même temps ils entendirent ſonner la cloche du ſouper. L'Abbé demanda ce que c'étoit. Ma tante lui dit avec une ſurpriſe extrême, que c'étoit le ſouper. Mon

Digitized by Google

Dieu, diſoit-elle, eſt-il poſſible qu'il ſoit déja cinq heures : il me ſemble qu'il n'y a qu'un moment que nous ſommes enſemble, & il y a plus de deux heures. Eſt-ce que nous allons déja nous ſéparer, Madame, dit l'Abbé en ſoupirant ? Non, Monſieur, lui répondit-elle, nous pouvons reſter encore une heure, parce que je ne ſoupe qu'à ſix heures avec Madame l'Abbeſſe. Cela étant, dit l'Abbé, employons-la donc bien cette heure ſi précieuſe.

Ils l'employerent, ma belle Baronne, à prendre des meſures pour ſe voir ſouvent au confeſſionnal ſous divers prétextes, parce que ce n'étoit que là qu'ils pouvoient ſe dire librement qu'ils s'aimoient, & qu'ils s'aimeroient toujours ; & le plus qu'il leur ſeroit poſſible au parloir : là, diſoit l'Abbé, je vous contemplerai à mon aiſe, je vous verrai mieux qu'au travers de cette petite grille : demain je viendrai de bonne heure faire une viſite à votre Abbeſſe ; je tâcherai enſuite d'avoir un entretien long & particulier avec vous ; & ſi vous me permettiez de vous demander en même temps qu'elle, ce ſeroit pour moi un plaiſir anticipé ſur celui que je me promets d'obtenir. Ma tante lui dit qu'il n'étoit pas beſoin qu'il la demandât, qu'étant accoutumée à faire ſes volontés, elle s'y rendroit d'elle-même avec ſon Abbeſſe.

A meſure qu'ils ſe parloient & ſe voyoient, ils ſe remettoient leurs traits. Mon Dieu, dit ma tante, comment ne vous ai-je pas reconnu

Digitized by Google

reconnu lorſque vous prêchâtes au Couvent ! Comment ne m'eſt-il pas venu à l'eſprit que vous pouviez être celui qui captiviez toujours mon cœur, étant neveu de Monſeigneur l'Evêque, logeant & vivant avec lui ! Hélas ! pourſuivit-elle, il n'y a rien d'étonnant à cela ; ce viſage pâle & maigreeſt un voile pour vos traits : ce changement d'habit, de coëffure, de nom même, tout cela aide à vous cacher. D'ailleurs, nous-mêmes, nous ne voyons qu'imparfaitement les objets ſous ce voile lugubre, qui nous dérobe auſſi à nos amis les plus chers. L'Abbé répondit à ma tante par une égale ſurpriſe ; & enſuite par convenir de la poſſibilité de la choſe, en diſant que rien n'étoit ſi naturel & ſi ordinaire que deux objets qui ſe cherchent où ils ſont ſans ſe trouver, qui ſe voient ſans ſe reconnoître, & qui ſe regardent ſans ſe voir.

A ſix heures ils ſe ſéparerent avec une grande violence. L'Abbé s'en fut chez lui ; ma tante chez ſon Abbeſſe, qui, lorſqu'elle entra, lui dit avec bonté : Eh bien ! ma chere fille, êtes-vous contente ? Je nage dans la joie, ma chere maman, lui dit ma tante avec tranſport, & en ſe jettant à ſon cou, il m'eſt impoſſible de vous exprimer juſqu'où va mon contentement. Je n'en ſuis pas étonnée, lui dit l'Abbeſſe avec un air de jubilation ; l'Abbé de Saint-Vinebauld eſt un homme incomparable & tout divin. Oui, repliqua ma tante, c'eſt un homme tel qu'il me le faut ; quand je ſuis avec lui,

Digitized by Google

je ne penſe plus au Chevalier ; il ſort de ma mémoire de maniere que je ne m'occupe plus que de l'Abbé & de ce qu'il me dit ; il me charme, me pénetre, me rend toute ma joie ; en un mot, depuis que je ſuis à Troyes, je ne vis, je n'exiſte que depuis trois heures.

Le lendemain après dîner, l'Abbé fut à l'Abbaye, & demanda l'Abbeſſe, qui étoit prévenue par ma tante, qu'il lui feroit ce jour-là une viſite particuliere. Dès qu'il fut annoncé, l'Abbeſſe ſe leva, & ma tante la ſuivit. Elle étoit, ma belle Baronne, un enfant gâté, qui n'avoit qu'à deſirer une choſe pour l'obtenir : elle dit à ſon Abbeſſe qu'elle vouloit être de ſa converſation avec l'Abbé, & elle en fut.

Vous avez fait miracle, Monſieur, dit l'Abbeſſe à l'Abbé en entrant au parloir, vous ſeul avez ſu rendre à ma chere fille la joie & le repos du cœur. L'Abbé lui répondit qu'il ſe trouvoit heureux de pouvoir être utile à une perſonne qu'elle aimoit, & qu'il étoit diſpoſé à lui ſacrifier tous les momens qu'elle exigeroit de lui. L'Abbeſſe ravie de le voir dans cette diſpoſition, lui dit avec tranſport qu'elle lui avoit une obligation infinie de la charité qu'il témoignoit pour ſa chere fille, & qu'elle accepteroit toujours avec reconnoiſſance les ſoins qu'il voudroit bien prendre d'elle.

La converſation fut générale pendant une demie-heure : après quoi l'Abbé, qui deſiroit être ſeul avec ma tante, fit retomber

Digitized by Google

adroitement les entretiens sur elle : il dit qu'elle avoit besoin de beaucoup d'indulgence ; & que pour ne point manquer de lui être utile dans toutes les occasions, il avoit prévenu son oncle de la résolution où il étoit *de donner son temps par préférence à une Religieuse de Notre-Dame, qui avoit besoin de consolation, de conseils, & de son ministere, tant pour le confessionnal que pour des entretiens particuliers sur son intérieur.* Ah ! Monsieur, s'écria l'Abbesse, je vous reconnois là ; une brebis égarée excite autant votre sollicitude que tout le troupeau : puisqu'il n'y a que vous qui puissiez donner à ma chere fille ce repos qui lui est si nécessaire, je vous en remets tout le soin ; vous viendrez quand vous voudrez, & aux heures qu'il vous plaira ; vous la demanderez, je vous l'enverrai, & vous la garderez tout le temps que vous croirez utile ; une fille ne peut être mieux que dans les mains de son pere, un malade dans celles de son Médecin : dès ce moment, Monsieur, je vous la laisse : si vous jugez à propos de la garder au-delà de six heures, ne vous gênez pas, je l'attendrai pour souper. En disant cela, l'Abbesse prit le chemin de la porte, où ma tante la reconduisit, & lui témoigna sa reconnoissance par un baiser. En rejoignant son Abbé, ma tante & lui se regarderent avec surprise ; puis ils s'écrierent en même temps : Que nous sommes heureux !

Ils passerent le temps ce jour-là, ma chere

Digitized by Google

Baronne, à ſe répéter ce qui s'étoit dit la veille ; à ſe communiquer leurs réflexions ; à ſe dire qu'ils s'aimeroient toujours ; & enfin à ſe permettre d'imaginer l'un & l'autre toutes ſortes de moyens pour ſe voir ſouvent en particulier. Pour ne point abuſer des bontés de l'Abbeſſe, ils ſe ſéparerent au coup de ſix heures.

Il y avoit quinze jours qu'ils ſe voyoient ſans contrainte, & toujours avec un nouveau plaiſir, quand à la fin ma tante reçut la Lettre de mon pere, qui portoit : » Que » ſon ami avoit vu l'Abbé de Berniere, » & qu'il lui avoit parlé ; que c'étoit un » homme charmant en compagnie, & ſi » gai, qu'il étoit le premier à exciter tout » le monde à rire & à s'amuſer ; que chacun » ſe faiſoit un plaiſir & un honneur de l'a- » voir à ſa table, tant parce qu'il apparte- » noit à l'Evêque, que parce que lui-même » étoit aimable ; que ce Chanoine menoit » dans ce pays-là une vie délicieuſe ; & » qu'il y paroiſſoit bien ſur ſon viſage & » ſur toute ſa perſonne : Que ſon ami lui » avoit parlé de Mademoiſelle de Nogent ; » & que l'Abbé lui avoit répondu, que c'é- » toit une Demoiſelle très-aimable qu'il » avoit aimée autrefois, & qu'il auroit » épouſée ſans ſes pere & mere ; mais » qu'au ſurplus, il n'avoit pas à regretter » d'avoir embraſſé l'état Eccléſiaſtique, » parce qu'il y trouvoit plus d'agrément » qu'il n'en trouveroit ſans doute dans le » mariage. Qu'enſuite le Chanoine avoit

Digitized by Google

» demandé ce qu'étoit devenue Mademoi-
» selle de Nogent : que son ami lui avoit
» répondu qu'elle étoit Religieuse à Troyes ;
» qu'à cela le Chanoine avoit repliqué :
» Tant pis, elle auroit mieux fait de pren-
» dre un bon mari qu'une guimpe «. Après cela mon pere ajoutoit : *A tout ceci, ma chere Sœur, je n'ai rien à vous dire, sinon, que vous devez voir actuellement si vos regrets sont bien fondés, & si l'Abbé de Berniere mérite votre souvenir.*

C'étoit l'Abbesse qui faisoit à ma tante la lecture de cette Lettre ; & de temps en temps elle regardoit pour observer ses mouvemens, & voir l'effet que faisoit sur elle une Lettre de cette nature. Tu pense bien, ma belle Baronne, que ce n'étoit qu'une Comédie pour ma tante. Aussi quand la Lettre fut lue, elle se mit à sourire en regardant son Abbesse, & en lui disant, que si elle n'avoit pas vu l'Abbé de Saint-Vinebauld, cette Lettre la jetteroit dans le plus grand désespoir ; mais que lui ayant parlé de cette Lettre qu'elle attendoit depuis du temps, il l'avoit disposée à la recevoir telle qu'elle étoit, & avec la tranquillité qu'elle lui voyoit. L'Abbesse surprise, & toute transportée de joie, l'embrassa, en lui disant, qu'elle ne s'attendoit pas à voir une Lettre aussi accablante, & que cependant elle la redoutoit si fort, que depuis le billet qui l'avoit précédée, elle n'avoit cessé de prier Dieu pour elle qu'il lui donnât la force de supporter un pareil assaut : Ainsi, ma chere

Digitized by Google

fille, ajouta-t-elle, voilà donc qui eſt fait? L'Abbé de Saint-Vinebauld eſt donc un homme à miracle qui vous fait oublier votre Chevalier? Oui, ma chere maman, lui répondit ma tante, je n'y penſe plus, & probablement je n'y penſerai jamais. Mais, reprit l'Abbeſſe, ſi par malheur nous venions à perdre l'Abbé de Saint-Vinebauld, votre amour ne reviendroit-il point à la charge? ne reprendroit-il point une nouvelle force? car votre feu s'eſt amorti ſi vîte, que je crains bien qu'il ne ſubſiſte encore, & qu'il ne ſoit que caché ſous la cendre. Ah! ma chere maman, lui dit ma tante en ſe troublant, vous faites là des réflexions qui m'effraient: eh! je ne ſens que trop que ſi l'on m'ôte l'Abbé de Saint-Vinebauld, n'importe de quelle maniere, je redeviens miſérable; ce n'eſt que lui qui me ſoutient dans ce calme ſi doux, que je goûte d'autant plus, qu'il y avoit bien du temps qu'il m'avoit abandonnée. Puis reprenant tout à coup ſa tranquillité, elle dit: Mais j'ai tort de me troubler; j'ai même lieu d'eſpérer qu'un tel malheur ne m'arrivera pas; car M. de Saint-Vinebauld aime ſon oncle, & il ſe plaît beaucoup à Troyes; & il m'a dit un jour, que plutôt que de quitter cette Ville, il refuſeroit tout Bénéfice qui l'en éloigneroit, un Evêché même ſi on lui en offroit. Cette diſpoſition de l'Abbé me fait plaiſir, dit l'Abbeſſe; je prie Dieu qu'il vous conſerve toujours ce pere charitable.

Digitized by Google

Ma tante attendoit avec impatience le moment de voir son Abbé, & ce jour-là il ne vint point : mais comme il passoit rarement deux jours sans la voir, le lendemain sur les trois heures après-midi, une Tourriere vint lui dire qu'il la demandoit au parloir. La crainte d'y être intetrompue par son Abbesse, qui goûtoit M. de Saint-Vinebauld de plus en plus, empêcha ma tante de l'aller trouver là ; elle le fit prier d'aller au confessionnal, où elle se rendit de son côté. Alors elle lui communiqua la Lettre de mon pere ; & ils s'en amuserent beaucoup l'un & l'autre ; ma tante rioit du tour que son frere croyoit lui avoir joué, & l'Abbé se félicitoit de l'erreur où cette Lettre jettoit de nouveau l'Abbesse. Après une petite demi-heure de conversation, ils quitterent le confessionnal, & s'en furent au parloir, où l'Abbesse ne manqua pas de se rendre.

Ce jour-là M. de Saint-Vinebauld, échauffé par la conversation qu'il venoit d'avoir avec ma tante, & animé par l'espérance de pouvoir toujours se dérober à la connoissance de l'Abbesse, dit dans le parloir des choses sublimes. L'Abbesse enchantée de l'entendre, voulut procurer la même satisfaction à une de ses Religieuses, qui étoit une fille de grand esprit & de grand sens : elle la fit avertir de venir à son parloir. Cette Dame, qui étoit ta tante (*Madame de Sainte-Marie*), arriva ; & sans interrompre l'Abbé, elle se mit à l'écouter. Il continua

Digitized by Google

de parler encore près d'une demi-heure. Son discours rouloit sur la grandeur de Dieu dans ses ouvrages : il n'oublia pas l'homme, & encore moins la femme, dont il releva tout le mérite ; & il étoit si plein de ce qu'il disoit, & de ma tante sur qui il avoit toujours les yeux (à ce qu'elle a dit elle-même à ma grand'maman), que quand il eut fini de parler, il ne s'étoit pas encore apperçu de l'arrivée de Madame de Sainte-Marie, non plus que des mouvemens de l'Abbesse pour envoyer chercher cette Dame. Il la vit alors avec surprise, la salua, & lui fit des excuses de ne s'être pas acquitté plutôt de ce devoir. Madame de Sainte-Marie lui répondit qu'elle auroit été fâchée de l'interrompre, & que ce qu'il venoit de dire valoit mieux qu'elle. Depuis ce jour-là ta tante fit tant, qu'elle obtint de l'Abbesse la permission de l'accompagner à son parloir toutes les fois que M. de Saint-Vinebauld y seroit. Ma tante vit naître avec plaisir toute cette affection pour son Abbé, quoique le plus souvent cela la privât d'être seule avec lui ; mais elle sut se dédommager par le confessionnal, où elle alla converser librement avec l'Abbé lorsqu'elle avoit quelque chose de particulier à lui communiquer, ou lorsque par un signe l'Abbé lui marquoit qu'il avoit quelque chose à lui dire. Leurs conversations particulieres rouloient sur les nouvelles qu'ils recevoient de Paris, sur leurs familles, & enfin sur leur attachement & la peine qu'ils avoient de n'avoir pu être l'un à l'autre.

Fort

Digitized by Google

Fort souvent ma tante, qui avoit un grand fond de piété, gémissoit de ne pouvoir vaincre son amour ; & l'Abbé, qui chérissoit sa tendresse, ne manquoit pas de combattre sa délicatesse, & il le faisoit en tremblant, & en lui répétant souvent : *Ah ! Madame, vous m'échapperez quelque jour.* Il ne disoit jamais cela sans avoir le cœur serré & les yeux mouillés. Ma tante alors étoit si pénétrée de compassion & de reconnoissance, qu'elle l'assuroit du contraire. Non, Monsieur, lui disoit-elle, ne craignez rien, je ne serai jamais mon ennemie à ce point-là ; je sens depuis que je vous revois, que je ne pourrai plus vivre sans vous, & que vous m'êtes aussi nécessaire que l'air que je respire ; mais, ajoutoit-elle, laissez-moi déplorer ma foiblesse, c'est le moindre hommage que je doive à Dieu, en lui refusant un cœur qui ne devroit être qu'à lui.

Il y avoit trois semaines que ma tante avoit reconnu l'Abbé de Saint-Vinebauld, & qu'elle le voyoit fréquemment, lorsque l'Ascension arriva. On étoit en 1668, & cette Fête étoit cette année le 10 Mai. Ce jour-là ma tante eut des remords à la Messe en voyant communier presque toutes les Religieuses ; elle fit réflexion qu'elle n'avoit point de Confesseur ; qu'elle trompoit son Abbesse, & ne pouvoit approcher des Sacremens ; qu'elle étoit dans une négligence criminelle de son salut. Elle fut triste & rêveuse toute la journée. Rarement elle voyoit son Abbé les

Digitized by Google

Dimanches & Fêtes. Le lendemain elle le vit, lui communiqua ſes peines, & le pria de la tirer d'embarras. M. de Saint-Vinebauld lui demanda quelques jours pour y penſer, & l'exhorta à ſe tranquilliſer. Elle ſe tranquilliſa effectivement, & ſi bien, que dans l'intervalle de l'Aſcenſion à la Pentecôte, elle vit l'Abbé au confeſſionnal tous les deux ou trois jours ſans lui rappeller une ſeule fois ce qu'elle lui avoit dit. Tant de confeſſions apparentes engagerent l'Abbeſſe à demander à ma tante, la veille de la Pentecôte, ſi ſa confeſſion générale étoit finie. Cette queſtion imprévue embarraſſa ma tante. Cependant, ſans ſe démonter, elle répondit que depuis quelque temps il n'en étoit plus queſtion. L'Abbeſſe lui dit auſſi-tôt avec ſa bonté ordinaire: J'en ſuis bien-aiſe, dans peu j'aurai donc la ſatisfaction de vous voir réconciliée avec Dieu? Ce peu de paroles, ma chere Baronne, terraſſa ma tante; ſes remords lui revinrent, elle rougit, baiſſa les yeux, ſoupira & garda le ſilence. L'Abbeſſe, ſurpriſe, la preſſa en ajoutant: Il paroît, ma chere amie, que ce n'eſt pas encore pour demain; mais quand aurez-vous ce bonheur? en preſſentez-vous le temps? ſera-ce à la Fête du Saint Sacrement? Ma tante ſe trouva encore plus embarraſſée; & forcée de répondre, elle ſe tira par un ſubterfuge, en diſant qu'elle n'oſoit ſe flatter de participer ſi-tôt à une ſi grande grace, parce qu'elle avoit encore bien beſoin d'épreuves. L'Abbeſſe reprit

Digitized by Google

avec affection : Eh bien, ma chere enfant, ce ſera quand votre ſage conducteur le jugera à propos ; il a ramené le calme dans votre ame, vous a rendue à vous-même, a dégagé votre cœur des chaînes qui l'accabloient ; tout cela, ma chere fille, ſont des miracles que je vois avec admiration, & dont je bénis Dieu tous les jours. Ma tante rougit encore ; & elle étoit ſi pénétrée de reconnoiſſance pour les bontés de ſon Abbeſſe, qu'elle fut ſur le point de lui découvrir ſon ſecret ; l'idée ſeule de l'Abbé la retint. Mais cette converſation répandit le trouble dans ſon ame (à ce qu'elle a raconté elle-même depuis à ma grand'maman) ; elle enviſagea ſes maux, examina ſon cœur, ſentit ſon amour dans toute ſa force ; elle le conſidéra vis-à-vis de Dieu, de ſon état, de ſes devoirs, & ſe reprocha vivement ſon aveugle ſécurité.

M. de Saint-Vinebauld, qui avoit la confiance d'une infinité de perſonnes, fut retenu tout ce jour-là, hors les repas, à ſon confeſſionnal : le lendemain matin il y paſſa encore pluſieurs heures ; & la Fête étoit ſi ſolemnelle, que le reſte de ſon temps fut pris pour l'Office. Cependant jamais ma tante ne l'avoit tant deſiré, & n'avoit peut-être jamais eu ſi beſoin de lui. Elle étoit triſte, rêveuſe ; des réflexions accablantes lui paſſoient par la tête : Je n'ai point de Confeſſeur, diſoit-elle en elle-même, & je ne puis en demander à mon Abbeſſe, qui croit que M. de Saint-Vinebauld eſt le mien ;

Digitized by Google

je ne voudrois pas qu'il le fût, & je ne puis en avoir un autre ſans être dans le riſque de lui découvrir mon amour, & peut-être celui qui en eſt l'objet : Que faire donc ? Mon Dieu, que je ſuis malheureuſe d'en aimer un autre que vous ! Cependant, ajoutoit-elle, je ſens que je vous aime : oui, je pourrois vous dire comme Saint Pierre : *Seigneur, vous ſavez que je vous aime* ; mais, ô mon Dieu ! je ne vous aime pas uniquement ; j'en rougis, & je vous demande la grace & la force de rompre mes chaînes.

Pendant deux jours, ma chere Baronne, ma pauvre tante attendit ſon Abbé, & ne ceſſa de gémir & de parler ainſi à Dieu au-dedans d'elle. N'eſt-il pas vrai qu'elle avoit bien raiſon de lui dire qu'elle l'aimoit ? Tu la connois, tu ſais comme ſon cœur eſt tout brûlant quand elle parle de Dieu. Ne te ſouvient-il pas de ce jour où en nous en parlant, elle s'épanouit ſi fort, qu'elle penſa s'évanouir ? & que quand elle fut un peu revenue à elle, elle nous dit : *Mes enfans, ne vous étonnez pas de ma ſituation, c'eſt que Dieu m'a fait de ſi grandes graces, que le ſouvenir qui m'en revient me pénetre & m'anéantit ?* Quand tu auras lu en entier ſon hiſtoire, tu ſauras comme moi, ma chere amie, à quoi appliquer ces paroles.

Le Lundi de la Pentecôte, M. de Saint-Vinebauld arriva enfin au Couvent. L'Abbeſſe, ma tante & Madame de Sainte-Marie, allerent au parloir. L'Abbé leur com-

Digitized by Google

muniqua aussi-tôt une Lettre que son oncle venoit de recevoir de Paris. Quand il savoit quelques nouvelles, soit de la Capitale, de la Cour, ou d'ailleurs, il se faisoit un plaisir de les débiter au parloir de l'Abbesse de Notre-Dame. Il étoit question dans cette Lettre de l'Evêque, de la paix de l'Eglise dont on parloit beaucoup alors; & il y étoit dit entre autres choses, que Madame la Duchesse de Longueville avoit écrit au Pape en faveur de Port-Royal persécuté, & qu'on espéroit beaucoup de sa médiation. La lecture de cette Lettre causa de la joie à ma tante, & augmenta en même temps son embarras: elle s'intéressoit à Port-Royal à cause de M. d'Andilly, qui étoit, comme tu sais, ma belle Baronne, le parrain de ma grand'maman; & ces nouvelles lui faisoient sentir vivement l'état de son ame: *Mon Dieu*, disoit-elle en elle même, *on parle de paix, & je sens le trouble au-dedans de moi!* Enfin excédée de sa situation violente, elle prit sa résolution tout à coup: elle se leva, dit à l'Abbé qu'elle vouloit avoir un entretien particulier avec lui au confessionnal, & elle partit. L'Abbesse, qui depuis la conversation du Samedi, avoit remarqué un certain air de mélancolie sur le visage de ma tante, le dit à l'Abbé, & le pria de se rendre au confessionnal, & de lui donner de la consolation. M. de Saint-Vinebauld, qui se réjouissoit toujours quand l'occasion lui permettoit de s'entretenir seul avec ma tante, y vola, mais non gaiement comme de cou-

Digitized by Google

tume, à cauſe de cette triſteſſe dont venoit de lui parler l'Abbeſſe.

Cependant, ma chere amie, la triſteſſe de ma tante étoit moins triſteſſe qu'embarras; car elle ſe réjouiſſoit de ce que ſes remords lui ouvroient les yeux ſur ſon état, & elle ſentoit que c'étoit une grace du Ciel; mais c'eſt qu'elle voyoit en même temps la néceſſité de prendre ſon Abbé pour ſon Confeſſeur, & elle ne pouvoit s'y réſoudre. C'étoit cet état perplex qui avoit altéré ſon viſage. Mais pendant la converſation du parloir ſur la paix de l'Egliſe, elle penſa à ſon projet; elle l'adopta, le combattit, puis enfin ſe détermina à l'exécuter.

En entrant au confeſſionnal, M. de Saint-Vinebauld dit à ma tante que l'Abbeſſe venoit de lui donner l'alarme: Depuis deux jours, Madame, lui dit-il, vous êtes triſte; puis-je en ſavoir le ſujet? Oui, Monſieur, lui dit ma tante, vous l'allez ſavoir. Et tout de ſuite elle lui rendit la converſation du Samedi avec ſon Abbeſſe; enſuite l'impreſſion que lui avoit fait cette converſation; & enfin ce qu'elle avoit réſolu. Auſſi-tôt que l'Abbé entendit parler de confeſſion, il s'écria: Ah! Madame, je ne puis me charger de votre conſcience, je ne le dois pas même. Ce mot frappa ma tante: Pourquoi donc, lui dit-elle, ne le devez-vous pas? L'Abbé demeura interdit. Il n'oſoit dire à ma tante qu'étant ſon conducteur & ſon Juge, il ſe trouveroit dans l'obligation de remplir les devoirs

Digitized by Google

de sa place, & de lui défendre des choses qu'il desiroit, & qui faisoient toute sa satisfaction à lui-même. Ma tante s'apperçut de son embarras, & lui fit une seconde fois la question. Il lui répondit alors : C'est que je ne veux pas, Madame, vous donner des loix, ni vous voir à mes pieds. N'est-ce que cela, lui dit ma tante ? Eh ! vous n'avez qu'à voir si ces raisons doivent l'emporter sur le danger de découvrir à un autre mes sentimens pour vous, & peut-être vous découvrir vous-même. Eh ! que dites-vous, Madame, reprit l'Abbé avec feu ? Il ne doit être question ni de moi ni de nos sentimens dans votre confession ; il ne nous est pas plus défendu de nous aimer, qu'il ne nous est libre de ne le pas faire ; & nous ne sommes pas plus criminels en nous aimant, que nous ne serions innocens en ne nous aimant pas. En disant cela il passa ses doigts à travers la grille, & tout naturellement ma tante lui donna les siens, puis tout à coup les retira, en lui disant : Monsieur, j'ai toujours sur le cœur ces serremens de doigts, je n'en veux plus, & je les trouve si peu innocens, que je ne pourrois pas prendre sur moi de ne les pas mettre au nombre de mes fautes, & de mes fautes les plus graves. Quoi ! Madame, reprit l'Abbé, vous poussez la délicatesse à ce point ? Nous nous aimons, mais comme un frere & une sœur, notre amour n'est plus qu'amitié, & les caresses de l'amitié sont toujours permises. Il est vrai, lui dit ma

Digitized by Google

tante, que j'éprouve ce que mon Abbeſſe a éprouvé, lorſqu'elle ſe permit de fréquens entretiens avec ſon beau-frere; mon cœur depuis que je vous revois, goûte un plaiſir tranquille; cependant à la vivacité de mes ſentimens, je doute qu'ils ne ſoient qu'amitié; tenez, Monſieur, ajouta-t-elle, ne nous abuſons point, ce que nous avons l'un pour l'autre eſt de l'amour, je ne le vois que trop de votre part, & je ne le ſens que trop de la mienne; je le répete, nos ſerremens de doigts ne ſont pas innocens, & j'en dois parler à un Confeſſeur: je puis bien me taire vis-à-vis de mon Abbeſſe; mais vis-à-vis d'un tel juge je dois n'avoir aucune réſerve. Ah! Madame, dit l'Abbé en pouſſant un profond ſoupir, que vos ſcrupules m'effraient! vous ſerez la premiere à traverſer mon bonheur. Oui, Monſieur, lui dit ma tante avec fermeté, ſi votre bonheur dépend de témoignages d'amour, car je n'en veux plus entendre parler; & il faut que ce ſoit vous qui me portiez à combattre cet amour que j'ai pour vous, & que vous chériſſez, il faut que vous m'aidiez à le terraſſer même, il faut que vous vous chargiez de ma conſcience, que vous deveniez mon pere ſpirituel, que vous me conduiſiez dans des pâturages céleſtes; je ne puis plus me ſupporter moi-même, & je rougis d'avoir pu être pluſieurs ſemaines uniquement occupée de vous, ſans penſer à mes devoirs, & ſans me mettre en état d'approcher des Sacremens. Avant de

Digitized by Google

vous reconnoître je vous avois ouvert mon ame : votre sageſſe, votre ſcience, votre piété, & cet amour même que vous me portez, m'engagent à vous l'ouvrir encore, & à ne remettre qu'entre vos mains le ſoin de mon ſalut : y conſentez-vous, Monſieur ? vous chargez-vous pour moi de ce ſoin paternel ? Vous ne me répondez point. Eh ! Monſieur, rendez-vous, je vous prie, à mes deſirs & à mes preſſans beſoins.

M. de Saint-Vinebauld reſta encore quelques momens rêveur & abſorbé : après quoi il dit à ma tante que ſes ſcrupules le déterminoient à la choſe du monde qu'il redoutoit le plus. Ma tante alors lui demanda s'il jugeoit à propos qu'elle commençât dès ce moment même. Non, Madame, lui répondit l'Abbé en pouſſant un profond ſoupir, donnez-moi quelques jours pour me diſpoſer à cet exercice ſi cruel à mon amour & ſi douloureux pour mon cœur. En même temps il ſe mit à pleurer comme au moment où il l'avoit reconnue. Ma tante toute émue lui dit : Eh mais ! Monſieur, pourquoi donc pleurez-vous ? plus nous avons lieu d'être contens de nous, & de nous réjouir, & plus je vous vois vous attriſter. Ah ! Madame, lui dit l'Abbé en ſanglottant, quel avenir j'entrevois ! Hélas ! vous m'échapperez quelque jour : que je ſerai malheureux alors ! Non, Monſieur, lui dit ma tante, ne craignez rien de ma part, je réponds de moi ; mais rempliſſons nos devoirs l'un & l'autre. Tu verras, ma

Digitized by Google

belle Baronne, que ce pauvre Abbé étoit prophete. Ils ſe ſéparerent aſſez promptement : l'Abbé, après avoir eſſuyé ſes yeux, dit qu'il alloit s'enfermer chez lui pour déplorer d'avance le malheur qui le menaçoit : ma tante, qui regardoit la crainte de l'Abbé comme une terreur panique, s'en alla chez ſon Abbeſſe aſſez gaiement.

Le Mercredi M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent, & demanda ma tante au parloir : il la pria de lui accorder juſqu'au Samedi. Le Samedi, il lui demanda encore deux jours. Le Lundi, il dit qu'il étoit incommodé, & qu'il ne pourroit ſupporter ce jour-là la violence qu'il ſeroit obligé de ſe faire. Ce pauvre Abbé ſentoit bien la néceſſité d'être lui-même le Confeſſeur de ma tante ; mais il gémiſſoit bien ſérieuſement de cette néceſſité ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la répugnance de l'Abbé diſſipoit celle de ma tante ; elle étoit la premiere à le preſſer de commencer ſon office, & il en remettoit toujours l'exécution.

Enfin la Fête du Saint-Sacrement arriva, & de nouveaux remords troublerent ma tante. Quoi ! ſe diſoit-elle à elle-même, voilà deux mois entiers que je n'ai approché des Sacremens ! O mon Dieu, que je me ſens vuide, & qu'on eſt malheureux ſans vous !..... Elle avoit fait ſes Pâques le Jeudi-Saint. Malgré l'agitation de ſon cœur pour ſon Chevalier, M. le Doyen de Saint-Etienne la faiſoit communier aſſez ſouvent. Ce bon Doyen voyoit bien que ma

Digitized by Google

pauvre tante aimoit malgré elle, & qu'elle faiſoit tous ſes efforts pour vaincre ſon amour ; & il avoit égard à ſa foibleſſe, & ne la privoit pas du véritable ſoutien de nos ames. Le lendemain ma tante expoſa ſes peines à M. de Saint-Vinebauld, qui y parut ſenſible, & qui cependant ne put prendre ſur lui de ſe rendre dans le moment ; il la remit encore au lendemain, qui étoit le 2 Juin, veille du Dimanche de l'octave de la Fête-Dieu, & préciſément le jour que mon pere à Paris demanda ma mere en mariage. Tu te rappelle ſans doute, ma belle Baronne, qu'il ſe rendit pour cela à ſon Couvent où elle étoit très-malade ? Au reſte tu peux t'en rafraîchir la mémoire ſi tu veux, en reliſant ce trait dans l'hiſtoire de mes pere & mere, que je t'ai envoyée avant mon mariage. Ce Samedi donc, M. de Saint-Vinebauld n'oſant plus remettre, ſe rendit à Notre-Dame, & fit dire à ma tante qu'il l'attendoit au confeſſionnal. Elle y alla ; mais le premier ſoin de l'Abbé fut de lui parler de nouvelles. Il venoit de recevoir une Lettre de Paris, dans laquelle on lui marquoit que le Roi venoit de rentrer dans ſon droit de nomination à l'Abbaye de Port-Royal, & qu'il venoit de nommer Abbeſſe titulaire celle que les Religieuſes avoient élue en 1665. Ils cauſerent ſur ces nouvelles pendant quelques momens ; & quand ma tante voulut parler de confeſſion, M. de Saint-Vinebauld ſe troubla ſi fort, qu'il fut ſur le point de ſe

Digitized by Google

trouver mal. Ma tante fut encore obligée de lui faire grace ; mais tous ces délais commencerent à l'impatienter ; cependant elle diſſimula ſa peine, bien réſolue à mettre fin elle-même à tous ces retardemens. L'occaſion s'en préſenta bientôt. Mon pere au ſortir du Couvent de ma mere, n'avoit eu rien de plus preſſé que d'écrire ſon prochain mariage à ſa ſœur. Ma tante reçut ſa Lettre dès le Lundi 4 Juin. Ce jour-là M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent auſſi-tôt après ſon dîner. L'Abbeſſe & Madame de Sainte-Marie accompagnerent ma tante au parloir. Malgré la préſence de ces Dames, ma tante parla de ſon frere à l'Abbé, mais comme d'un homme qu'il ne connoiſſoit pas : elle lui dit qu'elle venoit de recevoir une Lettre de lui ; que ce frere qu'elle chériſſoit alloit ſe marier ; que la Demoiſelle qu'il alloit épouſer étoit fort aimable & de grand mérite, & qu'il l'aimoit depuis ſix mois ; qu'elle prenoit une part ſinguliere au bonheur de ſon frere, & le prioit d'y prendre part auſſi, & de lui accorder une petite part dans ſes prieres. En même temps elle lui paſſa la Lettre de mon pere au travers de la grille, en lui diſant : Liſez, Monſieur, voyez comme mon frere s'épanouit en parlant de celle qu'il aime. Effectivement mon pere faiſoit à ſa ſœur le portrait de ma mere avec les couleurs & le pinceau de l'amour. M. de Saint-Vinebauld prit la Lettre, & la lut avec émotion : il ſe rappella ſon amour & ſes malheurs. Un ſoupir étouffé

Digitized by Google

fit remarquer à ma tante sa situation. Elle le laissa se remettre pendant quelques momens ; après quoi elle lui dit qu'elle voudroit bien lui dire deux mots au confessionnal. Lui qui ne se méfioit de rien, & qui pensoit que c'étoit, comme de coutume, pour lui parler en liberté, & s'épanouir avec lui sur leurs sentimens mutuels, surtout à l'occasion de la Lettre & du mariage de mon pere, se disposa tout de suite à partir. L'Abbesse qui aimoit l'Abbé presque autant que l'aimoit ma tante, s'écria avec un ton de dépit : Quoi ! ma chere fille, vous allez déja nous priver de la conversation de Monsieur ? M. de Saint-Vinebauld dit poliment à l'Abbesse que leur séance au confessionnal ne seroit pas longue, & que si elle l'ordonnoit il reviendroit à son parloir. L'Abbesse lui témoigna sa reconnoissance, & lui dit qu'elle ne le lui ordonnoit pas, mais qu'elle l'en prioit.

Ma tante donc ne s'étoit pas trompée, en pensant que la Lettre de mon pere seroit pour M. de Saint-Vinebauld un appas pour se laisser prendre au trébuchet. Elle sut en profiter adroitement. A peine l'Abbé eut-il ouvert la grille qu'elle fit le signe de la croix, & commença sa confession. Il voulut l'interrompre ; elle ne l'écouta pas, & poursuivit. Il soupira beaucoup ; elle ne s'en mit pas en peine. Il se remit peu à peu, l'écouta, & enfin fit son devoir de maniere que ma tante fut enchantée de lui. Il ne lui parla en aucune façon du

Digitized by Google

mariage de mon pere, ni de l'impreſſion que la Lettre lui avoit faite. Ce ne fut que deux jours après qu'étant ſeul au parloir, il lui dit deux mots, puis ſe tut.

Au ſortir du confeſſionnal ils retournerent l'un & l'autre au parloir, où l'Abbeſſe & Madame de Sainte-Marie étoient reſtées à les attendre. M. de Saint-Vinebauld ayant entrevu par la confeſſion de ma tante, qu'il ne pourroit ſe la conſerver qu'en changeant de conduite à ſon égard, s'interdit tout ce qui pouvoit avoir rapport à ſon amour, & n'agit plus qu'avec ſageſſe & circonſpection. Et perdant tout eſpoir d'avoir avec elle dorénavant des entretiens particuliers, il imagina un dédommagement: ce fut de propoſer à l'Abbeſſe des conférences: il lui dit que ſi elle ſouhaitoit il viendroit en faire à ſon parloir trois fois la ſemaine. Les trois Dames ſaiſirent avec avidité cette propoſition: les jours furent pris dans le moment; & l'Abbeſſe régla les choſes de maniere, que toutes ſes Religieuſes puſſent avoir leur part des conférences.

Elles commencerent, ma chere Baronne, dès le lendemain. M. de Saint-Vinebauld y déploya toute ſon éloquence; l'onction de ſes paroles pénétroit l'ame; & la ſublimité de ſes penſées & la nobleſſe de ſes expreſſions enlevoit les eſprits, & ſubjuguoit les cœurs de telle maniere que l'Abbeſſe, Madame de Sainte-Marie, ma tante & quelques privilégiées, qui n'en perdoient pas une, en vinrent à avoir pour l'Abbé

Digitized by Google

une estime & une admiration qui tenoient de l'adoration. Ma tante, qui épluchoit son cœur, & qui se défioit beaucoup d'elle-même, fut la premiere à s'appercevoir de cet attachement. Elle en parla un jour à l'Abbesse : je crains bien, ma chere maman, lui dit-elle, que notre zele & notre empressement pour entendre M. de Saint-Vinebauld ne soient excités par la passion. L'Abbesse combattit cette réflexion, & ma tante se tut. Mais elle ne laissa pas d'exposer un jour à l'Abbé son inquiétude: Que je crains, Monsieur, lui dit-elle, que le serpent ne soit caché sous les fleurs de vos discours ! De vous voir & de vous entendre dans vos conférences est pour moi un plaisir voluptueux ; hélas ! je sens, oui, je sens que l'amour se glisse de nouveau dans mon cœur avec vos paroles. Ah ! Madame, dit l'Abbé avec feu, que cet aveu a de charmes pour moi ! Dans le moment il eut regret à cette parole : il savoit que ma tante avoit des scrupules sur son amour ; & depuis qu'il étoit devenu son Confesseur, il s'observoit exactement de peur de l'effaroucher. Mais cette exclamation, au lieu d'effaroucher ma tante, lui causa un tressaillement de joie, un soupir lui échappa, & fit connoître à M. de Saint-Vinebauld qu'il étoit effectivement toujours aimé. Cependant ma tante, qui ne desiroit réellement que son salut, examina de nouveau son cœur, & elle le trouva plein d'attachement pour son Abbé. Elle en gémit, & en reparla encore à

Digitized by Google

l'Abbé au confeſſionnal. L'Abbé lui répondit avec beaucoup de circonſpection, & lui fit un diſcours ſur la bonté & l'amour de Dieu qui la calma.

Il la diſpoſoit à communier le Dimanche 17 de ce mois de Juin; mais ma tante ayant reçu le 15 une Lettre de mon pere, qui lui marquoit que ſon mariage ſe feroit le Lundi 18, & qu'il ſe recommandoit à ſes prieres; elle ſouhaita que ſa communion fût remiſe au lendemain. Elle en parla à M. de Saint-Vinebauld, qui ſe prêta à ſon deſir, & qui pour joindre ſes prieres aux ſiennes, vint au Couvent le Lundi, y dit ſa Meſſe, & la communia de ſa main.

Mon pere après ſon mariage récrivit une Lettre à ſa ſœur, où ma mere mit deux mots, entr'autres, qu'elle eſpéroit dans peu avoir le plaiſir de la voir & de l'embraſſer. Cette Lettre alarma ma tante; elle ſe rappella que le temps du voyage de ſes pere & mere étoit proche, & elle entrevoyoit que toute ſa famille ſe feroit une fête d'être du voyage. Alors elle treſſaillit en penſant que M. de Saint-Vinebauld ſeroit infailliblement découvert, ou qu'elle ſeroit obligée de ſe priver de le voir. Cette derniere penſée la révolta. Elle y fit attention; & elle convint en elle même en rougiſſant, que ſon cœur étoit toujours le même.

Comme M. de Saint-Vinebauld étoit accueilli de toutes les Religieuſes, & qu'il aimoit ma tante à l'adoration, il en étoit venu, ma belle Baronne, à ne pas laiſſer

paſſer

Digitized by Google

passer un jour sans venir au Couvent. Soit pour les conférences, soit pour les visites, c'étoit toujours au parloir de l'Abbesse qu'il étoit reçu. Là ma tante le voyoit en particulier quand bon lui sembloit, parce que son Abbesse, toujours indulgente pour elle, se prêtoit à toutes ses volontés. Malgré son inquiétude ma tante attendit au lendemain à communiquer sa Lettre & ses craintes à l'Abbé. » Il est à présumer, Monsieur, lui » dit-elle, après qu'il eut lu la Lettre, que » ma famille ne tardera pas beaucoup à faire » le voyage de Troyes. Que deviendrons-» nous vous & moi, pour n'avoir pas su » mettre mon Abbesse dans notre confiden-» ce? Elle se fera un plaisir de vous faire voir » & de vous faire entendre par ma famil-» le; & mes pere & mere & mon frere qui » vous ont tant vu, pourront-ils ne vous » pas reconnoître? Vous n'êtes plus si » maigre ni si pâle qu'il y a quelque temps, » & je vous assure que vous êtes très-re-» connoissable. Quelle sera donc leur sur-» prise? & ce qu'il y a de pis encore, quel » sera le déplaisir de mon Abbesse en voyant » mon ingratitude, mon peu de confiance » en elle? Ma réserve vis-à-vis d'elle » me pese toujours, & je ne puis m'em-» pêcher de l'envisager comme un crime. » Oui, Monsieur, nous avons mal fait de » lui faire de vous un mystere; mais c'est » un mal qui peut encore se réparer. Per-» mettez-moi de déposer ce secret dans son » sein, & vous verrez que nous n'aurons

Digitized by Google

» pas lieu de nous en repentir. Elle eſt ſi
» bonne ! & d'ailleurs elle vous aime, vous
» eſtime, vous adore même ! Son cœur
» dans cette poſition lui permettroit-il de
» nous traverſer ? ne ſera-t-elle pas plutôt
» la premiere à nous ſervir & à accroître no-
» tre bonheur après cette déclaration ? « Ah !
Madame, dit M. de Saint-Vinebauld, qui avoit écouté & peſé les paroles de ma tante, que vous vous trompez ! plus votre Abbeſſe a d'affection pour moi, moins elle ſera diſpoſée à vous pardonner celle qu'elle ne ne doutera pas que j'ai pour vous, en apprenant qui je ſuis ; & je ne vois que trop, Madame, que ma perſonne doit être plus que jamais un myſtere..... Il s'interrompit là, parce qu'il entendit venir quelqu'un. C'étoit une tourriere qui apportoit à ma tante une ſeconde Lettre qui lui arrivoit de Paris. Elle étoit de mon grand-papa & ma grand'maman, qui lui marquoient que pour laiſſer à leur fils ſon Hôtel libre, ils alloient quitter Paris, & ſe fixer à leur Château de Nogent ; que l'embarras de ce tranſport leur feroit différer leur voyage de Troyes de deux mois ; & qu'au mois de Septembre au plus tard, elle auroit le plaiſir de voir toute ſa famille, & entr'autres, ajoutoient-ils, ſa belle-ſœur qu'elle trouveroit charmante. Ce retard du voyage de ſa famille réjouit ma tante, & l'Abbé ; leurs craintes ſe diſſiperent, & ils ſe promirent réciproquement de garder leur ſecret, & d'être tranquilles juſqu'au temps marqué.

Digitized by Google

Mais, ma chere Baronne, dans l'intervalle ma tante elle-même fut mettre fin à tout.

Elle aimoit plus que jamais, & ne s'en appercevoit pas, quoiqu'elle épluchât souvent son cœur; mais c'est qu'en reconnoissant sa foiblesse, elle cherchoit à s'abuser & à se persuader qu'elle n'aimoit son Abbé qu'en Dieu & que pour Dieu. Il est vrai que les conversations comme les conférences de M. de Saint-Vinebauld ne respiroient que Dieu: mais ce qu'il disoit, étoit si touchant & si beau, que la moindre parole qui sortoit de sa bouche, lui soumettoit les cœurs ainsi que les esprits. Aussi quand ma tante se reprochoit quelquefois son attachement pour lui, elle n'avoit qu'à l'entendre pour se tranquilliser & se dire que son amour n'avoit rien que de spirituel & de saint, & que c'étoit Dieu uniquement qu'elle aimoit dans son Abbé. Une occasion la détrompa. M. de Saint-Vinebauld fut prié pour prêcher à la Madeleine le 22 Juillet, jour de la Fête. C'est, ma chere Baronne, une des fortes Paroisses de Troyes. La composition & l'étude de son Sermon obligerent l'Abbé de suspendre quelques-unes de ses conférences & de ses visites à Notre-Dame; & la semaine qui précéda cette Fête, il n'y parut point du tout les premiers jours. Ce fut alors que ma tante sentit son amour dans toute sa force; elle pétilloit d'impatience, & ne reposoit ni jour ni nuit; tout l'ennuyoit, tout l'accabloit, tout l'attristoit, par-

Digitized by Google

ce que tout lui manquoit. Elle ouvrit enfin les yeux, & dit à ſon Abbeſſe le Mercredi : Mon Dieu, ma chere maman, que je ſuis à plaindre ! je ſuis comme une folle de ne pas voir M. de Saint-Vinebauld ; je ſens que je l'aime trop, & mon attachement pour lui commence à m'alarmer & à me faire craindre pour mon ſalut. Eh ! vous n'y penſez pas, ma chere fille, lui dit l'Abbeſſe, je ſuis comme vous dans une impatience extrême de le voir & de l'entendre, & je ne m'en fais pas de ſcrupule ; il eſt tout naturel de deſirer ce qui eſt bon, & très-permis d'y trouver ſa ſatisfaction. Ma tante ſoupira, & dit : Ah ! ma chere maman, ſi vous ſaviez ce que je ſens pour lui, vous ſeriez la premiere à me blâmer : Hélas ! mon cœur, oui, mon cœur eſt pour lui ce qu'il étoit pour le Chevalier de Berniere. En diſant cela, elle pouſſa encore un grand ſoupir, & des larmes ſortirent de ſes yeux. L'Abbeſſe en prit pitié, & lui dit : Allons, ma chere amie, finiſſez, je ne veux pas que vous vous mettiez comme cela des chimeres dans la tête. Ah ! répéta ma tante, ſi vous ſaviez. .... Elle alloit déclarer ſon ſecret à ſon Abbeſſe ; mais dans le moment on vint les avertir que M. de Saint-Vinebauld étoit au parloir. Ma tante partit comme un éclair ; & ſe trouvant arrivée la premiere, elle fit de tendres plaintes à l'Abbé, lui expoſa ſuccinctement ſes peines, ſes ennuis, ſon trouble, ſes ſcrupules, & lui avoua franchement qu'au moment même, elle avoit

Digitized by Google

été sur le point de découvrir son secret à son Abbesse pour soulager son cœur. M. de Saint-Vinebauld frémit en l'entendant parler ainsi ; il la pria, la supplia, la conjura, pour l'amour d'elle-même, d'être discrete, & il lui témoigna avec son éloquence persuasive, combien il l'aimoit, & combien il souffroit de ne la pas voir. L'Abbesse arriva ; & la conversation prit une autre tournure. M. de Saint-Vinebauld ne put rester qu'une petite demi-heure. Mais, jusqu'au Dimanche suivant, qu'il prêcha son Sermon, il ne laissa pas passer un seul jour sans faire quelque apparition au Couvent pour tenir la langue de ma tante en bride. Et dès que la Fête fut passée, il reprit ses visites & ses conférences comme de coutume.

Son Sermon avoit fait beaucoup d'éclat ; tout Troyes en parloit avec extase. L'Abbesse de Notre-Dame & ses Religieuses, qui ne cessoient d'en entendre parler avec enthousiasme, prierent l'Abbé de leur en répéter quelque chose. Il les refusa toujours. Ma tante étoit surprise de ses refus, & n'en devinoit pas la cause : mais elle l'apprit dans la suite.

Pendant toute cete semaine qui suivit le Sermon, ma tante fit de sérieuses réflexions sur la situation de son cœur. Elle ne put se dissimuler que son attachement étoit tout charnel. Elle avoit éprouvé que de voir M. de Saint-Vinebauld lui suffisoit, sans qu'il fût besoin de conférences ou de conversations pieuses ; car, dans les petites ap-

Digitized by Google

paritions qu'il avoit faites la ſemaine précédente, les converſations avoient été courtes, mais vives & gaies, & nullement ſaintes.

Le Dimanche, 29 Juillet, après l'Office, M. de Saint-Vinebauld fit une conférence, à laquelle preſque toute la Communauté aſſiſta. Son diſcours fut ſi beau, ſi grand, ſi pathétique, qu'après que l'Orateur fut ſorti, toutes les Religieuſes en corps, Madame de Sainte-Marie à leur tête, vinrent à l'appartement de l'Abbeſſe le demander pour Confeſſeur extraordinaire. L'Abbeſſe leur marqua de la ſatisfaction de cette démarche, & leur répondit qu'elle auroit égard à leur requête. Ma tante, à ce moment, ſentit le poiſon de la jalouſie entrer dans ſon cœur. Quand elle fut ſeule avec l'Abbeſſe, elle lui demanda ſi effectivement elle comptoit accorder à ſes Religieuſes leur demande. L'Abbeſſe lui dit qu'oui, & qu'elle vouloit auſſi elle-même donner ſa confiance à l'Abbé, & en faire ſon Directeur. Cette déclaration fut pour ma tante un ſecond coup de poignard. Cependant elle diſſimula; mais tout en diſſimulant ſa peine à ſon Abbeſſe, elle ne chercha point à s'étourdir ſur ſa véritable ſituation. Elle examina rigoureuſement ſon cœur, le trouva atteint de jalouſie, & par conſéquent, eſclave de l'amour. Alors ſe reconnoiſſant encore la même, elle gémit; ſoupira & pria Dieu, non avec ferveur, mais avec confiance, humilité & componction. Quand elle fut au lit,

Digitized by Google

elle prit quelque soulagement, en laissant couler quelques larmes, tout doucement, car elle couchoit à côté de l'Abbesse. Elle ne put fermer l'œil de toute la nuit ; & elle ne cessa de dire à *Dieu* du fond du cœur : Mon Dieu, puisque vous me faites la grace de sentir mes chaînes, donnez-moi la force de les rompre. Dieu, ma belle Baronne, ne tarda pas à l'exaucer.

Le lendemain Lundi 30 du mois, M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent tout aussi-tôt qu'il eut dîné. Jamais il n'avoit été si gai. Il arrive assez souvent qu'une gaieté extraordinaire précede des afflictions extraordinaires, & que l'une même est l'occasion de l'autre. C'est ce qui arriva à M. de Saint-Vinebauld. Il ne fit point de conférence ce jour-là ; mais la conversation fut longue & des plus enjouées. Comme depuis peu de temps, il avoit eu de nouvelles preuves de l'attachement de ma tante, il se flattoit que rien ne seroit capable de le détruire, ni même de l'ébranler ; & il ne se doutoit pas qu'il touchoit au moment de sa ruine. Après avoir causé pendant près de deux heures au parloir, il montra à ma tante quelque desir de lui parler en particulier. Ma tante, qui avoit le même desir, le pria de se rendre au confessionnal. Quand ils y furent, ma tante raconta à l'Abbé ce qui s'étoit passé la veille entre l'Abbesse & ses Religieuses, & ce que l'Abbesse lui avoit dit pour elle-même ; & elle ne manqua pas d'ajouter que la jalousie s'étoit emparée de son

Digitized by Google

ame, & achevoit de lui ouvrir les yeux ſur la ſituation de ſon cœur : Ah ! Madame, dit l'Abbé avec vivacité, que cette jalouſie m'eſt flatteuſe ! Mais qu'elle ne vous effraie pas, il m'eſt aiſé de l'abattre, en vous prouvant que mon cœur eſt à vous ſeule, & ne reſpire que pour vous ſeule. Mais, Monſieur, lui dit ma tante, votre cœur doit-il être à moi ? Ne l'avez-vous pas offert à Dieu ? Ne lui ai-je pas auſſi offert le mien ? Et ne ſommes-nous pas tous deux des parjures ?.... Madame, interrompit l'Abbé, ſuſpendez, je vous prie, ces réflexions importunes ; un autre jour, je répondrai à toutes ces queſtions : j'ai deſiré de vous entretenir un moment, mais c'eſt de choſes plus gaies. Savez-vous, Madame, que c'eſt demain le jour de ma naiſſance & de ma fête ? Ah ! dit ma tante, je me rappelle effectivement de vous avoir entendu dire autrefois, que vous étiez né & que vous étiez baptiſé le jour de Saint Germain-l'Auxerrois, & que vous portiez le nom de ce Saint : & quel âge avez-vous demain ? Trente-cinq ans, dit l'Abbé. Et moi, dit ma tante, je viens d'en avoir vingt-ſept. M. de Saint-Vinebauld repliqua avec vivacité : Tout, Madame, oui, tout étoit convenance en nous, l'âge, la fortune, la naiſſance, nos ſentimens & nos cœurs : quelle fatalité de n'avoir pu être l'un à l'autre ! En diſant cela, il pouſſa un profond ſoupir. Ma tante eut la foibleſſe de ſoupirer auſſi. L'Abbé lui préſenta le bout de ſes doigts à la grille ; ma tante lui en paſſa

Digitized by Google

passa deux ou trois à travers, qu'il serra. Elle les retira aussi-tôt. Mais cette petite liberté, qu'elle s'étoit interdite, & qu'elle reprenoit d'elle-même, car l'Abbé n'avoit pas osé lui passer les siens, excita M. de Saint-Vinebauld à faire une tentative; & avec ses doigts, & à l'aide de son couteau, il cassa un barreau de la grille. Ma tante lui demanda pourquoi il faisoit cela. Il répondit que c'étoit pour la mieux voir. Ma tante eut l'imprudence de sourire à cette réponse. Cela enhardit l'Abbé à en casser un second, puis un troisieme. Eh mais! reprit encore ma tante, que dira-t-on quand on verra cela? Ne craignez rien, Madame, dit M. de Saint-Vinebauld, ce ne sera pas nous qu'on soupçonnera, ce sera quelque Pensionnaire: d'ailleurs qu'on dise ce qu'on voudra de cette cassure, pourvu qu'elle serve à notre plaisir, elle est assez grande pour recevoir nos bouches, collons-les l'une sur l'autre; c'est demain ma fête, accordez-moi cette faveur, Madame, pour bouquet. Ma tante tressaillit à cette proposition: Ah! Monsieur, lui dit-elle, que me demandez-vous là! il y a un moment que je me suis reprochée de vous avoir présenté mes doigts, & j'ai tous les jours des remords de vous trop aimer; que seroit-ce donc si je me prêtois à ce que vous desirez? Eh! Madame, dit M. de Saint-Vinebauld, je ne vous demande cette faveur qu'à l'occasion de ma fête, c'est une fleur que vous ne devez pas refuser à votre meilleur ami; car enfin je

Digitized by Google

ne vous demande qu'un baiſer tel qu'un frere le demande à une ſœur : Quand Monſieur votre frere eſt venu vous voir, n'avez-vous jamais poſé votre bouche ſur la ſienne ? J'ai embraſſé mon frere pluſieurs fois pendant ſon ſéjour à Troyes, dit ma tante ; mais les baiſers que je lui ai donnés, n'étoient que des baiſers d'amitié, & je ne ſens que trop que ceux que je vous donnerois ſeroient des baiſers d'amour. Ah ! Madame, dit l'Abbé avec feu, que cet aveu a de charmes pour moi ! Mais faut-il que mon bonheur me prive d'un autre bonheur ? aurez-vous la cruauté de me refuſer un bouquet la veille de ma fête ? une faveur toute ſimple par elle-même ; car, Madame, ce n'eſt qu'un baiſer que je vous demande, & je vous jure que c'eſt le ſeul que je vous demanderai de ma vie, oui, je vous le jure par tout l'amour que j'ai pour vous. Ma tante ſe refuſoit toujours, mais elle s'y ſentoit excitée autant que lui. A la fin M. de Saint-Vinebauld, préſentant ſa bouche à la caſſure de la grille, dit, avec le ton de l'amour & la véhémence du deſir : Allons, Madame, c'eſt trop réſiſter, collons nos bouches l'une ſur l'autre, mon cœur m'échappe, il eſt ſur le bord de mes levres qui vous y convie, il vous appelle. Ma tante, ma chere Baronne, ne put plus réſiſter, tout en balançant encore elle ſe jetta ſur le trou de la grille, & ils ſe baiſerent pendant quelques moments ſans pouvoir ſe quitter. Puis tout à coup, ma tante ſentit un remords ſi vio-

Digitized by Google

lent, qu'elle retira sa bouche, en disant: Ah ! Monsieur, que faisons-nous ! vous êtes un serpent qui me trompez ; je sens à mon émotion que ces baisers sont criminels ; séparons-nous, mais séparons-nous pour toujours. Ah ! Madame, s'écria l'Abbé, quelle proposition! y pensez-vous bien? Oui, Monsieur, repliqua ma tante, j'y pense, & je sens que le moment est venu de renoncer à nous voir, adieu. En disant cela, ma tante se leva. Le pauvre Abbé de Saint-Vinebauld étoit tout hors de lui ; il ne pouvoit l'arrêter, & il lui disoit en joignant les mains : Quoi! Madame, vous vous levez! eh ! je vous prie, écoutez-moi un moment pour l'amour de vous-même ; vous allez vous perdre par quelqu'indiscrétion. Ma tante souffroit extrêmement de lui donner du chagrin ; sa sensibilité pour lui, & l'envie de rompre ses liens, excitoient en elle un grand combat ; elle lui dit avec douceur : Ne vous occupez plus de moi, Monsieur, oubliez-moi, & songez-bien que si je vous fuis, ce n'est que parce que je vous aime trop, adieu. En même temps ma tante tourna le dos. Eh ! Madame, répéta l'Abbé en fondant en larmes, écoutez-moi un moment. Ma tante, très-émue, se retourna & lui dit : Si je vous écoute, Monsieur, la grace m'abandonne, & je reste dans mes chaînes ; adieu pour toujours. En disant cela, elle précipita ses pas. L'Abbé s'écria encore, *Madame*, *Madame* ; mais il ne la voyoit déja plus.

Digitized by Google

Eh bien ! ma belle Baronne, quel coup ! quelle fête ! quel bouquet pour ce pauvre M. de Saint-Vinebauld qui aimoit ma tante à l'adoration ! Dans ce déſaſtre ſi cruel pour ſon cœur, il ne craignoit que pour elle ; il trembloit qu'il ne lui échappât par ſcrupule quelqu'indiſcrétion qui indiſposât ſon Abbeſſe contre elle, & ne la rendît miſérable. Heureuſement les choſes tournerent tout à l'avantage de ma tante ; elle ne deſiroit que ſon ſalut, *elle ne chercha que le Royaume de Dieu & ſa juſtice, & toutes les autres choſes lui furent données par ſurcroît.*

M. de Saint-Vinebauld, ma chere Baronne, s'en fut chez lui le déſeſpoir dans le cœur. Son oncle, qui étoit à une croiſée, le vit rentrer. Comme il ſe diſpoſoit à ſortir pour aller prendre l'air, & que ſon carroſſe étoit prêt, il lui fit ſigné de venir à lui ; mais l'Abbé étoit ſi abſorbé, qu'il regardoit l'Evêque & ne le voyoit pas. Il monta à ſon appartement, & ſe mit au lit pour cacher ſes pleurs, & ſoupirer à ſon aiſe. Quelques momens après, ſon oncle lui envoya demander de venir promener avec lui. On lui rapporta pour toute réponſe, que M. l'Abbé étoit couché, & qu'il n'avoit voulu rien répondre, ſinon, qu'on le laiſsât tranquille. L'Evêque monta chez lui, lui fit mille queſtions, mille careſſes, auxquelles il ne répondit rien ; mais il ſe mit à pleurer & à ſoupirer la tête dans ſon lit. Pendant que l'Evêque étoit auprès de lui, fort embarraſſé & fort alarmé, on apporta au Prélat un

Digitized by Google

billet de ma tante, qui le prioit de se donner la peine de venir au Monastere de Notre-Dame à l'heure même, s'il étoit possible, ou le lendemain dès le matin. L'Evêque de Troyes savoit que son neveu faisoit des Conférences à Notre-Dame, & qu'il y étoit Confesseur de la favorite de l'Abbesse, mais il ne savoit rien de plus : il ignoroit même s'il alloit fréquemment ou rarement à ce Couvent. Dès qu'il eut vu le billet, il se flatta qu'il pourroit apprendre là le sujet du chagrin de son neveu. Il le quitta dans le moment, & monta en carrosse.

Pour ma tante, ma chere amie, elle étoit chez son Abbesse très-agitée ; & l'Abbesse étoit fort intriguée du billet envoyé à l'Evêque, & de l'agitation où elle voyoit sa chere fille. Elle avoit pour ma tante tant de condescendance, qu'elle n'osoit lui témoigner sa curiosité ; elle lui fit seulement quelques questions ; mais ma tante lui répondit qu'elle avoit tant de choses à lui dire, qu'elle croyoit à propos de ne pas commencer avant d'avoir parlé à l'Evêque qu'elle attendoit. En effet le Prélat étoit arrivé avant même le retour du commissionnaire. Ma tante & l'Abbesse furent le recevoir au parloir.

Après les premieres politesses, ma tante ne laissa point engager la conversation, elle pria l'Evêque de se rendre tout de suite au Confessionnal, en lui disant, qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire, & que ce n'étoit que là qu'elle vouloit lui parler. Le premier soin de ma tante en y en-

Digitized by Google

trant fut de faire remarquer à l'Evêque la caſſure de la grille. Enſuite elle lui dit que c'étoit M. de Saint-Vinebauld qui l'avoit caſſée cette après-midi ; qu'ils s'étoient donnés par-là des baiſers laſcifs ; & enfin qu'elle étoit Mademoiſelle de Nogent. Ah ! Madame, dit l'Evêque, quel nom venez-vous de prononcer ? Que ce début m'apprend déja de choſes ! Que mon neveu eſt à plaindre ! Il vient de rentrer, Madame, depuis une heure ; j'ai monté chez lui pour l'inviter à venir prendre l'air avec moi, & je l'ai trouvé au lit ſoupirant & fondant en larmes. Son état m'a fait pitié : je lui ai fait mille queſtions auxquelles il n'a répondu que par des gémiſſements. Je ne pouvois deviner le ſujet de ſa douleur ; mais actuellement, Madame, j'en vois trop bien la cauſe. Monſeigneur, dit ma tante en ſoupirant, ne m'occupez pas de lui, je l'aime trop pour en entendre parler ſans trouble.

Ma tante alors, ma chere Baronne, fit à l'Evêque un précis de tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle étoit à Troyes ; ſa fauſſe tranquillité pendant les deux années de ſon Noviciat ; le déſeſpoir où la mit la prononciation de ſes vœux ; tout ce que ſon Abbeſſe avoit fait pour la rendre à elle-même ; ſes bontés, ſa douceur, ſon indulgence ; les viſites de ſes pere & mere ; celle de ſon frere & ſes Lettres ; ſon ſonge ; & enfin la maniere dont M. de Saint-Vinebauld & elle s'étoient reconnus. Mais elle lui fit un détail très-circonſtancié de leur attachement

Digitized by Google

réciproque, & de tout ce qui s'étoit passé entre eux depuis plus de trois mois. Et alors elle fit le signe de la croix, en priant l'Evêque d'en recevoir sa confession, pour lui éviter la nécessité de découvrir à d'autres des choses dont elle rougiroit toute sa vie.

Après avoir tout détaillé avec candeur, elle dit d'un air pénétré : Vous voyez, Monseigneur, que nos amours ne sont rien moins qu'innocentes, & qu'elles ont besoin d'un prompt & salutaire remede. Je n'en vois pas d'autre que de me soustraire à la vue de Monsieur votre neveu ; & je sens bien que cela ne se pourra qu'en m'ôtant de ce Monastere chéri ; car si j'y reste je ne réponds ni de lui, ni de moi, il fera tout ce qu'il pourra pour me voir, me parler, m'écrire, & je serai toujours disposée à me prêter à tout : ainsi il est donc d'une nécessité indispensable de me transférer dans un autre Monastere. Cette pensée m'effraie : cependant si c'est là ce qui m'est le plus salutaire, je m'y soumets.

Hélas ! Madame, lui dit l'Evêque, je ne vois pas d'autre remede que celui que vous avez sagement imaginé. Que vous aurez un grand sacrifice à faire quand il vous faudra quitter une Abbesse qui vous aime tant ! Que je vous plains ! Mais je vous exhorte à prendre courage & à vaincre ; car il n'y a pas de milieu, il faudra vous quitter & très-promptement. Je sens cette nécessité, Monseigneur, lui dit ma tante, & je sens en

Digitized by Google

même temps combien il me ſera cruel de m'arracher des bras d'une Abbeſſe, ou plutôt du ſein d'une mere pleine d'affection & de tendreſſe. En diſant cela, elle laiſſa échapper quelques ſanglots. Un moment après elle reprit: Faudra-t-il que ſon amour pour moi lui cauſe toujours des amertumes! faudra-t-il..... L'Evêque alors l'interrompit, pour lui demander ſi ſon Abbeſſe connoiſſoit M. de Saint-Vinebauld pour le Chevalier de Berniere. Ma tante lui répondit que non. Tant mieux, Madame, dit l'Evêque, pour votre bien & celui de beaucoup d'autres; il faut que ce ſecret ſoit abſolument ignoré. De mon Abbeſſe auſſi? lui demanda ma tante avec vivacité. Oui, Madame, dit le Prélat avec fermeté, & je vous en impoſe la loi pour l'amour de vous-même. Ah! Monſeigneur, quelle loi m'impoſez-vous là, lui dit-elle en verſant une abondance de larmes! quoi! il me faudra cacher à mon Abbeſſe, à mon amie, à ma mere, le ſujet qui m'arrache de ſes bras? je la verrai inquiete, prendre l'alarme ſur mon ſort, verſer des flots de pleurs, & je ne pourrai pas lui donner la moindre conſolation par une confidence? Il ne me ſera pas permis de confier un ſecret à ſa prudence? Non, Madame, lui répéta encore l'Evêque avec fermeté, vous vous en repentiriez tôt ou tard; votre Abbeſſe pourra avoir des relations avec celle de qui vous allez dépendre; un mot lâché dans une Lettre donne lieu à des queſtions auxquelles on ne peut refuſer de

Digitized by Google

répondre ; ou si l'on s'y refuse, on annonce par là qu'il y a du mystere : la curiosité s'empare aisément d'une fille, sur-tout d'une Abbesse : elle vous questionneroit à votre tour avec autorité, vous éblouiroit par votre vœu d'obéissance ; enfin elle vous trouveroit criminelle ou par le refus, ou par la chose, & elle vous réduiroit à la pénitence la plus rigoureuse. Cette idée, continuoit-il, me fait frémir : vous m'êtes chere, Madame, lui dit-il les larmes aux yeux ; vous l'êtes à mon neveu ; vous deviez être l'un à l'autre sans la barbarie de ses pere & mere ; je vous regarde donc comme ma niece, & je veux contribuer autant que je le pourrai, à vous rendre heureuse. Ces paroles de l'Evêque firent quelqu'impression sur ma tante, & la calmerent un peu : elle lui témoigna sa reconnoissance, mais en avouant toujours que c'étoit pour elle un sacrifice bien douloureux de se taire vis-à-vis d'une Abbesse à qui elle étoit tant redevable. L'Evêque lui dit là-dessus qu'il sentoit bien par tout ce qu'elle venoit de lui dire, qu'elle ne devoit avoir pour son Abbesse aucune reserve ; mais que la conséquence de la chose devoit l'emporter sur toute autre considération ; qu'il souffroit beaucoup lui-même d'ajouter à ses maux présens, mais que c'étoit pour lui en éviter de plus cruels, possibles pour l'avenir.

Ensuite il lui dit qu'une chose non moins importante devoit encore l'obliger au silence : C'est, Madame, lui dit-il, la charité

Digitized by Google

pour le prochain ; c'eſt la réputation de mon neveu dans l'eſprit de votre Abbeſſe ; car ce n'eſt qu'en l'aſſurant qu'elle ignore qui il eſt, que je le retiendrai dans Troyes, où il ne voudroit plus reſter s'il y étoit connu, & où vous ſavez qu'il fait tant de bien par ſes prédications & par ſes directions. Perſonne n'eſt plus capable que lui de conduire les ames à Dieu. Il ne m'a pas caché l'amour qu'il a pour vous, Madame ; il m'a avoué bien des fois que c'eſt de cet amour que naît ce feu qui lui fait prêcher l'amour divin avec tant de force ; il en a ſouvent gémi devant moi ; il l'a toujours condamné & combattu ſans pouvoir le vaincre, & pour comble de malheur, il vous a vue, Madame, & cet amour, ce feu qui le dévore n'a fait qu'augmenter. Vous n'ignorez pas, Madame, pourſuivit-il, qu'il a prêché à la Madeleine le jour de la fête. L'Auditoire étoit nombreux : j'ai aſſiſté à ſa prédication ; elle étoit enlevante. Je n'en ſuis plus étonné, il échauffoit avec vous ſon imagination, & perſonne que lui n'étoit capable de faire un Sermon tel que celui-là. Il a tiré ſon texte du Cantique des Cantiques : C'eſt la bien-aimée qui cherche ſon bien-aimé parmi les montagnes : c'eſt la joie de ce bien-aimé qu'il décrit en revoyant ſa bien aimée : c'eſt le portrait de cette bien-aimée qu'il rend avec les couleurs les plus vives : en un mot, c'eſt ſon hiſtoire qu'il fait, & qu'il applique à l'amour extrême de Dieu pour les hommes. (Tu ſens bien, ma

Digitized by Google

belle Baronne, que ma tante entendant ce récit, devina pourquoi M. de Saint-Vinebauld avoit toujours refusé de leur répéter quelque chose de son Sermon). Chacun étoit enlevé, continuoit toujours l'Evêque. Après l'Office, j'en recevois de toutes parts des compliimens, que je lui rendois. Ce que je me rappelle, c'est qu'il fuyoit tous ceux qui vouloient lui en faire directement. Et le soir en soupant, voulant lui témoigner le contentement où j'étois de son Sermon, il me dit avec vivacité : *Ne m'en parlez pas, mon oncle : si l'on savoit d'où vient mon onction, si vous le saviez vous-même, hélas ! le mépris seroit ma récompense.* Tu sais bien, lui dis-je (c'est toujours l'Evêque qui parle), que je n'ignore pas la source de ton onction, & je ne t'en aime & ne t'en estime pas moins, je te plains seulement. Et comme je le voyois peiné, je voulus lui insinuer que la souffrance où il étoit, & l'usage qu'il faisoit de sa souffrance, lui étoient méritoires ; mais il me repliqua avec feu : Vous croyez savoir bien des choses, mon oncle, vous vous imaginez bien connoître mon cœur, mais vous vous trompez ! parlons d'autre chose, je vous prie, je ne mérite pas que vous vous occupiez de moi. Je lui dis que comme il faisoit toute ma satisfaction, je voulois continuer sur lui ma conversation : ainsi, lui dis-je, parlons un moment de ta santé & de ton bon visage ; je vois avec plaisir que tu reprends du coloris & de l'embonpoint : car, Madame, depuis quel-

Digitized by Google

que temps, apparemment depuis qu'il vous voit, il eſt tout autre. Il ſourit & rougit, puis me redemanda en grace de ne me point occuper de lui. Actuellement, ajouta l'Evêque, tout me revient à l'eſprit, & rien ne m'étonne après ce que je viens d'apprendre.

Enſuite il renouvella à ma tante la loi du ſilence ; & pour lui éviter des queſtions importunes de la part de ſon Abbeſſe, il lui dit qu'il lui ordonnoit une retraite de trois jours. C'eſt le temps que je compte mettre au voyage qu'il faut que je faſſe à la Cour pour obtenir votre tranſlation : mais ſi j'y mets plus de temps, vous continuerez votre retraite juſqu'à mon retour. Si cependant cette retraite vous eſt plus nuiſible qu'utile, je vous laiſſe la maîtreſſe d'en ſortir ; car ſi je vous l'ordonne, ce n'eſt que pour vous mettre à l'abri des importunités de votre Abbeſſe, & nullement pour vous contraindre. Demain dès le grand matin, continua-t-il, je partirai en poſte, pour aller parler au Roi ; je lui raconterai votre hiſtoire, & lui demanderai une Lettre-de cachet pour vous transférer dans un autre Couvent ; & ce qui m'engage à m'adreſſer directement à Sa Majeſté, c'eſt afin que votre hiſtoire ne tranſpire pas, car je me fie plus à la diſcrétion du Roi, qu'à celle de ſes Miniſtres. Que je ſouffre, Madame, ajouta-t-il, d'être le Miniſtre d'une telle affaire ! Mais l'eſpoir de vous être utile me ſoutient dans ma démarche. Je ferai enſorte

Digitized by Google

que vous soyez dans un lieu agréable, sain & commode, qui puisse être pour toujours inconnu à mon neveu, & où vous puissiez oublier tous vos chagrins, & celui qui en est l'auteur. En même temps sept heures sonnerent. Il est temps de nous quitter, dit-il alors. Je vous prie, Madame, de vous servir de toute votre raison pour supporter vos peines : Si la part que j'y prends pouvoit en adoucir la rigueur, vous ne les sentiriez pas. Allons un moment au parloir : amenez-y votre Abbesse, que je lui parle.

Ils s'y rendirent tous trois. L'Abbesse, pendant les deux heures que ma tante avoit été au confessionnal, étoit sur les épines. L'Evêque ne l'en tira pas ; car son premier soin fut de lui demander de ne faire aucune question à ma tante. Je pars demain en poste, dit-il ensuite : mon voyage pourra être de trois jours : Madame (parlant de ma tante) sera en retraite pendant ce temps. Cependant je la laisse maîtresse d'en sortir quand elle voudra, même de n'y point entrer ; mais je défends expressément de la laisser voir ni parler à qui que ce soit qu'à vous, Madame ; pas même à la moindre Religieuse. Ah ! Monseigneur, s'écria l'Abbesse, vous allez réduire ma chere fille au désespoir, vous ne savez pas combien elle a besoin de dissipation. Je connois ses besoins, Madame, repliqua l'Evêque, & je vous assure que Madame a plus de raison & de force que vous ne pensez. Eh bien, repliqua l'Abbesse, permettez-lui seulement de voir

Digitized by Google

M. votre neveu, c'eſt une conſolation dont elle a bien beſoin. Non, Madame, dit l'Evêque avec fermeté, je ne veux pas qu'il ait plus de privilege qu'un autre ; & s'il vient la demander, je prétends qu'il ſoit refuſé, malgré les inſtances qu'il pourroit faire.

Pendant cette converſation, ma chere Baronne, ma tante étouffoit des pleurs pour ne point chagriner ſon Abbeſſe. Et quand l'Evêque fut parti, elles s'en furent ſouper. Comme ma tante ſe ſentoit un poids ſur l'eſtomac, elle demanda qu'il lui fût permis de ne prendre qu'un bouillon. L'Abbeſſe dit auſſi-tôt qu'il ne lui en falloit pas davantage auſſi, qu'elle ſentoit au-dedans d'elle une triſteſſe qui lui étoit d'un mauvais préſage. Et à l'inſtant elle ſe mit à pleurer. Ma tante, qui en avoit auſſi un grand beſoin, en fit autant ; & ce fut là le métier qu'elles firent l'une & l'autre pendant quatre jours que dura le voyage de l'Evêque. Pour lui, dès qu'il fut rentré chez lui, il monta chez ſon neveu, le trouva dans le même état ; lui demanda encore le ſujet de ſa triſteſſe, ſans pouvoir encore l'exciter à parler ; ordonna qu'on lui fît une ſoupe, & la lui vit manger. Après quoi il lui dit qu'il alloit lui faire ſes adieux pour trois ou quatre jours, qu'il alloit faire un petit voyage à la Cour, qu'il paſſeroit par Paris, & s'il avoit quelque choſe à faire dire à ſes pere & mere. Dites-leur, je vous prie, dit l'Abbé à ſon oncle, qu'ils ſont toujours mes bour-

Digitized by Google

reaux, & moi toujours leur malheureux fils. C'eſt une vérité, dit l'Evêque; mais viens avec moi, tu la leur dirastoi-même. Ah! repliqua M. de Saint-Vinebauld en ſoupirant, j'aimerois mieux voir mon tombeau que de les voir. Enfin l'Evêque fit ſes adieux à ſon neveu, l'embraſſa avec tendreſſe, il lui ſouhaita le repos du cœur, & le quitta en recommandant à ſes domeſtiques d'en avoir grand ſoin. Et le lendemain il partit à trois heures du matin.

Dès le jour du départ de l'Evêque, ma tante ſur le midi reçut un billet de M. de Saint-Vinebauld. Il étoit énigmatique; & l'Abbeſſe ne le comprit pas. En voici le contenu :

» Je n'eſpere point, Madame, avoir » l'honneur de vous voir aujourd'hui. Ce » ſera pour moi une privation dont je ſen- » tirai tout le vuide. La confiance & l'a- » mitié dont vous voulez bien m'honorer, » exciteront peut-être auſſi en vous quel- » que impatience : demain j'irai vous faire » ma réparation. Confiez au papier, je » vous prie, ſi je dois eſpérer d'obtenir » mon pardon.

L'Abbeſſe s'imagina qu'il n'étoit queſtion de pardon qu'à cauſe du retard; & comme ma tante fondit en larmes à la vue de ce billet, elle crut auſſi que ce n'étoit qu'à cauſe de la privation de voir l'Abbé, tandis que ce qui la chagrinoit, étoit la dure néceſſité où elle ſe trouvoit d'écrire pour réponſe des choſes qui alloient déſeſpérer celui qu'elle

Digitized by Google

refuſoit, qu'elle redoutoit, & qu'elle adoroit encore. Cependant après quelques momens de réflexion, il lui vint une idée dont elle fit uſage, & qui ſoulagea un peu ſon cœur; ce fut de laiſſer M. de Saint-Vinebauld dans l'incertitude de ſon ſort. Voici ſa réponſe :

» Je ſuis en retraite, Monſieur, pour » quelques jours, & je ne vois perſonne. » Vous me ferez plaiſir de vouloir bien re- » mettre vos conférences & vos autres exer- » cices de charité pour moi, à la ſemaine » prochaine.

Cette réponſe, ſans ſatisfaire l'Abbé, ne le déſeſpéra pas; & elle lui fit connoître que l'Abbeſſe ignoroit toujours, & ce qu'il étoit & ſon aventure. Il ſe détermina donc à attendre. Mais comme ſon cœur étoit dans la douleur, il prétexta une indiſpoſition pour reſter chez lui à ſoupirer.

Dès le ſecond jour, ma chere Baronne, ma tante quitta ſa retraire; & elle s'aviſa, en ſe jettant au cou de ſon Abbeſſe, & en fondant en larmes, de lui témoigner la ſouffrance où elle étoit de garder le ſilence vis-à-vis d'elle; ſi j'avois bien fait, lui diſoit-elle, je n'aurois vu l'Evêque que le lendemain; & dès le ſoir, j'aurois dépoſé dans votre ſein un ſecret que j'aurois dû vous découvrir plutôt, & qui me coûte extrêmement à garder aujourd'hui; & elle ajouta : Ne m'en voulez jamais de ce ſecret, je vous prie : ſouvenez-vous toujours que c'eſt malgré moi que je me tais; mais tôt ou tard j'imaginera i

Digitized by Google

j'imaginerai un moyen de vous le faire savoir.

Que dites-vous là, ma chere fille, lui dit l'Abbesse toute émue ? *vous imaginerez un moyen de me le faire savoir !* Est-ce que vous allez me quitter ? Ma tante ne lui répondit rien ; mais elle redoubla ses pleurs. L'Abbesse jugeant alors qu'il en étoit quelque chose, s'évanouit. Elle resta sans connoissance près d'une demi-heure ; & elle ne la recouvra que pour embrasser sa chere fille, la pleurer & se taire.

Pendant que les choses se passoient ainsi à Troyes, ma chere amie, l'Evêque étoit arrivé à la Cour dès le jour même de son départ. Après le souper du Roi, il en eut audience. Il resta trois heures avec Sa Majesté à lui raconter l'histoire de son neveu & de ma tante ; & il commença son récit du premier moment que ma tante & le Chevalier s'étoient vus aux Minimes. Le Roi fut frappé d'entendre nommer ma tante ; il se rappella de l'avoir vue à la Cour ; & il dit à l'Evêque de Troyes : *Mademoiselle de Nogent étoit d'une figure aimable, & avoit une taille & un port de Princesse ; je plains votre neveu de l'avoir aimée, sans l'avoir pu obtenir ; & je la plains aussi beaucoup elle-même d'avoir sacrifié sa liberté & tant d'appas à l'amour. Mais je suis extrêmement touché de son histoire & rempli d'admiration pour sa vertu : qu'il est beau ! qu'il est grand de se vaincre ainsi soi-même !* Enfin le Roi dit à l'Evêque qu'il lui rendroit réponse le

Digitized by Google

lendemain matin ſur ce qu'il deſiroit de lui. Il étoit deux heures du matin quand l'Evêque ſortit du cabinet du Roi ; & dès huit, Sa Majeſté lui fit dire de lui venir parler. Votre hiſtoire, Monſieur, lui dit le Roi, m'a occupé l'eſprit toute la nuit. Je ſuis enchanté de votre jeune Religieuſe ; & voilà (en lui mettant un papier dans la main) le préſent que je lui fais, en ajoutant : une perſonne qui ſait ſi bien ſe vaincre, eſt capable de conduire les autres. Elle ne ſera pas long-temps, dit encore Sa Majeſté, ſans jouir de ſon Abbaye ; car l'Abbeſſe qui la précede, eſt infirme & plus qu'octogénaire. Ce papier, ma belle Baronne, n'étoit autre choſe que la coadjutorerie de l'Abbaye que ma tante poſſede actuellement.

L'Evêque, après avoir fait ſes remerciemens au Roi, lui demanda une Lettre-de-cachet, qui ordonnât à ma tante de quitter Troyes ſur le champ. Il l'obtint ; & depuis même tout ce qu'il voulut. Car, auſſitôt qu'il eut la Lettre-de-cachet, il partit pour Paris, & s'en fut directement à l'hôtel de mes pere & mere, où il trouva encore mon grand-papa & ma grand'maman qui ſe diſpoſoient à partir le lendemain pour Nogent. Il leur raconta ce qui étoit arrivé à Troyes, & ce qu'il venoit d'obtenir pour ma tante. Ce fut pour eux tous une joie extraordinaire ; & ils le prierent d'aller encore demander au Roi la permiſſion pour ma tante de paſſer un mois au Château de ſes pere & mere avant de ſe rendre à ſon Ab-

Digitized by Google

baye, où les ordres du Roi l'envoyoient. L'Evêque se prêta avec plaisir à leurs desirs; il retourna en Cour le jour même, & reparut le lendemain matin avec la permission que chacun desiroit. Ce fut alors, ma chere amie, une joie générale dans toute la famille; tout retentissoit de ces paroles: Nous la verrons donc encore cette chere fille, cette chere sœur, cette chere Maîtresse! car, jusqu'aux gens, tout se réjouissoit de la voir. Tu n'en doute pas, toi qui la connois & qui as éprouvé pendant plusieurs années que personne mieux qu'elle ne sait gagner tous les cœurs? Pour mon pere, il avoua, en souriant, qu'au milieu de sa joie il étoit un peu sot de ce que sa sœur l'avoit joué, tandis qu'il comptoit la jouer lui-même.

Après avoir exposé à toute la famille les précautions qu'il seroit obligé de prendre dans l'enlévement de ma tante (car ce n'étoit pas moins qu'un enlévement, puisqu'une Lettre-de-cachet la forçoit de quitter Troyes sur le champ), l'Evêque leur parla de la violence qu'elle seroit obligée de se faire pour se séparer d'une Abbesse qui la chérissoit, & pour qui elle avoit un attachement sincere. Pour adoucir ce moment douloureux, dit il à ma grand'maman, il faudroit, Madame, que vous fissiez avec moi le voyage de Troyes pour la venir prendre vous-même. Ah! volontiers, Monseigneur, dit aussi-tôt ma grand'maman, cela me mettra dans le cas de faire tout de suite à l'Ab-

Digitized by Google

beſſe tous les remercimens que je lui dois, car ma fille ſortie de Troyes, on ne me verra pas y mettre les pieds.

L'Evêque alors demanda à ma grand'maman le ſecret ſur ce qui concernoit ſon neveu ; il lui expoſa en peu de mots l'importance de la choſe ; & ma grand'maman lui promit avec ſerment de ſe taire même vis-à-vis de l'Abbeſſe. Le lendemain matin, dès quatre heures, ils partirent ; après avoir déjeûné avec toute la famille hommes & femmes qui s'étoient levés dès trois heures, parce que la joie les avoit empêché de dormir. Sur les dix heures, tout le monde partit pour Nogent, chacun voulant s'y rendre pour y recevoir ma tante le lendemain, & pour y paſſer le mois avec elle.

Ce ne fut que le quatrieme jour ſur les cinq heures du ſoir, que l'Evêque arriva de ſon voyage. Il deſcendit directement au Monaſtere de Notre-Dame, & fit conduire ſa chaiſe tout près de la porte de clôture, glaces levées & rideaux fermés. Il deſcendit promptement, & referma la portiere, afin que perſonne ne s'apperçût que ma grand'maman étoit dedans ; ils étoient convenus qu'elle ne ſe montreroit qu'à l'ouverture de la porte de clôture. L'Evêque fut au parloir de l'Abbeſſe, qui s'y rendit promptement avec ma tante.

Les premiers momens, ma belle Baronne, ſe paſſerent en politeſſes réciproques. Après quoi, l'Evêque dit à l'Abbeſſe avec un air mortifié : Je ſuis bien fâché, Ma-

Digitized by Google

dame, de vous affliger ; mais j'ai une triſte nouvelle à vous apprendre, vous allez perdre votre chere fille. Un déluge de larmes ſortit auſſi-tôt des yeux de l'Abbeſſe, qui s'écria : Ah ! Monſeigneur, que dites-vous là ? Une vérité accablante pour votre cœur, reprit l'Evêque ; je partage votre peine, Madame, ſans pouvoir l'adoucir, car demain matin, dès quatre heures, je viens, par ordre du Roi, vous enlever Madame. Par ordre du Roi ! dit l'Abbeſſe tout effrayée, & en regardant ma tante, qui n'en paroiſſoit pas ſurpriſe, & qui diſoit aſſez tranquillement à l'Evêque, qu'elle ne croyoit pas être dans le cas de faire ſon ſacrifice ſi-tôt, mais qu'elle ſe ſoumettoit de bon cœur, parce qu'elle penſoit que c'étoit le mieux. Eh ! quel eſt donc ce mieux, reprit-elle le cœur ſerré ? Ma fille me quitte ; & elle-même trouve que c'eſt le mieux ! Ah ! ma chere maman, lui dit ma tante en ſanglottant, & en lui ſerrant les mains, c'eſt le mieux pour la choſe ; mais je n'en ſuis pas moins malheureuſe.... Pas tant, Madame, interrompit l'Evêque : vous êtes nommée Coadjutrice d'une Abbeſſe octogénaire & infirme ; votre Abbaye eſt d'un fort revenu ; le Monaſtere eſt dans un pays excellent pour l'air & pour les productions ; l'Abbeſſe qui vous précede eſt une fille de mérite & de diſcernement, qui ſait choiſir ſes ſujets, & qui ne vous laiſſera que de bonnes Religieuſes qui ne pourront pas manquer elles-mêmes de vous goûter & de vous aimer : & pour vous dédommager de la

Digitized by Google

perte de votre Abbeſſe, & vous adoucir le chagrin de votre ſéparation, le Roi ajoute à votre brevet la permiſſion de paſſer un mois à Nogent : au ſortir des bras de Madame l'Abbeſſe, je vous conduis dans le ſein de votre famille, dont tout le compoſé ſe rend pour l'amour de vous au Château de vos pere & mere ; chacun eſt parti aujourd'hui de Paris pour vous recevoir demain dans ſes bras, & vous témoigner ſa joie : pour ſurcroît, vous y verrez un beau-frere plein de mérite, (c'étoit mon oncle de Beauport) une belle-ſœur aimable, (c'étoit ma mere) & Madame votre ſœur prête à vous donner un neveu ou une niece, (c'étoit ma tante de Beauport qui étoit groſſe de mon couſin.) Actuellement, Madame, ajouta l'Evêque, vous trouvez-vous à plaindre ? Pour moi, je ne plains que Madame l'Abbeſſe qui perd une amie tendre, affectionnée, aimable. L'Abbeſſe qui avoit écouté l'Evêque avec autant de joie que de ſurpriſe, lui dit, en eſſuyant ſes yeux : je ſens la grandeur de ma perte, Monſeigneur : mais le bonheur de ma chere fille va faire ma conſolation. Pour moi, Monſeigneur, dit ma tante, je ſens au-dedans de moi un contrebalançement de joie & de triſteſſe qui me met hors d'état de vous témoigner combien vos bontés m'affectent. Oh ! Madame, lui répondit le Prélat, je vous quitte de la reconnoiſſance, pourvu que vous ſoyez heureuſe ; je travaille pour moi en travaillant pour vous. En même temps il lui vint dans

Digitized by Google

l'idée que ma grand'maman pouvoit trouver le temps long & s'inquiéter ; c'eſt pourquoi il dit à l'Abbeſſe qu'il voudroit que cette converſation ſe continuât dans ſon appartement ; & il la pria de lui faire ouvrir la porte de ſon Couvent : d'ailleurs, Madame, ajouta-t-il, j'ai à vous remettre les ordres du Roi. L'Abbeſſe auſſi-tôt l'invita à s'y rendre, en lui diſant qu'on alloit lui ouvrir. Il s'y rendit, & donna la main à ma grand'maman pour deſcendre de ſa chaiſe.

L'Abbeſſe & ma tante s'étoient rendues à la porte pour recevoir l'Evêque. A peine fut-elle ouverte que ma tante fit un cri de joie & de ſurpriſe, en voyant ſa mere. Dès qu'ils furent dans l'appartement de l'Abbeſſe, le Prélat leur communiqua la Lettre-de-cachet. Ah ! Monſeigneur, dit l'Abbeſſe après l'avoir lue, cette Lettre ordonne à ma chere fille de partir ſur le champ ; mais en même temps elle vous rend le maître de diſpoſer du temps à votre gré : pourquoi donc précipitez-vous ainſi un départ qui me tue? Me refuſerez-vous la grace de m'accorder quelques jours pour me préparer à ſoutenir une ſéparation ſi cruelle ? Hélas ! Madame, lui dit l'Evêque, je ſuis bien fâché de vous refuſer ; mais il eſt d'une néceſſité indiſpenſable que Madame quitte Troyes le plus promptement poſſible, ce n'eſt que par égard pour vous que j'attends à demain, car il faudroit que ce fût dès aujourd'hui & dès tout-à-l'heure. Allons, dit l'Abbeſſe piquée & le cœur ſerré, il faut ſe ſoumettre

Digitized by Google

à tout ; mais voilà un départ bien précipité & bien incompréhenſible.

Un moment après, ma chere Baronne, elle s'aviſa de demander à l'Evêque ſi ſon neveu étoit inſtruit du départ de ma tante. Non, Madame, lui répondit le Prélat avec un air embarraſſé, il n'a pas beſoin de le ſavoir ; au ſurplus, je le lui dirai à mon retour. Eh mais, Monſeigneur, reprit l'Abbeſſe, ſavez-vous que ma chere fille lui a de grandes obligations, & qu'elle ne doit point partir ſans lui faire ſes adieux, & lui faire part de ce qui la regarde ? Je ſais ce que Madame lui doit, dit l'Evêque ; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſache rien de ſon départ. Mais, Monſeigneur, repliqua l'Abbeſſe, il eſt ſon Confeſſeur ; il l'eſtime, il l'aime ; & il ſera fâché, ſi elle part ſans lui parler. S'il l'aime, Madame, repartit l'Evêque, il faut lui épargner la douleur que pourroient lui faire les adieux de Madame.

Ce mot de *douleur*, ma chere amie, fit verſer à ma tante des flots de pleurs : elle ſe repréſenta tout d'un coup ſon Abbé dans le déſeſpoir à la nouvelle de ſon départ ; & elle ne fut plus maîtreſſe de ſe contraindre, elle pouſſoit mille ſanglots. Ma grand'maman & l'Evêque, qui en devinoient le ſujet, ſe mirent auſſi à pleurer. L'Abbeſſe ne ſavoit que penſer de l'aventure : voilà bien des pleurs, ſe diſoit-elle en elle-même ; mais pourquoi l'Evêque pleure-t-il auſſi ? Qu'il me paroît attendri !.... Enfin, après quelques

Digitized by Google

ques momens de réflexion, elle s'écria : Eh ! quelle idée vient frapper mon esprit ! Le Chevalier de Berniere est neveu d'un Evêque ; M. l'Abbé de Saint-Vinebauld est neveu de Monseigneur.... Chacun gardant le silence, elle s'écria de nouveau : Ah ! voilà le mystere : je ne suis plus étonnée, si l'on m'ôte ma chere fille, c'est pour la soustraire à la vue de M. de Saint-Vinebauld, qui sûrement est le Chevalier de Berniere. Alors l'Evêque poussant un soupir, lui dit : Vous avez deviné, Madame, c'est mon neveu qui est le Chevalier de Berniere ; c'est lui qui est ce pauvre malheureux à qui l'on a refusé un objet si digne de faire son bonheur ; enfin c'est lui qui a aimé & qui aime toujours.

L'Abbesse, ma belle Baronne, étoit dans un étonnement extrême : comment, disoit-elle, n'ai-je pas deviné cela plutôt ! comment ma chere fille a-t-elle pu m'en faire un mystere ? ..... Puisque je n'ai plus la langue liée, ma chere maman, lui dit ma tante, je vous raconterai tout, & vous saurez par là pourquoi je vous en ai fait un secret. Et le Prélat dit poliment à l'Abbesse que s'il avoit demandé le secret vis-à-vis d'elle, ce n'étoit point défiance, mais précaution, pour pouvoir dire à son neveu qu'il n'étoit point connu, & par là le retenir à Troyes pour le bien des ames : qu'ainsi voyant par elle-même la conséquence de la chose, il étoit inutile de lui demander de la discrétion, qu'il s'en rapportoit à elle là-

Digitized by Google

deſſus. L'Abbeſſe lui dit que pour ſon avantage perſonnel & celui de toutes ſes Religieuſes, elle ſauroit ſe taire ; que perſonne ne perdroit plus qu'elles, en perdant M. de Saint-Vinebauld, qui, depuis quelque temps, leur faiſoit des conférences admirables, & qu'elle étoit ſur le point de lui donner ſa confiance & celle de toute ſa Communauté.

L'Evêque vit avec plaiſir qu'un intérêt particulier lieroit la langue de l'Abbeſſe ; & il lui demanda ſi ſon neveu s'étoit préſenté au parloir pendant ſon abſence. Elle lui répondit que non ; mais que le jour même de ſon départ, l'Abbé avoit écrit un billet à ſa chere fille, qui, dans ſa réponſe, le prioit de ne point paroître de la ſemaine : je n'ai pas voulu lui en faire de reproches, de peur de chagriner ſon cœur déja opprimé ; mais elle nous a privés de converſations & de conférences divines. Tout cela, Madame, dit le Prélat, pourra ſe réparer ; mais pourrois-je ſavoir ce que mon neveu a écrit ? Ma tante lui mit le billet en main. Elle avoit tranſcrit ſa réponſe au dos. L'Evêque lut l'un & l'autre, & lui remit le papier, en lui diſant que c'étoit bien. Puis pouſſant un ſoupir, il lui dit qu'il jugeoit que ſon pauvre neveu étoit toujours bien affligé ; & qu'à cauſe de cela, il alloit s'en aller chez lui pour paſſer la ſoirée avec lui, & le diſſiper un peu.

Quand il fut parti, ma tante ſe jetta au cou de ſon Abbeſſe, & lui demanda pardon de ſa défiance, en la priant d'être perſuadée

Digitized by Google

qu'elle ne venoit pas d'elle-même, mais que c'étoit M. de Saint-Vinebauld qui l'avoit fait naître; mais, ma chere maman, lui dit-elle, en la ſerrant tendrement & fortement, je vais réparer mes torts par une ouverture de cœur digne de votre affection pour moi & de toute ma reconnoiſſance. A ce moment, on vint leur ſervir à ſouper. Elles ſe mirent à table; & après ſouper, ma chere Baronne, ma tante leur fit un détail de tout, même de ſes moindres mouvemens: les larmes inonderent le viſage de ma grand'-maman & de l'Abbeſſe quand elle leur exprima la violence qu'elle fut obligée de ſe faire pour fuir ſon Abbé qu'elle mettoit au déſeſpoir. Enfin rien ne fut oublié pour prouver à l'Abbeſſe juſqu'où alloit ſa confiance. Après cela elle leur dit, qu'elle commençoit à reſpirer depuis qu'elle avoit des confidentes ſi intimes: il me ſemble auſſi, leur dit-elle, que je quitterai Troyes d'un meilleur cœur actuellement que me voilà acquittée envers ma chere maman. J'ai pourtant bien du chagrin, ajouta-t-elle en ſoupirant, quand je penſe à la douleur que cauſera la nouvelle de mon départ à mon tendre Abbé. En diſant cela, on voyoit qu'elle étouffoit des ſanglots prêts à partir. Ma grand'maman lui dit que pour mieux ſupporter ſa peine, & triompher d'elle-même, elle devoit donner un libre cours à ſes larmes. Dans le moment ſes larmes & ſes ſanglots partirent. Elle avoit grand beſoin de ce ſoulagement, car elle crevoit au-dedans d'elle. Le détail

Digitized by Google

qu'elle leur avoit fait étoit ſi circonſtancié, qu'ayant commencé ſon récit vers huit heures du ſoir, elle ne le finit qu'à plus de minuit. Elles ſe mirent au lit ; & elles y étoient encore à cinq heures du matin quand l'Evêque arriva. Alors elles ſe leverent promptement, & furent le trouver.

Dès que ma tante lui eut ſouhaité le bon jour, elle lui demanda des nouvelles de ſon neveu. Le Prélat lui répondit : Permettez-moi, Madame, de vous dire que vous êtes une imprudente ; je ne vous en dirai pas. Cette réponſe accabla ma tante, elle jetta les hauts cris, en diſant : Ah ! Monſeigneur, votre réponſe m'en dit aſſez, il eſt dans le déſeſpoir. En même temps l'Evêque laiſſa couler auſſi quelques larmes, en lui répondant : Non, Madame, il n'eſt pas encore dans le déſeſpoir, mais il y ſera quand il apprendra ce qui ſe ſera paſſé : je vais vous conduire à Nogent ; & je repars demain, de peur que d'autres que moi ne lui apprennent une nouvelle qui ne ſera que trop funeſte à ſon cœur. Enſuite pour diſtraire ma tante, il preſſa ſon départ. Ses adieux prirent quelque temps, quoique pour lui éviter la peine d'aller trouver toutes les Religieuſes l'une après l'autre, l'Abbeſſe avoit eu l'attention de faire ſonner la cloche pour les aſſembler toutes. Ma tante les embraſſa le cœur ſerré ſans pouvoir leur dire un mot ; & quand elle en fut à l'Abbeſſe, elle s'évanouit dans ſes bras. Pendant que ma grand'-maman & l'Abbeſſe s'empreſſoient autour de

Digitized by Google

ma tante pour la rappeller à la vie, l'Evêque, qui avoit remarqué l'étonnement des Religieuses sur le départ de ma tante, prévint des questions curieuses, en leur disant que si elle les quittoit, c'étoit pour aller seconder une Abbesse âgée & infirme dont elle étoit nommée Coadjutrice. Elles ouvrirent de grands yeux; & quand ma tante fut revenue de son évanouissement, elles lui firent leur compliment. Ma tante, qui avoit toujours le cœur serré, ne put leur répondre; & l'Evêque voulant mettre fin à de si tristes adieux, la prit, elle & ma grand'maman, par la main, & les conduisit à son carrosse qui les attendoit à la porte de clôture, où elles monterent. Ah! ma chere amie, le cruel moment pour ma tante!.....

Quand ils furent en pleine campagne, l'Evêque, malgré sa premiere résolution, se mit à raconter à ma tante, que la veille, en rentrant chez lui, il avoit demandé au Valet-de-chambre de son neveu, comment alloit son Maître: que ce garçon avoit répondu qu'il étoit toujours malade, qu'il n'avoit pas sorti depuis son départ, qu'il paroissoit rêveur & chagrin, qu'il ne mangeoit point, pas même de la soupe, & qu'il refusoit encore très-souvent les bouillons qu'on lui portoit: Qu'après avoir entendu cela, il étoit monté chez son neveu, l'avoit trouvé dans sa chambre assis dans son fauteuil, les yeux en terre, les mains jointes, & avoit vu des larmes couler le long de ses joues: Que lui ayant demandé comment il se portoit; il lui

Digitized by Google

avoit répondu triſtement, & les yeux toujours en terre, qu'il avoit encore quelques jours à ſe porter mal, qu'après cela il ſe porteroit mieux, ou encore plus mal : Que là-deſſus il lui avoit fait pluſieurs queſtions pour l'amener à lui découvrir la cauſe de ſon chagrin, & qu'il n'avoit pu rien obtenir ; qu'il lui avoit répondu pluſieurs fois, que ſon chagrin étoit de nature à le mettre au tombeau, & qu'il y ſeroit dans peu ſi la cauſe de ſon mal ne ceſſoit : enſuite, que pour paſſer toute la ſoirée avec lui, il s'étoit fait apporter à ſouper auprès de lui, & qu'il lui avoit fait auſſi apporter une ſoupe, & la lui avoit vu manger : Qu'avant de le quitter, continuoit toujours l'Evêque, il lui avoit dit qu'il repartoit le lendemain, & qu'il l'exhortoit à prendre aſſez ſur lui pour qu'il le trouvât mieux à ſon retour ; mais qu'il lui avoit répondu avec un ton de déſeſpéré : Si votre voyage, mon oncle, dure ſeulement autant que le précédent, vous me trouverez ou mieux, ou mort, ou diſparu : Que lui ayant demandé ce que ſignifioit vouloir diſparoître, il lui avoit répondu avec un ton plus modéré, que cela ſignifioit ſeulement qu'il prendroit ſon parti ſagement pour ſe ſouſtraire à ſon chagrin, & ne s'occuper que de ſon ſalut ; & qu'il lui avoit répondu en l'embraſſant & en verſant des larmes, que le premier de ſes devoirs étoit de ne point affliger un oncle qui l'aimoit, qui avoit beſoin de lui, & qui le conjuroit de ne rien faire ſans ſa participation : Que là-deſſus ſon

Digitized by Google

neveu se mit à fondre en larmes sans vouloir dire autre chose, sinon, qu'il étoit malheureux; & que pendant une heure il ne fit que pleurer & soupirer: qu'enfin il le fit mettre au lit, lui fit ses adieux, & se retira.

Tu penses bien, ma chere amie, ce que faisoit ma tante pendant ce récit: elle fondoit en larmes. Et l'Evêque lui dit qu'il ne lui avoit fait part de ces choses, que pour lui faire connoître l'état de son neveu, & lui demander en conséquence de lui écrire une Lettre assez forte pour lui faire supporter sa douleur avec courage: personne que vous, Madame, lui dit-il, ne pourra lui imposer des loix, & le ramener à lui-même. Ma tante promit que ce seroit la premiere chose qu'elle feroit quand elle seroit arrivée à Nogent, en ajoutant, que ce seroit aussi pour elle une consolation de lui écrire encore une fois pour lui faire ses adieux, & lui adoucir un peu le chagrin qu'elle lui causoit.

Elle tint parole: après les embrassemens de toute la famille, elle se séquestra pour écrire sa Lettre. En voici la copie, ma chere Baronne, que j'ai transcrite sur celle que ma grand'maman eut la précaution de tirer sur l'original.

» J'ai quitté Troyes, Monsieur, & je ne
» l'ai quité que parce que je vous aime. Je
» vous aime par inclination; mais je dois
» aimer Dieu par devoir, par reconnoissan-
» ce & par-dessus tout. Vous ne lui devez
» pas moins; & quoique je chérisse votre

Digitized by Google

» amour, je vous demande de me préférer
» ce Dieu si bon, si beau, si grand, & de
» m'oublier. Je suis actuellement dans ma
» famille. Dans un mois je serai loin &
» très-loin de vous Je ne vous marque point
» le lieu, parce que je ne dois recevoir de
» vous aucun écrit. Cependant je vous en
» demande un dernier pour réponse à ce-
» lui-ci : Vous êtes homme, Monsieur,
» pas conséquent vous avez plus de force
» que moi pour vaincre ; c'est donc un mo-
» dèle que je vous demande pour me sou-
» tenir dans ma douleur ; c'est vous-même
» que je veux voir dans votre Lettre ; pei-
» gnez-y votre cœur triste, abattu, que j'y
» voie vos déplaisirs ; mais que je n'y voie
» point le désespoir ; que j'y voie au con-
» traire la résignation, le courage & la force :
» n'alarmez pas ma sensibilité ; mais appre-
» nez-moi à souffrir, à combattre, à vain-
» cre, & à vous estimer ».

M. de Troyes trouva la Lettre bien. Il la prit ; fit ses adieux dès le soir, & partit le lendemain de grand matin. Il arriva à l'Evêché avant le dîner. Son premier soin fut de monter chez son neveu, qu'il trouva dans le même état où il l'avoit laissé. Il jugea à propos de ne lui parler de rien avant six heures du soir, afin de lui donner le temps de digérer son dîner.

Sur les six heures donc il lui remit la Lettre de ma tante, en lui faisant remarquer le dessus, & en lui demandant s'il connoissoit l'écriture. L'Abbé la reconnut, & le feu

Digitized by Google

lui monta au visage : il demanda à son oncle d'où venoit cette Lettre. Elle ne vient pas de Troyes, lui dit l'Evêque, elle vient de l'endroit où j'ai couché cette nuit. Et de qui est-elle, reprit l'Abbé d'une voix tremblante, & en laissant couler de grosses larmes ? tu le vois bien, lui dit l'Evêque, elle est de Mademoiselle de Nogent. Ah ! mon oncle, dit M. de Saint-Vinebauld le cœur serré, vous savez tout ; mais qu'avez-vous fait ? En même temps il s'évanouit. M. de Troyes le fit mettre au lit ; & un moment après qu'il y fut, la connoissance lui revint, & il se mit à verser une abondance de larmes. Son oncle fit sortir les domestiques qui étoient présens, & le laissa pleurer quelque temps sans l'interrompre. Ensuite voyant qu'il ne pleuroit plus, & qu'il soupiroit seulement en gardant le silence, il lui demanda pourquoi il ne lui parloit pas. L'Abbé ne lui répondit rien : il lui fit plusieurs questions. L'Abbé ne lui répondit rien encore. Enfin M. de Troyes s'appercevant que son neveu le regardoit avec des yeux d'indignation, prit le parti de lui rendre compte de sa conduite. Il le fit ; & M. de Saint-Vinebauld lui prêta une grande attention. Quand l'Evêque en fut à l'Abbaye donnée à ma tante, l'Abbé s'écria en levant les yeux & les mains au ciel : Ah ! je respire ; Mademoiselle de Nogent ne sera donc pas exposée à des tourmens inventés par le diable des scrupules ! Etoit-ce là, lui dit l'Evêque, tout le sujet de ton chagrin ? Ce n'étoit pas là,

Digitized by Google

mon oncle, dit l'Abbé, le ſujet de mon chagrin, mais celui de mon déſeſpoir: voici un mal de paſſé; un ſecond ſubſiſte encore, & peut paſſer comme le premier; mais un troiſieme ne me quittera qu'au tombeau. Quel eſt ce mal ſuſceptible de guériſon, dit l'Evêque? C'eſt, dit M. de Saint-Vinebauld en ſe lamentant, le mépris, la haine, l'indignation & l'horreur que j'ai peut-être inſpirés à Mademoiſelle de Nogent pour moi. Eh! dit M. de Troyes, lis ſa Lettre, mon cher ami, & tu verras ce qui en eſt. Hélas! dit l'Abbé, j'avois déja oublié que j'avois une Lettre d'elle. Il la prit, la décacheta en tremblant, & la lut avec ſatisfaction. Allons, dit-il, après en avoir fait la lecture, je ne ſuis pas ſi malheureux; depuis près de huit jours je ne reſpire pas, tant je craignois d'avoir encouru ſa haine & ſes mépris: que Dieu eſt bon de m'avoir conſervé ſon eſtime! Quel bonheur d'en être toujours aimé! Quelles actions de graces ne lui dois-je pas rendre à ce Dieu qui me préſerve du plus grand des malheurs, du ſeul auquel mon pauvre cœur étoit ſenſible! Allons, il eſt temps que je ceſſe d'être ingrat, il faut que je lui cede cet objet chéri de mon cœur, il faut que je m'abandonne entiérement à lui. Hélas! Mademoiſelle de Nogent me demande un modele, & c'eſt elle qui me donne un exemple de détachement: mais, mon oncle, ajouta-t il en répandant des pleurs qu'il s'efforçoit de retenir, je ne pourrai jamais me détacher d'elle; c'eſt là ce mal qui me

Digitized by Google

suivra jusqu'au tombeau : depuis qu'elle m'a montré le fond de sa belle ame, je l'aime plus que jamais ! Que de vertus j'y ai vu briller dans cette ame ! Ce que j'ai toujours admiré en elle, mon oncle, c'est sa candeur, son grand amour pour Dieu, & une grande crainte de l'offenser. Sa tendresse, sa constance & sa crédulité pour moi, sont les seuls défauts qu'on peut lui reprocher. Hélas ! si je n'en avois pas abusé, on pourroit les mettre au nombre de ses vertus.

Mgr de Troyes, qui s'attendoit à voir son neveu dans une rage de désespoir ou dans un accablement général, fut très-satisfait de voir sa tranquillité, & de l'entendre parler avec autant de sagesse & de bon sens. Il l'embrassa en lui témoignant sa surprise & son admiration. Ensuite il lui dit : N'écriras-tu pas à Mademoiselle de Nogent, qui te demande une réponse? Ne lui feras-tu pas part de ta résignation ? Oui, mon oncle, dit l'Abbé, demain je lui écrirai que j'ai pris mon parti..... Il s'arrêta tout court, comme craignant d'en trop dire. Cela inquiéta le Prélat ; il demanda à son neveu ce qu'il vouloit dire, & quel étoit ce parti qu'il prenoit. Il eut pour toute réponse : Vous l'apprendrez, mon oncle, demain par ma Lettre. L'Evêque lui marquant son inquiétude, vouloit l'exciter à lui ouvrir son ame ; mais l'Abbé le pria de le laisser seul pour prendre quelque repos : depuis Lundi, lui dit-il, (on étoit au Dimanche) je n'ai pas eu deux heures de sommeil, par la crainte d'avoir

Digitized by Google

encouru la diſgrace de celle qui m'eſt & qui me ſera toujours chere. Cruelle ſemaine, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, tu ſeras toujours préſente à ma mémoire ! tu ſeras la verge ſalutaire qui me feras expier mes offenſes. Son oncle le quitta pour juſqu'au lendemain matin, après lui avoir fait donner un bouillon, ne jugeant pas que ce ſoir-là il lui fallût plus de nourriture.

Le lendemain à ſept heures du matin, M. de Saint-Vinebauld prévint ſon oncle, il fut lui ſouhaiter le bonjour en lui portant ſa Lettre à lire. En voici, ma chere Baronne, la copie tirée de celle que M. de Troyes lui-même a donnée à ma grand'maman.

MADAME,

» Votre cœur noble & généreux veut donc » bien pardonner à un miſérable qui vous » a offenſée? Vous l'aimez toujours, & vous » lui permettez de prétendre encore à votre » eſtime ! Un bien ſi précieux ne peut être » trop acheté : c'eſt donc au prix de ma li- » berté, de mon cœur, de tout ce qui m'eſt » cher que je l'achete ; je renonce à tout, à » vous-même en un mot pour mériter cette » eſtime, ſans laquelle la vie ne me ſeroit » de rien. Je pars demain pour la Trappe : » c'eſt là où je vais finir des jours malheu- » reux. Du moins, Madame, ſi je ne puis » entiérement vous oblier, j'amortirai dans » les larmes de la pénitence ce feu charnel » qui me dévore & qui vous offenſe. J'eſpe-

Digitized by Google

» re que Dieu, qui connoît le fond de mon
» ame, agréera mon sacrifice malgré les dé-
» fauts de la victime «.

La résolution de M. de Saint-Vinebauld fut pour M. de Troyes un coup de foudre: Quoi ! mon cher ami, lui disoit-il en l'embrassant, tu vas me quitter ? tu vas abandonner un oncle qui a besoin de toi, qui t'aime, & te chérit plus que lui-même ? Oui, mon oncle, lui répondit avec fermeté M. de Saint-Vinebauld, je quitte tout pour Dieu, je n'ai plus besoin que de pénitence ; n'alarmez pas ma tendresse, je vous prie, sinon je pars tout à l'heure.

Malgré cette menace, M. de Troyes employa tout ce qui étoit capable d'émouvoir un cœur sensible : mais ni les pleurs de l'oncle, ni les prieres de plusieurs amis que le Prélat avoit fait avertir, ni les Lettres touchantes de plusieurs de ses pénitentes ne purent ébranler tant soit peu la résolution de l'Abbé. Dès ce jour-là tout Troyes fut la perte qu'il alloit faire. Et le lendemain dès trois heures du matin, trois milleames étoient à la porte de l'Evêché pour tâcher de le toucher par les prieres & par les larmes ; mais il fut tout vaincre. Il partit au milieu de la foule, qui le suivit jusqu'à plus de deux lieues en pleurant. Enfin il leur fit un discours pathétique qui les obligea de le quitter. Il se recommanda à leurs prieres, & leur fit ses adieux sans verser une larme. Du nombre de ceux qui l'avoient conduit si loin,

Digitized by Google

étoient des notables de Troyes, & pluſieurs de ſes amis intimes.

Dès le jour de ſon départ, M. de Troyes partit pour Nogent. Ce fut là qu'il voulut ſe conſoler de la perte qu'il venoit de faire. Il fut le porteur de la Lettre de ſon neveu. Que ma tante répandit de larmes, ma chere Baronne, en la liſant!

M. de Troyes comptoit paſſer le mois à Nogent, & enſuite conduire ma tante à ſon Abbaye avec toute la famille. Mais l'Abbeſſe que ma tante devoit remplacer, vint à mourir dans l'intervalle. Ma tante reçut une Lettre, ſignée de toutes les Religieuſes, qui en lui apprenant cette mort, la ſupplioient de les aller conſoler. Ma tante donc fut obligée de partir promptement, tant pour aller prendre poſſeſſion de ſon Abbaye, que pour répondre au tendre empreſſement de ſes Filles. Toute la compagnie qui étoit au Château l'y conduiſit: & M. de Troyes fit la cérémonie de la Bénédiction.

Le pauvre Abbé de Saint-Vinebauld, ma chere amie, ne paſſa que trois ans à la Trappe. Son amour, ſes combats, ſon chagrin, & ſes auſtérités le mirent enfin au tombeau. Il avoit fait ſon teſtament, dans lequel il prioit ſon oncle de faire ſavoir ſa mort à ma tante, & de le recommander à ſes prieres. Sans cette clauſe on auroit abſolument caché cette mort à ma tante. On la lui apprit. Ce fut M. de Troyes lui-même qui ſe chargea

Digitized by Google

de cette triſte commiſſion : il fit le voyage exprès pour lui porter cette nouvelle, la conſoler, & ſe conſoler avec elle. Ma grand'-maman l'accompagna. Ma tante apprit la mort de ſon Abbé en héroïne, & ſe conſola en chrétienne : il lui échappa ſeulement de dire en pouſſant un ſoupir : *Hélas ! s'il ne m'avoit pas aimée, il vivroit encore.*

Fin du premier Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google